MICHEL SERVET.

PREMIÈRE PARTIE.

DOCTRINE PHILOSOPHIQUE ET RELIGIEUSE DE MICHEL SERVET.

I. — Trechsel. — *Die Protestantischen Antitrinitarier vor Faustus Socin* : Erstes Buch. *Michael Servet und seine Vorgaenger*. — Heidelberg, 1839, in-8o.

II. — De Valayre. — Fragment historique sur Michel Servet, dans les *Légendes et Chroniques suisses*. — Paris, 1842, in-12.

III. — Rilliet de Candolle. — Relation du procès criminel intenté à Genève, en 1553, contre Michel Servet, dans les *Mémoires et Documens* publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, tome III, livraison Ire, 1844.

IV. — J.-A. Galiffe. — *Notices généalogiques sur les familles genevoises*. 3 vol. in-8o. — Genève, 1831-1836.

« Je suis plus profondément scandalisé, disait Gibbon, par le seul supplice de Michel Servet que par les hécatombes humaines qui ont été immolées dans les auto-da-fé de l'Espagne et du Portugal. » Ce mot est caractéristique. Il exprime parfaitement l'impression dominante que réveille le nom de l'infortuné rival de Calvin. Quel cœur honnête ne s'est ému au récit de cette tragique aventure? Quel esprit droit n'a été révolté au spectacle de ce bûcher où Genève hérétique fit monter

Servet pour crime d'hérésie, où des hommes qui s'étaient séparés de l'église au nom du libre examen et des droits sacrés de la conscience, des hommes qu'on eût immolés à Paris avec Anne Dubourg, brûlèrent vivant un théologien sincère et plein de génie pour avoir interprété la Bible dans la liberté de sa foi?

On serait porté à croire que l'éclat de cette destinée à jamais déplorable a rejailli sur les idées de Michel Servet. Il n'en est rien. Nul système n'a été plus négligé, nul n'est resté enseveli dans de plus épaisses ténèbres. Les livres du célèbre hérésiarque sont par leur rareté un des objets favoris de la curiosité des bibliophiles; mais il semble qu'on tienne moins au privilége de les lire qu'à celui de pouvoir faire que d'autres ne les lisent pas. On achèterait au poids de l'or une édition authentique de la *Restitution du Christianisme* : pourquoi cela? Par cette unique raison qu'il n'y a, dit-on, que deux exemplaires de l'ouvrage qui aient échappé aux flammes où Calvin voulut étouffer à la fois la personne et les idées de son adversaire.

On n'ignore pas en général que Michel Servet a nié le mystère de la Trinité, on sait aussi qu'il a innové en physiologie comme en religion, et qu'il est au nombre des savans qui disputent à Harvey la glorieuse découverte de la circulation du sang; mais quel est au juste le caractère des doctrines et du génie de ce médecin novateur, de ce théologien hérétique? S'est-il borné, en théologie, à des négations partielles, ou bien a-t-il conçu un système dont la négation de la Trinité ne soit qu'un corollaire? Quel est ce système? Quelles en sont les origines, les destinées, la valeur propre? Voilà des questions que personne, en France, n'a jamais résolues, disons plus, qu'aucun historien, aucun critique ne s'est jamais sérieusement proposées (1).

Cet oubli est injuste. Les opinions religieuses de Michel Servet ont exercé une influence considérable sur les esprits de son temps. Il y a eu des servetistes en Allemagne, en Suisse, en Italie (2). Étroitement liée au protestantisme, qu'elle tend à dissoudre, et au socinianisme, qu'elle vient susciter, l'hérésie de Michel Servet est le lien de ces deux grandes phases du mouvement religieux du XVI[e] siècle.

Ce n'est pas tout : il n'y a pas seulement dans Michel Servet un grand hérésiarque; il y a aussi un philosophe. On doit le rattacher à ce groupe de penseurs qui s'enflammèrent d'enthousiasme pour le platonisme alexandrin. Ce torrent d'idées panthéistes et mystiques qui agita sans la troubler l'ame candide de Marsile Ficin, qui égara Patrizzi et perdit

(1) S'il y avait une réserve à faire ici, elle serait due à M. Lerminier, qui, dans un très remarquable article consacré au calvinisme, rencontrant sur sa route la doctrine de Servet, en a esquissé quelques traits avec la plus rare sagacité. (Voyez la *Revue des Deux Mondes* du 15 mai 1842.)

(2) Voyez Calvin (*Déclaration* pour maintenir, etc., page 6) et Bèze (*Vie de Calvin*).

Giordano Bruno, ce même flot entraîna Michel Servet; mais ce qui le sépare des purs platonisans, ce qui donne à sa doctrine une physionomie originale, c'est qu'il entreprit de fondre ensemble son panthéisme néo-platonicien et son christianisme hérétique, c'est qu'il essaya, non sans génie, une sorte de déduction rationnelle des mystères du christianisme; c'est, en un mot, qu'il tenta au XVIe siècle une œuvre qui semblait réservée à la hardiesse du nôtre, je veux dire une théorie du Christ, ce qu'on appellerait aujourd'hui de l'autre côté du Rhin une christologie philosophique, et, qui plus est, une christologie panthéiste. A ce point de vue, Michel Servet se présente aux regards de l'historien sous un jour nouveau. On ne voit plus seulement en lui le rival et la victime de Calvin, le médecin novateur, le chrétien hérésiarque, mais le théologien philosophe et panthéiste, précurseur inattendu de Malebranche et de Spinoza, de Schleiermacher et de Strauss.

C'est par cet endroit, on nous permettra de le dire, que Michel Servet nous a principalement attiré. Nous n'avons jamais compris la séparation que certains esprits, d'ailleurs éminens, veulent établir entre les questions religieuses et les questions philosophiques, entre l'histoire des idées et l'histoire des croyances. Pour nous, toujours préoccupé d'unir ce que d'autres veulent à tort séparer, convaincu que le nœud de toutes les difficultés morales de notre temps est dans l'opposition de l'idée chrétienne et de l'idée panthéiste, nous n'avons pu rencontrer sans une sorte d'émotion et sans une vive sympathie ce penseur solitaire et méconnu qui entreprit, il y a trois siècles, de faire cesser la lutte dont nous gémissons, ne réussit pas mieux à se faire comprendre des protestans que des catholiques, et n'échappa aux flammes de l'inquisition de Vienne que pour monter sur le bûcher dressé par Calvin.

Cette réhabilitation d'une doctrine injustement tombée dans l'oubli nous invitait naturellement à dégager du mystère qui l'environne encore la triste destinée de celui qui mourut pour elle. Ni les apologistes plus ou moins décidés, depuis Théodore de Bèze jusqu'à M. Guizot et à M. Rilliet de Candolle, ni les accusateurs véhémens depuis Castalion jusqu'à Voltaire, et depuis Voltaire jusqu'à M. Galiffe, n'ont manqué au meurtrier de Michel Servet. Ce qui fait que le procès dure encore, c'est que, pour rendre un arrêt définitif, deux conditions étaient absolument indispensables. La première était de connaître à fond le caractère et la portée de l'entreprise religieuse de Michel Servet, sans quoi sa lutte avec Calvin, l'irritation profonde de celui-ci et sa haine implacable restent imparfaitement expliquées. La seconde était d'avoir entre les mains les documens authentiques qui seuls peuvent servir de base à une appréciation équitable. Or, ces pièces ont presque entièrement manqué à l'histoire jusqu'à ces derniers temps. Avant la curieuse publication d'un pasteur bernois, M. Trechsel, on était réduit aux extraits

incomplets que le ministre De la Roche (1) et le professeur Mosheim (2) avaient donnés, au XVIIIe siècle, des pièces de la procédure. M. Mignet, dans son lumineux et savant mémoire *sur l'Établissement de la Réforme à Genève,* n'a pas eu d'autre base, et il a fallu la rare justesse d'esprit et toute la pénétration de l'éminent historien pour suppléer au défaut de documens précis et présenter sous son vrai jour l'ensemble, sinon les détails, de cette mémorable affaire.

Depuis 1839, la lacune dont nous parlons a été remplie. M. Trechsel, M. de Valayre, M. Rilliet de Candolle, ont apporté chacun leur tribut, et nous devons signaler le mémoire de ce dernier écrivain comme un modèle d'érudition discrète et ingénieuse; mais c'est plutôt un plaidoyer habile et modéré en faveur de Calvin qu'un morceau véritablement historique.

Quelle que soit la richesse des documens publiés par ces trois écrivains, nous nous sommes fait un devoir de n'en croire que nos propres yeux et de puiser directement aux sources. Nous nous sommes rendu à Genève, où, grace à l'influence très peu calviniste qui en ce moment y domine, nous avons obtenu la communication la plus bienveillante et la plus complète de tous les documens. Le manuscrit de deux cents pages in-folio qui porte pour titre : *Procès de Michel Servetus,* 1553, les registres du petit conseil, tout nous a été ouvert, tout a été mis à notre disposition. Transcrites par la main habile et exercée d'un jeune paléographe genevois, M. Grivel, ces pièces précieuses sont en ce moment sous nos yeux, et nous avons pu y joindre plusieurs pièces inédites que le savant directeur de la bibliothèque de Genève, M. le pasteur et professeur Chastel, a bien voulu nous confier.

Ainsi entouré de toutes les précautions et de tous les secours nécessaires, nous avons cru pouvoir nous proposer un double objet : d'abord, et avant tout, la résurrection de la doctrine philosophique et religieuse de Michel Servet; puis, comme conséquence, le récit vrai de sa lutte avec Calvin et de la tragédie où elle se termina. Mais, avant de nous engager dans la première de ces deux entreprises, il est indispensable d'esquisser au moins en quelques lignes la vie, le caractère et les ouvrages de notre malheureux héros.

I. — VIE DE MICHEL SERVET JUSQU'A L'ÉPOQUE DE SON PROCÈS. — CARACTÈRE DE SES ÉCRITS.

Michel Servet, ou plus exactement Micaël Serveto, naquit, l'an 1509, à Villanueva, petite ville d'Aragon, de parens honorables, *chrétiens*

(1) *Bibliothèque anglaise,* Amsterdam, tome II, part. I, p. 96-198.
(2) *Essai d'une histoire complète et impartiale des hérétiques,* Helmstœd, 1748, in-4°.

d'ancienne race, comme il nous l'apprend lui-même (1), *et vivant noblement*. A dix-neuf ans, il quitta l'Espagne, qu'il ne devait plus revoir. Étrange destinée de ces aventureux génies du xvi[e] siècle, Servet, Bruno, Vanini! Ils n'ont ni famille, ni patrie. Agités d'une inquiétude secrète, d'un insatiable besoin de mouvement, ils traversent en courant l'Europe sans pouvoir se fixer jamais, avides de nouveautés, de disputes et de périls, allant d'écueil en écueil et d'orage en orage, jusqu'à ce que la tempête finisse par les engloutir.

Toulouse fut la première station de Michel Servet. Il y commença l'étude du droit, bientôt abandonnée pour celle des saintes Écritures. Nous voyons éclater ici le trait distinctif de son caractère, je veux dire la curiosité passionnée, insurmontable, inextinguible des questions religieuses. La réforme de Luther agitait alors l'Allemagne et l'Europe, et partout soufflait un esprit nouveau. L'ame de Servet en fut embrasée, et sa vie appartint désormais à une sorte de méditation fiévreuse des mystères du christianisme. Il était de ces impétueux génies dont parle Bossuet, « qui prennent la religion avec une ardeur démesurée, et qui, y mêlant un chagrin superbe, une hardiesse indomptée et leur propre esprit, poussent tout à l'extrémité. » Dans sa carrière orageuse et mobile, Servet semble disperser ses études et ses facultés : physiologie, médecine, mathématiques, géographie, langues orientales, il veut tout embrasser, tout approfondir; mais ce ne sont là dans sa vie que de rapides épisodes; le besoin d'agiter et de résoudre le problème religieux du temps, voilà ce qui la remplit et la dévora.

En 1530, il se dirige tour à tour vers les foyers les plus actifs du protestantisme, et s'adresse d'abord à Œcolampade. Le réformateur de Bâle était un homme pratique, ennemi des spéculations subtiles, ne voyant dans la religion qu'une grande affaire, celle du salut, et dans la réforme qu'un moyen de ranimer et de purifier la morale de Jésus-Christ. Servet, avec sa théologie transcendante, avec sa négation audacieuse de la Trinité, Servet, qui déjà préludait au panthéisme en soutenant l'éternité de la création, produisit sur ce chrétien simple et scrupuleux un effet d'épouvante. A Strasbourg, Bucer et Capito ne lui firent pas meilleur accueil, et Zwingle s'unit à eux pour maudire *le méchant et scélérat Espagnol*. Naïve sincérité de ces pieux révolutionnaires! ils nient le libre arbitre et la présence réelle avec une invincible opiniâtreté, et la seule idée de toucher au dogme de la Trinité les remplit de surprise et d'horreur.

Servet en appela au public de l'anathème des chefs de la réforme. En 1531, il publia à Haguenau son livre *Des Variations de la Trinité* (2),

(1) Procès de Michel Servetus, dans le manuscrit de Genève; interrogatoire du 23 août.
(2) Voici le titre exact de l'ouvrage : *De Trinitatis erroribus*, libri septem. Per Mi-

et l'année suivante ses *Dialogues* (1). Tout son système philosophique et religieux est en germe dans ces deux écrits, qui firent un tel scandale en Allemagne, que Servet changea son nom en celui de Michel de Villeneuve, et gagna la France.

En 1553, il est à Paris et semble avoir abandonné des spéculations périlleuses pour étudier la médecine sous deux maîtres illustres, Sylvius et Fernel. Il prend le bonnet de docteur et professe avec éclat au collége des Lombards. Portant dans cette carrière nouvelle les qualités et les défauts de sa nature, esprit chimérique à la fois et d'une pénétration supérieure, il donne dans les visions de l'astrologie judiciaire (2) et découvre ou plutôt devine la circulation du sang (3). Son goût pour la polémique ne l'avait pas abandonné. Dans un traité sur les sirops (4), médication récemment introduite par l'école arabe, il attaque avec violence Galien et la faculté, et, pour calmer cette querelle, le parlement est obligé d'intervenir.

Au milieu de ces nouveaux orages, la passion des questions religieuses, en apparence assoupie, vivait toujours au fond de l'ame de Servet. Nous en avons un assuré témoignage dans le récit que nous fait Théodore de Bèze des premières relations du théologien espagnol avec Calvin. C'est à Paris que ces deux hommes se mesurèrent pour la première fois, et que la contradiction opiniâtre de Michel Servet jeta dans l'ame orgueilleuse et farouche de son adversaire le premier germe d'une haine qui ne s'éteignit plus. Après plusieurs conférences,

chaëlem Serveto, aliàs Reves, ab Arragonia Hispanium. Anno MDXXXII, in-8°, 119 feuillets, sans nom de ville ni d'imprimeur.

(1) *Dialogorum de Trinitate* libri duo. De justitia regni Christi capitula quatuor. Per Michaëlem Serveto, aliàs Reves, ab Arragonia Hispanium. MDXXXIII, in-8°, six feuilles.

(2) Voyez le *Christianismi Restitutio*, p. 259.

(3) On attribue généralement à Harvey la découverte de la circulation du sang, et, en effet, c'est Harvey qui, le premier, l'a démontrée par des expériences précises et s'en est formé une idée complète; mais, plus de soixante ans avant Harvey, on peut dire que Servet lui avait frayé la route en décrivant exactement la circulation pulmonaire, et marquant avec une sagacité étonnante le rôle de l'air et de la respiration dans la transformation du sang veineux en sang artériel. Le passage mémorable qui renferme les idées de Michel Servet sur la circulation du sang se trouve dans le *Christianismi Restitutio*, lib. V, p. 170. Un endroit moins connu et tout aussi important, c'est celui où Servet parle des valvules du cœur et de leur usage dans le mouvement de systole et de diastole qui commence avec la vie. Je cite ce passage qui peut-être n'a jamais été remarqué: *Quomodo esset anima in corde, si cor nec diastolem habet, nec systolem? Nec cor, nec pulmo ibi moventur* (dans la matrice). *Valvulæ cordis, seu membranæ illæ ad orificia vasorum, non aperiuntur donec nascitur homo.* (*Christ. Rest.*, p. 259.)

(4) *Syruporum universa ratio*, ad Galeni censuram diligenter exposita : cui post integram de concoctione disceptationem, præscripta est vera purgandi methodus cum expositione aphorismi : concocta medicari, in-8°, 1537. — Réimprimé à Venise en 1545, et à Lyon en 1546.

ils prirent jour pour une sorte de cartel théologique devant témoins dans une maison de la rue Saint-Antoine; mais Servet ne parut pas, on ne sait pour quel motif, et les deux antagonistes ne se revirent plus qu'à Genève.

Sorti de Paris en 1538, Servet mena une vie errante, séjournant tour à tour à Lyon, à Charlieu, à Avignon, peut-être en Italie, sans protection, sans fortune, sans asile, obligé pour vivre de mettre sa plume au service des libraires, publiant une bonne édition de la *Géographie* de Ptolémée (1), une Bible annotée (2), des argumens pour une Somme espagnole de saint Thomas, et quelques autres travaux de même espèce.

En 1541, il fut rencontré à Lyon, dans un état assez misérable, par Pierre Paulmier, archevêque de Vienne en Dauphiné, savant homme et ami des lettres, qui l'avait connu à Paris, et lui offrit dans son propre palais une honorable hospitalité. Là, tout conseillait à Servet de terminer en paix sa carrière vagabonde. Habile et heureux dans son art, recherché par les familles les plus puissantes, respecté pour sa science, aimé pour la douceur de son caractère, tout autre à sa place eût vécu heureux; mais rien n'avait pu éteindre dans cette ame rêveuse, inquiète et passionnée la soif des vérités religieuses. A Vienne, comme à Toulouse, comme à Bâle et à Strasbourg, persécuté ou paisible, pauvre ou dans l'abondance, son ame était tout entière au spectacle des agitations du christianisme. Seul, il croyait avoir trouvé le nœud de toutes les difficultés du temps. Ce n'est pas que la réforme à ses yeux ne fût légitime, mais elle s'arrêtait à moitié chemin. Il prétendait lui imprimer une impulsion nouvelle, et méditait le dessein de présenter au monde une œuvre que n'avaient osé entreprendre ni Luther, ni Zwingle, ni Calvin, un christianisme rajeuni, reconstruit depuis la base jusqu'au faîte, le christianisme de l'avenir, qui était aussi pour lui le christianisme du passé.

Ses yeux étaient surtout fixés sur Genève. L'auteur de l'*Institution chrétienne*, le législateur du protestantisme, lui paraissait l'homme le plus capable de comprendre ses idées, le mieux placé pour les réaliser. Il mettait sa gloire à le séduire à sa doctrine. Entraîner Calvin, en effet, c'était entraîner le protestantisme, c'était changer la face du monde religieux.

Rien ne put détourner Servet du dessein de convaincre son adversaire. Mis en communication avec lui par le libraire lyonnais Frellon, une correspondance active s'engagea. Également sincères, également

(1) *Claudii Ptolemei Alexandrini geographicæ enarrationis* libri octo. Ex Bilibaldi Pirckheymeri translatione, sed ad græca et prisca exemplaria a M. Villanovano jamprimum recogniti. Lugduni, 1535.

(2) *Biblia Sacra*, ex Sanctis Pagnini translatione, sed et ad Hebraïcæ linguæ amussim ita recognita, etc.

orgueilleux, ces deux esprits, d'ailleurs si différens, ne pouvaient s'entendre. Calvin rompit tout commerce avec une hauteur suprême et le cœur profondément irrité. Servet résolut alors de publier le grand ouvrage qu'il méditait depuis longues années, et dont il avait communiqué plusieurs parties à Calvin et à Viret. Il décida à prix d'argent deux libraires de Vienne, Balthazard Arnollet et Guillaume Guéroult, à l'imprimer en secret pour le répandre ensuite dans toute l'Europe. Le titre de l'ouvrage était significatif : *Restitution du Christianisme*, et cette publication, destinée à produire chez les protestans et chez les catholiques un scandale immense, créait par cela même à Servet un danger presque inévitable. L'hérésie était flagrante, et la loi frappait les hérétiques du supplice du feu. Servet se jeta tête baissée dans cet abîme, et nul doute qu'un orgueil excessif et un désir violent de paraître et d'agiter le monde n'aient fortement contribué à le faire agir; mais il serait injuste de ne pas reconnaître en lui un homme sincère, profondément convaincu de la vérité de son système, et qui cédait à l'irrésistible besoin de communiquer à ses semblables ce qu'il croyait être la vérité. Noble audace après tout, qui lui faisait sacrifier son repos et sa vie à la fortune d'une idée.

Arrêtons-nous ici. Au regard de l'histoire, toute la vie de Michel Servet est concentrée dans ces deux événemens : la publication de son système sur la restitution du christianisme et le procès qui en fut la suite et qui engloutit le livre et l'auteur. Exposons avec étendue, ou, s'il nous est permis de le dire, ressuscitons cette doctrine injustement ensevelie dans l'oubli; nous comprendrons mieux ensuite et le procès et la catastrophe.

Rien de plus vague, de plus divers, de plus contradictoire que le langage des historiens sur les doctrines de Michel Servet. Disciple d'Arius pour ceux-ci, il l'est pour ceux-là d'Eutychès, de Sabellius, de Priscilien, de Manichée. Sa métaphysique paraît aux uns matérialiste, aux autres tout inspirée de Platon. Étrange philosophe qu'on nous fait tour à tour ou même à la fois chrétien et déiste, fanatique et esprit fort, mystique et athée!

Qui faut-il accuser de ces jugemens contraires? Servet tout le premier. La pensée de cet ardent génie est forte, mais subtile et comme embarrassée dans sa profondeur. Sans cesse il ramène en ses divers écrits un certain nombre d'idées dominantes où son esprit s'attache avec une sorte d'obstination passionnée et une énergie de conviction qu'on sent indomptable; mais il affirme plus souvent qu'il ne démontre, il répète ses idées plutôt qu'il ne les développe, il abonde et s'exalte dans sa propre pensée plutôt qu'il ne l'éclaircit aux autres.

Ce qui lui manque essentiellement, c'est cette haute faculté qui brille en toute plénitude chez son redoutable adversaire; je parle de cette

puissance de déduction dont l'*Institution chrétienne* reste l'incomparable modèle, de cet art merveilleux d'ordonner les idées, d'en lier tour à tour et d'en délier le faisceau, de répandre sur chacune d'elles, en l'enchaînant à toutes les autres, la force et la lumière. Trop semblable par cet endroit à la plupart de ses aventureux contemporains, aux Vanini, aux Bruno, aux Campanella, Servet manque d'ordre, partant de vraie clarté et de vraie puissance. Il a l'enthousiasme et la hardiesse, il n'a pas l'autorité.

Ajoutez à cette confusion des idées un style sans grace et sans art. La latinité de Servet est incorrecte et presque barbare; sa phrase négligée se développe à l'aventure, se complique, s'embarrasse en ses nœuds et ses replis. Il se répète, tourne sur soi et semble quelquefois perdu dans le dédale de sa pensée laborieuse et subtile. Et cependant ce style inculte atteint à l'énergie; cet esprit confus éclate en traits lumineux; cet aride écrivain échauffe son imagination au feu d'une méditation obstinée et communique à son lecteur quelque chose de l'ardeur sombre qui le consume. Sous ce langage sans pureté, à travers ces redites et ces divagations, dans les détours infinis de cette composition pénible, on sent vivre et palpiter une ame élevée, on sent fermenter une pensée libre, forte, pénétrante, et on s'intéresse involontairement à ce mélange extraordinaire d'exaltation et de subtilité, de candeur et d'orgueil, de bonne foi naïve et d'inflexible opiniâtreté.

Une dernière cause déjà indiquée de l'injuste oubli où est restée la doctrine de Servet, c'est la grande rareté de ses livres. Notre Bibliothèque royale possède heureusement l'un des deux exemplaires de la *Restitution du christianisme* qui ont seuls, dit-on, échappé au naufrage : c'est, chose curieuse, celui même dont Colladon se servit pour préparer avec Calvin le procès de Michel Servet. Il porte encore sur ses marges les signes accusateurs qu'y traçait le pénétrant et inflexible théologien. Dérobé au bûcher par une main inconnue, on distingue sur ses feuillets noircis la marque du feu. C'est dans ces pages, pleines de tragiques souvenirs, à travers ces lignes, tantôt à demi effacées par la rouille du temps, tantôt interrompues et pulvérisées par la flamme, que nous avons cherché à ressaisir la pensée ensevelie de la victime.

II. — SITUATION GÉNÉRALE DU CHRISTIANISME ET DE LA PHILOSOPHIE AU TEMPS DE MICHEL SERVET.

Si l'on veut comprendre la doctrine de Michel Servet, ce qu'elle a de compliqué, de bizarre et d'original; si l'on veut expliquer son incontestable influence et les violens efforts de ses adversaires pour l'étouffer au berceau, il faut observer l'état des esprits et des ames au siècle où elle prit naissance. On reconnaîtra que la *Restitution du christia-*

nisme ne fut point le fruit stérile d'une rêverie solitaire, mais un des résultats inévitables de l'agitation intellectuelle du XVI[e] siècle, une des phases que la pensée moderne devait nécessairement traverser.

Deux mouvemens d'idées ont signalé le siècle orageux où vécut Michel Servet : premièrement, la renaissance des systèmes philosophiques de l'antiquité, entre lesquels on sait que le platonisme eut surtout le privilége de séduire les esprits ardens; puis la réforme de Luther et de Calvin, laquelle, touchant aux croyances, agitait profondément toutes les ames. La doctrine philosophique et religieuse de Michel Servet s'explique tout entière par le concours de ces deux grands mouvemens.

La réforme a été, sans doute, un coup de hardiesse, et ce serait un étrange paradoxe que de taxer Luther de timidité; mais, si le moine de Wittenberg fit voir une singulière audace dans le caractère, il en eut beaucoup moins dans l'esprit, et ce même contraste se retrouve dans tous les réformateurs. Si vous ne regardez qu'aux faits matériels, aux côtés visibles de la religion chrétienne, Luther, Zwingle, Calvin, sont de rudes révolutionnaires; mais regardez aux idées, à l'économie intérieure des dogmes religieux, ces mêmes hommes vous paraîtront les plus scrupuleux observateurs de l'antique foi. La messe transformée en cène, le culte des saints détruit, les images proscrites, cinq sacremens supprimés, les indulgences foulées aux pieds, le purgatoire aboli, voilà, ce semble, de graves changemens. Ils sont graves, sans doute; mais, s'ils modifient la forme du christianisme, ils ne touchent que très peu au fond.

Le christianisme, en effet, repose sur un certain nombre de dogmes liés entre eux par une logique secrète, et qui, dans leur simple et puissante économie, forment un indivisible faisceau. On peut les réduire à quatre : le dogme de la Trinité, le dogme de la création, le dogme de l'incarnation, le dogme de la rédemption. Toute la métaphysique du christianisme est contenue dans les trois premiers dogmes, et la réforme n'y a pas touché. Son effort a porté sur le quatrième, le dogme de la rédemption, qui fait la base de la morale chrétienne. Or, il faut remarquer que le but des réformateurs, ce n'était point de fonder une morale nouvelle, mais de rendre à sa pureté la morale de Jésus-Christ, de ranimer cette morale sainte, étouffée sous le paganisme des symboles et sous l'observation judaïque des rites extérieurs. En voulant purifier le dogme de la rédemption, Luther et Calvin l'auraient-ils altéré dans son essence? Non, ce serait trop dire; ils l'ont seulement développé d'une façon exclusive. A force d'abonder dans le sens de la grace, dans le sens de saint Paul et de saint Augustin, sans y joindre les contre-poids nécessaires, ils ont perdu l'équilibre, et incliné de toute l'audace de leur caractère, de toute l'ardeur de leur ame, de toute la

vigueur de leur logique, vers une doctrine extrême, terrible, celle de la grace gratuite et du néant des œuvres.

Tant il est vrai que c'est à leur insu et contre leur intention vraie que les réformateurs ont déchaîné dans le monde l'esprit philosophique et rationaliste! Certes, s'il est un dogme accablant pour la raison, c'est celui de la rédemption du péché originel par le Christ. La Trinité, la création, l'incarnation, élèvent la pensée dans une région si haute, que les difficultés semblent s'y effacer sous l'ombre du mystère; mais ici, c'est de l'homme qu'il s'agit, c'est de vous, c'est de moi, de ma nature, de ma liberté, de mon salut, de ma destinée morale. Quoi! avant d'avoir agi librement, je suis coupable! Coupable? et pourquoi? Parce qu'un autre a failli. J'existe à peine, et je ne connais encore ni le mal, ni Dieu, ni le nom d'Adam, ni moi-même, et cependant, pour un crime que je ne puis comprendre, ouvrage d'un homme que je ne connais pas, je suis digne de la colère d'un Dieu que j'ignore! Quoi! ce faible enfant au pur regard, à l'ignorance naïve, qui sourit innocemment à sa mère et à la vie, c'est un criminel souillé d'une faute inexpiable, d'une tache qu'aucun mérite humain ne saurait effacer! Et il faut que le fils même de Dieu descende sur terre, il faut qu'il souffre et qu'il meure, il faut que son sang coule sur la croix, il faut que le miracle de sa passion se renouvelle chaque jour sur l'autel, pour que le prix infini de son sacrifice s'égale à l'infinie perversité des pécheurs! Combien peu, hélas! profiteront du bénéfice divin de cette rédemption! La presque totalité du genre humain est condamnée de toute éternité à expier sans fin et sans relâche, dans des tortures ineffables, le crime d'un seul homme, cause première et cause infailliblement prévue de tous les crimes. Est-il, je le demande, un dogme plus révoltant pour la conscience morale? Jamais, non, jamais la raison humaine n'a été mise à une plus rude épreuve. Eh bien! loin de protester contre ce formidable mystère de la rédemption, Luther et Calvin s'y sont attachés, l'un avec l'emportement d'une ame passionnée, l'autre avec la rigueur d'une logique inflexible, et, de proche en proche, ils en sont venus à établir, touchant la prédestination, la grace, le libre arbitre, une série de conséquences doctrinales et d'applications pratiques qui les ont séparés de l'église. Est-ce à dire qu'ils aient changé le fond même de la religion? Nullement; lisez l'*Institution chrétienne*, cette *Summa Theologiæ* du protestantisme. Sur la Trinité, la création, l'incarnation, Calvin parle comme un père de l'église. Pour l'exactitude et la précision théologiques, on croit avoir affaire à saint Thomas; pour la droiture et la justesse constantes, pour la gravité et la hauteur de la pensée, comme aussi pour la majesté du style, on croit lire Bossuet.

La réforme a donc peu innové, mais elle a innové, et le germe d'une

révolution nouvelle était là. A quelle condition, en effet, pouvait-elle user du droit d'innover? A une seule : c'était de déclarer que le christianisme primitif avait été corrompu, qu'il y avait contradiction, ne fût-ce que sur un point, entre le christianisme de l'église romaine et le christianisme vrai, par conséquent que le christianisme vrai était à retrouver. Voilà l'idée-mère de la réforme, et il était impossible de s'y tenir. Si en effet l'église a laissé corrompre le dogme de la rédemption, qui m'assure qu'elle a conservé dans leur pureté le dogme de l'incarnation, le dogme de la création, le dogme de la Trinité? Si le christianisme est à refaire sur un point, pourquoi ne pas le refaire sur tous? pourquoi ne pas le reconstruire depuis les fondemens jusqu'au sommet? Évidemment cette pensée ne pouvait pas ne pas germer au sein de la réforme, et cela en dépit des réformateurs eux-mêmes, par la vertu de cette logique souveraine qui tire d'un principe ses conséquences et suscite à chaque idée les interprètes qui lui conviennent. Michel Servet fut l'esprit hardi en qui la pensée fondamentale de la réforme fit éclore cette conception nouvelle. Le premier, il proclama avec éclat, avec bonne foi, avec opiniâtreté, que le christianisme tout entier était à restituer; le premier, il entreprit en grand cette restitution. La refonte du christianisme, non sur un point particulier comme la grace et le libre arbitre, mais sur l'ensemble des mystères, et particulièrement sur la Trinité, clé de voûte de tous les mystères, tel est le but où il aspire ouvertement. Par cette entreprise audacieuse, Servet se sépare du protestantisme et se rapproche du socinianisme; il fraie la route de l'un à l'autre, et sa place dans l'histoire est marquée entre Luther et Socin.

Voici par où il se distingue à la fois de tous les deux. Luther et la réforme n'ont touché au dogme que sur un point, la justification; ils ont modifié la morale du christianisme sans porter la main sur sa métaphysique. Les Socin et leurs disciples ont touché à tous les dogmes, mais plutôt pour les supprimer que pour les comprendre, pour dégager le christianisme de toute métaphysique plutôt que pour interpréter la métaphysique du christianisme. Servet, au contraire, est avant tout un théologien philosophe. Il a un système de métaphysique, et, du haut de ce système, il prétend non pas modifier, non pas supprimer, mais expliquer, réorganiser, retrouver tous les dogmes et tous les mystères.

Au surplus, le système philosophique de Michel Servet ne lui appartient pas en propre; il est le reflet des idées alors dominantes. Or, quel est le caractère de ces idées? Disons-le d'un seul mot : la philosophie du XVIe siècle, c'est le panthéisme.

En fait de hautes spéculations intellectuelles, on sait que le XVIe siècle n'a rien créé d'original. Sa philosophie, toute d'emprunt, est essentiel-

lement une philosophie d'opposition; elle se propose pour but moins la découverte du vrai en soi que la ruine de la scholastique. Au lieu de puiser la science dans les profondeurs de la réflexion, elle la demande aux écoles antiques : elle ressuscite les systèmes de la Grèce, elle évoque avec une prédilection ardente le génie de Platon; mais le Platon du XVI[e] siècle, ce n'est pas l'auteur à la fois sensé et sublime du *Phédon* et du *Banquet*, le père de cet idéalisme admirable qui, dans ses plus hardis élans, reste fidèle à la sobriété socratique, et sait, comme les divins artistes de la Grèce, allier la mesure à la grandeur. Un tel Platon convenait peu aux esprits du XVI[e] siècle, et il eût mal servi leurs desseins. Le Platon de Nicolas de Cuss et de Marsile Ficin, de Patrizzi et de Giordano Bruno, c'est un Platon altéré, corrompu, le Platon panthéiste d'Alexandrie.

A côté de ce grand courant d'idées panthéistes qui traverse le XVI[e] siècle, j'en signalerai trois autres, qui viennent au surplus de la même origine et coulent pour ainsi dire dans le même lit : je veux parler de la philosophie kabbalistique, de la philosophie hermétique et d'une troisième doctrine, équivoque et confuse, qu'on attribuait alors à Zoroastre. Chose curieuse, cette même idée qui a séduit tant d'imaginations à l'époque alexandrine, cette idée d'une philosophie profonde et mystérieuse, cachée sous les symboles de tous les cultes et les formules de tous les systèmes, commune à l'Égypte et à la Perse, à Hermès et à Zoroastre, cette idée renaît au XVI[e] siècle et exalte nombre de têtes. Des livres évidemment apocryphes ou du moins d'origine fort suspecte, le fameux *Pœmander* (1), les *Oracles des Mages*, le *Manuel de Zoroastre*, circulent, se répandent, lus avec avidité, commentés avec une naïveté et un enthousiasme prodigieux, et, sous la protection de la crédulité générale, les idées panthéistes dont ces livres sont remplis s'infiltrent dans tous les esprits et rongent les racines du christianisme. En même temps la kabbale refleurit avec Pic de la Mirandole et Reuchlin, et, comme au temps d'Akiba, elle mêle à l'interprétation de la Bible des spéculations mystiques et panthéistes qui concourent à l'œuvre de renversement et de dissolution. Il est si vrai que le panthéisme est dans le génie de cette époque, qu'on le voit sortir même d'une école où on s'attendrait à rencontrer un esprit tout contraire, l'école péripatéticienne. Des deux branches qui la divisent, la plus féconde et la plus originale est panthéiste; c'est celle qui a produit Cesalpini.

Telles sont les sources où s'abreuva Michel Servet. Aussi est-il profondément pénétré, je dirais volontiers enivré de panthéisme. Parménide, Plotin, Proclus, voilà ses autorités favorites. Les livres d'Hermès

(1) Voyez sur le Pœmander d'Hermès Trismégiste la *Symbolique* de Kreuzer, traduite et refondue par M. Guigniaut dans son livre des *Religions de l'antiquité*, livre III, notes 6 et 11.

sont cités dans ses ouvrages à côté des saintes Écritures. Il invoque Zoroastre avec Moïse, Philon avec saint Paul, Numénius avec Origène, Porphyre avec saint Clément. Ce mélange d'autorités sacrées et d'autorités profanes le distingue profondément des autres panthéistes du XVI[e] siècle, tels que Bruno et Cesalpini, et lui donne un caractère qui lui est propre. Il est à la fois panthéiste et chrétien sincère. Il applique la métaphysique néo-platonicienne, non point à miner sourdement ou à battre résolûment en brèche les dogmes révélés, mais à les transformer en les interprétant. Il veut sincèrement régénérer le christianisme par le panthéisme; c'est ce qu'il appelle le restituer.

Assurément, cette tentative, tout impraticable au fond qu'elle peut paraître, ne manque ni d'une certaine grandeur, ni d'une certaine originalité. Néanmoins, si elle assigne à Servet un rôle à part au milieu de ses contemporains, ce serait mal la comprendre que de s'imaginer qu'elle ait été conçue pour la première fois par un homme du XVI[e] siècle. Dès les premiers temps du christianisme, nous la voyons paraître avec éclat et susciter de puissantes hérésies. Frappée par l'église, elle se renouvelle sans cesse, et poursuit sa route, même à travers la nuit intellectuelle du moyen-âge. Sabellius, Praxée, Eutychès dans le monde ancien, Scott Érigène, Amaury de Chartres et David de Dinant dans les âges modernes, forment à Michel Servet une suite non interrompue de précurseurs. Lui-même n'est qu'un anneau de cette chaîne d'interprètes panthéistes du christianisme, qui se renoue à Spinoza et se prolonge jusqu'à Schelling et Hegel, jusqu'à Schleiermacher et Strauss. Rendons-nous compte de cet effort persistant pour introduire le panthéisme au sein du christianisme, tentative toujours vaincue et toujours renaissante à laquelle le nom de Michel Servet doit rester désormais attaché.

III. — LES HÉRÉSIARQUES PANTHÉISTES AVANT MICHEL SERVET, — SABELLIUS, EUTYCHÈS, SCOTT ÉRIGÈNE, AMAURY DE CHARTRES.

L'idée fondamentale du christianisme, c'est l'idée de l'homme-Dieu. La nature divine et la nature humaine unies dans le Christ; Dieu descendant, par un miracle de l'amour, des hauteurs infinies de l'existence absolue pour devenir homme; l'homme désormais capable de sortir de l'abîme de corruption où sa faiblesse le retient plongé pour s'élever, sur les traces de Dieu même, jusqu'à la perfection et à la félicité éternelles, tel est bien le germe de cette doctrine sublime qui, sur la route de Damas, illumina l'esprit de saint Paul, et qui, peu d'années après, remuait et subjuguait le monde.

Un Dieu mort pour les hommes, un Dieu crucifié, quoi de plus propre à séduire, à exalter l'imagination, à toucher et attendrir le cœur?

Mais l'homme n'est pas tout entier dans le cœur et l'imagination. Il veut comprendre, et, même quand il s'incline devant un mystère, sa raison demande à le définir. Le Christ est Dieu et homme tout ensemble; fils de l'homme, il a souffert, il a péri sur la croix; fils de Dieu, il a vaincu la mort pour retourner à son père. Or, comment est-il à la fois fils de l'homme et fils de Dieu? Est-il fils de Dieu à la manière des créatures? Non; il est fils unique de Dieu, il est Dieu lui-même. Mais quoi! Le fils n'est-il point distinct du père? ne lui est-il pas inférieur? Comment en est-il engendré? dans le temps ou dans l'éternité? D'un autre côté, le Christ est aussi fils de l'homme; or, son corps seul est-il humain ou a-t-il aussi une ame comme la nôtre? La nature divine s'unit-elle à la nature humaine tout entière ou seulement à une partie? Ces deux natures restent-elles distinctes dans leur union? Y a-t-il aussi deux personnes dans le Christ ou une seule? S'il y a deux personnes, où est l'union des natures? S'il y a deux natures, comment n'y aurait-il pas deux personnes?

Ces questions feront peut-être sourire les esprits positifs de notre temps; elles paraîtront subtiles et surannées; mais il est incontestable qu'elles devaient nécessairement se poser dans toute intelligence élevée, pour peu qu'elle fût avide, en confessant l'homme-Dieu, de se rendre compte de sa foi. Je dirai plus: ce n'est qu'à la condition que ces questions fussent posées, méditées, débattues, que le christianisme pouvait se développer, produire dans le dogme toutes ses conséquences et dans la pratique porter tous ses fruits.

Or, où trouver la solution de ces problèmes? Dans les Évangiles? Elle n'y est pas. Je prie qu'on m'entende bien. Si on veut dire qu'elle y est en germe, je le crois fermement; mais y est-elle d'une manière explicite? Non. On respire, pour ainsi parler, dans tout l'Évangile la croyance à la divinité de Jésus-Christ; mais les distinctions nécessaires, mais les définitions précises, il n'y a rien de tout cela, et tout cela est profondément contraire à la simplicité naïve de ces antiques monumens. La solution des difficultés est-elle dans les apôtres, dans les épîtres de saint Jean ou de saint Paul? est-elle dans les premiers pères, dans saint Clément de Rome, saint Hermas ou saint Irénée? Ici, vous trouverez sans doute des indications plus précises. La philosophie chrétienne se développe et s'organise; les questions se posent, se divisent, se résolvent partiellement; toutefois, si les doctrines sont plus explicites, en retour elles sont moins concordantes. Je répète que je ne dis rien ici de hasardé, rien qui ne puisse être également reconnu par les opinions les plus contraires: je me borne à affirmer que, dans les premiers siècles de l'église, ni les problèmes qui naturellement s'élèvent, dans tout esprit qui pense, touchant la divinité de Jésus-Christ, n'étaient posés dans toutes leurs difficultés, dans leurs mille profondeurs et leurs mille re-

plis, ni les solutions n'étaient formulées avec cette double condition d'être à la fois explicites et concordantes. J'en atteste l'indécision évidente de saint Hermas et de saint Irénée, les erreurs d'Origène, l'inexactitude de saint Justin et de Tertullien, loyalement reconnue de Bossuet lui-même; j'en atteste les incroyables efforts que les plus savans théologiens, le père Petau par exemple, ont dû faire pour ramener à l'orthodoxie les passages rebelles des pères antérieurs au concile de Nicée, et l'entreprise vraiment désespérée du dernier de ces théologiens, Mœhler, obligé de convenir que les anciens pères s'exprimaient mal et donnaient à l'appui de leur foi des preuves qui tendaient à la fausser; j'en atteste aussi ces innombrables hérésies qui, dans les premiers siècles, s'élevaient de tous les points de l'horizon, rencontraient, à peine nées, d'ardentes sympathies, même parmi les plus savans et les plus vertueux personnages, ces conciles qui lançaient l'anathème à d'autres conciles, l'un où plus de cent évêques absolvent Arius, l'autre où se réunissent trois cents évêques pour condamner dans Athanase la foi de Nicée; j'en atteste, en un mot, pour parler avec saint Jérôme, le monde entier devenu arien.

Devant cette masse de faits, si l'on veut soutenir encore que toutes les questions étaient résolues dans l'Évangile et dans les premiers pères, il faut convenir du moins que la conscience du monde chrétien flottait incertaine et mal assurée. Or, dans cette indécision générale, une chose était inévitable : c'est que, la raison venant à s'appliquer à l'interprétation des dogmes encore mal définis de la religion naissante, ce travail d'exégèse et d'organisation ne subît d'une manière sensible l'influence des idées philosophiques. Et quelles étaient alors les idées dominantes? C'étaient les idées panthéistes. Comptez en effet les écoles philosophiques qui ont fleuri pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne. L'école d'Alexandrie est le centre où tout aboutit. Avant elle et comme pour la préparer, l'école juive de Philon, l'école néo-pythagoricienne de Moderatus, les écoles néo-platoniciennes d'Apulée, de Plutarque, de Numénius. A côté la kabbale, la gnose; enfin, pour ne rien oublier, le stoïcisme vieillissant, mais agissant encore. Eh bien! toutes ces écoles, à travers mille différences, ont ce point commun d'enseigner le panthéisme. Évidemment, il était impossible que le concours de ces deux circonstances, le christianisme indécis et le panthéisme florissant, ne suscitât pas un certain nombre de tentatives pour interpréter et fixer le christianisme par le panthéisme. C'est aussi ce qu'entreprirent une foule d'esprits, mais deux surtout, avec plus de scandale et de succès que les autres, Sabellius et Eutychès.

Avant Sabellius, bien d'autres s'étaient refusés à reconnaître en Jésus-Christ Dieu le fils, distinct de Dieu le père. Praxée, Noët, avaient positivement nié la distinction des trois personnes de la Trinité, ne

voyant dans le Père, le Fils et le Saint-Esprit, que trois aspects relatifs, trois noms différens d'un seul et même être indivisible.

Ce qui donna à l'opinion de Sabellius un si grand éclat, ce qui en fit une des plus formidables hérésies, c'est que ce hardi génie aperçut et accepta toutes les conséquences de sa négation et les rattacha à une idée supérieure. Né, comme Praxée et Noët, dans l'Orient, où il avait respiré le panthéisme dès le berceau, il s'attacha, selon le témoignage de saint Athanase, à la philosophie stoïcienne, si forte et si pure dans sa morale, si dangereusement égarée dans sa physiologie panthéiste. Chrétien sincère, Sabellius ne pouvait nier que le Jésus de l'Évangile ne fût Dieu. Aussi ne commença-t-il point par là, et tout au contraire il exagéra cette croyance à la divinité du Christ en s'y attachant avec une sorte d'emportement. Pour lui, le Christ, ce n'est pas la seconde personne de la Trinité unie à la nature humaine. Le Christ, c'est Dieu même, Dieu tout entier, se manifestant une seconde fois par l'incarnation d'une manière miraculeuse, après s'être une première fois manifesté par la création. C'est ce qui fait dire au théologien panthéiste Schleiermacher que Sabellius était plus chrétien que l'église. Et en effet, pour un panthéiste, cette distinction de deux natures en Jésus-Christ et de trois personnes en Dieu est une chose inconcevable. Le Dieu du panthéisme est absolument indivisible. La raison a beau vouloir le décomposer; lui, l'éternel, l'absolu, reste enfermé dans la simplicité inaltérable de son être. Dieu est père, suivant Sabellius, quand il crée; Dieu est fils, quand il naît d'une vierge pour apprendre aux hommes la vérité et la sainteté. Mort sur la croix, son ame reste dans l'église, et voilà le Saint-Esprit. Telle est la seule Trinité que veuille reconnaître Sabellius.

Au surplus, le pénétrant hérésiarque ne s'était fait aucune illusion sur les conséquences d'une telle doctrine. Si Dieu, pris en soi, est absolument indivisible, il ne vit qu'en produisant. La création est donc éternelle et nécessaire, ou plutôt il n'y a pas de création; il n'y a qu'un développement éternel de l'être, et, pour ainsi dire, une incarnation permanente et nécessaire de l'infini dans le fini, de Dieu dans la nature. Alors, sans doute, rien de plus simple que le mystère de l'incarnation : Dieu s'est incarné en produisant la nature; il s'incarne encore en se communiquant par Jésus d'une manière plus intime à l'humanité; mais, s'il en est ainsi, si tout être est une incarnation de Dieu, le Christ ne peut être qu'une incarnation supérieure. Il est Dieu, mais non pas évidemment Dieu en soi, Dieu indivisible; il est Dieu manifesté d'une manière éminente. Et de la sorte, sous prétexte de reconnaître dans le Christ non-seulement Dieu le fils, mais Dieu tout entier, Sabellius aboutissait à ne voir en lui qu'un homme supérieur et à nier sa divinité. Par cela même, il niait au fond l'incarnation et devait nier aussi la rédemption. Nous savons, en effet, qu'il allait jusque-là, et

qu'ainsi, tout en maintenant en apparence les dogmes fondamentaux du christianisme, il en détruisait l'économie, y portait un esprit nouveau, et faisait dépendre toute la religion d'un principe panthéiste profondément contraire à l'esprit évangélique.

Aussi le monde chrétien s'émut, et, même après la décision des conciles, l'ébranlement se prolongea. On peut dire que l'arianisme, celle de toutes les hérésies qui a le plus menacé les destinées de l'église, ne fut qu'une réaction excessive contre la doctrine de Sabellius. Celui-ci ne voulait pas distinguer Dieu le père et Dieu le fils. Arius, pour les mieux distinguer, les sépara radicalement. Plus de Verbe incarné, coéternel et consubstantiel à Dieu; ce qu'Arius appelle Verbe incarné, ce n'est plus qu'un dieu inférieur, un dieu dépendant, un démiurge, un ange, et voilà Arius aboutissant, lui aussi, par un chemin différent à la négation de la divinité du Christ, dernière conséquence du sabellianisme.

Les hérésies contraires d'Eutychès et de Nestorius, qui ont tant agité l'église primitive, nous présentent un spectacle analogue sur des proportions moins étendues. Nestorius, méditant le mystère de l'homme-Dieu, n'avait pu admettre que la Divinité elle-même eût traversé les vicissitudes de la naissance et de la mort, qu'elle eût enduré les angoisses du jardin des Oliviers et les douleurs du Calvaire. Deux abîmes s'ouvraient à ses côtés : d'une part, un Dieu tout humain, comme ceux du paganisme, le Christ substitué à Jupiter; de l'autre, un Dieu indivisible, pur sans doute de toute imperfection dans son essence absolue, mais qui, par une loi nécessaire, se développe et s'incarne sans cesse dans la nature et dans l'humanité, le dieu de Sabellius. Pour éviter ce double écueil, il admit qu'il y a dans le Christ, non-seulement deux natures, mais deux personnes. C'est la personne humaine en Jésus-Christ qui a souffert sur la croix; la personne divine, retirée en soi, restait inaccessible à toute atteinte, à toute passion.

La conséquence d'une telle doctrine, c'est que Dieu ne s'est vraiment pas incarné, c'est qu'il n'est pas vraiment mort sur le Calvaire, c'est que le Christ n'est vraiment pas Dieu, mais un homme supérieur, plus étroitement uni à Dieu, plus favorisé de ses graces et de ses lumières que le reste des hommes. Voilà où la peur du panthéisme sabellien jeta Nestorius. Non moins sincère, non moins ardent que le respectable évêque de Constantinople, le pieux moine Eutychès revint à l'extrémité opposée, celle de Sabellius. Il soutint que la nature humaine dans le Christ, loin d'être séparée de la nature divine, y était au contraire absorbée. Dieu, suivant Eutychès, en revêtant la nature humaine, l'a comme engloutie; c'est l'Océan poussant au loin ses vagues immenses et emportant une goutte d'eau égarée sur le sable du rivage. Le Christ ici n'est plus un homme, c'est Dieu même. Et alors il faut de deux choses l'une : ou dire avec les gnostiques que le Christ n'a eu qu'une

existence fantastique, que les Juifs n'ont crucifié qu'une ombre, ou, si l'on rejette ce ridicule système, il faut en revenir à Sabellius et soutenir que Dieu est devenu homme, comme sans cesse il devient toutes choses, et que son incarnation en Jésus n'est qu'un moment merveilleux ou un touchant symbole de l'incarnation éternelle et universelle.

Ainsi la doctrine d'Eutychès, comme celle de Nestorius, et, comme toutes deux, les hérésies contraires de Sabellius et d'Arius aboutissaient à la même conséquence, déduite avec plus ou moins de rigueur, acceptée avec plus ou moins de franchise, mais inévitable. Il semble qu'une force invincible les contraignît à tourner dans le même cercle fatal; parties de points différens de la circonférence et s'élançant dans des directions opposées, elles ne laissaient pas de se rencontrer. La divinité du Christ niée, l'idée de l'homme-Dieu supprimée ou au moins obscurcie, tel est le commun abîme où elles allaient se précipiter. Cependant, au milieu de ce choc d'opinions contradictoires, quel était le rôle de l'église? On ne saurait trop admirer ici la profondeur de sa politique, ou, pour mieux parler, sa haute sagesse. Je ne crains pas de dire qu'il appartient aux philosophes rationalistes plus qu'à personne de rendre à la conduite de l'église primitive un sincère et éclatant hommage. L'église, à Nicée, à Éphèse, c'est la raison même, conservant pour le bien de l'humanité et pour l'avenir de la civilisation la grande idée de l'homme-Dieu. Voyez, en effet, comment la raison agit sur le monde! Elle condamne tous les excès, brise les faux systèmes l'un contre l'autre, oppose à la logique étroite de quelques-uns la conscience de tous, réconcilie sans cesse ce que l'analyse divise, maintient enfin les élémens divers de la vérité en dépit de leurs contradictions apparentes. Ainsi fit l'église; elle comprit que le dogme de l'homme-Dieu était l'ame du christianisme, la condition de son influence et de sa vie, qu'il fallait défendre ce dogme avec une invincible opiniâtreté contre toutes les négations, tempérer, sans la désespérer entièrement, la curiosité de la raison touchant un dogme impénétrable, étendre sur les endroits délicats l'ombre protectrice du mystère, moins aspirer à une dialectique rigoureuse, étroite dans sa rigueur, qu'à un grand bon sens, et s'efforcer d'unir les cœurs plus encore que de satisfaire les intelligences.

Contre Sabellius, elle maintint la distinction des personnes dans l'unité de la substance; contre Arius, la doctrine du Verbe, coéternel et consubstantiel à Dieu, incarné dans l'humanité; contre Nestorius, l'union des deux natures dans l'unité d'une seule personne, d'un seul Christ; contre Eutychès enfin, l'humanité réelle de Jésus-Christ, Dieu sans doute, mais Dieu uni à l'homme, en un mot homme-Dieu. Une loi suprême domine toutes ces décisions de l'église, loi admirable qui semble s'obscurcir dans la confusion des controverses théologiques et

dans l'emportement des partis, loi dont ceux mêmes qui l'ont appliquée ne se rendaient peut-être pas bien compte, mais que l'historien impartial voit apparaître à distance dans sa majestueuse unité; et cette loi, je le répète, c'est de soutenir contre tous les efforts de la curiosité humaine, contre toutes les subtilités de la dispute, contre toutes les déductions d'une logique étroite, contre les ambitions et les passions des individus, le dogme sauveur de la divinité de Jésus-Christ, principe, force, esprit de vie de la religion chrétienne.

Rien n'est plus beau que cet ouvrage de la sagesse des conciles; mais, tout en l'admirant, il faut reconnaître que l'église n'ôtait pas les difficultés inhérentes au dogme: elle affirmait, elle n'expliquait pas; elle écartait les négations sans en tarir la source. Aussi voyons-nous refleurir sans cesse les racines coupées du sabellianisme. Même à une époque de docilité extrême et de foi naïve, nous rencontrons des hommes tels que Amaury de Chartres, David de Dinant, lesquels osent soutenir, comme Sabellius, que les trois personnes de la Trinité ne sont que les noms divers d'un Dieu indivisible; que si Dieu est en Jésus-Christ, il est en toutes choses, dans l'ame d'Ovide comme dans celle de saint Paul. Quelle était l'origine de ces doctrines si étonnantes par leur hardiesse? Elle était dans ce courant d'idées panthéistes qui circule partout au moyen-âge, et qui, sous le nom suspect de Scott Érigène (1) ou sous le nom respecté de saint Denys l'aréopagite, mine sourdement l'orthodoxie.

Ainsi partout et toujours, dans les premiers siècles de l'église comme au moyen-âge, de Praxée à Sabellius et de Sabellius à Eutychès, de Denys l'aréopagite à Scott Érigène et de Scott Érigène à Amaury de Chartres, nous retrouvons sous des formes différentes le même effort vivace et persistant pour ramener le christianisme au panthéisme. Quel siècle était mieux préparé au retour d'une tentative semblable que celui de Michel Servet? D'une part, cette idée jetée dans le monde par la réforme et qui faisait fermenter toutes les imaginations, que le christianisme avait été corrompu et qu'il fallait laisser là scholastique, théologie et conciles, pour retremper la religion aux pures sources de l'Évangile; de l'autre, la renaissance de la philosophie néoplatonicienne et la fièvre du panthéisme partout répandue. Chose curieuse et vraiment unique, l'esprit humain, après douze siècles écoulés, retrouvait au temps de la réforme la même situation qu'avant le concile de Nicée. Mêmes causes, mêmes effets. Au sein d'un christianisme encore indécis, le souffle du panthéisme de l'Orient avait déchaîné l'audacieux génie de Sabellius. Au sein d'une réforme qui, en niant la tradition, remettait en question tous les dogmes chrétiens, cette

(1) Voyez sur Scott Érigène l'excellente monographie de M. Saint-René Taillandier.

même flamme du panthéisme renaissant va allumer l'ame ardente de Michel Servet. Tandis que s'élèvent de partout dans les universités de nouveaux platoniciens, il va sortir de l'église déchirée de nouveaux sabelliens. Le trait qui caractérise Servet, c'est d'avoir participé tout ensemble au mouvement philosophique et au mouvement religieux de son siècle, et d'avoir essayé de faire concourir les deux mouvemens. Bruno, Patrizzi, ne sont que des métaphysiciens et n'ont pour le christianisme que de la haine. Calvin et Socin ne sont que des théologiens, et la métaphysique leur est étrangère ou indifférente. Servet est un métaphysicien et un théologien tout ensemble, chrétien sincère comme Calvin, métaphysicien panthéiste comme Bruno, enflammé d'un sérieux désir de reformer le christianisme par le panthéisme.

IV. — PHILOSOPHIE PANTHÉISTE DE MICHEL SERVET.

Le point de départ de la métaphysique de Michel Servet, c'est que Dieu, considéré en soi dans les profondeurs de son essence increée, est absolument indivisible (1). Rendons-nous compte de ce principe, de son origine et de sa portée. Servet ne se donne pas pour l'avoir inventé : il l'emprunte à la tradition néo-platonicienne, à ses autorités favorites, Numénius et Plotin, Porphyre et Proclus, Hermès Trismégiste et Zoroastre. Et en effet, ce principe de l'absolue indivisibilité de Dieu a été et devait être hautement proclamé par toutes les écoles panthéistes et mystiques de l'antiquité. C'est le génie du mysticisme, de ne voir dans toutes les formes de la vie individuelle que des ombres fugitives et décevantes, dans la vie elle-même, depuis son plus humble degré jusqu'au plus sublime, qu'une stérile agitation, et de concevoir au-dessus de ce courant de phénomènes où l'existence se divise et se perd un principe immobile, simple, pur, exempt de toute action, de toute division, où tout doit s'identifier et s'unir. Le panthéisme paraît d'abord animé d'un génie tout contraire. Son Dieu est un Dieu vivant; il agit, il se développe par la nécessité de son essence; il se mêle à la nature; il est la nature elle-même, en revêt toutes les formes, en monte, en descend et en remplit tous les degrés. Mais, si le Dieu du panthéisme est

(1) Ne voulant pas prodiguer les citations, nous nous bornerons ici à quelques textes précis et catégoriques :

« Invisibilis Deus, qualis ante creationem mundi fuerit, est omnino nobis inintelligibile et inimaginabile... » (Servet, *De Trinitate*, dial. I, init.)

« Primo hoc notandum, abusive Deo tribui naturæ nomen... Deus tamen in seipso nullam habet naturam... Nulla Deo convenit naturæ ratio, sed quid aliud ineffabile... » (*De Trin.*, dial. II.)

« ... Deus in seipso inintelligibilis est... » (*De Trin.*, II, ad calcem)

« Mens de Deo cogitans deficit, cum sit ille incomprehensibilis... » (*Christ. Restit.*, libr. III, p. 94.)

inséparable de la nature, par là même il n'a pas de vie propre et distincte; il ne se manifeste que dans ses œuvres et sous la condition de l'espace, du temps et du mouvement. Pris en soi, il n'est plus que l'unité absolue, l'être pur, la substance; absolument indivisible et incompréhensible, il est l'inconnu, l'ineffable, l'infini. C'est l'Abîme des Chaldéens, l'Un de Plotin, l'En-soph des kabbalistes, et de la sorte le mysticisme et le panthéisme, divers à tant d'égards, se rencontrent dans ce principe de l'indivisibilité absolue de Dieu. Servet l'adopte, sauf des réserves de peu d'importance, et s'en sert avec une sagacité et une hardiesse extrêmes contre la doctrine chrétienne de la Trinité.

Rien, en effet, de plus diamétralement contraire à l'esprit du christianisme que le principe de l'absolue indivisibilité de Dieu. Le fond du dogme de la Trinité, c'est de reconnaître en Dieu une diversité nécessaire et une vie distincte. La Trinité chrétienne ne serait-elle que le symbole de cette grande vérité, elle mériterait à jamais les respects de tout vrai philosophe. Elle est d'ailleurs plus qu'un symbole : je veux dire qu'en organisant la doctrine de la Trinité, les fondateurs du christianisme comprirent parfaitement qu'ils élevaient une haute barrière et contre les entraînemens du panthéisme et contre les élans déréglés d'une mysticité excessive. Demandez en effet à saint Athanase le sens de la formule de Nicée : il vous dira qu'il faut reconnaître en Dieu, avant la création et le temps, une vie propre et distincte; vie sublime, type de toute vie, idéal de la personnalité, la vie de l'intelligence et de l'amour. Supprimez l'espace, supprimez le temps, détruisez le monde, il restera Dieu tout entier, non pas une éternité vide, une substance morte, mais un Dieu actif et fécond, une pensée éternelle, un éternel foyer d'amour et de vie. Voilà un Dieu parfaitement distinct du monde, complet en soi, se suffisant pleinement à lui-même, libre par conséquent de créer ou de ne créer pas, ne créant que par les conseils de sa sagesse et dans l'effusion de sa bonté; voilà un Dieu qui, étant le type de la vie et de la personnalité, ne saurait inspirer le dégoût de l'existence et de l'action individuelles; un Dieu qui nous attire, non pour absorber notre être, mais pour le féconder, en nous découvrant en lui-même le modèle de l'être véritable, dans l'action régulière et sainte, accomplie sous la loi de la raison et l'inspiration de l'amour.

L'auteur de la *Restitution du Christianisme* n'a pas le secret de cette philosophie profonde. Servet n'est point un sage, ni l'enfant d'un siècle de sagesse. C'est un homme d'opposition au sein d'une époque révolutionnaire. Ce qui le frappe exclusivement dans la Trinité, ce sont les côtés où se heurte la raison, surtout la raison d'un panthéiste. Aussi, faut-il le voir s'acharner contre le concile de Nicée et déclarer la guerre aux plus illustres pères de l'église, au nom de la philosophie aussi bien qu'au nom de l'Évangile.

« Votre Trinité, s'écrie-t-il, votre Trinité est une œuvre de subtilité et de démence. Vous nous parlez d'un Dieu en trois hypostases, ou, si l'on veut, en trois personnes. Qu'est-ce d'abord qu'un tel langage? L'Évangile ne le connaît pas (1). Les anciens pères, les saint Ignace, les saint Irénée, les Tertullien, sont étrangers à ces distinctions vaines. C'est à l'école des sophistes grecs que vous les avez apprises, vous, Athanase, prince des trithéistes, et vous aussi, Augustin (2). Sans doute les mots de Père, de Fils, d'Esprit-Saint, se rencontrent dans les Écritures, mais pour désigner le même Dieu dans les divers modes de son action sur l'univers. Au lieu de ce Dieu unique, vous nous présentez trois hypostases divines. Sont-ce trois substances ou trois essences? Dans les deux cas, ce sont trois dieux. Vous dites que ce sont trois personnes; mais la personnalité ne se peut diviser : elle est une ou elle n'est pas (3). Point de milieu : ou il n'y a en Dieu qu'une substance, une essence, une personne, ou il y a trois dieux. Quoi de plus absurde que ce trithéisme, et quel abîme de contradictions! Dieu le père agit sur Dieu le fils; Dieu le fils, avec ou sans son père, agit sur le Saint-Esprit. Dieu agit donc sur lui-même; mais, s'il agit, il pâtit aussi. S'il agit et pâtit, il change, il se meut (4). Que d'absurdités réunies! Un premier dieu qui engendre, un second dieu qui est engendré et n'engendre pas, un troisième dieu qui n'engendre pas et n'est pas engendré. Ce n'est pas tout. Sur ces trois dieux, il y en a un qui se fait homme, les autres restant dieux; un qui souffre, les autres restant impassibles; un qui meurt, les autres restant vivans (5). Étrange dieu composé de dieux, dieu par addition, dieu brisé, mis en morceaux! Théisme dégénéré, mille fois inférieur à celui du mosaïsme et du Thalmud, inférieur même à la théologie du Koran (6)! Divinité ridicule, qui nous ramène jusqu'au paganisme, au Cerbère à trois têtes de la vieille mythologie (7)! »

Ici, comment se défendre d'une douloureuse émotion, quand on songe au compte terrible que Calvin demandera à son adversaire, devant des hommes simples, devant des juges chrétiens, de ces paroles

(1) « Simplex alia est veritatis via, non metaphysicis, sed idiotis et piscatoribus nota... » (*Lettres à Calvin*, p. 591.)

(2) *Christ. Rest.*, lib. I, p. 24.

(3) *Christ. Rest.*, lib. I, p. 16.

(4) *Lettres à Calvin*, p. 591.

(5) « Veri ergo hi sunt tritoitæ, et veri sunt athei, qui Deum unum non habent, nisi tripartitum et aggregativum... Est quidam ingenitus deus, est quidam nec genitus, nec ingenitus deus : ergo tres dii. Unus est deus mortuus, duo non mortui... » (*Christ. Rest.*, I, 25.)

(6) *Christ. Rest.*, lib. I, p. 30. — *Ibid.* Ad calcem.

(7) « Sed hanc viam tritoitæ non sunt ingressi... Tricipitem quemdam Cerberum, tripartitum quemdam deum, quasi tria puncta in uno puncto, tres illas res in una re conclusas, inintelligibiliter somniant. » (*Christ. Rest.*, lib. III, p. 100.)

violentes et hardies, trithéisme, paganisme, Cerbère à trois têtes? En les écrivant, Servet écrivait sa sentence et allumait pour ainsi dire de sa propre main la flamme de son bûcher.

A la place de cette Trinité qui révolte sa raison, que va cependant substituer le hardi réformateur du christianisme? Il conçoit d'abord comme principe premier un Dieu parfaitement un, parfaitement simple, si simple et si un qu'à le prendre en lui-même il n'est ni intelligence, ni esprit, ni amour (1). Toutefois, entre un tel Dieu retiré en soi dans sa simplicité inaltérable et ce flot d'existences mobiles, divisées, changeantes, il faut un lien, un intermédiaire. Cet intermédiaire, ce lien, pour Servet, ce sont les idées.

Les idées sont les types éternels des choses. Ce monde visible, où trop souvent s'arrêtent nos pensées et nos désirs, qui enchante notre imagination de ses riches couleurs, n'est qu'une image affaiblie d'un invisible et plus noble univers. S'il est dans la région des sens une chose entre toutes belle et féconde, c'est la lumière; mais son fugitif éclat, toujours mêlé d'ombres, pâlit et s'éclipse devant les éternelles et pures splendeurs de la lumière increée. Ces mêmes objets qui apparaissent dans notre monde sous la condition de la limite, du mélange et du mouvement, la pensée du vrai philosophe les contemple au sein du monde idéal, simples, infinis, immobiles, harmonieux.

Les idées ne sont pas seulement les modèles immuables, les essences abstraites des choses; ce sont des principes substantiels et actifs (2); elles président à la fois à la connaissance et à l'existence; en même temps qu'elles ordonnent le monde et règlent la pensée, elles soutiennent et vivifient toutes choses (3).

Ainsi l'invisible univers des idées, distinct de l'univers visible, n'en est point séparé; il le pénètre et le remplit. De même, les idées ne sont point séparées de Dieu, bien qu'elles s'en distinguent. Elles sont le rayonnement éternel de Dieu, comme le monde sensible est le rayonnement éternel des idées. Ce que les idées sont aux choses, Dieu l'est aux idées elles-mêmes. Les choses trouvent leur essence et leur unité dans les idées; les idées trouvent leur essence et leur unité en Dieu. Dieu, indivisible en soi, se divise dans les idées (4); les idées se divisent

(1) « Præterea, ut hoc clarius intelligatur, dico quod ante creationem mundi Deus non erat lux, quia non potest dici lux nisi luceat. » (*De Trin. Dial.*, I, p. 5. — *Ibid.*, p. 6.)

(2) « Non solum in luce omnia repræsentantur, sed in luce omnia consistunt. » (*Christ. Rest.*, lib. IV, p. 122 de l'édition de Mead.)

(3) *Christ. Rest.*, lib. IV, p. 123, 124 de Mead.

(4) « Habet itaque Deus infinitorum millium essentias, et infinitorum millium naturas, non metaphysice divisus, sed modis ineffabilibus. » (*Christ. Rest.*, lib. IV, p. 128.)

« Non solum innumerabilis est Deus ratione rerum, quibus communicatur, sed ratione modorum ipsius deitatis. » (*Christ. Rest.*, IV, 129.)

dans les choses. Dieu, pour parler le langage de Michel Servet, qui fait ici penser à la fois à Plotin et à Spinoza, Dieu est l'unité absolue qui *unifie* tout, l'essence pure qui *essencie* tout, *essentia essentians* (1). L'essence, l'unité, descendent de Dieu aux idées, et des idées à tout le reste. C'est un océan éternel d'existence dont les idées sont les courans, dont les choses sont les flots (2).

En résumé, il y a trois mondes, à la fois distincts et unis : au sommet, Dieu, absolument simple, ineffable; au milieu, l'éternelle et invisible lumière des idées; au bas de cette échelle infinie s'agitent les êtres. Les êtres sont contenus dans les idées, les idées sont contenues en Dieu (3), Dieu est tout, tout est Dieu (4); tout se lie, tout se pénètre, et la loi suprême de l'existence est l'unité universelle (5).

L'unité, l'harmonie, la consubstantialité de tous les êtres, voilà le principe qui a séduit Servet, comme il avait séduit les écoles d'Ionie et d'Élée, entraîné plus d'une fois Platon et enivré Plotin, comme il captiva depuis Sabellius et Eutychès, comme il devait égarer un jour et Bruno, et Spinoza, et Schelling, et tant d'autres grands et nobles génies. Là est l'éternelle tentation du panthéisme, l'aimant invisible par lequel il attire à soi les esprits et les ames. Ne faisons point un crime à Servet de s'être laissé gagner à ces doctrines noblement chimériques, dans un siècle surtout où la plupart des esprits en subissaient le prestige.

Les deux traits distinctifs de ce temps, l'enthousiasme et l'absence de toute critique, se trouvent réunis dans le curieux livre de la *Restitution du Christianisme* que Servet consacre au développement des idées panthéistes (6). A l'en croire, la doctrine de l'unité universelle

(1) « Ibi dicitur Deus essentias essentians, ut illæ iterum alias essentient. Ipse est omnis essentiæ fons, fons luminis, fons vitæ, pater spirituum, pater luminum. Cælestes spiritus ille essentiat; ab eo fluunt essentiales divinitatis radii, et essentiales angeli, qui iterum ejus essentiam in res alias effundunt. » (*Christ. Rest.*, lib. IV, p. 128.)

« In essentia sua rerum omnium ideas continens, est veluti pars formalis omnium, peculari præsertim in nobis ratione, ob quam nos dicimur participes divinæ naturæ. » (*Christ. Rest.*, lib. IV, p. 130.)

(2) « Non est Deus instar puncti, sed est substantiæ pelagus infinitum, omnia essentians, omnia esse faciens, et omnium essentiam sustinens. » (*De Trin.*, IV, p. 125.)

(3) Voici un passage qui résume fortement la métaphysique panthéiste de Servet : « Rerum ideæ, in quibus res ipsæ in esse uno consistunt, sunt unum in Deo, res alias eo medio unum cum Deo esse facientes. » (*De Trin.*, lib. IV, ad calcem.)

(4) « Ipse Deus, qui est in lapide lapis, et in ligno lignum, omnia suis ideis essentians. » (*De Trin. div.* Dial , I, p. 184 de Mead.)

« Omnibus mundi rebus immixtus est ipse Deus. (*Christ. Rest.*, p. 282.)

« Spiritus regenitorum sunt Deo consubstantiales et coæterni. » (*Christ. Rest.*, p. 226.)

(5) « Ex præmissis comprobatur vetus illa sententia, omnia esse unum... Parmenidis ergo et Melissi de unico principio sententia hoc modo vera erit... » (*De Trin.*, IV, ad calcem.)

(6) C'est le livre IV, intitulé : De l'essence *omniforme* de Dieu et des principes des choses.

est vieille comme le monde, et fait le fonds commun de toutes les religions et de tous les systèmes philosophiques. Partout proclamée dans les livres de l'Ancien Testament, elle a été connue des prêtres de la Chaldée et de l'Égypte. Zoroastre et Hermès l'ont enseignée à Orphée, par qui elle s'est transmise à la Grèce, à Pythagore, à Parménide, à Platon (1). Tout est un, voilà le mystère des mystères, la clé de tous les symboles, le dernier mot de la sagesse divine et humaine. L'Évangile est venu imprimer à cette doctrine le sceau de la consécration suprême. *Qui me voit,* dit Jésus, *voit mon père.* — *Mon père et moi, nous ne sommes qu'un,* dit saint Jean; *il nous a fait participans de son esprit.* — *C'est en lui,* dit saint Paul, *que nous avons la vie, le mouvement et l'existence.* — Ainsi l'ancienne loi et la nouvelle, la raison et la foi, les méditations des sages et les symboles des sanctuaires, tout s'accorde à proclamer la consubstantialité universelle des êtres.

Servet était tellement convaincu de la vérité de cette doctrine, que devant ses juges mêmes, en face de la mort, il eut le courage de la confesser. Calvin, qui avait fait des doctrines panthéistes de Servet un des principaux chefs de l'accusation capitale intentée contre lui (2), l'interpelle au sein du conseil de Genève (3) : « Maintiens-tu que nos ames soient un sourgeon de la substance divine; qu'il y ait dans tous les êtres une déité substantielle? — Je le maintiens, répond Servet. — Mais, quoi! misérable! s'écrie Calvin en frappant du pied; ce pavé est-il Dieu? Est-ce Dieu qu'en ce moment je foule? — Sans aucun doute. — A ce

(1) *Christ. Rest.*, lib. IV, ad calcem.

(2) Voici les articles XXIV, XXVI, XXVII de la plainte portée par Nicolas de La Fontaine et rédigée par Calvin :

XXIV. Que l'essence des anges et de nos ames est de la substance de Dieu.

XXVI. Item, au lieu de confesser trois personnes en l'essence de Dieu, ou trois hypostases qui aient chacune sa propriété, il dict que Dieu est une seule chose contenant cent mille essences, tellement qu'il est une portion de nous, et que nous sommes une portion de son esprit.

XXVII. Item, suivant cela que non-seulement les patrons de toutes créatures sont en Dieu, mais aussi les formes essentielles, tellement que nos ames sont de la semence de la parole de Dieu.

Calvin, dans plusieurs de ses écrits, revient avec force sur ce panthéisme de Servet. « Surtout, dit-il (*Instit. chrét.*, livre I, ch. XIII, p 38), il y a dans Servet un blasphème exécrable... car il affirme à pur et à plat qu'il y a des parties et des partages en Dieu, et que chacune portion est Dieu même; que les ames des fidèles sont coéternelles et consubstantielles à Dieu, combien qu'ailleurs il attribue déité substantielle, non-seulement à nos ames, mais à toutes choses créées. » — Calvin dit ailleurs (*Inst. chrét.*, I, chap. XV) : « Or, devant que passer plus outre, il est nécessaire de rembarrer la resverie des manichéens, laquelle Servet s'est efforcé de remestre sus de notre temps... C'est une rage trop énorme de déchirer l'essence du Créateur à ce que chacun en possède une portion... La création n'est point une transfusion, comme si on tirait le vin d'un vaisseau ou une bouteille, mais c'est donner origine à quelque essence qui n'était point. »

(3) Calvin. opp. theol., *Refut. error. Serveti*, p. 703.

compte, ajoute Calvin avec ironie, les diables eux-mêmes contiennent Dieu? — En doutes-tu? réplique sur le même ton l'indomptable panthéiste, » perdant ici toute prudence, mais n'hésitant pas à livrer sa vie plutôt que de désavouer sa foi.

V. — SYSTÈME THÉOLOGIQUE DE MICHEL SERVET. — SA THÉORIE DU CHRIST.

Nous connaissons dans ses principes généraux la doctrine philosophique de Michel Servet. Comment applique-t-il ce platonisme panthéiste à la restitution du christianisme, but suprême de ses efforts? De longs développemens seraient nécessaires pour exposer dans tous ses détails cette vaste entreprise. Nous nous bornerons à porter la lumière sur le point fondamental, savoir la théorie du Christ. On peut la résumer en quelques mots : les idées prises dans leur totalité sont pour Servet la lumière increéée ou le Verbe de Dieu. Or, elles émanent toutes d'un type général et supérieur, qui est le type de l'humanité, modèle primitif de tous les êtres. Cette idée centrale où s'unissent toutes les idées, ce soleil du monde intelligible, ce type supérieur et primitif, cet exemplaire éternel de l'humanité, c'est le Christ. Voilà une définition du Christ qui peut paraître bizarre, obscure, extraordinaire; essayons de l'éclaircir : elle fait le fond de la doctrine religieuse de Servet.

Au premier coup d'œil jeté sur cette conception étrange, elle rappelle plus d'un souvenir. Dans la doctrine kabbalistique (1), nous trouvons aussi entre la nature et Dieu un monde intelligible, le monde des Séphiroth, et la première Séphira, celle qui embrasse toutes les autres, c'est l'Adam céleste, type de l'humanité. Spinoza, qu'on a plusieurs fois accusé d'avoir emprunté son panthéisme à la kabbale, définirait volontiers Jésus-Christ une idée, un mode éminent et supérieur de la pensée éternelle. L'école hégélienne enfin prétend réduire à son tour le Christ à une idée, à l'idée de l'humanité. Nous constatons ces analogies curieuses et étonnantes sans vouloir le moins du monde en abuser. Ce qui doit particulièrement nous tenir en garde, c'est une première différence qui en suppose beaucoup d'autres. Ni la kabbale, ni Spinoza, ni Hegel, ne reconnaissent la vérité des faits de l'Évangile. Leur Christ est un être de raison et non un personnage historique. Servet, au contraire, confesse expressément la naissance miraculeuse de Jésus-Christ et sa résurrection surnaturelle. Cette foi positive est chose grave et de conséquence. Gardons-nous donc de l'attrait quelquefois trompeur des analogies, et, avant tout rapprochement, cherchons à nous rendre un compte exact et fidèle de ce qu'on appellerait aujourd'hui en Allemagne la christologie de Michel Servet.

(1) Voyez le savant ouvrage de M. Franck sur *la Kabbale*, pages 161 et 178.

Il faut distinguer premièrement avec lui un Christ idéal et un Christ réel : le Christ réel et visible a commencé d'exister quand il est sorti du sein de Marie; le Christ invisible et idéal n'a point eu de commencement et n'aura point de fin. Soleil du monde intelligible, premier rayon de la lumière de Dieu, il est éternel comme Dieu même. Sont-ce là deux Christ? Non; le Christ historique, celui qui a vécu et souffert avec les hommes, celui qui a soutenu sur sa poitrine la tête bien-aimée de saint Jean, le Christ de l'Évangile en un mot, n'est autre que le Christ éternel, d'invisible et d'idéal devenu réel et visible.

On pourrait croire, au premier aperçu, que cette opinion sur Jésus-Christ ne diffère pas au fond de la doctrine orthodoxe du Verbe incarné, que Servet innove ici dans les mots beaucoup plus que dans les choses, et qu'en définitive sa distinction du Christ idéal et du Christ réel répond trait pour trait à celle qu'a établie l'église entre le fils de Dieu coéternel à son père et le fils de l'homme né dans le temps, sujet à la naissance et à la mort; mais il s'en faut infiniment que telle soit la vraie pensée de Michel Servet. Parmi tous les dogmes enseignés par l'église, il n'en est aucun qui le choque plus fortement que la distinction de deux natures en Jésus-Christ. Là, s'il faut l'en croire, est le fatal levain d'erreur qui a corrompu toute la doctrine chrétienne; là est la faute capitale des pères de Nicée. Le même esprit de subtilité contentieuse qui a fait distinguer en Dieu trois hypostases a porté les sophistes grecs à décomposer Jésus en deux natures. Ce n'était pas assez d'avoir déchiré l'essence divine, il fallait encore mettre en pièces l'unité du Christ. « Chimères creuses, s'écrie Servet, vains raffinemens d'analyse que tout cela! Ouvrez l'Évangile : où est la trace de ces puériles distinctions? Y voyez-vous deux fils de Dieu : l'un, parfait, infini, impassible; l'autre, fini, imparfait, sujet à la tentation et à la souffrance? Non; un seul Christ, un seul fils de Dieu, unique et indivisible (1). Écoutez saint Jean : *Le Christ est sorti de Dieu;* écoutez Jésus lui-même : *Je suis sorti de mon père. — Mon père est en moi et je suis en mon père. — Mon père et moi ne faisons qu'un.* Lisez dans saint Matthieu ce touchant et sublime récit : Les disciples de Jésus hésitent sur le vrai caractère de sa personne. Est-il un prophète, comme Élie, comme Jérémie, ou quelque chose de plus grand? Jésus se tourne vers un des plus simples, saint Pierre : Et vous, Simon Pierre, que pensez-vous de moi? — Vous êtes le Christ, fils du Dieu vivant. — Voilà le cri d'une conscience naïve, d'une foi énergique et simple. Ainsi la vérité, qui se faisait sentir à des pêcheurs de Judée, a échappé aux doctes et aux philosophes! Qu'auraient dit les apôtres, si on était venu leur apprendre que ce Jésus qu'ils venaient de voir monter au ciel n'était qu'un homme, uni d'une manière inintelligible à une hy-

(1) *Dial. de Trin.*, lib. I. — *Christ. Rest.*, lib. II et III.

postase de la Trinité? A coup sûr, ils n'auraient point compris ce langage, ou ne l'auraient compris que pour le répudier comme un blasphème (1). »

Telle est l'incroyable véhémence avec laquelle Servet s'élève contre la doctrine de Nicée. Certes, s'il est un spectacle étrange, inattendu, et qu'on appellerait piquant en moins sérieuse matière, c'est d'entendre Michel Servet revendiquer contre l'église, contre les protestans à la fois et contre les catholiques, le dogme de la divinité de Jésus-Christ. A l'en croire, quiconque distingue en Jésus-Christ la nature divine et la nature humaine, la première restant impeccable, impassible, infinie, par conséquent séparée de la seconde; quiconque soutient que l'ame et le corps de Jésus-Christ sont purement humains soutient par cela même que Jésus-Christ n'est point le fils de Dieu, que Dieu ne s'est point fait chair.

Si scandaleux et si absurde que puisse paraître ce raisonnement, il faut ici reconnaître la parfaite sincérité de l'étrange réformateur, qui, en ruinant le christianisme par la base, croit de bonne foi le restituer. L'argumentation de Servet s'appuie, d'ailleurs, sur un fait selon nous incontestable : c'est que la distinction en Jésus-Christ de deux natures et de deux volontés, unies dans une seule personne, ne se trouve pas explicitement dans l'Évangile. L'Évangile n'est point un traité de métaphysique, c'est un récit incomparable, qu'il faut lire avec son cœur plus encore qu'avec son esprit. Tout y est simple et uni. Point de raffinemens, point de distinctions, point de formules. C'est une doctrine en action, une philosophie vivante. Il y a donc une certaine part de vérité dans la doctrine de Servet; ce qu'il ne voit pas, c'est que la doctrine de Nicée, la distinction de deux natures dans Jésus est en parfaite harmonie avec l'esprit du christianisme. Et pourquoi ne voit-il pas cela? C'est que l'esprit du christianisme n'est pas le sien, c'est que le souffle du panthéisme a envahi son intelligence et son cœur; c'est qu'il lit l'Évangile avec des yeux prévenus; c'est qu'il brûle de trouver dans le Christ l'application la plus haute du principe qui lui est cher entre tous, le principe de la consubstantialité universelle.

Oui, la distinction en Jésus-Christ de la nature divine et de la nature humaine, réconciliées dans l'unité de la personne, est profondément conforme au génie du christianisme. L'idée-mère de cette grande religion, en effet, c'est l'idée de la divinité du Christ. Or, entendez-vous que le Christ soit Dieu tout entier, Dieu dans la plénitude absolue de son être? Mais alors le Christ ne peut plus être un homme. Si le Christ, considéré d'une manière simple et absolue, sans distinction et sans réserve, est identique à Dieu considéré aussi dans son absolue simplicité, vous aboutissez à une contradiction flagrante. L'incarnation n'est plus

(1) *Christ. Rest.*, lib. I, p. 13 et 14.

alors un mystère, mais une absurdité palpable, une véritable énormité. Il faudrait dire, avec Spinoza, qu'en faisant Dieu homme, c'est comme si l'on voulait faire un cercle carré. Aussi certains hérétiques des premiers siècles avaient-ils pris le parti de considérer le Christ comme une sorte de fantôme, d'ombre humaine, qui servait simplement d'organe à Dieu. Ce Christ fantastique est trop déraisonnable pour qu'on s'y arrête sérieusement. Si donc le Christ a été un être réel, et si vous soutenez en même temps qu'il est Dieu, absolument parlant, vous tombez dans l'absurde en égalant l'Être des êtres à une créature, en circonscrivant la nature infinie de Dieu dans les limites de l'individualité, à moins que vous n'ajoutiez que Dieu est le Christ, comme il est Socrate, comme il est le dernier des hommes, comme il est la plante qui végète, l'eau qui s'écoule, le caillou que foulent mes pieds. Mais alors, je le répète, il n'y a plus une incarnation unique, surnaturelle, de Dieu en Christ; il y a autant d'incarnations que d'individus réels. Dieu s'incarne partout et toujours. La vie de la nature n'est que la métamorphose infinie et incessante d'un seul et même principe qui devient tout, qui détruit tout, qui survit à tout, qui est tout. Alors aussi le Christ n'est tout au plus qu'une manifestation éminente, mais passagère de Dieu. On peut le placer dans la chapelle d'Alexandre Sévère avec Moïse, Orphée, Zoroastre, mais il ne faut plus l'appeler le fils de Dieu.

C'est donc pour maintenir la divinité du Christ, pierre angulaire du christianisme, que les conciles ont établi la distinction des deux natures. Servet n'entre pas dans cette pensée. Il ne veut pas reconnaître deux natures dans le Christ, et soutient que Jésus-Christ, comme homme, comme fils de Marie, est fils de Dieu, consubstantiel à Dieu. Sa chair est divine; son ame, son esprit, tout en lui est divin. C'est ainsi qu'il entend et qu'il accepte le fameux *Homousion* de Nicée (1). A ce compte, tous les êtres sont fils de Dieu; toute la nature est consubstantielle à son principe, et par là même le Christ se trouve réduit à une incarnation particulière et déterminée de Dieu : l'arianisme et le sabellianisme se rencontrent.

La négation de la divinité du Christ, voilà la conséquence que la logique imposait à Michel Servet. L'a-t-il résolûment acceptée? l'a-t-il nettement repoussée? Ni l'un ni l'autre. Il a essayé de l'atténuer en l'acceptant. C'est ce qui fait l'obscurité de sa christologie. La clé de toutes les difficultés qu'elle présente, c'est qu'il veut être à la fois chrétien et panthéiste. Pour résoudre ce problème insoluble, pour reconnaître dans le Christ quelque chose de plus qu'un homme, sans y

(1) *Christ. Rest.*, lib. II, p. 48 sqq. — « Caro Christi de cœlo est, panis cœlestis, de substantia Dei, et a Deo exivit. » (Lib. I, p. 15.) — « Sanguis Christi est Deus, sicut caro Christi est Deus, et anima Christi est Deus. » (*Christ. Rest.*, p. 217 de Mead.)

voir Dieu lui-même mystérieusement uni à l'humanité, Servet imagine sa théorie d'un Christ idéal qui n'est point Dieu, qui n'est point un homme, qui est un intermédiaire entre l'homme et Dieu. C'est l'idée centrale, le type des types, l'Adam céleste, modèle de l'humanité et par suite de tous les êtres. Pour l'église, le Christ est Dieu; pour le panthéisme, le Christ n'est qu'un homme, une partie de la nature. Servet place entre la Divinité, sanctuaire inaccessible de l'éternité et de l'immobilité absolue, et la nature, région du mouvement, de la division et du temps, un monde intermédiaire, celui des idées, et il fait du Christ le centre du monde idéal (1). De la sorte, il croit concilier le christianisme et le panthéisme en les corrigeant et les tempérant l'un par l'autre.

L'effort de Servet pour échapper au panthéisme est manifeste. Il reproche à Zoroastre et à Trismégiste d'avoir admis entre la nature et Dieu une union trop immédiate (2); il essaie de conserver les idées de création et de créateur. « Tous les êtres, dit-il, sont sans doute consubstantiels en Dieu, mais par l'intermédiaire des idées, c'est-à-dire par l'intermédiaire du Christ. » Le Christ seul est fils de Dieu, engendré immédiatement de sa substance; les autres êtres ne sont fils de Dieu que par adoption et grace à la médiation du Christ. Le Christ est le nœud de la terre et du ciel, le pont qui comble l'abîme entre l'éternité et le temps, entre le fini et l'infini, entre la nature et Dieu (3).

Que serait Dieu sans le Christ? Un principe inaccessible, retiré en soi dans les muettes profondeurs d'une existence absolue, une cause sans effet, un soleil sans lumière. Le Christ est la lumière de Dieu, sa manifestation la plus parfaite, son image la plus pure, sa personne (4). En ce sens, Christ est égal à Dieu; il est Dieu même, mais Dieu visible, participant des créatures (5), contenant en soi l'humanité et tous les êtres

(1) « Christus ipse est idearum pelagus æternum. » (*Christ. Rest.*, p. 278.) — « Quemadmodum in medio immensitatis et inaccessæ lucis apparet solaris vultus : ita in medio altitudinum et profunditatum Dei apparuit ejus oraculum, Jesu Christi persona. » (P. 99.)

(2) « Zoroaster quoque patrem omniformis mundi dixit esse omniformem Deum, nihil de Christo cogitans, quem nec angeli tum cognoscebant. » (*Christ. Rest.*, p. 212 sqq.)

(3) « In solo Christo est Deus. » (*Dial. de Trin.*, p. 281.) — « Primario tamen in Christo ipse videtur Deus. In re quavis pene palpatur Deus (*Act. apost.*, 17), sed primario in Christo. » (*Ibid.*, p. 282.)

(4) « Deus est, quia forma Dei, species Dei, habens potentiam et virtutem Dei. Dicitur Deus per virtutem, sicut homo per carnem. » (*Christ. Rest.*, lib. I, p. 12.) — « Primum exemplar in archetypo illo superiori mundo fuit homo Christus Jesus. » (*Ibid.*, lib. III, p. 91 de Mead.) — « In Christo vero conjunguntur Deus et homo in unam substantiam, unum corpus, et unum novum hominem. » — « Atque ita Christus omnis mixtionis et unionis specimen et protetypus : qui non solum in se ipso humana commiscet et unit, sed et divina humanis in unam veram substantiam. » (*Christ. Rest.*, p. 264.)

(5) « Verus ille Messias Jesus crucifixus, Dei et hominis participationem habet, ut non poterit dici creatura, sed particeps creaturarum. » (*Christ. Rest.*, p. 233 de Mead.)

de l'univers. C'est du Christ que tout émane; c'est vers lui que tout retourne. Il est la cause, le modèle et la fin de tous les êtres; tout en lui s'unifie, et il unifie tout avec Dieu.

Servet développe cette idée avec un véritable enthousiasme; c'est le pivot de toute sa doctrine. Par elle, il prétend rendre le christianisme à sa pureté primitive, en expliquer tous les dogmes, les mettre en harmonie avec un panthéisme épuré, avec les traditions de tous les peuples, les symboles de tous les cultes, les formules de tous les systèmes, les maximes de tous les sages. Quelque jugement qu'on porte au fond sur son entreprise, ni la sincérité de sa foi, ni la noblesse de son enthousiasme, ni une certaine profondeur et une certaine originalité dans ses idées, ne sauraient être contestées sans injustice.

Reste à savoir comment ce Christ idéal pourra devenir réel, se faire chair, sans perdre son caractère divin, son éternité, son universalité, son immobilité. Servet rencontre ici d'inextricables difficultés, et, loin de les dénouer, il semble se plaire à les compliquer par des conceptions d'une bizarrerie surprenante. Jusqu'à ce moment, nous l'avons vu se tenir sur les hauteurs de la métaphysique. Son christianisme n'est encore qu'une philosophie; il faut qu'il devienne une histoire, un récit positif et précis, où il ne s'agit plus d'une idée, mais d'un homme, d'un individu réel et vivant.

Servet, en effet, n'est point un pur rationaliste comme Spinoza, ou un idéaliste à la manière de Hegel. Il prend l'Évangile à la lettre; il confesse explicitement la naissance miraculeuse du Christ, conçu dans le sein d'une Vierge par une opération surnaturelle de l'esprit divin. L'église a jeté sur cette génération le voile épais du mystère, et c'est de sa part un trait de sagesse. Servet prétend expliquer l'enfantement de Jésus, et, qui plus est, y trouver la clé de toutes les générations naturelles (1). Il nous dit que le corps de Jésus-Christ est formé de quatre élémens: la vierge Marie n'a fourni que l'élément terrestre; les trois autres sont venus du ciel (2). Le Christ, avant que de naître, avait déjà un corps, mais un corps en quelque sorte spirituel, invisible, infini, partout présent (3). Il a revêtu cet autre corps pesant et visible pour nous apprendre à le quitter, pour nous délivrer de ces liens où nous enchaînent la nature et le péché, et nous conduire à sa suite dans la région supérieure, libres et transfigurés (4). Ici, Servet n'est plus un philosophe ni un théologien; il nous apparaît comme

(1) « Christi generatio aliarum generationum omnium specimen et prototypus. » (*Christ. Rest.*, lib. IV, p. 123, de Mead.) — « Etiam thesauri scientiæ naturalis sunt in Christo absconditi. » (*Christ. Rest.*, p. 251.)

(2) *Christ. Rest.*, lib. IV. — *Ibid.*, *De Trin. Dial.*, II.

(3) *Christ. Rest.*, p. 279.

(4) *Christ. Rest.*, lib. V. — *Ibid.*, *De Trin. Dial.*, II.

une manière d'alchimiste et d'illuminé, et ses spéculations bigarrées de théologie et de médecine, de physique et d'astrologie, n'inspireraient qu'un profond dédain, si on ne songeait qu'au XVIe siècle ces rêveries sont la commune infirmité des plus grands génies, si, d'ailleurs, on ne voyait briller quelques éclairs au milieu de ce chaos : tantôt des vues particulières, pleines de hardiesse et d'avenir, sur la circulation et la génération, tantôt des aperçus généraux sur l'harmonie secrète des lois de l'intelligence et des lois de la nature, et sur les analogies qui enchaînent tous les degrés de l'échelle des êtres (1).

Il est clair que cette théorie du Christ détruisait radicalement le dogme de l'incarnation, comme la doctrine de Servet sur l'indivisibilité absolue de Dieu abolissait le dogme de la Trinité, comme sa conception d'un monde intelligible qui émane de Dieu par une loi nécessaire et se réfléchit éternellement dans le monde visible sapait par la base le dogme de la création. Voilà donc toute la métaphysique du christianisme renversée. Servet respectera-t-il davantage la morale chrétienne, dont la racine est le dogme de la rédemption? Tant s'en faut : Servet admet à la vérité une chute primitive, un abaissement de la nature humaine en Adam; mais il rejette l'idée (2) d'une transmission héréditaire du péché originel, et supprime, en conséquence, le baptême des petits enfans (3). Il ne reconnaît pas la nécessité de la grace pour le salut, ni celle de la foi aux promesses de Jésus-Christ. Aussi sauve-t-il les mahométans, les païens et tous ceux qui auront vécu selon la loi naturelle (4).

En résumé, la Trinité restreinte à une distinction de points de vue, le Christ devenu une idée, l'idée éternelle de l'humanité, l'incarnation réduite à une forme supérieure de cette idée, la chute d'Adam à un abaissement de la nature humaine, la rédemption au retour de cette nature vers sa pureté primitive, tel est le christianisme de Servet. Supprimez la métaphysique panthéiste qu'il emprunte à l'école néoplatonicienne et qui sert d'instrument à cette négation radicale de tous les dogmes chrétiens, ne gardez que la négation elle-même, et vous avez le socinianisme. A cette condition seule, la doctrine de Michel Servet pouvait devenir populaire. Embarrassée dans la profondeur et la subtilité de ses conceptions transcendantes, elle n'est dans Servet qu'une philosophie; dégagée de ce cortége, réduite à ses conséquences les plu simples, elle va devenir avec les Socin une religion.

(1) *Christ. Rest.*, lib. IV et V. — *Ibid.*, *de Trin. Dial.*, II, p. 250 sqq.
(2) *Christ. Rest.*, *De Regen. sup.*, lib. I.
(3) *Ibid.*, lib. IV. — Conf. *Epist. ad Calv.*, passim.
(4) *Ibid.*, *De Fide et Just.*, lib. III.

Ainsi, une logique irrésistible précipitait le mouvement de la réforme. Luther ne voulut d'abord toucher qu'aux indulgences et au culte; mais bientôt, portant la main sur la doctrine de la grace, il modifia profondément toute l'économie de la morale chrétienne. Purifier le culte et la morale en conservant le fond du christianisme, tel est le but que se propose Calvin, telle est la pensée dont l'*Institution chrétienne* reste l'immortel monument. Mais que peuvent le génie et même la grandeur du caractère contre la force des idées? Calvin avait déclaré le christianisme corrompu dans sa morale. Servet le déclara corrompu dans sa métaphysique et prétendit le refondre depuis la base jusqu'au faîte. Or, à mesure qu'il retouchait chaque dogme, il le niait. Socin réunit ces négations et fit un christianisme d'où la divinité de Jésus, c'est-à-dire l'ame du christianisme, était absente. Un pas de plus, et cette ombre de christianisme se dissipe pour faire place à la religion du vicaire savoyard.

La doctrine des Socin derrière celle de Michel Servet, et derrière le socinianisme lui-même le déisme, voilà ce qu'aperçut l'œil perçant de Calvin. C'est le socinianisme et le déisme qu'il poursuivit, qu'il frappa, qu'il voulut exterminer en Michel Servet. On a expliqué le supplice de cet infortuné par la haine de Calvin; mais la haine de Calvin veut aussi être expliquée. Ce fut sans doute une haine personnelle, nous en donnerons prochainement des preuves irrécusables, mais ce fut aussi une haine d'idées. Calvin détestait en Servet, non-seulement son contradicteur obstiné, tranchant, orgueilleux, indomptable, mais l'homme qui venait précipiter la réforme dans l'abîme du socinianisme et donner raison à ceux qui la proclamaient incapable de donner une règle de foi et de contenir les témérités de l'indépendance, en un mot celui qui venait détruire l'ouvrage de sa vie.

Voilà ce qu'il faut comprendre, je ne dis pas pour absoudre la conduite de Calvin dans le procès de Michel Servet, mais pour l'expliquer et la juger avec la haute impartialité de l'histoire.

ÉMILE SAISSET.

(*La seconde partie au prochain n°.*)

LES ANCIENS

COUVENS DE PARIS.

TROISIÈME RÉCIT.

CLÉMENTINE.

SECONDE PARTIE.[1]

IV.

Quelques jours plus tard, la famille était rassemblée comme d'habitude dans la salle verte, à l'heure du dîner. La pendule ne marquait pas encore midi, et l'on était dispersé dans cette vaste pièce, où cent personnes auraient été à l'aise.

— Bonté divine! regarde donc M. de la Graponnière, dit tout bas le petit baron à sa cousine; quelle tenue! Le justaucorps de velours et le chapeau bordé! Est-ce qu'il est de noces aujourd'hui?

— Le voilà qui ouvre la porte, dit rapidement Clémentine; vite, range-toi; j'entends mon oncle.

(1) Voyez la livraison du 1er février.

Un moment après, le marquis entra, marchant sans s'appuyer sur son écuyer de main, et dans un costume qui surprit tout le monde. Il avait mis un des habits de cour renfermés depuis vingt ans dans ses coffres et pris une perruque dont la frisure retombait majestueusement jusqu'à la hauteur du coude. Son pourpoint de damas orange, brodé noir et argent, laissait entrevoir une chemise garnie de dentelle, et ses chausses, pareilles, étaient attachées avec des aiguillettes dont les ferrets étaient en pierreries. D'une main il tenait sa longue canne, et de l'autre un chapeau à plumes dont le ruban de forme était semé de petits diamans.

— Qu'est ce que ceci signifie et que va-t-il donc se passer céans? murmura Mlle de Saint Elphège avec une vague inquiétude.

— Est-ce qu'il est question ici de quelque cérémonie? demanda Mme de Barjavel.

— Quel magnifique habit! dit le petit baron à l'oreille de Clémentine; je t'assure qu'avec ce pourpoint jaune foncé, chamarré de noir, mon oncle ressemble tout-à-fait à ce beau papillon qu'on appelle le grand-flambé...

Le marquis salua gravement ses nièces et regarda du côté de la fenêtre, comme pour s'assurer de la sérénité du temps; puis il dit à haute voix :

— Mon vieux La Graponnière, il faut que ma chaise à porteurs soit prête quand je sortirai de table; au lieu de faire ma promenade ordinaire, je veux aller rendre sa visite à M. de Champguérin.

A cette déclaration inouie, il y eut un moment de silence et de stupéfaction; ce fut une impression analogue à celle qu'aurait pu produire la vue de la grosse tour du château voltigeant dans l'espace et allant se poser au sommet de la montagne voisine. Mlle de Saint-Elphège revint la première de son étonnement, et murmura avec ironie : Voilà, certes, un beau dessein et une grande idée!

— Je veux rendre sa visite à M. de Champguérin, répéta le marquis; il faut donner sur-le-champ tes ordres, mon vieux La Graponnière. Ces dames m'accompagneront en litière, et le baron suivra à cheval.

— Monsieur, je vous supplie de considérer que vous n'êtes point habitué à faire de si longues promenades, dit Mlle de Saint-Elphège d'un air de respectueuse insistance.

— Il y a deux lieues d'ici à Champguérin, et la route est mauvaise, ajouta La Graponnière.

— Et cette grande fatigue pourrait nuire à la santé de M. le marquis, observa timidement l'abbé Gilette.

Pour toute réponse, le vieux seigneur mit son chapeau sur sa tête et dit d'un ton de maître : Je partirai au sortir de table. Que tout le monde se tienne prêt.

Puis il s'achemina le premier vers la salle à manger en redressant sa taille osseuse et en faisant craquer le talon de ses souliers à rosette.

— Cette promenade ne saurait lui être nuisible, dit Mme de Barjavel en le suivant.

— Eh! eh! il pourrait en mourir, répliqua froidement Mlle de Saint-Elphège.

— C'est la première fois que je vais me promener de l'autre côté de la montagne, dit le petit baron à sa cousine, que je suis aise! il doit y avoir beaucoup d'insectes là-bas!

— Est-il possible, mon Dieu! nous allons à Champguérin! murmura Clémentine, tremblante d'émotion et de joie.

— Il y a vingt ans passés que M. le marquis n'est sorti de l'enceinte du château, dit l'abbé Gilette à l'écuyer de main; j'ai l'idée qu'un peu de mouvement lui sera salutaire.

La Graponnière secoua la tête.

— Monsieur l'abbé, répondit-il sentencieusement, les vieilles gens sont comme les vieux meubles; ils ne durent qu'autant qu'ils restent en place.

A ces mots, le bonhomme courut faire préparer les équipages; mais la chose se trouva des plus difficiles. Si les litières et la chaise à porteurs étaient encore sous les remises, il n'y avait plus un seul cheval dans les écuries; tous étaient morts de vieillesse devant le ratelier. La livrée aussi était en désarroi; les grands laquais qui jadis se campaient si fièrement derrière le carrosse avaient pris des allures d'invalides: les porteurs de chaise n'étaient plus propres à faire leur rude service; le coureur lui-même, un grand gars autrefois agile et léger comme un daim, était devenu obèse dans la grasse oisiveté où il vivait depuis si long-temps. La Graponnière parvint cependant à disposer la cavalcade. Il mit en réquisition tous les mulets de bât qui se trouvaient dans le bourg pour porter les litières, et fit endosser la livrée du marquis à quelques paysans, afin de les transformer en porteurs de chaise. Tout était prêt lorsque, au sortir de table, le marquis s'avança dans la cour d'honneur.

—Mon vieux La Graponnière, dit-il du même air que le roi Louis XIV quand il nommait les courtisans qui devaient monter dans ses carrosses, donne la main à Mme la baronne et mets-la dans la première litière, ma nièce de Saint-Elphège et ma nièce de l'Hubac iront dans la seconde; derrière elles, mes gens viendront en bon ordre. Et vous, baron, ajouta-t-il en se tournant vers Antonin, êtes-vous prêt à partir?

— Oui, monsieur, répondit-il; nous allons vous suivre tout doucement à pied avec M. l'abbé.

— Fi donc! interrompit le marquis, est-ce que vous êtes fait pour aller sur vos jambes? Il vous faut monter à cheval, monsieur le baron.

— Excusez-moi, monsieur, répondit-il; mais c'est impossible...

— Comment, impossible!

— Je n'ai jamais été à cheval et ne sais pas même de quelle main on tient la bride.

— Corbleu! que me dites-vous là? Un jeune gentilhomme qui a l'honneur de m'appartenir et qui serait d'âge à entrer dans les pages de sa majesté, un baron de Barjavel ne sait pas monter à cheval! Mais que lui a-t-on appris pour lors? Monsieur l'abbé, c'est à vous que je m'adresse.

Le pauvre abbé s'avança le dos courbé en balbutiant une excuse.

— Vous allez me répondre que vous ne pouvez pas enseigner vous-même l'équitation à votre élève, reprit le marquis; mais il y a ici La Graponnière qui doit être un parfait écuyer: il fallait que mon petit-neveu fît tous les jours avec lui quelques tours de manége.

— Je n'aurais, certes, pas mieux demandé! dit glorieusement La Graponnière, lequel n'avait jamais eu d'autre monture qu'un baudet du même poil que celui de Sancho Pança.

— Il n'importe, continua le marquis; mon neveu saura toujours bien se tenir en selle pour faire une promenade. Allons, monsieur le baron, le pied à l'étrier, je vous prie.

— Je vous supplie de m'excuser, monsieur,... je ne saurais en vérité,... balbutia Antonin en jetant autour de lui un regard de détresse.

— Morbleu! fit le vieux seigneur en fronçant le sourcil et en regardant son petit-neveu d'un air qui fit trembler tout le monde. Ce fut Clémentine qui la première osa prendre la parole. — Hélas! monsieur, dit-elle d'un ton suppliant, ne vous fâchez pas. Il est certain que mon cousin ne saurait vous obéir : comment voulez-vous qu'il mette le pied à l'étrier? il n'a point de cheval.

— C'est un fait positif, ajouta respectueusement La Graponnière; le dernier cheval des écuries de M. le marquis est mort de gras-fondu il y a cinq ans passés.

— En ce cas, j'excuse mon neveu et je lui permets d'aller à pied, dit le marquis d'un air radouci. Et saluant ses nièces, il entra dans la chaise à porteurs.

La cavalcade défila lentement en traversant le bourg par l'espèce de chemin tortueux bordé de masures qu'on appelait la grand'rue. Le coureur du marquis, ce gros homme qui s'était reposé durant plus de vingt ans, allait en avant tout essoufflé, le poing sur la hanche et brandissant sa canne à pommeau d'argent. Ensuite venait la chaise, doucement portée par deux robustes manans en livrée jaune et noir, qui étaient les couleurs de la maison de Farnoux. Les glaces baissées laissaient apercevoir, comme dans le fond d'une boîte doublée de satin cramoisi, la petite figure parcheminée du marquis, encadrée dans les

flots de sa perruque noire. La Graponnière marchait d'un pas un peu lourd à côté de la chaise, et prenait de temps en temps la liberté de faire tout haut quelque réflexion chagrine sur la longueur du trajet et le mauvais état du chemin. Les deux litières suivaient au petit pas des mulets, lesquels, harnachés pour la circonstance, s'avançaient fièrement, le poitrail couvert de leur tablier de franges et de sonnailles, la tête ornée de pompons de laine de toutes couleurs. Quelques valets faisaient cortége, et, bien loin en arrière, l'abbé Gilette et son élève venaient en se promenant à travers champs.

Lorsque la cavalcade eut gravi les rampes escarpées qui aboutissaient au sommet de la montagne, le marquis ordonna de faire halte, afin que bêtes et gens pussent souffler et se reposer un peu. Les litières s'arrêtèrent, La Graponnière s'assit en soupirant sur un des bâtons de la chaise à porteurs, et la livrée se tint respectueusement debout à distance.

Les cimes rocheuses de la montagne s'affaissaient en cet endroit, et formaient une sorte de plateau où croissaient les espèces végétales qui se plaisent dans les sites âpres et battus des vents. Des restes d'anciennes constructions couvraient tout cet espace et le disputaient aux plantes sauvages; les touffes odorantes du romarin et de quelques ombellifères aux petites fleurs pâles cachaient à demi les voûtes effondrées et les larges assises de grès coquillier qui marquaient, raz de terre, l'enceinte écroulée d'un vaste édifice. Le chemin traversait ces décombres, et passait devant les débris d'un mur circulaire qui indiquait la place où s'élevait jadis la tour seigneuriale. Cette ruine dominait encore toute la contrée, et, aussi loin que la vue pouvait s'étendre, on découvrait une campagne absolument déserte et non moins stérile que les environs de la Roche-Farnoux.

Le marquis avança la tête hors de sa chaise, comme pour reconnaître le terrain, et dit en se renfonçant aussitôt entre ses carreaux de soie cramoisie : — Nous voici sur les domaines de M. de Champguérin; je reconnais les ruines de l'ancien château et les roches à pic qui lu servaient de boulevard; il y a nombre d'années cependant que je n'avais passé par ici. Et toi, mon vieux La Graponnière?

— Moi de même, monsieur le marquis, répondit piteusement l'écuyer de main, mais je n'avais pas si bien gardé la mémoire de ce chemin-ci; il me semble, en vérité, qu'autrefois la montagne n'était pas si élevée.

— Quoi! c'est là l'ancien château de Champguérin! s'écria Clémentine en regardant autour d'elle; juste ciel! il n'en reste pas pierre sur pierre.

— Cela n'a rien d'étonnant, attendu qu'il a été incendié et rasé durant les guerres de religion, répondit La Graponnière. Il conste d

certains papiers que la tour de Champguérin, comme on l'appelait alors, était un château presque aussi beau que celui de la Roche-Farnoux.

— Lequel soutint à la même époque un siége mémorable, ajouta le marquis. Gaëtan de Farnoux, mon troisième aïeul, le défendit très vaillamment contre les huguenots qui venaient de prendre la tour de Champguérin.

— Quel malheur qu'ils ne l'aient pas emporté d'assaut! ils l'auraient rasé aussi! pensa Mlle de Saint-Elphège.

— Les Champguérin ne se sont plus relevés depuis ce temps-là, continua le marquis; au lieu de reconstruire la tour, ils allèrent prendre gîte ailleurs, tantôt d'un côté, tantôt de l'autre; enfin le grand-père de celui-ci s'établit là-bas sous la hauteur.

— Est-ce que le nouveau château est aussi beau que l'ancien? demanda Clémentine en parcourant du regard les plateaux inférieurs, où l'on n'apercevait aucune trace d'habitation.

— C'est une vraie taupinière, répondit dédaigneusement le marquis; je n'en voudrais pas pour y loger mes chiens.

Et aussitôt il donna l'ordre de se remettre en route. La cavalcade descendit avec précaution le versant de la montagne, et pénétra, par un chemin à peine tracé, dans une gorge étroite, au fond de laquelle les pluies d'hiver avaient laissé de loin en loin quelques flaques d'eau. Ces petits bassins naturels, que les ardeurs de l'été devaient bientôt tarir, étaient bordés de jasmin jaune et de buissons d'églantiers dont les rameaux formaient de longues guirlandes de feuilles d'un vert foncé et de fleurs d'un pâle incarnat. A l'aspect de ces fleurs sauvages, Clémentine se pencha hors de la litière en s'écriant d'un air ravi : — Les belles petites roses! que je voudrais en avoir un bouquet!

— Ma nièce de l'Hubac a les goûts champêtres! dit le marquis du fond de sa chaise à porteurs. Allons, charmante bergerette, mettez pied à terre et cueillez toutes les fleurs de ces buissons. Voici justement votre cousin qui vous aidera.

— Profitez bien vite de la permission, dit Mlle de Saint-Elphège en poussant légèrement Clémentine, qui s'élança toute joyeuse hors de la litière et alla tomber presque entre les bras du petit baron, qu'elle entraîna aussitôt dans le creux du ravin. Mlle de Saint-Elphège les suivit un moment des yeux comme frappée d'une idée subite. — Eh! eh! se dit-elle avec satisfaction, il me semble que mon oncle saisit toutes les occasions de rapprocher ces deux enfans. Si par miracle il voulait une seule fois dans sa vie faire un mariage! Le ciel veuille lui inspirer cette bonne intention! Ah! M. de Champguérin, vous ne seriez revenu que pour assister aux noces de Clémentine!

Tandis que la vieille fille se complaisait dans ces réflexions, le mar-

quis riait dans sa chaise, et disait à l'écuyer de main qui marchait à ses côtés : — Regarde, mon vieux La Graponnière, regarde donc le petit baron, comme il parle avec feu à Mlle de l'Hubac, comme il fourre les mains au milieu des ronces afin de lui donner les plus belles fleurs, et s'égratigne bravement pour l'amour d'elle!

— A son âge, monsieur le marquis, vous faisiez encore mieux, répondit gaillardement La Graponnière.

— C'est vrai, murmura le vieux seigneur avec une expression de fatuité comique.

Durant cette espèce de commentaire, Antonin et Clémentine faisaient ensemble un gros bouquet, et, en effet, le petit baron affrontait les épines acérées des églantiers pour atteindre les plus belles fleurs; mais, après les avoir examinées, il les jetait aussitôt à sa cousine en lui disant avec dépit : — Tiens, je croyais y trouver l'arlequin doré ou le gribouri à bandes; mais, que le ciel me confonde! il n'y a rien sur la tige, rien entre les pétales, que des pucerons et de vilaines fourmis noires!

— Quel malheur! répondit Clémentine d'un air de commisération ironique; mais, va, console-toi, nous le trouverons un peu plus loin, ton arlequin doré, là-bas peut-être, au détour du sentier.

Elle courut en avant, et bientôt s'arrêta subitement les mains jointes et en s'écriant avec un naïf transport : — Que c'est beau, mon Dieu! je vois des arbres!...

Les flancs de la montagne, profondément déchirés en cet endroit, formaient une vallée toute pleine d'ombre et de fraîcheur. C'était comme une oasis jetée au milieu de ces terrains bouleversés et stériles dont l'œil se fatiguait à mesurer l'étendue. Au-dessous des rocs grisâtres, rayés de bandes fauves, dont les immenses parois dominaient le vallon, il y avait une couche de terre humide et grasse où croissaient les plus beaux arbres de nos climats, le chêne gaulois, le gai peuplier, le tremble aux feuilles d'argent. Un filet d'eau murmurait sous ces ombrages, à travers une prairie naturelle, où il y avait moins d'herbes que de fleurs; le clocher d'une petite chapelle abritée au pied des rochers se montrait entre les feuillages avec sa croix fleuronnée, et plus loin encore, à l'endroit où commençait la zone aride des terres argileuses, on apercevait quelques pauvres maisons groupées au hasard : c'était le village de Champguérin. L'habitation seigneuriale était bâtie sur un tertre adossé aux dernières ramifications de la montagne; elle dominait ainsi tout à la fois l'entrée du vallon et le triste paysage qui se déroulait inculte et désert jusqu'à l'horizon lointain.

— Quelle bicoque! s'écria le marquis en reconnaissant la demeure de M. de Champguérin.

— Il doit régner aux environs une grande humidité, observa La Graponnière.

— Voilà ce qui s'appelle un véritable ermitage! dit Mlle de Saint-Elphège.

— C'est un site tout-à-fait sauvage, ajouta la baronne, qui avait soulevé le rideau de sa litière pour contempler cette verte solitude.

— Que c'est beau, mon Dieu! répéta Clémentine en détournant la tête pour respirer les fraîches émanations que le vent lui apportait du fond de la vallée.

— Il y a un ruisseau là-bas! murmura le petit baron transporté de joie, c'est là que je vais rencontrer enfin des espèces que je n'ai jamais vues que dans les livres! Et, dans l'excès de sa satisfaction, il tira à demi une boîte de sa poche et reprit en la montrant à Clémentine : — Viens ce soir dans la bibliothèque et tu verras... J'aurai là-dedans des gyrins, des dytiques et beaucoup d'autres jolis insectes qui égratignent l'eau de leurs pattes.

— Silence! interrompit Clémentine; voilà M. l'abbé derrière nous, il peut t'avoir entendu.

— N'aie pas peur, répondit Antonin; il est tout absorbé dans ses chardons; depuis plus d'une semaine, il est à la recherche de la chardonnerette jaune, et il se flatte de la trouver ici.

Le château neuf de Champguérin était un édifice sans caractère, monté de deux étages au-dessus du rez-de-chaussée, avec un perron de quelques marches et une girouette sur la crête du toit. Il était précédé par une cour assez vaste, à l'un des angles de laquelle s'élevait le pigeonnier avec sa ceinture de carreaux vernissés et sa toiture festonnée. Par-delà cette première enceinte, il y avait un jardin entouré de murailles et complanté avec une certaine symétrie. L'ensemble de ces constructions avait un aspect négligé qui accusait les longues absences du maître; la façade mal crépie montrait çà et là ses assises de pierres inégales; les croisées, dégarnies de contrevents, n'avaient pas toutes leurs vitres, et les murs de clôture présentaient de larges brèches sur lesquelles les plantes rudérales commençaient à étendre leurs tiges ligneuses. En ce moment, la porte principale était fermée; personne ne se montrait aux environs, et l'on aurait pu douter que le château fût habité, n'eût été le bruit que faisaient dans une arrière-cour les valets de chiens et la meute rentrant au chenil.

Apparemment quelque vedette avait signalé la cavalcade, car, lorsqu'elle arriva devant le château, M. de Champguérin parut immédiatement, et vint ouvrir lui-même la portière de la chaise, du fond de laquelle le vieux seigneur lui disait avec de majestueuses inclinations de tête : — Monsieur, je vous présente mon très humble respect; j'avais si fort à cœur de reconnaître l'honneur que vous m'avez fait dernièrement de monter à la Roche-Farnoux, que je n'ai pas attendu les délais d'usage pour vous rendre visite.

— J'en suis comblé de joie, monsieur le marquis, répliqua le descendant ruiné des Champguérin; mais j'éprouve en même temps une extrême confusion de votre présence en un lieu si peu digne de vous recevoir.

— Entrons toujours, dit le vieux seigneur; je suis bien aise de me retrouver en ces lieux, et je tiens pour certain que mes nièces ne sont pas fâchées de m'avoir accompagné.

— Je les supplie aussi de recevoir mes excuses pour la manière dont elles sont reçues ici, dit M. de Champguérin en s'approchant afin de les aider à descendre de litière.

Mlle de Saint-Elphège répondit à ses civilités par une froide révérence et se plaça aussitôt entre lui et Clémentine, qui le saluait timidement et cachait à demi son visage, couvert d'une rougeur subite, derrière le bouquet de fleurs d'églantier dont elle feignait de respirer le léger parfum.

Alors M. de Champguérin offrit la main à la baronne, qui sourit imperceptiblement et lui dit d'un ton gracieux : — Certes, monsieur, j'étais loin de penser que j'aurais un jour le plaisir de venir ici.

— J'avoue que le bonheur de vous y recevoir était la chose du monde à laquelle je m'attendais le moins, répondit avec feu M. de Champguérin.

Ces paroles, qui s'adressaient à la baronne, vibrèrent dans le cœur de Clémentine; la pauvre enfant tournait en ce moment les yeux vers M. de Champguérin, et il lui sembla qu'un tendre regard, un amoureux rayon était tombé furtivement sur elle.

On entra dans une pièce du rez-de-chaussée dont l'aspect rappela tout-à-fait à Mlle de Saint-Elphège la grande chambre où elle avait couché le jour de son arrivée à la Roche-Farnoux. Les murs étaient tapissés d'une brocatelle jaune que l'humidité avait diaprée de taches fauves. Les siéges, boiteux pour la plupart, étaient recouverts d'une étoffe de soie fanée et zébrée d'innombrables déchirures. Une pendule dont le balancier était immobile depuis nombre d'années, quelques vieux portraits grimaçant contre les panneaux, un miroir verdâtre dans un grand cadre d'ébène, complétaient l'ameublement de cette salle de réception. Les fenêtres, qui s'ouvraient de plain-pied sur le jardin, étaient dégarnies de rideaux, et les vitres fêlées tremblaient dans leurs châssis de plomb. Le jardin n'était plus qu'une espèce de terrain vague où quelques vieux ifs élevaient encore leur tête sombre au milieu d'un parterre de mauves et d'orties. La vasque desséchée d'une fontaine faisait perspective au fond d'une tonnelle dont les piliers renversés gisaient dans l'herbe, et partout les rubus, armés d'épines cruelles, étendaient leurs rameaux tenaces. La vue était bornée de ce côté par le mur d'enceinte; mais le temps avait pratiqué dans cette clô-

ture une large brèche, à travers laquelle on apercevait comme dans un cadre la chapelle assise au pied des rochers, et, tout alentour, un terrain crayeux parsemé de croix noires. Cette petite église solitaire, ce cimetière de village avec ses croix debout dans le sol crevassé, ces sombres rochers couleur de plomb sillonnés de longues raies rouges, formaient un si mélancolique tableau, que le marquis lui-même en fut frappé. Dès qu'il eut jeté les yeux de ce côté, il détourna la vue en s'écriant : — Si j'étais seigneur de Champguérin, il y a long-temps que j'aurais fait démolir cette vieille chapelle de Notre-Dame-des-Templiers, et défendu à mes paysans de planter en face des croisées de mon château ces allées de croix blanches et noires. — Puis aussitôt, comme pour se rasséréner l'imagination, il ajouta en regardant les portraits de famille : Voilà des visages qui ne me sont pas inconnus; j'ai dansé plus d'une sarabande avec cette charmante personne qui porte des rubans de velours nacarat entremêlés dans sa frisure. C'était une de vos proches parentes, Champguérin?

— Une sœur de ma bisaïeule, répondit-il en souriant; vous lui faites beaucoup d'honneur, monsieur le marquis, en vous souvenant que vous avez dansé jadis avec elle.

— Il y a nombre d'années déjà, poursuivit-il satisfait; mais bien des gens se souviennent de plus loin. N'est-ce pas, mon vieux La Graponnière?

— C'est un fait certain, monsieur le marquis, répondit sans sourciller l'écuyer de main.

— Monsieur, continua le marquis, avez-vous connu ma tante de Farnoux?

— Celle qui est morte sans alliance, âgée de près de cent ans? ajouta Mlle de Saint-Elphège.

— Je ne pense pas avoir eu cet honneur.

— Tant pis! C'était une personne d'un mérite extraordinaire et fort passionnée pour votre famille. Elle a été en commerce de bon voisinage et d'amitié avec toutes les dames de Champguérin, lesquelles demeuraient ici tandis que leurs maris suivaient la cour.

— C'était, certes, une grande consolation pour les pauvres abandonnées! murmura ironiquement Mlle de Saint-Elphège.

— Pour en revenir à cette belle personne que je retrouve là en peinture, continua le marquis, je vous avouerai, Champguérin, que j'en ai été fort épris, et que je faillis demander sa main. Ce fut ma tante de Farnoux qui m'en détourna.

— Sans doute par un effet de l'amitié particulière qu'elle portait aux Champguérin! dit à demi-voix Mlle de Saint-Elphège.

— Au lieu de me marier, j'entrai dans les pages, reprit le marquis, et ce ne fut qu'après nombre d'années que j'épousai une d'Am-

berville. C'était une grande alliance; pourtant je n'y aurais pas songé, si sa majesté n'eût daigné m'en suggérer l'idée et la conclure pour moi. Est-ce qu'on a le temps de se marier soi-même lorsqu'on a l'honneur d'être un des quatre premiers gentilshommes du roi et qu'on est bien pénétré de l'importance et de la grandeur de ses fonctions?

Là-dessus le vieux courtisan, se remémorant les devoirs de sa charge, entama un profond commentaire que le seul La Graponnière écouta attentivement, bien qu'il l'eût déjà entendu plus de cent fois. Malgré sa présence d'esprit et son aplomb d'homme du monde, M. de Champguérin ne pouvait dissimuler entièrement une sorte de gêne et d'inquiétude; il semblait tout à la fois heureux et embarrassé de l'honneur qu'on lui faisait, et ses empressemens même avaient quelque chose de contraint. Mlle de Saint-Elphège remarqua que deux ou trois fois il avait tourné la tête d'un air soucieux et donné brusquement du geste quelques ordres au valet qui se montrait à la porte. Lorsque le marquis eut suffisamment discouru sur les honneurs de la cour, il ramena sa canne entre ses jambes, s'appuya des deux mains sur le pommeau, et se reposa en promenant sur son auditoire un regard satisfait. Alors Mlle de l'Hubac, qui était assise pour ainsi dire à l'abri de sa tante, s'avança un peu et dit en rougissant à M. de Champguérin : — J'aperçois du monde là dehors; est-ce que c'est votre petite Alice qu'on promène, monsieur?

— Oui, mademoiselle, répondit-il en tournant les yeux vers le jardin; c'est elle en effet.

— Champguérin, vous allez me la présenter, dit le marquis; je serai charmé de la voir.

M. de Champguérin alla lui-même ouvrir la porte, et revint en amenant par la main une adorable petite fille d'environ trois ans, blonde, souriante et blanche comme un lis. Un béguin de toile, garni de fine dentelle, couvrait en partie sa chevelure et laissait apercevoir les deux grosses émeraudes qu'elle portait aux oreilles. Sa chemisette, relevée au coude par un ruban, cachait à peine ses bras potelés, et sa robe, sur le devant de laquelle s'étalait un tablier de fil de lin bien amidonné, traînait légèrement par derrière : elle ressemblait ainsi à une de ces petites infantes d'Espagne, peintes par Velasquez, qui portent d'un air si royal le hochet et la bavette. Le marquis se baissa pour flatter du bout des doigts la joue arrondie de cette jolie enfant; puis il lui dit de son air le plus gracieux : — Mademoiselle, Dieu vous fasse grande et sage! Je n'ajoute pas belle; vous l'êtes déjà. Quand vous aurez l'âge de ma nièce de l'Hubac, nous songerons à vous établir, et je vous promets un beau présent de noces!

— Décidément ses idées tournent au mariage! dit entre ses dents Mlle de Saint-Elphège; il n'a que ce mot à la bouche aujourd'hui.

La petite Alice fit la révérence en ouvrant ses jolis yeux bleus d'un

air stupéfait, comme si elle venait, à son grand étonnement, d'entendre parler une tête de bois. En effet, le marquis, droit dans son fauteuil, les traits immobiles et ses mains desséchées sur les genoux, n'avait presque plus l'apparence d'un être vivant. L'enfant le considéra encore un moment d'un œil attentif, puis tout à coup, saisie de frayeur, elle se détourna vivement et cacha son visage sur le sein de Mlle de l'Hubac, qui se baissait pour l'embrasser.

— Je vous avais avertie, mademoiselle, qu'elle n'était pas capable de se présenter devant vous avec tout le respect qu'elle vous doit, dit M. de Champguérin en souriant.

— Qu'a-t-elle donc, cette mignonne? s'écria Clémentine en la caressant et en séchant ses larmes; est-ce que nous lui faisons peur? Allons, mon bel ange, ne pleurez plus, relevez la tête et faites la révérence à ces dames.

La petite fille obéit docilement, et, le cœur encore gros de sanglots, elle présenta son front ingénu à la baronne et à Mlle de Saint-Elphège; puis d'elle-même elle alla se jeter derechef entre les bras de Clémentine, qui, touchée de ce mouvement naïf, la serra contre son cœur en s'écriant : — Que je serais contente si je pouvais vous garder toujours avec moi, ma petite reine!

Mme de Barjavel, qui semblait suivre la conversation avec une indifférence distraite, donna suite sur-le-champ à ce propos.

— Mon oncle, dit-elle en se rapprochant du marquis, avez-vous entendu Clémentine? Elle serait ravie de faire dès à présent amitié avec la petite Alice. Priez donc M. de Champguérin d'amener souvent sa fille à la Roche-Farnoux.

— C'est une faveur qu'il ne peut me refuser, répliqua le vieux seigneur.

En ce moment, une femme parut à l'entrée de la salle; elle portait un costume étranger, et sa figure présentait les traits caractéristiques des races du Nord. Au lieu d'entrer, elle s'arrêta avec un geste timide et inquiet, et parut attendre qu'on lui rendît Alice.

— C'est la nourrice de ma fille, dit M. de Champguérin; une pauvre créature née dans les Highlands et qui ne parle guère que son patois écossais.

— Eh! bon Dieu! comment s'est-elle décidée à quitter son pays! s'écria Mlle de Saint-Elphège; est-ce vous, monsieur, qui l'avez fait venir de si loin?

— Non, mademoiselle, répondit-il avec une amertume qu'il n'essayait pas de contenir; c'est la mauvaise fortune du roi Jacques, laquelle a amené en France une multitude de gens nobles, de *lairds,* comme ils disent, suivis de leur famille, de leurs amis, de leurs adhérens, de leurs serviteurs, de leurs vassaux, de tout un peuple enfin...

— Feu Mme de Champguérin appartenait à une de ces familles exilées? dit Mlle de Saint-Elphège avec un perfide intérêt; c'était, je crois, une maison puissamment riche, dont les biens n'étaient pas confisqués à l'époque de votre mariage, et de laquelle les Champguérin auraient hérité, s'il vous était né un fils au lieu d'une fille?

— C'est parfaitement exact, mademoiselle, répliqua laconiquement M. de Champguérin.

Le marquis se leva, et, avant de prendre congé, il fit le tour du salon, comme pour reconnaître tous les portraits de famille; ensuite, se dirigeant vers le jardin, il voulut se promener dans le parterre dévasté. M. de Champguérin le suivait en donnant la main à la baronne, et, pendant ce court trajet, il eut le temps de lui dire d'un air de confusion douloureuse : — Ah! madame, vos yeux doivent être affligés de tout ce que vous voyez ici!...

— C'est un triste séjour, je m'en aperçois, répondit-elle avec un regard expressif; mais vous n'y êtes pas pour le reste de votre vie, vous avez la certitude qu'un jour vous le quitterez enfin...

— Je me consume dans ce désir, je vis avec cette espérance! murmura-t-il en baissant encore la voix.

Le marquis fit le tour du jardin sans pouvoir reconnaître la place où il s'asseyait avec la charmante demoiselle dont il était épris avant d'entrer dans les pages de la reine-régente; le banc de pierre abrité sous une charmille n'existait plus, et la muraille, ruinée en cet endroit, laissait apercevoir l'intérieur d'une cour où des palefreniers et des valets de chiens étaient en train de panser les chevaux et d'apprêter un attirail de chasse.

— Eh! eh! monsieur de Champguérin, dit le marquis en passant; vous vous disposez à courre la bête demain? Quel train! quel équipage!

— L'équipage obligé d'un gentilhomme campagnard, répondit-il avec un sourire forcé.

— Qu'est donc devenu, monsieur, mon petit-neveu? fit le marquis en s'avisant tout à coup qu'Antonin n'était pas là; il paraît que nous l'avons perdu en route.

— Il est resté en arrière, balbutia Clémentine; mais sans doute il n'y a pas de sa faute.

— Voyez un peu cette petite fille! interrompit le vieux seigneur; elle me tiendrait tête, je crois, si j'ajoutais un mot contre son cousin. Allons! pour cette fois, je veux bien passer la chose sous silence. Ne vous inquiétez pas, mademoiselle; nous le retrouverons en chemin, ce bel oiseau couleur du temps. Mon vieux La Graponnière, fais avancer ma chaise.

— Adieu, petite belle! adieu, ma reine! adieu, mon cœur! dit Clé-

mentine en donnant à l'enfant un baiser après chaque parole; souvenez-vous de répéter tous les jours qu'on a promis de vous conduire à la Roche-Farnoux.

La petite fille lui rendit ses caresses, salua tout le monde d'un geste enfantin et courut se réfugier dans le giron de sa nourrice, qui l'attendait, assise à l'écart.

Quelques momens après, la cavalcade s'était remise en marche. A l'entrée du vallon, elle rencontra l'abbé Gilette et son élève, assis tous deux sur un quartier de roche et se séchant au soleil. Le petit baron, ruisselant comme un fleuve, attendait philosophiquement, en piquant ses insectes dans une boîte de carton posée sur ses genoux, que toute l'eau qu'avaient absorbée ses vêtemens se fût écoulée. Le bon abbé arrangeait, de son côté, les plantes qu'il venait de cueillir, sans prendre garde que sa soutane était mouillée jusqu'aux genoux et que ses gros souliers étaient remplis d'un sable humide.

— Jésus! murmura Clémentine en apercevant son cousin, comme le voilà fait!

— Mon vieux La Graponnière, cria le marquis du fond de sa chaise, va donc demander à mon petit-neveu ce qu'il fait là-bas et pourquoi nous le voyons trempé comme un déluge.

— Il se sera laissé choir dans le ruisseau par mégarde, dit vivement Clémentine; et M. l'abbé? c'est sans doute en l'aidant à se tirer de l'eau qu'il a arrangé ainsi sa soutane. Mon pauvre cousin! il n'y a pas un fil de son habit qui soit sec! Je savais bien qu'il n'était pas en faute et ne méritait aucun reproche; est-ce qu'il pouvait se présenter à Champguérin en cet équipage!

— Soyez tranquille, on ne le grondera pas, répondit Mlle de Saint-Elphège avec humeur; en toute occasion, vous prenez sa défense avec une vivacité... vous l'aimez donc bien, votre cousin?

— Comme un frère, répondit-elle naïvement.

— Je le vois bien! murmura la vieille fille; et, dans sa pensée, elle ajouta : Peut-être un autre est-il aimé différemment!

En arrivant à la Roche-Farnoux, le marquis déclara qu'il se sentait tout ragaillardi et qu'il était très satisfait de sa promenade; tout le monde alors eut l'air d'en être enchanté, même La Graponnière, qui traînait les jambes et se frottait les genoux en soupirant. En réalité, ce fut un événement qui laissa dans l'esprit de chacun des impressions diverses et profondes : Mlle de Saint-Elphège se rappelait avec une amère satisfaction qu'elle avait pu constater la détresse et la ruine de l'homme qu'elle aimait encore et détestait tout à la fois; Mme de Barjavel, toujours sérieuse et impénétrable, se bornait à laisser voir qu'il lui avait été agréable de perdre un moment de vue les girouettes de la Roche-Farnoux; Clémentine parlait souvent de la petite Alice et abandonnait son

ame à l'âpre bonheur qu'elle avait commencé à connaître le jour où M. de Champguérin s'était arrêté avec elle, près de la Grotte-aux-Lavandières. Quant au petit baron et à l'abbé, ils avaient gardé un vif souvenir de cette promenade, et énuméraient avec transport les espèces rares qui se rencontraient dans le vallon : l'un y avait considérablement enrichi sa collection de coléoptères, l'autre y avait trouvé sa chardonnerette jaune et beaucoup d'autres mauvaises herbes infiniment précieuses à ses yeux. La Graponnière conservait un souvenir moins agréable de sa visite à Champguérin; il ne cessait de répéter entre ses dents que le château neuf n'était qu'une vaste maison fort délabrée et à laquelle n'aboutissaient que des chemins impraticables. Le marquis seul ne songeait plus à ce grand voyage d'une demi-journée, et semblait avoir complétement oublié ce parfait gentilhomme dont il se disait le plus passionné serviteur et qu'il assurait si majestueusement de son très humble respect.

M. de Champguérin ne tarda pas cependant à reparaître à la Roche-Farnoux, et, par une inconséquence naturelle à la plupart des vieillards, le marquis le reçut avec d'aussi grands empressemens que s'il eût impatiemment attendu sa visite.

— Mon voisin, lui dit-il familièrement, je prétends qu'aujourd'hui nous dînions ensemble; je vous retiendrai ensuite cette après-midi pour faire compagnie à mes nièces, et c'est à grand' peine que je me déciderai à vous laisser partir après souper.

— Vous me comblez, monsieur le marquis! s'écria M. de Champguérin, évidemment fier et charmé de cet accueil.

— Nous tâcherons, monsieur, que cette journée ne vous paraisse pas trop longue, dit Mme de Barjavel d'un air gracieux; vous partagerez nos amusemens, lesquels se bornent à quelques parties de cartes et à des promenades aux environs du château.

— Ce sont toutes les distractions que nous pouvons vous offrir, ajouta Mlle de Saint-Elphège avec une expression de regret ironique.

—Je vous assure, monsieur, qu'on vous cache la moitié de nos passe-temps, dit Clémentine d'un air d'enjouement timide : d'abord il y a la musique; l'après-midi, ma belle-tante chante souvent en s'accompagnant sur le clavecin; le soir, on découpe des images ou bien on fait de la parfilure. Alors mon cousin, M. l'abbé, M. de La Graponnière lui-même, tout le monde enfin travaille, c'est très amusant!

— Par exemple! nous nous endormons tous sur notre ouvrage, murmura le petit baron.

— Il suffirait assurément de la compagnie que je rencontre ici pour me faire paraître la journée fort courte et me tenir lieu des distractions les plus agréables, répondit courtoisement M. de Champguérin.

— On m'a assuré, monsieur, que vous chantiez supérieurement et

que vous jouiez en perfection de la basse de viole, dit Mme de Barjavel avec l'intention évidente de mettre en relief les talens du galant gentilhomme.

— Je sais un peu de musique, répondit-il d'un ton modeste.

— Est-ce que vous vous entendez aussi, monsieur, à tirer brin par brin les fils d'une étoffe de soie rebrochée d'or et à séparer proprement toutes les parties de la chaîne et de la trame? demanda sérieusement Mlle de Saint-Elphège.

— Il ne sied à personne de vanter ses faibles talens, répondit-il sans se déconcerter; tout ce que je puis dire, c'est qu'on me verra à l'œuvre devant le sac aux parfilures.

— Nous allons passer une bien agréable journée, s'écria ingénument Mlle de l'Hubac. Puis, se tournant vers M. de Champguérin d'un air de léger reproche, elle ajouta : Mais, pour que notre contentement fût parfait, il aurait fallu, monsieur, que vous n'eussiez pas oublié d'amener votre belle petite Alice; quand la reverrons-nous cette chère enfant?

— La première fois que j'aurai l'honneur de revenir ici, et ce sera bientôt, mademoiselle, je vous l'assure, répondit-il avec empressement.

Comme il achevait ces mots, il aperçut dans l'un des quatre grands miroirs qui décoraient la salle Mlle de Saint-Elphège, laquelle s'était levée et passait doucement derrière lui pour aller s'asseoir à l'écart, dans l'embrasure d'une croisée, sous prétexte de chercher quelque chose sur la table à ouvrage. Il lut sur le visage de la vieille fille les soupçons, le secret dépit, l'âpre malveillance dont elle le poursuivait, et cette fois, plus prudent et plus politique, il tint compte de ce que pouvait contre lui cette sourde ennemie. Au lieu de la braver, comme d'habitude, il essaya de l'apaiser et de la soumettre. Tandis qu'elle feignait de chercher un ouvrage de broderie et bouleversait le guéridon où se trouvaient les images à découper et le sac aux parfilures, il se rapprocha d'elle le sourire aux lèvres, et, arrêtant ses yeux sur les siens, il la regarda comme il l'avait peut-être regardée autrefois; puis il lui dit d'un air de réserve un peu fière, mais avec un accent presque amical : — Vraiment, mademoiselle, si je n'eusse craint de paraître importun et familier, je vous aurais aujourd'hui même amené ma fille; mais je tenais à vous consulter auparavant sur la convenance d'une semblable visite et à vous demander si réellement je pouvais sans indiscrétion vous présenter une seconde fois cette demoiselle de Champguérin à la bavette, comme l'appelle M. le marquis.

— Chacun ici l'aurait vue avec plaisir, n'en doutez pas, balbutia Mlle de Saint-Elphège, surprise et troublée.

— Cette bienveillance de votre part me comble de joie, répondit-il

d'un air de profonde reconnaissance; je n'hésiterai plus maintenant à vous amener Alice.

En ce moment, midi sonna. Au premier coup, le maître d'hôtel avait paru à la porte et annoncé que le dîner était servi. M. de Champguérin ne se retourna pas, et, sans hésiter, offrit la main à Mlle de Saint-Elphège, qui se laissa emmener toute triomphante, tandis que la baronne venait seule derrière elle, suivie d'Antonin et de Clémentine. Celle-ci, ralentissant le pas avant d'entrer, dit précipitamment à son jeune cousin : — C'est fini, vois-tu, Josette ne veut plus garder ces œufs de papillon que tu t'es mis dans l'esprit de lui faire couver sous son fichu.

— Encore un peu de patience, répondit-il; je suis certain qu'ils vont éclore au premier moment. Tiens, ma bonne Clémentine, si cette mijaurée refuse absolument d'en prendre soin, tu devrais t'en charger toi-même...

— Y penses-tu, juste ciel! interrompit-elle. Passe encore de donner à manger à tes chenilles, de défaire en cachette mes coiffes de gaze pour raccommoder tes filets à papillons; mais porter en guise de sachet d'odeur cette vilaine petite graine noire!...

— Appeler une graine noire les œufs du grand paon de nuit! fit Antonin avec un geste d'indignation comique.

— Tu perds la tête avec tes papillons, continua Clémentine. Mon Dieu! que serait-ce donc si tu possédais celui que tu me montrais l'autre jour dans tes livres, ce beau papillon bleu qui a des ailes grandes comme ma main!

— Le Ménélas de Surinam! s'écria-t-il; que ne donnerais-je pas pour pouvoir aller un jour l'attraper vivant dans les forêts de l'Amérique!

— Mon pauvre Antonin, il vaut encore mieux que tu restes ici pour faire éclore le grand paon de nuit, répondit-elle en riant.

M. de Champguérin prit place à table entre la baronne et Mlle de Saint-Elphège. D'abord il eut pour toutes deux les mêmes attentions; mais avant la fin du repas il en était venu à s'occuper exclusivement de la vieille fille, qui, tout à la fois défiante et charmée, l'écoutait avec un sourire réservé, et baissait souvent les yeux pour dissimuler une émotion involontaire. C'était l'amour bien plus que la haine qui l'animait contre lui; ce retour inattendu apaisa tout à coup les plus vives souffrances de son cœur; sa jalousie se calma, son courroux s'éteignit; elle s'aveugla volontairement peut-être et se sentit prête à pardonner des projets qui lui semblaient douteux maintenant et des torts dont elle n'avait aucune preuve. Ce revirement subit frappa tout le monde. Clémentine le fit remarquer à son petit cousin.

— Comme ma tante Joséphine est aujourd'hui en belle humeur! lui dit-elle; je ne l'avais jamais vue ainsi. Elle parle de bonne grace à M. de Champguérin et lui fait un visage agréable.

La baronne faisait sans doute la même observation, car elle semblait sourire intérieurement en regardant sa cousine, dont la physionomie rechignée s'épanouissait à vue d'œil. Le marquis lui-même s'aperçut de ce changement, et le soir, en rentrant dans sa chambre, il dit à son écuyer de main, qui ne le quittait qu'après l'avoir mis au lit : — As-tu vu, mon vieux La Graponnière, comme ma nièce de Saint-Elphège s'est radoucie à l'endroit de ce pauvre Champguérin? Hier elle ne cessait de le brocarder, aujourd'hui elle l'avait en grace : c'est étonnant.

Dès ce moment, M. de Champguérin fut réellement admis dans l'intimité de la maison de Farnoux. Il jouait à l'hombre avec le marquis, accompagnait la baronne quand elle chantait au clavecin, et le soir faisait de la parfilure autour de la table à ouvrage. Quelquefois il amenait sa petite Alice, et toujours on la retenait un jour ou deux au château avec cette femme étrangère qui, après avoir été sa nourrice, lui servait de gouvernante. Jamais M. de Champguérin ne s'en allait le soir avant le premier coup de dix heures, et, souvent, on le revoyait le lendemain vers midi sur le chemin de la Roche-Farnoux, où il était attendu pour le dîner. Les gens du village disaient même qu'il venait dès le grand matin se promener aux environs, car plus d'une fois il avait été rencontré au point du jour par les femmes qui se rendaient à la Grotte-aux-Lavandières. Sa présence animait le cercle de famille; on ne s'ennuyait presque plus à la Roche-Farnoux depuis qu'il y venait assidûment, et l'abbé lui-même, ce savant homme qui ordinairement ne prenait garde à personne, gagné par sa bonne grace et ses belles manières, s'exprimait sur son compte avec des éloges infinis.

Mlle de l'Hubac connut alors dans toute sa plénitude le bonheur violent et troublé d'une passion cachée. Elle s'abandonnait avec exaltation à ces illusions dont la réalité se trouvait dans son cœur; elle aimait avec les secrets transports d'une ame ardente et naïve qui s'enivre de ses propres aspirations. Un amour moins tendre et moins profond se serait trahi peut-être par quelque manifestation imprudente; mais Clémentine cacha naturellement son secret, la violence même de ses sentimens l'aida à les dissimuler. A mesure qu'ils s'emparaient de son cœur plus souverainement, l'instinct d'une pudique réserve la tenait plus éloignée de M. de Champguérin. Elle évitait de lui parler, de se trouver à ses côtés; parfois même elle fuyait sa présence, et, accablée en quelque sorte par des émotions au-dessus de ses forces, elle se retirait un moment pour se recueillir et répandre des larmes. Cette manière d'être acheva d'apaiser les soupçons de Mlle de Saint-Elphège; ce fut précisément parce qu'elle veillait sur toutes les actions de sa nièce, qu'elle ne pénétra pas ses secrets sentimens. D'un autre côté, la conduite de M. de Champguérin achevait de la rassurer. Comme tous les hommes d'une

figure remarquablement belle et qui ont beaucoup réussi auprès des femmes, il était pour ainsi dire toujours sous les armes et se parait de tous ses avantages; mais il était évident que c'était sans aucun plan arrêté de séduction. Rarement il semblait s'occuper de Mlle de l'Hubac, et il ne lui témoignait qu'un intérêt mesuré; quoiqu'il se tînt aussi à distance de la baronne, il avait pour elle les plus grands égards et de charmantes attentions. Quant à Mlle de Saint-Elphège, il lui rendait ouvertement des soins attentifs, qui ne dépassaient pas cependant les bornes de la plus insignifiante galanterie. Ces semblans suffisaient à la vieille fille; elle n'en était point la dupe, mais elle se complaisait dans cette sorte de jeu, ne supposant point qu'il servît à masquer des intentions plus réelles et des sentimens plus vifs.

Deux mois environ s'écoulèrent ainsi, et cette situation aurait pu se prolonger long-temps encore, si le hasard, qui met souvent à jour des mystères que les plus adroites investigations n'ont pu découvrir, n'eût éclairé Mlle de Saint-Elphège sur les sentimens secrets de sa nièce.

Une après-midi, tout le monde était réuni à l'ordinaire dans la salle verte. On était aux premiers jours caniculaires; la chaleur lourde et suffocante qui régnait au dehors pénétrait jusque sous ces frais lambris; l'air ne circulait plus à travers les hautes croisées contre lesquelles le soleil de juillet dardait ses flèches brûlantes, et l'atmosphère semblait chargée de fluides énervans. Les joueurs, accablés sous cette influence, promenaient nonchalamment les cartes sur le tapis vert; les dames avaient laissé tomber leur ouvrage et suivaient la partie d'un regard indolent; le petit baron sommeillait dans un coin, et La Graponnière dormait tout de bon cette fois, les yeux fermés, la tête baissée sur sa poitrine.

Au bout de deux heures, M. de Champguérin se leva; c'était la baronne qui devait entrer au jeu à son tour, et il lui céda la place. Depuis un moment, Mlle de Saint-Elphège avait quitté la salle; Antonin aussi avait gagné la porte sans bruit; l'abbé tenait les cartes en face du marquis, et La Graponnière dormait toujours d'un paisible sommeil. M. de Champguérin fit le tour de la salle, regarda les ouvrages de tapisserie posés sur le guéridon, et s'avança ensuite machinalement sur l'étroit balcon qui faisait saillie en dehors des croisées. Clémentine était là depuis un quart d'heure, accoudée à la balustrade de pierre, le front penché sur sa main, les yeux tournés vers l'horizon où s'amassaient des nuages que le soleil couchant commençait à teindre d'un rouge sanglant. Par momens, son regard se détournait des espaces lointains pour revenir vers le petit baron, qui vaguait sur la terrasse, épiant les insectes attirés hors de leur retraite par le souffle humide de l'orage près d'éclater sur les plateaux inférieurs.

Elle tressaillit intérieurement et se sentit pâlir lorsque M. de Champ-

guérin parut tout à coup à ses côtés et lui dit en tournant aussi les yeux vers le couchant : — Regardez là-bas, mademoiselle, cette longue nuée noire dont les bords se déchirent et s'étendent à vue d'œil; c'est un orage qui vient sur nous. Est-ce que vous avez peur du tonnerre?

— Oui, monsieur, j'en ai grand'peur, balbutia-t-elle en reculant contre les balustres, car M. de Champguérin avait encore avancé d'un pas et se trouvait tout-à-fait sur le balcon. Il s'inclina comme pour la remercier de lui avoir fait place et reprit en respirant profondément : — Qu'il fait bon au grand air! La chaleur est suffocante dans la salle; on n'y saurait tenir; par malheur, la pluie nous chassera bientôt d'ici. Voyez-vous, voyez-vous, mademoiselle, comme les nuages montent rapidement. Dans quelques momens, l'orage éclatera sur le château.

— Le ciel est encore bleu là-haut, dit Clémentine en relevant la tête pour contempler l'azur profond sur lequel se découpaient en vives arètes le clocher élégant de la chapelle et le faîte crénelé des tours.

— Oui, le temps est serein au-dessus de nous; mais il tonne déjà là-bas, répondit M. de Champguérin. Rentrez, mademoiselle, si vous avez peur de l'orage.

— Oh! pas encore, murmura Clémentine en tournant son visage vers l'horizon menaçant pour aspirer la vive fraîcheur du vent qui soufflait par rafales et poussait les nuages vers la Roche-Farnoux.

— La pluie tombe à torrens derrière la montagne, dit M. de Champguérin; sentez-vous comme le vent qui souffle de ce côté est chargé d'humidité et tout imprégné de la bonne odeur des plantes aromatiques?

— Oh! oui, quel doux parfum ont les fleurs sauvages! dit Clémentine en jetant involontairement les yeux sur un brin d'hysope que M. de Champguérin avait cueilli le matin même sur sa route et qu'il portait encore à la boutonnière. Il s'aperçut de ce mouvement et dit en regardant lui-même le petit épi bleuâtre qui retombait, à demi flétri, sur la broderie de son pourpoint : — J'ai une prédilection pour cette fleurette. Est-ce qu'il ne vous semble pas, mademoiselle, qu'elle forme le plus joli parterre du monde dans les endroits où elle croît en abondance, comme aux alentours de la Grotte-aux-Lavandières?

— Il est vrai, monsieur, dit Clémentine, dont les joues devinrent, à ce souvenir, pourpres comme le calice d'une rose. Mais M. de Champguérin crut que c'était le dernier rayon du soleil prêt à s'éteindre entre les nuages qui avait jeté un reflet vermeil sur le blanc visage de la jeune fille, et, sans s'apercevoir du trouble où sa présence la jetait, il s'accouda comme elle sur la balustrade et considéra un moment en silence le ciel assombri, l'horizon où commençaient à luire de pâles éclairs, et les profondeurs solitaires de la plaine. Puis il reprit en suivant des yeux le petit baron, qui rôdait toujours sur la terrasse : — Que fait

là-bas M. de Barjavel? A sa place, mademoiselle, j'aimerais mieux être ici à vous faire ma cour que de me promener ainsi tout seul avec mes pensées.

— Assurément, monsieur, ce n'est pas à moi qu'il songe en ce moment, dit Clémentine avec un léger sourire.

— C'est singulier, répliqua M. de Champguérin, je répondrais presque du contraire.

— Eh! pourquoi donc, monsieur? demanda-t-elle naïvement.

— Parce que vous êtes belle et charmante, répondit M. de Champguérin; parce qu'il vous aime, sans doute, et que vous l'aimez peut-être.

— Moi! s'écria Clémentine avec un geste de dénégation énergique et en regardant M. de Champguérin avec une expression indicible de reproche et de tendresse. Il tressaillit intérieurement de surprise et d'orgueil; ce mouvement involontaire, cette exclamation, avaient suffi pour l'éclairer; il venait de comprendre tout à coup qu'il était aimé de cette jeune fille si timide, si fière, si divinement belle. Interdit un moment à cette espèce de révélation, il détourna la vue et garda le silence; mais nul homme au monde n'était plus habile à dissimuler ses impressions; il affecta un visage attristé, et, prenant dans sa main la main tremblante de Mlle de l'Hubac, il lui dit d'un ton simple et sérieux : — Combien je me reproche, mademoiselle, ce badinage qui vous a déplu, je le vois bien! Je sais que ni votre cousin ni personne au monde n'a eu le bonheur de toucher votre ame. Ce que je disais était un propos sans conséquence que je vous supplie de me pardonner.

En entendant ces paroles, la pauvre enfant se figura qu'elle ne s'était point trahie et que celui qu'elle aimait n'avait aucun soupçon de ce qui se passait dans son cœur. Elle serra faiblement, en signe de pardon, la main qui laissait aller la sienne, et dit d'une voix altérée : — Je ne suis point fâchée, monsieur, mais votre supposition m'a causé un grand étonnement : est-ce que je puis aimer Antonin autrement que comme un frère! et lui-même? Tenez, monsieur, à quoi croyez-vous qu'il songe maintenant, là-bas, sur la terrasse?

— Ceci me paraît clair, répondit M. de Champguérin entre un soupir et un sourire; il vous regarde de loin et rêve comme les amoureux.

— Eh! non, monsieur, fit-elle en souriant aussi, il observe depuis une heure une procession de fourmis qui travaille à se barricader contre la pluie, et certainement il n'a pas une seule fois levé les yeux de ce côté.

— Est-il possible! murmura M. de Champguérin avec une inflexion de voix singulière et en arrêtant sur la belle Clémentine ses grands yeux expressifs. Puis il fit vivement un pas en arrière et quitta le balcon.

Personne n'avait écouté cet entretien d'un quart d'heure; mais un

invisible témoin y avait assisté : c'était Mlle de Saint-Elphège, qui observait à distance les interlocuteurs. La vieille fille n'avait point quitté la salle, comme l'avait cru M. de Champguérin; un peu avant qu'il sortît du jeu, elle était allée s'asseoir, sans dessein prémédité, dans l'embrasure de la fenêtre la plus rapprochée du balcon. De cette place, elle n'avait rien entendu, mais elle avait tout vu et tout compris. Sa pensée était même allée plus loin que la vérité, car elle supposa que l'audacieux gentilhomme avait profité de ce tête-à-tête d'un moment pour déclarer son amour à Mlle de l'Hubac. Elle laissa M. de Champguérin reprendre sa place autour de la table de jeu, et, dès qu'il ne put l'apercevoir, elle écarta le rideau qui la tenait cachée et s'avança sans bruit vers le balcon. Clémentine était toujours là, immobile et appuyée sur la balustrade. La pluie, qui commençait à tomber en larges gouttes, mouillait ses cheveux, dont les boucles, déjà emmêlées par le vent, retombaient en molles spirales sur ses joues; mais elle ne songeait pas à réparer ce désordre, et, les mains étendues sur la pierre humide, le regard fixe et perdu dans l'espace, elle observait machinalement les progrès de l'orage.

— Ah! bon Dieu! s'écria Mlle de Saint-Elphège en se montrant tout à coup, que faites-vous donc là toute seule?

Clémentine se retourna avec un faible cri.

— Je regarde, balbutia-t-elle, je regarde les nuages... C'est beau le ciel rempli d'éclairs!

— Qu'est-ce que vous dites là! interrompit en ricanant Mlle de Saint-Elphège; ordinairement le bruit du tonnerre vous rend toute tremblante.

— Je n'en ai plus peur, répondit-elle en passant la main sur son front pâle et mouillé.

Comme elle achevait ces mots, un coup de tonnerre éclata au-dessus de la terrasse; les vitrières tremblèrent, et les échos du vieux château de Farnoux résonnèrent sourdement. Mlle de l'Hubac leva les mains au ciel avec un mouvement instinctif de terreur, et s'écria tout éperdue en cherchant des yeux le petit baron : — Antonin! Antonin! mon Dieu!

— Le voilà qui court vers le château, dit la vieille fille d'un ton moins âpre; rentrez, ma nièce, je vais faire fermer les croisées et allumer un cierge bénit; il se prépare là, dehors, un temps affreux.

On avait apporté les bougies, car les clartés du jour s'étaient éteintes au milieu de l'orage. Mlle de Saint-Elphège prit un flambeau, et, sans rien dire, conduisit sa nièce devant un miroir. Clémentine, toute confuse, se hâta d'arranger sa coiffure et de sécher les gouttes d'eau qui ruisselaient sur sa robe de taffetas. Un moment après, elle alla s'asseoir entre le marquis et Mme de Barjavel, comme pour suivre leur jeu; mais, bien qu'elle regardât sans distraction les cartes qui passaient sur le

tapis vert, elle n'en voyait pas une seule, et quiconque l'eût observée aurait aperçu dans ses beaux yeux à demi baissés une émotion qui n'était pas causée, assurément, par la vue du roi de pique ou de la dame de cœur. Les joueurs cependant poursuivaient silencieusement leur partie au bruit du tonnerre et de la pluie, qui tombait en nappes contre les croisées. Mlle de Saint-Elphège, non moins absorbée, parfilait devant le guéridon avec une application singulière. Raide dans son fauteuil, le teint animé, les yeux fixés sur son ouvrage, elle repassait avec amertume, dans sa mémoire, les semblans de respect et de galanterie qui l'avaient abusée. Elle se rappelait avec une colère mêlée de confusion les marques de bienveillance qu'elle avait récemment prodiguées à M. de Champguérin, et elle réfléchissait aux moyens de rompre les projets et les espérances de cet homme, qui l'avait si facilement trompée.

La soirée tout entière s'écoula ainsi. A dix heures, le marquis posa les cartes et dit d'un ton glorieux : — J'ai encore battu tout le monde aujourd'hui; à demain la revanche.

M. de Champguérin se leva après avoir vidé sur la table le fond de sa bourse, et, comme on vint annoncer que le souper était servi, il se tourna vers Mlle de l'Hubac en lui offrant la main pour passer dans la salle à manger.

— Je ne m'étais pas trompée, murmura la vieille fille en les suivant du regard; voilà qu'il lui parle encore : quelle audace!

A la fin du souper, M. de Farnoux, que le souvenir de ses triomphes au jeu mettait en belle humeur, se tourna vers M. de Champguérin et lui dit : — Mon voisin, je vous ai mis à ce point, que vous n'avez plus rien à craindre des voleurs; je crois pourtant que vous ne pouvez retourner chez vous ce soir sans être arrêté, non par les larrons, mais par quelque torrent qui vous barrera le passage. Je vous offre l'hospitalité pour cette nuit.

— Mille graces, monsieur le marquis, répondit le beau gentilhomme en regardant le ciel à travers les croisées; la pluie a cessé; voilà le vent du nord qui se lève, je puis partir.

— Mais les chemins sont impraticables à cette heure, observa le marquis en insistant; il sera malaisé de descendre le vallon avant que les eaux se soient écoulées. Assurément, vous ne pouvez tenter sans danger le passage cette nuit. N'est-ce pas ton avis, mon vieux La Graponnière?

— Puisque monsieur le marquis me fait l'honneur de m'interroger, répondit l'écuyer de main en se rengorgeant, je lui dirai que j'ai entendu raconter, dans ma jeunesse, qu'un homme s'était noyé précisément en cet endroit.

— Ah! monsieur, ne persistez pas à vous mettre en route. Restez, au

nom du ciel! s'écria Clémentine entraînée par un mouvement involontaire d'inquiétude et d'effroi.

— Il est possible que le chemin soit mauvais à la descente de la montagne; en ce cas, monsieur, vous devriez passer la nuit ici, dit simplement Mme de Barjavel.

Mlle de Saint-Elphège, les yeux baissés sur son assiette d'argent, se dispensait de prendre part à cette espèce de débat en feignant de savourer quelques cuillerées de blanc-manger aux pignons.

— Agréez mes remerciemens, monsieur le marquis, je ne puis accepter l'hospitalité que vous me faites l'honner de m'offrir, dit M. de Champguérin en observant avec quelque inquiétude la contenance de la vieille fille; je pars, bien persuadé que je ne courrai aucun danger ce soir.

— En ce cas, Dieu vous garde! et à demain, répondit le marquis en se levant pour faire sa révérence au hardi cavalier qui allait se risquer par une nuit si noire dans les sentiers noyés de la vallée.

La Graponnière reconduisit M. de Champguérin jusqu'à la grande cour pour lui tenir l'étrier. Lorsque le gentilhomme fut parti, il fit fermer les portes en sa présence, et alla ensuite, selon l'usage, déposer les clés au chevet de son maître. Chacun se retirait; déjà la baronne et Clémentine avaient gagné l'escalier, lorsque Mlle de Saint-Elphège, au lieu de les suivre, revint sur ses pas. Au moment où le marquis rentrait dans sa chambre, elle le rejoignit et lui dit à demi-voix :

— Mon oncle, il faut que je vous parle de choses importantes et secrètes; je vous supplie de m'entendre ce soir même.

— Qu'est-il donc arrivé, ma nièce? fit le marquis en s'arrêtant étonné; vous me demandez une audience particulière? je vous l'accorde; venez me trouver dans une heure. — Çà, ajouta-t-il en entrant dans sa chambre, qu'on m'accommode promptement pour me mettre au lit. — Et toi, mon vieux La Graponnière, dépêche-toi de dire mes oraisons, je suis pressé.

Il y avait longues années que l'écuyer de main accomplissait ainsi les pratiques religieuses de son maître, et priait Dieu à sa place. Il alla s'agenouiller dans la ruelle et marmotta ses patenôtres devant le bénitier, tandis que deux ou trois valets de chambre déshabillaient le vieux seigneur et disposaient tout pour son coucher.

Une heure plus tard, Mlle de Saint-Elphège entrait sans bruit dans la chambre de son oncle. Toute autre personne moins accoutumée à la vue du vieux sire de Farnoux aurait été singulièrement frappée du tableau qui s'offrit à ses regards, lorsqu'elle pénétra dans cette vaste pièce.

Le marquis était assis plutôt que couché dans l'immense lit à baldaquin placé sur une estrade au fond de la chambre. Il avait quitté la

perruque dont les boucles étalées sur ses épaules donnaient quelque ampleur à ses formes osseuses, et son petit visage ridé, encadré dans une barrette de velours noir dont les côtés se collaient à ses tempes, paraissait encore plus amoindri et plus parcheminé que d'habitude. La blancheur de sa chemise de toile de Frise, nouée au col et aux poignets avec des rubans de couleur tendre, tranchait sur la pâleur bistrée de son teint et lui donnait tout-à-fait l'apparence d'une image de cire jaunie par le temps. Cette étrange figure se souleva sur les coussins où elle appuyait ses coudes, et dit de sa voix chevrotante : — Approchez, ma nièce; vous avez un siége dans la ruelle.

Mlle de Saint-Elphège s'assit, et dit, en jetant un coup d'œil autour d'elle : — Monsieur, nous ne sommes point seuls.

En effet, il y avait du monde dans la chambre. Le marquis, comme toutes les personnes très avancées en âge, avait perdu le sommeil; c'était à grand'peine qu'il s'assoupissait quelques instans; ses valets de chambre veillaient alternativement près de lui et passaient la nuit à tâcher de l'endormir avec des histoires de voleurs et des contes de fées. Parfois il se levait, se faisait habiller et se promenait autour de sa chambre à la clarté des candélabres chargés de bougies qui brûlaient jusqu'au jour devant son lit. Le valet de chambre qui était de service ce soir-là se retira en même temps que La Graponnière, lequel ferma la porte et alla attendre dans la salle verte la fin de cette entrevue mystérieuse.

Alors le marquis se tourna vers Mlle de Saint-Elphège, et lui dit d'un air de curiosité goguenarde : — Eh bien! ma nièce, quel est ce grand secret que vous venez me conter avec tant de précaution?

Mlle de Saint-Elphège se recueillit un moment, et répondit d'un ton respectueux : — Avant que je commence à m'expliquer, voulez-vous, monsieur, me permettre une question qui vous paraîtra peut-être hardie? Et, sur un signe de tête du vieux seigneur, elle ajouta : — Je voudrais savoir, monsieur, si votre intention est de donner en mariage Mlle Clémentine de l'Hubac à M. Hector de Champguérin?

Le marquis bondit entre ses carreaux.

— Qu'est-ce que vous me demandez là? s'écria-t-il d'un air courroucé, voilà vraiment une grande idée et une belle imagination! J'ai refusé votre main à Champguérin lorsqu'il possédait encore quelques bonnes terres dans le bas pays, et que son château neuf ne tombait pas en ruines; aujourd'hui qu'il n'a plus rien au monde que son chenil et son écurie, vous vous figurez que je consentirais à lui donner en mariage Mlle de l'Hubac? Vraiment, ma nièce, je vous croyais plus de jugement et de pénétration!

Mlle de Saint-Elphège écouta sans sourciller cette sortie et répondit posément : — Je conçois, monsieur, ce que vous me faites l'honneur de

me dire, je m'en pénètre d'autant mieux que c'est mon propre sentiment; mais M. de Champguérin ne se juge pas ainsi peut-être, et, de même qu'il m'a recherchée jadis, il peut prétendre maintenant à la main de Clémentine.

— Rien ne l'y autorise, interrompit le marquis.

— L'accueil qu'il reçoit ici a pu lui donner beaucoup d'espoir.

— Je ne le crois pas. En tout cas, il reconnaîtra bientôt qu'il s'est trompé.

— Pourquoi, monsieur! parce qu'à la première ouverture, il essuierait un refus de votre part? mais cela ne l'empêcherait pas de poursuivre secrètement son dessein.

— Et à quoi aboutirait, s'il vous plaît, ce beau manége? qu'y gagnerait Champguérin?

— Oh! pas grand'chose, répliqua froidement Mlle de Saint-Elphège; cela ne pourrait guère le mener qu'à se rendre maître du cœur et de la volonté de votre petite nièce.

Le marquis haussa les épaules.

— Oui, mon oncle, continua la vieille fille en s'animant, les choses en viendront là, si vous n'y prenez garde; j'ai clairement reconnu les manœuvres de M. de Champguérin; toutes ses visées tendent à se faire aimer de Clémentine.

— Ceci me paraît une supposition tout-à-fait chimérique.

— Voulez-vous une preuve? Ce soir même, il a osé la suivre sur le balcon.

— Fadaises que tout cela!

— Et il lui a parlé en secret d'un air fort tendre.

— Je suis convaincu que leur conversation roulait sur la pluie et le beau temps.

— Même en ce cas, il aurait trouvé moyen de lui débiter ses flatteries. Oh! je le connais bien, il a tout l'esprit, toute l'habileté qu'il faut pour séduire cette innocente; je ne sais si elle répond déjà à ses amoureux propos, mais, à coup sûr, elle les écoute avec complaisance. Ce soir, elle était tout émue en quittant le balcon, et son esprit était si bouleversé, qu'elle n'avait plus peur du tonnerre. elle qui jadis tremblait et se mettait en prières dès que le temps tournait à l'orage!...

— Ma nièce, vous me contez là des balivernes! interrompit le marquis impatienté.

Après ce gros propos, il rajusta sa barrette, se croisa les bras et reprit d'un ton moins vif :

— A vous entendre, ma nièce, on dirait que Mlle de l'Hubac est tout-à-fait assotée de M. de Champguérin. Or, je vous déclare que c'est impossible.

— Impossible! répéta Mlle de Saint-Elphège d'un air de doute.

— Certainement, répliqua le marquis: j'ai d'autres desseins sur elle.

— Voilà une raison! murmura la vieille fille.

— J'ai des desseins que je ne tarderai pas à déclarer, continua le marquis. Ma nièce, on verra bientôt de belles noces à la Roche-Farnoux.

— Est-il possible! s'écria Mlle de Saint-Elphège; en ce cas, M. de Champguérin ne serait revenu ici que pour signer au contrat de mariage de Mlle de l'Hubac?

— Cela n'est point douteux.

— Et il assisterait en qualité de témoin à la cérémonie?

— Cet honneur lui revient de plein droit.

— Ah! quelle vengeance! quelle satisfaction! murmura la vieille fille. — Puis, feignant de n'avoir pas tout-à-fait compris la pensée du marquis, elle ajouta : — Quoique vous viviez fort éloigné du monde, bien des gens doivent briguer l'honneur de votre alliance. Vous n'aurez eu qu'à choisir entre les plus grands partis de la province et de la cour. Quel est l'heureux prétendant en faveur duquel vous êtes décidé? Une personne très considérable, sans doute?

Le marquis hocha la tête et dit après s'être recueilli un moment : — Voici une anecdote que je tiens de feu ma grand'tante, une demoiselle de Farnoux, morte sans alliance, à cent ans passés...

— Autrefois il disait près de cent ans, observa mentalement Mlle de Saint-Elphège...

— La bonne demoiselle savait beaucoup d'histoires du temps jadis, continua le marquis, et elle m'a maintes fois raconté celle-ci. Un jour, la reine Anne de Bretagne pressait fort le roi Louis XII, son mari, de refuser leur fille, Mme Claude, au duc François d'Angoulême, son cousin, et de l'accorder en mariage à l'empereur d'Allemagne ou au roi de Hongrie. Sur quoi le bon sire lui répondit : « Ma mie, ne me parlez plus de roi ni d'empereur pour gendre, et retenez bien ceci : Il faut marier ses souris avec les rats de son grenier, si l'on veut rester toujours le maître chez soi. » Cette maxime me frappa singulièrement, et j'entends la mettre en pratique dans cette circonstance. Comprenez-vous, ma nièce?

— Pas tout-à-fait encore, répondit-elle avec une feinte hésitation; je cherche....

— Et vous ne devinez pas! s'écria le marquis en clignant les yeux; ce sont toutes ces imaginations au sujet de Champguérin qui vous ont troublé l'entendement. Et, après réflexion, il ajouta : Pourtant ce que vous venez de me dire m'oblige à manifester sans retard ma volonté et à conclure promptement l'alliance que j'ai résolue. Dans quinze jours, le baron de Barjavel épousera Mlle Clémentine de l'Hubac.

A cette déclaration précise, Mlle de Saint-Elphège s'écria, transportée

de joie : — Graces au ciel! voilà toutes les espérances de M. de Champguérin déjouées et perdues! — Puis, se ravisant, elle reprit d'un ton moins animé : — Je veux la première faire mon compliment à cet aimable petit baron qui épouse ma charmante nièce. Mme de Barjavel ne s'attendait pas à tant de bonheur pour son fils!

— Depuis long-temps je lui avais fait part de mes intentions, répondit le marquis.

— Elle en avait bien gardé le secret! murmura Mlle de Saint-Elphège; quelle femme mystérieuse et muette!

— Ainsi ce mariage sera déclaré demain, reprit le vieux seigneur, et, dans quinze jours, il y aura ici de belles noces. Je pense, ma nièce, que vous voilà rassurée à l'endroit de ce pauvre Champguérin; il pourra venir ici tous les jours faire ma partie d'hombre sans que vous preniez souci de ses assiduités.

— Au contraire, répliqua vivement la vieille fille; j'y verrai une preuve que je m'étais trompée sur ses intentions, et je le tiendrai pour le plus honnête homme du monde.

— Je suis fort aise de l'avoir rétabli dans vos bonnes graces, fit le marquis avec quelque malice. Allez, ma nièce, je vous donne le bonsoir.

— Mon oncle, je vous présente mon respect et vous souhaite une bonne nuit, répondit Mlle de Saint-Elphège en faisant une grande révérence au pied du lit.

Elle s'en alla, précédée par le valet de chambre qui portait un flambeau, et regagna son appartement, situé dans un autre corps de logis à côté de celui de Mlle de l'Hubac; mais elle avait l'esprit trop agité pour essayer de prendre quelque repos, et, au lieu de se mettre au lit, elle se plongea dans un fauteuil en face de sa fenêtre, les yeux ouverts, rêvant tout éveillée qu'elle était déjà au lendemain, et qu'elle avait la joie d'apprendre à M. de Champguérin qui l'écoutait, confondu, désespéré, le prochain mariage de Clémentine. Tandis qu'elle savourait ainsi d'avance le plaisir d'être si tôt et si bien vengée, son regard errait machinalement sur l'enceinte qui séparait la tour du donjon du corps de logis qu'elle habitait. C'était une espèce de préau, environné d'arceaux en ogives comme le cloître d'un vieux monastère, et au centre duquel s'élevait la margelle d'une citerne. Les salles du rez-de-chaussée. qui s'ouvraient sous les galeries, étaient inhabitées depuis long-temps, et l'on entrait rarement dans cette partie reculée de l'antique manoir.

En ce moment, la lune, encore voilée de nuages, éclairait faiblement les sombres murailles de la tour et l'enceinte silencieuse du préau. Tout à coup Mlle de Saint-Elphège eut une hallucination; il lui sembla qu'une forme humaine passait sous les arceaux, et que cette espèce de fantôme avait la taille et le port de M. de Champguérin. L'illusion fut si complète,

qu'elle se leva en jetant un cri sourd et courut à la fenêtre; mais déjà l'apparition s'était évanouie, et elle ne vit personne dans l'espace découvert à l'extrémité duquel s'élevait le donjon. La vieille fille demeura un moment immobile, et cherchant du regard à travers les ténèbres l'ombre qu'elle avait cru entrevoir; puis elle dit tout haut, en portant à ses yeux sa main tremblante : — J'ai rêvé!... Presque aussitôt cependant elle voulut s'assurer que sa nièce n'avait point quitté sa chambre, et, malgré l'heure avancée, elle alla frapper à la porte de Mlle de l'Hubac. Josette vint à l'instant lui ouvrir. — C'est vous, mademoiselle! dit la suivante en faisant un effort pour ouvrir ses paupières chargées de sommeil. Sainte Vierge! tout le monde veille donc cette nuit!

A ces mots, elle se rangea pour lui laisser voir sa jeune maîtresse, encore levée et assise au fond d'un cabinet qui faisait suite à sa chambre. Mlle de l'Hubac avait commencé une lecture; mais elle s'était arrêtée à la première phrase, et rêvait le coude appuyé sur les feuillets ouverts. Au bruit que fit Mlle de Saint-Elphège en entrant, elle se leva plutôt surprise qu'effrayée, et dit en souriant : — Vous aussi, ma tante, vous n'avez pu vous endormir.

— C'est le mauvais temps d'aujourd'hui qui me tient éveillée, répondit Mlle de Saint-Elphège en s'asseyant. L'orage m'a donné sur les nerfs; je suis tout agitée et ne puis tenir en place.

— Moi de même, dit ingénument Clémentine; c'est l'effet du tonnerre.

Mlle de Saint-Elphège secoua la tête, se rapprocha de sa nièce, et lui dit avec intention : — Ce n'est pas l'orage qui cause votre insomnie, c'est plutôt un pressentiment...

— Est-ce qu'il va m'arriver quelque malheur? s'écria-t-elle avec un mouvement naïf de frayeur et de curiosité.

— Au contraire, répondit vivement la vieille fille. Il s'agit d'un événement qui comblera de joie tout le monde. — Et comme Clémentine arrêtait sur elle ses beaux yeux étonnés et attendait, sans oser l'interroger, qu'elle s'expliquât plus clairement, elle ajouta en baissant la voix : — Ma chère Clémentine, mon oncle fait pour vous ce qu'il n'a pas voulu faire pour moi; il vous marie.

— Oh! mon Dieu! déjà! s'écria Mlle de l'Hubac toute tremblante et le visage couvert d'une soudaine rougeur, mais sans aucune des manifestations auxquelles s'attendait peut-être Mlle de Saint-Elphège. Ensuite elle appuya son front sur ses mains et demeura silencieuse. Mlle de Saint-Elphège la laissa un moment à ses réflexions; puis elle reprit : — Vous voilà plongée dans une terrible perplexité et tourmentée d'une foule de suppositions? Allons! ne cherchez plus, et demandez-moi vite le nom de celui qui aura le bonheur d'être votre mari.

— Est-il nécessaire que vous me le disiez, ma tante? répondit Clémentine en souriant et en baissant les yeux. Je ne puis me tromper; il n'y a ici qu'une seule personne...

— Une seule personne que vous puissiez épouser, interrompit Mlle de Saint-Elphège d'un air de décision; vous avez raison, ma nièce. On n'a pas cherché plus loin effectivement, et on vous marie avec le baron de Barjavel!

— Mon cousin! s'écria Clémentine avec un mouvement inexprimable d'étonnement, de désespoir et de refus.

— Est-ce que vous aviez pensé à un autre? demanda froidement Mlle de Saint-Elphège.

Elle ne répondit pas, et, cachant son visage dans son mouchoir, elle se prit à pleurer. La vieille fille la considéra avec une colère mêlée de compassion, ne sachant si elle devait provoquer ses confidences ou feindre de n'avoir pas compris le motif de cette soudaine explosion de douleur et de larmes. Après un instant d'hésitation, elle se décida pour le dernier parti, convaincue que cette manifestation spontanée n'aurait pas de suites, et que, le premier mouvement passé, Mlle de l'Hubac se laisserait marier sans résistance. Au lieu de la sermonner et de la tourmenter, elle lui dit simplement : — Tâchez de vous calmer, ma pauvre enfant. Il est tout naturel que vous n'appreniez pas sans trouble que l'on a disposé de votre main; mais cette nouvelle ne devrait pas vous mettre ainsi hors de vous. Allons! je vais appeler Josette, afin qu'elle vous couche et que vous puissiez reposer un peu. Songez que demain matin il vous faudra paraître devant votre grand-oncle et l'assurer de bonne grace que vous êtes prête à lui obéir.

— Oh! non, non, je ne dirai pas cela! murmura Clémentine à travers ses sanglots. Mais Mlle de Saint-Elphège feignit de n'avoir pas entendu cette espèce de protestation; elle appela Josette, lui commanda de préparer un verre d'eau de mélisse et de déshabiller sa maîtresse. Mlle de l'Hubac se laissa mettre au lit, toujours pleurant et suffoquant; elle prit le breuvage calmant que lui présenta sa tante Joséphine; puis, au moment où celle-ci se disposait à la quitter, elle s'écria en se soulevant les mains jointes : — Je vous en supplie, ma tante, écoutez-moi sans colère... Il faut que je confesse devant vous tous les sentimens de mon cœur...

— N'ajoutez pas un mot, Clémentine, interrompit Mlle de Saint-Elphège d'un air sévère et triste; une fille de votre rang, une fille élevée comme vous ne peut avoir dans son cœur qu'un sentiment, celui de l'obéissance, d'une soumission absolue à ses devoirs. Priez Dieu de vous inspirer de bonnes pensées, et disposez-vous à paraître demain devant mon oncle pour l'entendre déclarer votre mariage. A ces mots, elle la baisa au front et se retira, non sans lui recommander encore de

se calmer, afin de ne pas paraître le lendemain avec une physionomie toute bouleversée en présence du marquis; mais Clémentine n'en tint compte, et, cachant son visage sur l'oreiller, elle continua de soupirer et de gémir, sans prendre garde aux consolations de Josette, laquelle, ayant compris qu'il s'agissait de mariage, s'efforçait de lui faire concevoir qu'il n'y avait pas lieu à se désoler ainsi.

Mlle de Saint-Elphège écouta l'horloge du château qui sonnait une heure après minuit et regagna sa chambre en murmurant : — Demain nous verrons bien! Pauvre fille, quel aveuglement! Elle se désespère parce que, au lieu de lui laisser choisir pour mari un homme intéressé, un dissipateur, un traître qui court après la part d'héritage que nous avons en dot, on la force d'épouser un aimable garçon, tout-à-fait jeune et bien fait, qui l'aime pour son mérite et sa beauté, et ne calcule pas sur les biens qui lui reviendront pour payer ses dettes!

Lorsque Mlle de Saint-Elphège entra dans la chambre de sa nièce le lendemain matin, elle la trouva déjà levée et ajustée comme elle le lui avait recommandé. La pauvre enfant était si abattue, sa physionomie exprimait une douleur si craintive, que Mlle de Saint-Elphège ne supposa pas qu'il y eût au fond de son ame la moindre intention de résistance. — Vous voilà prête, ma reine, lui dit-elle presque affectueusement : c'est bien ; il est temps de descendre chez mon oncle. Allons! un peu d'assurance et de vivacité; vous ne devez pas paraître devant lui avec cet air dolent. Je vous trouve pâlotte; mettez quelques rubans dans votre frisure, cela relève singulièrement le teint.

Mlle de l'Hubac se laissa pomponner docilement et suivit la tante Joséphine, qui l'emmena sur-le-champ à cette audience solennelle annoncée dès la veille.

Le marquis les attendait dans sa chambre à coucher, tout habillé déjà et raide sur son siége à dossier armorié. Il avait ainsi le fier maintien d'un homme pénétré de son autorité et ressemblait à un des grands seigneurs féodaux ses ancêtres, prêt à recevoir l'hommage de ses vassaux et tenanciers. La Graponnière se tenait debout derrière lui et souriait d'un air discrètement satisfait, comme un subalterne honoré de quelque communication importante. Lorsque Mlle de l'Hubac parut conduite par sa tante Joséphine, le marquis fit le geste de se lever et lui dit gravement : — Approchez, mademoiselle; je vous ai mandée pour vous faire part d'un dessein qui vous touche.

Clémentine alla droit devant lui, fit machinalément une révérence, et resta debout au lieu de s'asseoir sur le pliant qu'il lui montra à son côté.

Mlle de Saint-Elphège se rapprocha du marquis et lui dit à demi-voix : — Je l'ai prévenue, monsieur, et elle n'est pas encore remise du trouble où cette nouvelle l'a jetée; excusez-la si elle ne répond pas grand'chose à ce que vous lui faites l'honneur de lui dire.

— Je conçois son saisissement, répondit tout haut le vieux seigneur; il est juste de lui laisser le temps de se remettre; — et, après un silence, il ajouta, en s'adressant à Clémentine : — Ma nièce, puisque vous savez déjà ma volonté, vous devez en être fort aise, je pense; c'est dans quinze jours que je vous marie avec votre cousin le baron de Barjavel.

Elle baissa la tête en frissonnant et sembla réunir toutes les forces de son esprit pour répondre; mais sa voix s'éteignit dans une espèce de sanglot.

— Assurez donc mon oncle de votre obéissance! s'écria Mlle de Saint-Elphège en lui prenant la main pour l'amener aux genoux du baron, qui se disposait à la relever et à l'embrasser; mais elle fit un pas en arrière et tourna les yeux du côté de la porte, comme si elle eût été tentée de s'enfuir.

— Clémentine, ma chère enfant, reprit la vieille fille avec inquiétude, remerciez donc mon oncle de ce qu'il fait pour vous; dites-lui que vous êtes contente de lui obéir.

— Laissez-la, ma nièce, interrompit le vieux seigneur d'un air d'indulgence; cette retenue sied à une fille de son rang. Vous allez voir que le baron manifestera ses sentimens d'une autre manière. Mon vieux La Graponnière, fais-lui dire de se rendre auprès de moi sur l'heure.

— Oh! monsieur, je vous en supplie... auparavant écoutez-moi, interrompit Mlle de l'Hubac, et, se jetant aux pieds du marquis, elle ajouta : — Je ne me marierai pas avec mon cousin... non jamais...

— Ah, grand Dieu! que signifie ceci! s'écria Mlle de Saint-Elphège; elle perd le jugement! Mademoiselle, reprenez vos esprits, considérez à qui vous parlez et la situation où vous êtes...

— Me préserve le ciel de manquer au respect que je vous dois, répondit Clémentine tout en larmes; ah! ma tante, ah! monsieur, excusez-moi!...

— Vous serez pardonnée, si vous rétractez sur-le-champ ce que vous venez de déclarer, lui dit sa tante Joséphine.

— Ah! non, non, jamais! s'écria-t-elle avec l'accent d'une résolution désespérée.

— En ce cas, il faut expliquer les motifs de votre refus, dit la vieille fille en élevant la voix; parlez, mademoiselle, achevez de faire connaître vos sentimens, manifestez les penchans de votre cœur, osez déclarer pourquoi vous refusez ce mariage. — Et comme Clémentine se taisait, effrayée de ces interpellations violentes, elle ajouta : — Il n'est pas difficile de pénétrer ce mystère, et, puisque vous vous obstinez à garder le silence, je vais dire à mon oncle le motif secret de votre désobéissance...

— Je vais, de moi-même, le lui apprendre, répondit Mlle de l'Hubac, à laquelle cette espèce de menace rendit quelque énergie; je me sens

plus d'attrait pour la vie religieuse que pour le mariage, et je supplie mon oncle de me renvoyer au couvent...

— Vous voulez prendre le voile? dit Mlle de Saint-Elphège d'un air d'étonnement incrédule; voilà, certes, une bien prompte vocation!

Le marquis avait gardé pendant cette scène un visage impassible; il ordonna du geste à Mlle de l'Hubac de se relever, et lui dit froidement : — Mademoiselle, les filles de votre qualité ne disposent pas ainsi d'elles-mêmes; c'est leur famille qui décide si elles doivent rester dans le monde ou entrer au couvent. Vous avez entendu ma volonté, il faut vous y conformer. C'est assez pour aujourd'hui, remontez dans votre chambre; demain, je vous reparlerai.

La pauvre fille se retira tout éperdue. Mlle de Saint-Elphège la reconduisit chez elle, et lui dit avec un singulier mélange de sollicitude et de colère : — On fera votre bonheur malgré vous; dans quinze jours, vous serez mariée. Maintenant, tâchez d'être raisonnable et de ne plus pleurer. Je viendrai vous chercher tantôt, et, comme il ne sera plus question de rien aujourd'hui, j'espère que vous aurez votre contenance ordinaire.

Sur ce propos, elle s'en alla; mais, avant de sortir, elle dit tout bas à Josette : — Ne la quitte pas un moment; donne-lui encore une tasse d'eau des carmes; mouille son visage avec de l'eau fraîche, c'est très bon quand on a beaucoup pleuré, et, si tu t'aperçois qu'elle se désole outre mesure, viens m'avertir.

A l'heure du dîner, la famille se réunit comme de coutume dans la salle verte; M. de Champguérin arrivait de son côté fier et galant à l'ordinaire.

— Mon voisin, s'écria le marquis, je vois avec une agréable surprise que vous n'êtes point noyé; on vient de me dire que l'orage a fait de grands dégâts cette nuit de l'autre côté de la montagne, et que votre chapelle de Notre-Dame-des-Templiers a été fort endommagée par les eaux.

— C'est possible! fit M. de Champguérin, visiblement étonné.

— Vous l'ignoriez? s'écria Mlle de Saint-Elphège, frappée de cette surprise involontaire.

— Assurément non, répondit-il vivement, puisque ce matin j'ai vu de mes yeux tous ces désastres.

— Eh! eh! reprit malicieusement le vieux seigneur, vous devez vous estimer heureux que votre château neuf n'ait pas été renversé aussi, et que cette grosse pluie n'ait point emporté toutes vos terres.

— Je n'y aurais pas perdu grand'chose, répondit froidement M. de Champguérin. — Puis, allant vers Clémentine, qui se tenait à l'écart, il lui dit d'un air d'intérêt empressé : — Qu'avez-vous donc ce matin, mademoiselle? Je vous trouve le visage défait et les yeux battus.

— Ma nièce a mal dormi cette nuit, répondit Mlle de Saint-Elphège

en lui coupant le pas de manière qu'il ne pût s'asseoir à côté de Clémentine.

Il se retourna alors sans affectation vers la baronne, et se contenta de jeter quelques regards discrètement expressifs à Mlle de l'Hubac.

Cette journée s'écoula sans que le marquis parût se souvenir de ce qui s'était passé dans sa chambre à l'heure de son lever. Chacun avait à peu près le même visage que de coutume, et l'on fit exactement les mêmes choses que la veille autour du tapis vert. Seulement Mlle de Saint-Elphège s'arrangea de manière à ne pas perdre sa nièce de vue un seul instant; elle la tint en quelque sorte bloquée au coin de la table de jeu, et s'empara d'elle lorsqu'il fallut descendre à la salle à manger; pourtant, avant la fin de la soirée, Clémentine eut le temps de dire précipitamment et à voix basse au petit baron : — Antonin! monte après souper à la bibliothèque, j'y serai.

V.

Il était près de minuit, et Mlle de l'Hubac attendait seule encore dans la bibliothèque. Le flambeau, qu'elle avait posé sur le pupitre de basane, jetait une clarté tremblotante qui ne rayonnait qu'autour de la table, chargée de livres, et permettait à peine de distinguer les lambris poudreux contre lesquels étaient rangées les collections d'insectes. Quelques papillons nocturnes, échappés des cornets de papier où les avait fait éclore le petit baron, battaient l'air de leurs lourdes ailes, et se précipitaient, attirés par la lumière, vers le flambeau qu'ils menaçaient d'éteindre. Au dehors, le vent de la nuit murmurait tristement, et la lune montrait son pâle visage à travers les nuées errantes. Quelques mois auparavant, Mlle de l'Hubac serait sans doute morte de frayeur, si elle s'était trouvée ainsi seule à pareille heure et en pareil lieu; mais elle était dans une disposition d'esprit qui éloignait d'elle toute crainte puérile, et c'était sans songer aux apparitions surnaturelles qu'elle attendait depuis une heure, les yeux tournés vers la porte entr'ouverte, l'oreille attentive aux légers frôlemens qui parfois la trompaient, et lui faisaient croire qu'un pas furtif résonnait dans l'escalier. Enfin un bruit distinct se fit entendre, et presque aussitôt Antonin entra précipitamment dans la bibliothèque en s'écriant : — C'est ma mère qui m'a retenu si long-temps... Ah! ma pauvre Clémentine, comme tu as dû trembler toute seule ici!

— Je n'avais peur que d'une chose, répondit-elle, c'est que tu ne vinsses pas. Si tu savais, Antonin! si tu savais ce qui se passe!

— Je le sais; ma mère vient de me parler, dit-il d'un air tout à la fois ému, joyeux et embarrassé.

— On veut nous marier, mon bon Antonin! reprit-elle avec l'accent d'une douleur profonde.

— Cela te fait beaucoup de peine? lui demanda le petit baron interdit.

— Tant de peine que j'en mourrai! s'écria-t-elle en pleurant; vois-tu, Antonin, je suis accoutumée à te chérir comme un frère, mais je ne pourrai jamais, jamais t'aimer autrement, et la seule pensée de ce mariage me réduit au désespoir. Tu ne comprends pas cela, parce que tu es encore un enfant.

— Un enfant à peu près de ton âge, observa le petit baron.

— C'est vrai, répondit-elle naïvement, et pourtant il me semble que tu es beaucoup trop jeune pour être mon mari.

— Est-ce que tu aimerais mieux que j'eusse l'âge de M. de Champguérin! interrompit-il sans aucune arrière-pensée.

Clémentine rougit beaucoup et perdit un moment le fil de ses idées; puis elle reprit en joignant les mains : — Que faire, mon Dieu! pour éviter le malheur qui nous menace? Oh! mon cher Antonin, cherche, je t'en supplie, quelque moyen de rompre notre mariage.

— Comment déclarer devant mon oncle que sa volonté n'est pas la tienne! s'écria le jeune baron; comment lui dire en face que tu es déterminée à lui désobéir?

— J'ai osé déjà, répondit-elle en frissonnant au seul souvenir de cet acte de courage; j'ai déclaré ce matin que je ne voulais pas me marier; alors M. le marquis, ma tante Joséphine et M. de La Graponnière lui-même se sont tournés contre moi. Je ne me suis pas rétractée pourtant, mais intérieurement la force m'abandonnait. J'aurais faibli si j'étais restée. J'avais peur, et maintenant je sens bien que je n'élèverai pas une seconde fois la voix. J'ai toujours devant les yeux le visage irrité de mon oncle. Va, toi aussi, Antonin, tu aurais tremblé à ma place!

— Peut-être, répondit-il en réfléchissant. Et, après un long silence, il ajouta : — Ma bonne Clémentine, tu es donc certaine que notre mariage ferait ton malheur?

— J'en mourrais de chagrin, répondit-elle avec un accent profond et en arrêtant sur les yeux d'Antonin ses beaux yeux pleins de larmes.

Il lui serra les mains en soupirant et prêt à pleurer aussi, tant il était touché et attristé de cette douleur dont il ne comprenait pas la cause; puis, se remettant, il dit d'un air de subite détermination : — Ne pleure plus, Clémentine, et sois tranquille; je te promets qu'on ne nous mariera pas malgré ta volonté.

— Ah! mon bon Antonin, mon frère, s'écria-t-elle, je savais bien que je pouvais compter sur toi! Que veux-tu faire?

—Tu le sauras demain; demain soir, ici, répondit-il. Maintenant, dépêchons-nous de nous retirer. J'ai une frayeur mortelle de ta tante Joséphine. Tu sais comme elle a rôdé autour de ta chambre l'autre nuit.

— Oui, et je tremble qu'elle ne soit revenue, dit M[lle] de l'Hubac en se levant précipitamment. Seigneur mon Dieu! à quoi sommes-nous ré-

duits! On veut nous marier par force, et pourtant on nous défend de nous témoigner l'amitié que nous avons l'un pour l'autre, et nous sommes obligés de venir ici en cachette pour parler librement et nous tutoyer à notre aise.

— Comme de vrais amans, dit Antonin avec un léger soupir.

— Ne crois pas cela, lui répondit vivement Mlle de l'Hubac; quand on aime, on a presque peur de se trouver près de l'objet de son amour, on le fuit au lieu de rechercher son entretien; on n'ose lui parler, on tremble à son approche. C'est un bonheur qui est comme une souffrance, et, sans doute, il faut long-temps pour s'y accoutumer.

— Qui donc t'a appris toutes ces choses? demanda le petit baron étonné.

— Je les ai lues quelque part, répondit-elle.

— Moi, je n'ai pas encore trouvé cela dans mes livres, dit Antonin avec une parfaite ingénuité; c'est que M. l'abbé ne me met entre les mains que des ouvrages savans.

Mlle de l'Hubac rentra dans sa chambre presque consolée. Cet entretien avait relevé son courage; elle se fiait aux assurances de son cousin et comptait sur la promesse qu'il lui avait faite d'empêcher leur mariage. Ses prévisions et ses calculs n'allaient pas plus loin; comme toutes les jeunes filles qui font en secret le beau roman de leur premier amour, elle ne songeait à l'avenir qu'avec de vagues espérances, et les désirs, les vœux passionnés de son cœur n'aspiraient à aucune réalité.

La pauvre enfant eut un tranquille sommeil cette nuit-là, et le lendemain à son réveil elle écouta sans frayeur l'horloge qui sonnait dix heures. — Ah! ciel, je n'ai que le temps de m'ajuster un peu, s'écria-t-elle en écartant les couvertures brodées de son lit; vite, vite, Josette, mon déshabillé. Que dirait ma belle tante, si elle savait que je me suis levée si tard aujourd'hui! — Dieu nous garde qu'elle le sache, répondit la suivante en jetant sur les épaules de sa jolie maîtresse une espèce de manteau de toile peinte à larges manches; Mme la baronne est si diligente qu'elle se lève dès que le coq a chanté. Souvent elle se promène dans le château avant qu'il fasse clair.

— Je le sais bien, dit Mlle de l'Hubac; une nuit que je ne dormais pas, je l'ai entendue. Comme la journée doit paraître longue quand on est debout de si grand matin!

— C'est comme M. le marquis, il ne dort jamais, reprit Josette; toute la nuit, ses valets de chambre lui font des contes, ou bien M. de La Graponnière lui tient compagnie, et le soleil n'est pas près de poindre encore qu'il a déjà demandé sa tasse de chaudeau.

Mlle de l'Hubac se disposait à descendre dans la salle verte lorsqu'un coup frappé brusquement à sa porte la fit tressaillir. Josette courut tirer le verrou en chantonnant.

— Ma tante Joséphine! murmura Mlle de l'Hubac presque effrayée.

La vieille fille entra d'un air composé; mais il était facile de s'aper-

cevoir, malgré la tranquillité affectée de son maintien, qu'elle était animée d'une sourde colère. Elle refusa du geste le siége que lui présentait Josette et dit d'un ton solennel : — Vous méritez de grands reproches, mademoiselle...

A ce début, Clémentine, surprise et consternée, se rappela qu'on ne lui avait adressé la veille aucune récrimination, et s'écria avec ingénuité : — Mon Dieu, ma tante, qu'ai-je donc fait depuis hier?

— Ne m'interrompez pas, répliqua durement M[lle] de Saint-Elphège; je viens vous faire savoir que votre désobéissance a déjà porté ses fruits. Au lieu des réjouissances qu'on se promettait ici, il n'y a que trouble et désolation.

— Oh! ma tante, vous m'accablez! murmura Clémentine en baissant les yeux devant le regard irrité de la vieille fille, qui reprit impitoyablement : — Hier, vous avez manqué au respect, à la soumission absolue que vous devez à votre grand-oncle; je viens vous dire de sa part qu'il vous défend de reparaître en sa présence. — Est-il possible, mon Dieu! murmura Clémentine, croyant qu'on allait la renvoyer chez les dames du Saint-Sacrement. Apparemment M[lle] de Saint-Elphège devina sa pensée, car elle ajouta : — Vous ne rentrerez pas au couvent; il y a d'autres moyens de vous ranger à votre devoir; mon oncle a décidé que vous resteriez dans votre chambre, sans recevoir aucune visite, sans qu'il entre chez vous d'autre personne que votre fille de service.

— Je me soumets volontiers à cette rigueur, répondit M[lle] de l'Hubac en s'efforçant de montrer quelque fermeté, quoique son esprit fût tourmenté d'une cruelle inquiétude. Elle supposait tout naturellement que le petit baron venait d'encourir aussi par ses refus la disgrace de son oncle, et qu'il subirait comme elle quelque châtiment rigoureux. Elle réfléchit un moment sur ce qui avait dû se passer; puis, incapable de dissimuler son chagrin et ses craintes, elle s'écria en pleurant : — Et Antonin! mon pauvre Antonin! est-ce qu'on le tiendra aussi prisonnier, mon Dieu!

— Vraiment, vous vous occupez ainsi de lui! dit aigrement M[lle] de Saint-Elphège; que vous importe ce qu'il deviendra? vous avez refusé de l'épouser; eh bien! soyez tranquille, il ne paraîtra pas ici et vous ne le reverrez de long-temps.

A ces mots, elle sortit d'un air indigné, et, tirant sur elle la lourde porte de chêne, elle la ferma en dehors à double tour.

— Me voilà véritablement sous les verrous! s'écria M[lle] de l'Hubac tout éplorée.

— Bah! fit Josette en riant; ne vous tourmentez pas, mademoiselle; est-ce que la porte du cabinet n'est pas toujours ouverte. Je vais, par exemple, me dépêcher de prendre la clé, de peur qu'on ne s'avise de la venir fermer.

Elle y courut en effet, et, revenant aussitôt, elle s'écria en montrant la tige de fer armée d'un formidable panneton et d'un anneau façonné en trèfle : — Voilà, voilà la clé des champs! si l'on pense à me la demander, je dirai que je l'ai perdue.

— Du moins je pourrai monter ce soir à la bibliothèque, pensa Clémentine un peu consolée.

Une heure plus tard, quelque bruit dans la serrure annonça que quelqu'un ouvrait la porte; c'était La Graponnière, lequel entra, suivi d'un valet qui apportait le dîner. Le digne homme jeta sur Mlle de l'Hubac un regard de commisération respectueuse, recommanda à Josette de mettre promptement le couvert et se retira en faisant un profond salut.

— Bonté divine! nous sommes réellement en prison, et voilà notre geôlier! s'écria la fille de service en le suivant des yeux; par bonheur il n'est pas méchant le pauvre brave homme. Allons, mademoiselle, passez à table; voilà une bisque fort appétissante et une bartavelle rôtie dont le fumet me semble merveilleux.

— Je n'ai pas faim, Josette; tu peux dîner, répondit Mlle de l'Hubac les larmes aux yeux, car elle pensait qu'en ce moment M. de Champguérin la cherchait sans doute du regard dans la salle à manger et s'étonnait de son absence. Bien qu'elle fît à chaque instant le ferme propos de souffrir courageusement cette persécution, elle passa fort tristement la journée, et alla vingt fois à sa fenêtre dans l'espérance d'apercevoir de loin le feutre noir d'un cavalier galopant du côté de la Grotte-aux-Lavandières; mais personne ne se montra sur le chemin poudreux, et elle ne vit que les enfans du village, qui s'en revenaient la figure barbouillée d'un jus violet, après avoir dépouillé les ronces de leurs fruits acides.

Vers la tombée de la nuit, on vint lui servir la collation de la même manière que le dîner; mais cette fois, avant de se retirer, le bon vieux La Graponnière lui dit à voix basse et d'un ton pénétré : — Mademoiselle, vous êtes encore à temps peut-être d'éviter de grands malheurs; si vous voulez vous venir jeter aux pieds de M. le marquis en l'assurant de votre soumission, je laisserai la porte ouverte.

Elle fit vivement un geste de refus et dit avec douceur : — Je ne vous en remercie pas moins du fond de l'ame, monsieur de La Graponnière; car je reconnais à votre manière de me conseiller que vous me voulez du bien.

Sur les onze heures du soir, lorsqu'il n'y eut plus aucun mouvement, aucun bruit dans le château, Mlle de l'Hubac se fit ouvrir par Josette la porte du cabinet, et s'engagea d'un pas rapide et le cœur palpitant dans les passages tortueux qui conduisaient à la bibliothèque. Le petit baron l'attendait déjà. La pauvre fille tomba sur un siége, ne respirant plus, et disant d'une voix entrecoupée :

— Enfin, me voici!... quelle journée, Antonin! — Et sans se donner le temps de reprendre haleine, elle ajouta : — Raconte-moi bien vite ce qui s'est passé, et dis-moi, si tu le sais, pourquoi ma tante Joséphine est venue me signifier ce matin l'ordre de rester dans ma chambre.

— Parce que tout est fini, répondit le petit baron, parce qu'on te punit, ainsi que moi, d'avoir refusé ce mariage, résolu depuis long-temps à notre insu par mon oncle.

— Comment? je ne te comprends pas; qu'as-tu donc fait, Antonin? demanda-t-elle avec quelque inquiétude.

— Une chose fort simple, répondit-il, j'ai fait ce que tu as voulu. — Et, s'asseyant auprès d'elle, il ajouta en lui prenant la main : — Te rappelles-tu, Clémentine, qu'un jour tu écrivais à Mlle de Verveilles que, lorsque je serais un homme, tu pourrais compter sur moi? Eh bien! je me suis souvenu de cela, et, quoique tu m'aies dit hier que je n'étais encore qu'un enfant, j'ai résolu de te sauver, si c'était possible, du malheur que tu redoutes tant. Ce matin, j'ai déclaré en présence de mon oncle, de ma mère, de ta tante Joséphine, que je ne voulais pas me marier, je l'ai déclaré fermement et en jurant sur ma foi qu'on ne parviendrait jamais à contraindre ma volonté.

— Grand Dieu! s'écria Mlle de l'Hubac, et qu'a fait alors M. le marquis?

— Il m'a regardé avec des yeux terribles et m'a commandé de rétracter sur-le-champ mes paroles; mais je n'ai pas eu peur de sa colère ni de l'indignation de ta tante Joséphine, qui me faisait des menaces, et j'ai persisté. Mon oncle ne m'a plus rien dit; mais, voyant, pour la première fois de sa vie peut-être, qu'on osait lui désobéir, il est devenu tout blême de fureur. Ma mère, qui jusqu'alors avait gardé le silence, a tenté de l'apaiser; il ne l'a point écoutée, il s'est écrié que je m'étais rendu indigne de lui appartenir, et qu'à mon exemple, tu avais manqué au respect et à la soumission qui lui sont dus; ensuite il nous a traités tous deux d'enfans pervers, de rebelles, et il m'a ordonné de sortir de sa présence.

— Ainsi, te voilà tombé aussi dans sa disgrace, dit tristement Clémentine; sans doute, mon pauvre Antonin, il t'a commandé de rester en prison dans ta chambre?

— Au contraire, répondit le jeune baron, il m'a chassé du château, et m'a défendu de reparaître jamais à la Roche-Farnoux.

— Et où iras-tu, mon Dieu! s'écria Mlle de l'Hubac.

— Ne te mets pas en peine, répliqua-t-il vivement, j'ai un grand projet.

— Mon Dieu! mon Dieu! où iras-tu? répéta-t-elle désolée.

— Ne t'afflige donc pas ainsi, ma bonne Clémentine, répondit le petit baron; va, je suis bien content du parti qu'il m'a fallu prendre; voici comme je me suis décidé : ce matin, en sortant de la chambre de mon oncle, j'ai couru chercher M. l'abbé, et je lui ai fait part de ce qui

venait de se passer. Le digne homme a été un peu troublé en apprenant que M. le marquis me retirait ses bonnes graces et me chassait de la Roche-Farnoux; mais les gens comme lui, les vrais savans, ont une philosophie qui les met au-dessus de tous les événemens, et il m'a dit aussitôt, avec beaucoup de résolution : — Puisque cela est ainsi, monsieur, nous partirons ensemble; allez trouver Mme la baronne, et demandez-lui ses ordres; qu'elle décide où vous devez aller; j'aviserai ensuite, avec vous, sur les moyens de faire le voyage. » Je courus chez ma mère. Oh! ma chère Clémentine, j'avais bien plus d'appréhension de l'aborder, après ce qui venait de se passer, que d'affronter le courroux de M. le marquis et l'indignation de ta tante Joséphine! Heureusement, elle ne m'a point reçu avec un visage irrité. C'est une personne d'un naturel rigide que ma mère, mais elle est juste et généreuse. Au lieu de me faire des reproches, elle a tout de suite cherché les moyens de remédier à la peine où elle me voyait. Lorsque je lui ai dit la détermination de M. l'abbé, elle en a eu une grande joie. — Je serai tranquille ainsi, s'est-elle écriée; partez, mon fils, c'est peut-être un grand bien que vous vous éloigniez d'ici pour un temps. Quand même votre oncle vous aurait, sans retour, ôté son amitié, vos intérêts n'en souffriront pas, puisqu'il me laisse toujours ma part de son héritage. Je vous laisse le maître d'aller où vous voudrez, sous la conduite de M. l'abbé, et vous recommande seulement d'être exact à me donner de vos nouvelles. Après m'avoir parlé ainsi, elle a pris dans son armoire un rouleau de papiers et l'a mis entre mes mains, en me disant que c'étaient les titres du peu de bien qu'avait laissé mon père, et qu'elle entendait que j'en eusse la jouissance dès à présent, et, pour comble de bonté, elle y a joint tout l'argent qu'elle tenait en réserve, en m'ordonnant absolument de le prendre. Je me suis jeté à ses genoux pour la remercier et lui demander pardon de ma désobéissance. Alors elle m'a embrassé en m'assurant de son amitié. Ah! ma bonne Clémentine, j'étais tout joyeux et tout attristé en la quittant. J'ai été retrouver M. l'abbé, et nous avons tout de suite décidé que nous commencerions par voyager dans toute l'Italie.

Tandis que le petit baron parlait ainsi, Mlle de l'Hubac l'écoutait, consternée et le cœur gonflé de chagrin.

— Ainsi donc, tu vas partir, lui dit-elle d'une voix altérée : qui sait, hélas! combien de temps durera ce voyage et quand nous nous reverrons!

— Dans quelques années peut-être, répondit-il.

— Tu me quittes pour si long-temps, juste ciel! mais, après ce voyage en Italie, où veux-tu donc aller encore, mon cher Antonin?

— Je ne sais pas; la terre est si grande! répondit-il gaiement; une fois parti, je suis capable de faire le tour du monde!

— Heureusement que M. l'abbé t'en empêchera, répliqua vivement Clémentine; le digne homme doit aimer son repos, il devient vieux.

— Lui, vieux! interrompit Antonin; il n'a guère plus de cinquante ans; c'est l'âge qu'avait Christophe Colomb lorsqu'il partit pour aller découvrir l'Amérique. D'ailleurs, ne s'est-il pas reposé assez longtemps? songe que, depuis vingt ans passés, il est à la même place.

— Et tes préparatifs de voyage seront bientôt finis? reprit Mlle de l'Hubac en contenant à peine sa douleur, tu partiras bientôt?

— Demain au point du jour, répondit-il avec un soupir.

— Oh! mon Dieu! murmura Mlle de l'Hubac en pâlissant, puis elle fondit en larmes, et, jetant ses bras au cou d'Antonin, elle dit d'une voix étouffée par les sanglots : — Demain!... tu pars... tu t'en vas en Italie, et plus loin encore, peut-être... j'aurai beau te chercher, t'appeler, tu ne me répondras pas, et je ne te verrai plus!... Ah! j'en mourrai de chagrin!... En parlant ainsi, elle cachait son visage sur l'épaule du petit baron et lui serrait les mains comme pour le retenir.

— Ma bonne Clémentine, s'écria-t-il les larmes aux yeux, et en se dégageant doucement de cette étreinte, va, j'éprouve aussi une grande peine de cette séparation;... mais voyons, sois raisonnable, ma chère petite sœur, nous sommes si jeunes tous deux, que nous aurons encore bien des années à passer ensemble quand je serai revenu de mes voyages... Tout ce que j'aurai vu, je reviendrai un jour te le raconter, et je te rapporterai de belles collections d'histoire naturelle...

— Tout cela ne me console pas à présent, s'écria-t-elle en pleurant toujours.

— Écoute, ma bonne Clémentine, tu ne sais pas bien clairement ce que tu veux, reprit le petit baron d'un air triste et attendri; hier, tu disais que notre mariage te ferait mourir de chagrin, et j'ai tâché d'empêcher un si grand malheur. Aujourd'hui tu te désespères parce qu'il faut nous séparer. Que veux-tu donc que je fasse?

— Je n'en sais rien! murmura-t-elle tout éplorée.

— Tu veux que je reste? ajouta le petit baron. — Elle fit un signe affirmatif.

— Pour cela, il n'y a qu'un moyen, dit-il après un moment de silence, c'est de se soumettre à la volonté de nos parens. Moi, j'y consens, car tu es la personne du monde que j'aime le mieux, et je n'ai rien tant à cœur que de te voir heureuse. Pour toi, je renoncerais volontiers à mes projets de voyage autour du monde, à mes collections, à tout. Voyons, Clémentine, veux-tu que j'aille me jeter aux pieds de mon oncle pour lui faire nos soumissions et lui dire que nous consentons tous deux à notre mariage?

Il y a dans toutes les existences humaines un moment suprême où se décide sans retour leur bonne ou leur mauvaise destinée; ce mo-

ment était arrivé pour Mlle de l'Hubac, et la question que venait de lui adresser son cousin était l'appel du sort : elle hésita avant de répondre; mais une voix fatale s'éleva dans son cœur, et ce fut sa mauvaise fortune qui l'emporta.

— Non, mon cher Antonin, dit-elle après un silence, non ce mariage ne doit pas s'accomplir; tu mérites plus de bonheur. Il faut que tu épouses une femme qui t'aimera, non pas plus tendrement que moi, sans doute, mais d'une autre manière. Hélas! que ne nous a-t-on toujours permis cette amitié de frère et de sœur! nous ne serions pas réduits à nous séparer ainsi!

— Je t'écrirai, dit vivement le petit baron; c'est ma mère qui te remettra mes lettres; je l'en ai priée déjà, et elle y a volontiers consenti.

En ce moment, le coq chanta dans une des maisonnettes du village. — Qu'il est tard, mon Dieu! reprit le jeune baron d'une voix triste; je crois que le jour ne tardera pas à paraître.

— Eh bien! nous allons nous quitter, dit Mlle de l'Hubac avec une sorte de tranquillité. Puis, jetant autour d'elle un long regard, elle ajouta : — Souvent je reviendrai ici songer à toi. — Tu auras bien soin de mes collections d'insectes, n'est-ce pas? dit Antonin en se détournant pour cacher les larmes qui lui venaient aux yeux; je te recommande surtout les papillons... — Sois tranquille! fit-elle; — et, après un moment de silence, elle reprit : — Mais pourquoi nous faire nos adieux maintenant? il est impossible que tout soit prêt déjà. Tu ne partiras pas demain matin...

— Non, je ne le pense pas, balbutia-t-il; non sans doute...

Ils se serrèrent la main sans oser se regarder et sortirent ensemble de la bibliothèque. — A demain, dit Mlle de l'Hubac.

— A demain, répéta faiblement le petit baron, et ils se séparèrent. Tous deux savaient bien cependant qu'ils ne devaient pas se revoir; mais le courage leur avait manqué pour se faire leurs derniers adieux.

Clémentine rentra dans sa chambre d'un pas chancelant, et se hâta d'ordonner à Josette de s'aller coucher. Lorsqu'elle se trouva seule enfin, au lieu de se mettre au lit, elle traîna un fauteuil près de la fenêtre et s'assit, la tête inclinée, les bras ramenés sur sa poitrine, dans l'attitude d'une morne et douloureuse attente. Elle était certaine qu'Antonin partirait au jour naissant, et elle voulait du moins l'apercevoir une fois encore pour lui envoyer du fond de l'ame ce dernier adieu que sa bouche n'avait osé prononcer.

Le reflet d'une lumière sur la terrasse du château annonçait qu'on veillait encore dans l'appartement de la baronne, et les bruits soudains, les éclats de voix qui s'élevaient de temps en temps du côté des remises, faisaient comprendre à Mlle de l'Hubac que les gens achevaient les pré-

paratifs du départ. Elle tressaillait alors, et, l'ame navrée de douleur, elle regardait le ciel avec une muette expression d'angoisse et de prière.

L'heure redoutée approchait pourtant; les étoiles s'éteignaient dans les profondeurs infinies, et le firmament devenait d'un pâle azur; bientôt une lumière rose baigna l'horizon et acheva de dissiper les froides ombres de la nuit; déjà de légères colonnes de fumée s'élevaient en tournoyant au-dessus des toits du village; les ménagères diligentes caquetaient sur leur porte, et les paysans prenaient, le bissac sur l'épaule, les sentiers qui conduisaient aux champs.

Alors Mlle de l'Hubac quitta son siége et vint s'agenouiller devant la fenêtre. De cette place, elle ne pouvait apercevoir ni la grande cour ni la porte principale; mais elle voyait distinctement le chemin qui passait au-delà des remparts. Un sourd fracas ne tarda pas à se faire entendre dans l'intérieur du château; on ouvrait les portes, et il semblait qu'une cavalcade défilait lentement au dehors.

Mlle de l'Hubac se releva alors, les mains jointes, les yeux fixés sur le chemin, et presque aussitôt les voyageurs parurent. Antonin et l'abbé Gilette descendaient à pied la Roche-Farnoux, le bâton à la main comme des pèlerins, et un livre sous le bras comme des savans qui partent pour explorer le monde. Les mulets chargés de leur bagage et les chevaux qui devaient leur servir de monture jusqu'à la ville prochaine venaient ensuite, conduits par des valets.

— Adieu, mon meilleur ami! murmura Clémentine tout en larmes; adieu! que le ciel te protége et te guide toujours!

Au moment où la petite troupe disparaissait dans le creux du chemin, une voix s'éleva au milieu du silence de cette heure matinale; c'était celle d'un pauvre paysan qui bêchait sous les murs du château en chantant avec des modulations plaintives la vieille chanson :

Le fils du roi s'en va chassant,
Avec ses pistolets d'argent!
Seyons-nous à l'ombre, ma blonde,
Seyons-nous à l'ombre des bois!
. . . .

Ce chant mélancolique retentit dans le cœur de Mlle de l'Hubac. — Il s'en va! il s'en va! répéta-t-elle sans détourner ses regards du chemin désert. Oh! mon noble Antonin, mon généreux ami, mon frère! te reverrai-je jamais!...

Mme CHARLES REYBAUD.

(La troisième partie au prochain n°.)

L'ÉMIGRATION

ET

LA DÉMOCRATIE POLONAISES.

I. — *Le Débat entre la révolution et la contre-révolution en Pologne*, par quelqu'un qui ne dit que ce qu'il pense, mais qui ne peut pas dire tout ce qu'il pense (L. Mieroslawski). — Leipzig, 1848.

II. — *De la Russomanie dans le grand-duché de Posen*, par Eugène de Breza. — Berlin, 1846. [1]

Après l'explosion manquée de 1846, les provinces polonaises de l'Autriche et de la Prusse ne reprirent pas tout de suite leur immobilité silencieuse; il y eut en elles une sorte de convulsion et comme un soubresaut de douleur qui parut un instant les jeter aux bras de la Russie. C'était un mouvement sans profondeur, mais violent et bruyant. Les massacres de la Gallicie avaient exaspéré tout ce qui survivait; on se sentait à Posen plus dégoûté, plus froissé que jamais par les sourdes tracasseries du régime prussien. Des têtes égarées voulurent en finir

(1) J'ai notamment consulté pour ce travail une série d'articles très remarquables qui ont paru dans la *Gazette allemande* de Heidelberg, à dater du mois d'août 1847. Je n'ai rencontré nulle part plus de faits recueillis avec plus d'impartialité.

par quelque brusque et vaste vengeance. Il ne fut plus question que d'offrir la Pologne en holocauste aux Russes pour faire pièce aux Allemands.

Un seigneur gallicien écrivait alors au prince de Metternich l'étrange provocation dont nous avons nous-même ici parlé (1) : « Le massacre de nos frères, disait-il, sera transmis de génération en génération par nos récits domestiques, par les chants de nos bardes, et, jointe aux souvenirs de tant d'autres cruautés autrichiennes, cette tradition roulera comme un tonnerre parmi les nations slaves. Imaginez-vous donc que la Providence ne fera point surgir celui qui s'emparera de toutes ces haines, de toutes ces malédictions, et qui, attelant à son char ces furies éternelles, les lancera contre vous sur la route du destin? Les pas du vengeur sont-ils si loin du seuil de votre porte? Est-il si loin de nous celui à qui il sera donné de réunir les membres épars des populations slaves, immenses matériaux d'une construction nouvelle? » Et ce redoutable architecte dont on prétendait habiter et remplir l'édifice, on le nommait sans honte et sans ambage; on aspirait fièrement à l'honneur d'être sujet moscovite, « parce qu'un Romanoff était trop bon gentilhomme pour laisser, même parmi ses ennemis, assommer ses semblables. »

A Posen, cette soudaine conversion n'était ni moins bizarre, ni moins éclatante. Ce fut pour l'appliquer aux Posnaniens qu'on inventa le mot de *russomanes*. Un Polonais du grand-duché, qui eût fait office de bon patriote s'il n'avait encore été meilleur Prussien, M. Eugène de Breza, combattit de front cette manie déplorable dans un pamphlet aussi curieux qu'énergique. « Les mêmes gens, racontait-il, les mêmes qui, il y a six mois, criaient au Néron et maudissaient la Russie, qui niaient obstinément la communauté d'origine des Russes et des Polonais, qui prouvaient savamment que chez les Russes l'élément mongol avait détruit le type slave, ces gens-là s'extasient aujourd'hui au seul nom de l'autocrate du Nord; ils boivent à sa santé dans les verres qu'ils vidaient naguère à sa fin prochaine; ils s'attendrissent sur la fraternité des races slaves; ils prônent la fermeté virile du régime tsarien, qui traite les maladies politiques par la glace et tranche dans le vif. »

Une aberration si choquante ne pouvait pas durer. Il suffisait de quitter Lemberg ou Posen pour Varsovie ou pour Vilna, il suffisait de regarder vers la Pologne russe pour n'avoir plus l'envie de lui ressembler. Tant que les *russomanes* se cachaient derrière la grande théorie de l'unité slave, ils séduisaient encore par l'appât de ce beau rêve; ils auraient enveloppé tout le monde avec eux dans ces nuages menaçans d'où ils allaient tirer une Jérusalem nouvelle qui régnerait un jour sur la vieille Europe; mais, aussitôt qu'ils prononçaient le nom russe, le

(1) Voyez la livraison du 15 août 1846.

charme était rompu. Quelque penchant qu'on eût « pour ces limbes mystérieuses et redoutables du panslavisme, » il y avait de quoi reculer quand on découvrait le colosse moscovite assis dans leurs ténèbres comme le Satan de Dante au fond des cercles de l'enfer. Tous les intérêts, tous les instincts, se soulevaient d'horreur. Le gros des propriétaires posnaniens, la lente et lourde armée des indifférens et des neutres, qui se traîne ordinairement à la remorque de la jeune Pologne, regimba contre cette autre espèce d'agitateurs; le plus vulgaire bon sens se révoltait chez les plus mous. Puis, exhorter le paysan à devenir russe, c'était lui demander s'il serait aise qu'on l'enrôlât pour le Caucase, comme son voisin de la Mazovie. Enfin tout ce parti qui a voulu s'appeler la *démocratie* dans le pays des gentilshommes, cet héroïque parti toujours debout, même après le désastre de sa conspiration avortée, s'attaqua passionnément à la *russomanie*. Il la dénonça comme un crime de lèse-nation, et mit le crime à la charge des aristocrates. C'est contre la *Lettre du Gentilhomme gallicien* que Louis Mieroslawski a lancé de sa prison ce fougueux réquisitoire publié tout récemment par les presses de Leipzig; c'est contre l'aristocratie qu'il retourne ce trait empoisonné, que l'aristocratie aurait, à l'en croire, dirigé de ses propres mains contre la patrie polonaise. « Pour chercher, s'écrie-t-il, un pacte d'alliance entre la Pologne ét la Russie, pour le déchiffrer dans l'apparition des Tcherkesses et des Cosaques à Cracovie, le yatagan au poing et le rire du diable sur les lèvres, il fallait une aristocratie bannie de la cité nationale, incapable de mourir avec dignité ou de vivre avec esprit. »

La *russomanie* a donc échoué, tout au moins jusqu'à présent, soit en Gallicie, soit à Posen : elle a échoué devant la répulsion des masses, devant la répulsion plus vive encore du parti qui apporte le plus d'audace dans son patriotisme. Ce délire passé, comme passe le délire d'une fièvre, les esprits sont retombés sur eux-mêmes, et, face à face avec la situation, ils ont été saisis non plus d'angoisse, non plus de colère, mais d'une mortelle tristesse qui les a détendus.

Ce serait aujourd'hui là, dit-on, un autre mal à guérir, un accès de faiblesse qui, si l'on ne s'en tirait, aurait bientôt relâché toutes les fibres nationales. Déjà presque on s'abandonnerait à la tutelle de l'étranger, tant on s'exagère sa propre impuissance, et l'on aurait un tel besoin de repos qu'on tâcherait même de ne plus se souvenir. Cette langueur a particulièrement gagné la Gallicie. Le contre-coup des massacres se sent encore dans la malheureuse province; l'ordre social étant si rudement ébranlé, qu'il faut s'occuper avant tout de le rétablir, la noblesse polonaise est bien obligée de s'entendre avec la bureaucratie autrichienne pour s'employer utilement. Le dommage serait que, dans ce compromis trop nécessaire, elle eût plus que de raison sacrifié l'avenir et se fût livrée sans réserve. Quant aux Polonais de Posen, ils

semblent tristement déconcertés par le rôle trop médiocre auquel la plupart de leurs compatriotes se sont résignés devant la haute cour de Berlin. Ce gigantesque procès pouvait être une glorification vivante de leur nationalité, si tous avaient compris l'exemple de leurs chefs; mais, pendant que Mieroslawski, Liebelt et quelques autres confessaient avec éclat leur foi patriotique, l'immense majorité des accusés se renfermait dans un système de dénégations puériles et rétractait ses premiers aveux en alléguant des prétextes d'écolier. La grandeur de la cause s'est ainsi trouvée diminuée par la petitesse de la défense, et, à la suite de ces débats monotones, il n'est guère demeuré, dans le pays qu'ils intéressaient le plus, qu'une impression pénible et mauvaise, de la fatigue en place d'enthousiasme.

Au milieu de cette lassitude, à mesure que la procédure publique déroulait l'histoire de cette insurrection méditée si longuement et si vainement essayée, beaucoup ont fini par douter de la vertu qu'auraient jamais leurs efforts; beaucoup se découragent. La pire désolation qui puisse frapper leur patrie, ce serait pourtant celle-là; les peuples ne tiennent pas plus que les individus contre le découragement. Dans cette guerre sans fin de la vie, le jour où l'on est vaincu, ce n'est pas le jour où l'on tombe sanglant sur l'arène, ce n'est pas le jour où l'on en sort pour panser sa blessure; c'est le jour où l'on désespère d'y rentrer, ce sombre jour où l'esprit languissant, le cœur affadi, le corps énervé, ne savent plus obéir aux aiguillons émoussés de la volonté mourante. Homme ou peuple, on périt alors sans remède, si l'on ne se ressaisit point soi-même par un dernier élan de sa conscience. Il faut le dire le plus haut que nous pourrons, la Pologne trouvera bien encore en elle toute la force dont elle a besoin pour cet élan suprême. Ce n'est point ici le langage d'un consolateur banal, c'est l'expression sérieuse d'une conviction profonde.

Je veux raconter les faits où j'ai puisé, pour ma part, cette conviction dont je suis plein; c'est en les rassemblant qu'elle m'est venue. L'histoire que j'y cherchais, je l'avouerai, c'était l'histoire d'une agonie; à chaque pas, j'y ai rencontré les promesses d'une résurrection. J'imaginais en commençant qu'il n'y avait plus là qu'à recueillir les saintes reliques d'une nationalité expirante; je me suis bientôt aperçu que tout cela vivait. Si laborieuse que cette vie soit toujours, elle est d'autant plus intense qu'elle est plus concentrée. Pour la ranimer, pour la prolonger, pour la répandre dans toutes les veines du corps social, pour restaurer ainsi ce grand corps mutilé pendant des siècles, il en doit coûter plus d'efforts que nous ne pourrions seulement le supposer au sein de cette existence facile dont notre civilisation nous gratifie. Ces efforts ne seront pas toujours malheureux. Je choisis exprès ce moment de défaillance que la Pologne semble aujourd'hui traverser pour

dire tout ce qu'elle a d'énergie vitale. Si, parmi ces cœurs trop abattus, il en était un seul qui goutât quelque soulagement à voir cette patrie, dont il désespère trop vite, inspirer encore au loin une si ferme confiance, ce ne seraient point ici des pages perdues.

On sait ce qu'a duré le soulèvement polonais de 1846 et le peu qu'il en a coûté aux Allemands pour le réprimer; on ne sait pas combien était grande la force qui s'est elle-même paralysée devant eux en s'employant mal. La justice prussienne a réuni dans l'acte d'accusation qu'elle a publié tous les détails qui se rapportaient le plus immédiatement à l'exécution du complot de Posen; elle ne pouvait donner une idée du long travail dont ce complot n'était qu'un accident. Il ne faut pas juger de l'avenir de la Pologne par le mauvais succès d'un mouvement prématuré; il faut en juger par l'énergique patience qui a enfanté les principes au nom desquels ce mouvement lui-même s'est produit. Là vraiment est la révolution, et bien plus sûre, bien plus féconde que ne l'aurait faite une victoire gagnée sans le concours de ces principes, dont nulle puissance n'empêchera l'avénement.

L'insurrection de 1830 n'avait qu'un cri : le rétablissement de l'indépendance nationale; c'était vouloir la fin sans aviser aux moyens. L'insurrection de 1846, en même temps qu'elle déclarait la guerre à l'étranger, promettait au peuple affranchi l'égalité des droits et la réforme de la propriété. C'était beaucoup oser à la fois, et cette audace paraîtrait insensée si l'on était réduit, pour l'expliquer, aux imputations calomnieuses de l'Autriche ou aux manifestations incohérentes des dictateurs de Cracovie. Elle était pourtant la simple conséquence d'une propagande de quinze ans qui avait fini par convertir ou par soumettre à sa plus essentielle doctrine toutes les fractions de la Pologne émigrée, et qui, dans le pays même, tenait la haute main sur toute l'agitation. Le tort de cette propagande, un tort qui lui vint des circonstances plus encore que de sa volonté, ce fut d'avoir précipité les événemens sans compter avec l'état des esprits, d'avoir devancé le temps, d'avoir inscrit sur son drapeau, le jour où elle prit les armes, une devise de fraternité trop sublime pour l'intelligence attardée de ceux qu'elle appelait à sa suite. C'est justement comme cela que périssent les martyrs; mais c'est aussi comme cela que les idées se fondent : il n'y a plus personne en Pologne qui puisse désormais inventer de restaurer la patrie sans en émanciper tous les enfans. Les paysans de Posen ont abandonné ou livré leurs seigneurs, les paysans de la Gallicie les ont égorgés, et de la folie de ces bourreaux, du sacrifice de ces victimes, il est découlé pour la Pologne entière une leçon plus éclatante que si toute l'éloquence du monde l'avait mise en paroles : c'est qu'il faut faire des citoyens avec les paysans.

On n'en était guère à de pareilles pensées en 1830, et, quand on

mesure tout le chemin que les défenseurs de la nationalité polonaise ont depuis lors parcouru dans leurs doctrines, il est impossible de ne pas rendre hommage aux pionniers généreux qui ont frayé la route. Cet hommage appartient d'abord et par excellence à la *Société démocratique*. Je ne dissimulerai ni les excès ni les erreurs qui ont gâté sa conduite; mais, malgré les unes et malgré les autres, il est évident que la Pologne lui doit l'impulsion la plus efficace qui ait encore contribué au développement de son avenir. Les faits sont là pour en témoigner, des faits peu connus dont il est maintenant permis de révéler l'histoire.

Qu'on se reporte seulement dans la Pologne de 1830, qu'on se rappelle la situation morale du pays, soit à la veille, soit au lendemain de la révolution : il deviendra plus facile de saisir la situation présente, parce qu'on aura la conscience plus claire du grand changement qui s'est accompli. En 1830, on comptait deux partis à Varsovie, deux partis encore intérieurement subdivisés, mais sans qu'aucune de leurs branches eût pris ce nom de *démocratie* qui devait plus tard apparaître sur la terre d'exil. Il y avait le parti du mouvement et le parti stationnaire, le premier recruté surtout dans les rangs de la petite noblesse, l'autre formé par la noblesse supérieure. Le premier, nourri dans les écoles militaires de Varsovie et dans l'université de Vilna, sympathisait d'autant plus volontiers avec le paysan et le bourgeois, qu'il vivait en défiance perpétuelle des hauts seigneurs, des *pany*. Ces sympathies néanmoins ne se précisaient point assez pour aboutir à quelque résultat pratique et fortifier réellement ceux qui les ressentaient. On protestait à Vilna contre les tendances brutales de l'oppression moscovite en s'adonnant avec ardeur aux études libérales, en s'appropriant les œuvres de la science allemande. Goluchowski enseignait la philosophie de Fichte et de Schelling, Lelewel initiait ses élèves aux recherches de Niebuhr et de Heeren, Mickiewicz s'inspirait alors de Schiller et de Goethe. Ces nobles travaux servaient sans doute à relever les ames, mais il s'en fallait qu'ils assurassent un but positif à leur activité; aussi, des deux groupes qui constituaient le parti du mouvement, pas un n'était prêt pour aborder sérieusement l'œuvre publique de la régénération. Les *nationaux* n'avaient autre chose en tête que de chasser le tsar, et, comme on disait, de balayer le pays, sans plus s'inquiéter de ce qui suivrait. Les *républicains* endossèrent ce nom-là parce que les Russes le détestaient; mais ils n'étaient fixés sur aucune forme de république : tout leur républicanisme était proprement le désir qu'ils avaient d'abolir le servage et de généraliser l'insurrection au lieu de la renfermer dans les limites de la Pologne de 1815. Hors ce double point, il ne restait plus chez eux que du vague, et ce vague de leurs idées, encore aggravé par le caractère irrésolu de Lelewel, qui les commandait,

fit tomber le pouvoir de leurs mains dans la nuit même où ils l'avaient conquis à l'assaut du Belvédère.

Le pouvoir échut aux différentes nuances du parti stationnaire : ce n'était pas celui-là qui était capable de rendre à la nationalité polonaise cette large base qui lui manquait, d'associer le peuple entier dans un même effort en réparant des iniquités séculaires, de sauver enfin la patrie en multipliant les citoyens. Parmi les *stationnaires* venaient d'abord les ultras de l'aristocratie, qui prétendaient garder sur leurs paysans tous les droits d'autrefois, et sacrifiaient sans scrupule les plus glorieuses espérances à leur aveugle cupidité de propriétaires. Venaient ensuite les généraux, ceux qu'on appela les *prétoriens*, des officiers de l'école impériale qui n'avaient pas de foi dans la vertu des élans populaires, qui comptaient pour rien des soldats sans uniforme, et ne voulaient point par conséquent porter la guerre en dehors du royaume de Pologne, parce qu'en en sortant, ils n'auraient plus trouvé d'armée de ligne à commander. Enfin les *constitutionnels* admettaient bien l'affranchissement des serfs, mais à la condition qu'on y procédât en détail, avec des mesures successives, et, d'autre part, trop scrupuleux observateurs d'une légalité qu'il était alors moins périlleux de violer que de maintenir, ils voulaient limiter l'insurrection aux sept provinces qualifiées de royaume dans le congrès de Vienne; ils voulaient se couvrir du nom de Nicolas roi de Pologne pour combattre Nicolas empereur de Russie.

Ni le parti stationnaire ni le parti du mouvement ne pensaient donc alors à commencer la révolution politique par une révolution sociale; ni l'un ni l'autre ne dépassaient guère la constitution du 3 mai 1791, et, si des deux côtés les plus éclairés voulaient, soit progressivement, soit en un coup, supprimer le servage, il n'en était point qui, poussant plus loin cet essai de réforme, en fissent la base même d'un système entier d'émancipation nationale. C'était dans l'exil que les esprits devaient s'ouvrir, embrasser une idée plus large de la patrie, et mieux comprendre le vrai rôle des patriotes.

L'émigration a toujours été pour la Pologne un apprentissage salutaire. Les premiers Polonais qui émigrèrent en accompagnant Stanislas Leckzinski se façonnèrent, chez nous, à ces idées de monarchie régulière qui se produisirent un instant chez eux dans la constitution du 3 mai. Ceux qui, après la chute de Kosciuzko, vinrent grossir les armées de la république française, sous les ordres de Dombrowski, furent formés en même temps par cette héroïque discipline et à l'habitude de la victoire et au sentiment de la fraternité. Le nom de *frère* (*bracca*), dont les gentilshommes n'usaient jusque-là qu'entre eux, s'appliqua désormais à quiconque portait les armes. Mettant tout son espoir dans cette

éducation guerrière qui s'accomplissait sur les champs de bataille d'Italie, la Pologne chanta long-temps l'hymne des légions : « Marche, Dombrowski, marche de l'Italie sur la Pologne! Bonaparte doit nous apprendre à vaincre. » L'émigration de 1831 était destinée à répandre sur le sol national des semences bien autrement fécondes : la précipitation désolante avec laquelle on a tenté de moissonner avant l'heure n'empêchera pas ces germes impérissables de mûrir en leur saison. L'émigration de 1831 aura réellement inauguré les principes nouveaux des sociétés modernes au plus profond de la vieille Pologne féodale.

Cette direction, qui allait être si puissante, ne marqua cependant pas tout de suite. Les partis gardèrent d'abord dans l'exil les tendances trop étroites et trop diverses qui avaient déchiré la Pologne renaissante : ils restèrent à Paris ce qu'ils avaient été sur la Vistule. Les gens du mouvement, *nationaux* et *républicains*, se liaient avec la *jeune Allemagne*, avec la *jeune Italie*, avec la *jeune Europe*, dépêchaient des émissaires, et, disant toujours qu'ils se tenaient prêts, attendaient toujours pour savoir à quoi. Les *prétoriens*, le général Rybinski à leur tête, méditaient sans cesse quelque coup de main pour sauver l'honneur de leurs armes. Les purs *aristocrates* ramassaient tout l'argent qu'ils pouvaient, afin de tenir leur rang dans le monde, et, se donnant comme la seule partie saine de la nation, ils passaient le temps à déplorer la folie des jacobins, qui avaient déconcerté leurs plus sages projets. Les *constitutionnels* persistaient encore à faire de la diplomatie.

Chacun suivait ainsi sa route. Le prince Adam Czartoryski, dont la vie avait été remplie par toutes les grandes affaires de l'Europe, dont la longue expérience, dont l'admirable honnêteté attiraient naturellement le respect de la jeune génération des hommes d'état, le prince Czartoryski ne pouvait croire qu'il ne rendît point à son pays les services les plus efficaces rien qu'en négociant avec les cabinets. Et, de fait, il est sorti de cette politique infatigable une idée neuve et sérieuse, la création d'un panslavisme polonais libéral et humain qui paralysât, chez les Slaves du midi, les manœuvres incessantes du panslavisme barbare des Russes. C'était là certainement une voie vers la délivrance, mais c'était aussi s'acheminer de bien loin. Le vertueux patriote qui avait toujours dirigé le parti contraire au prince Adam n'était pas non plus lui-même un homme d'action immédiate et spontanée. Joachim Lelewel a servi grandement la cause de la nationalité. Sorti de souche rustique, il a toujours gardé une véritable tendresse pour le paysan; professeur à Vilna, il enflammait la jeunesse par des leçons dont Mickiewicz l'a si magnifiquement remercié dans ses vers; historien enfin, il a vengé la Pologne des dénigremens de la science allemande, et réclamé pour son pays, dans l'ordre des nations et des destinées humaines, une place plus honorable que celle qu'on lui voulait laisser. Malheureusement, avec

tous ces mérites, Lelewel n'a jamais eu le don qui fait les hommes publics, le don d'agir. Il ne l'avait pas plus dans l'émigration qu'il ne l'avait eu sur le terrain révolutionnaire. Stoïcien indomptable, Lelewel vit encore à Bruxelles, blanchi par l'âge et tout courbé, pauvre et portant la blouse, refusant les subsides du gouvernement belge, et gagnant son pain à donner des leçons; mais cette fière vertu, qui honore son caractère privé, ne hâtait point d'un jour l'affranchissement de sa patrie. Il adressait des proclamations à la France, à l'Italie, à la Hongrie, à l'Allemagne; il fondait des clubs; il étudiait la numismatique du moyen-âge : les maîtres de la Pologne auraient dormi plus tranquilles s'ils n'avaient jamais eu affaire à d'autres ennemis.

Il en vint un enfin dont la pensée, plus vaste et plus hardie, devait imprimer un mouvement régénérateur à toute la propagande polonaise et donner le secret d'atteindre au cœur la mère patrie. Maurice Mochnacki publia l'*Histoire de la révolution de Pologne*. Ce livre contenait toute la substance des principes dont la *Société démocratique* s'est armée.

La vie de Maurice Mochnacki avait été une vie de dévouement. Divisés par la fureur des factions, adversaires souvent acharnés, les champions de la liberté polonaise se sont tous pourtant ressemblés par un trait commun: ils ont eu tous au fond de l'ame un même amour pour leur pays, ils ont aimé leur pays plus qu'eux-mêmes, et l'on n'assiste point sans émotion au noble spectacle de ces existences généreuses. Né en Gallicie, Maurice Mochnacki avait gémi de bonne heure sur l'oppression des paysans. Il était initié aux sociétés secrètes de Varsovie; emprisonné comme suspect, condamné à bêcher avec les forçats le jardin de ce Belvédère qu'il devait enlever en 1830 à la tête de l'insurrection, battu et torturé sans qu'on pût lui arracher un mot, Mochnacki voulut cependant à la fin reconquérir la liberté. L'oppression conduit nécessairement les opprimés à se faire, vis-à-vis de leurs tyrans, une autre morale que la morale ordinaire. Sous le coup de persécutions effroyables, le mensonge et l'hypocrisie sont devenus plus d'une fois les ressources avec lesquelles le patriotisme a trompé la rage stupide des bourreaux. Mochnacki joua le repentir et même la trahison; il écrivit pour ses geôliers un mémoire hostile à la Pologne. A peine sorti du cachot, il donnait le signal de l'insurrection dans la nuit du 29 novembre. Républicain tout ensemble énergique et modéré, inquiet de la direction que les aristocrates avaient prise, plus inquiet encore des menaces de l'anarchie, il s'efforça dès l'abord d'engager la révolution dans une arène assez vaste pour qu'elle y pût en quelque sorte d'elle-même dominer le désordre et pousser son gouvernement. Il voulait que l'autorité publique ne restât pas exclusivement aux mains des magnats, que l'on abolît le servage, que l'on donnât des terres aux paysans, que

l'on soulevât les masses et qu'on allât insurger toute la Pologne russe: c'était là le programme quotidien du journal qu'il publiait. Dénoncé par ses ennemis comme un espion russe, lorsqu'on eut trouvé dans les papiers du grand-duc Constantin le mémoire écrit pendant sa captivité, Mochnacki tira des soupçons populaires une vengeance héroïque. Il quitta la plume pour l'épée, et, refusant le brevet d'officier, il alla se battre comme simple soldat dans les champs de Grochow, de Wawer et d'Ostrolenka. Couvert de blessures, rapporté mourant à Varsovie, il travaillait encore sur son lit de douleur à guider par ses conseils les derniers momens de la révolution. Quand Varsovie tomba, il prit le chemin de l'exil, et ce fut là qu'il publia ce livre dont la nouveauté produisit un effet si puissant sur l'émigration. Il ne l'avait point encore terminé lorsqu'il finit à Auxerre, en 1834, une vie cruellement éprouvée.

L'ouvrage de Mochnacki reposait sur une pensée fondamentale qu'il entourait le premier d'une si éclatante lumière. — D'autres nations, disait-il, peuvent chercher et trouver leur salut dans des changemens politiques; ce ne serait point assez pour sauver la Pologne, parce que le mal de la Pologne est un mal social. Il ne faut imputer nos désastres ni à un parti quelconque, ni à une forme quelconque de gouvernement; ils découlent de la société même telle qu'elle est constituée avec une noblesse investie de tout et des paysans déshérités de tout. Nous n'avons pas le droit de nous rien reprocher les uns aux autres; il n'est personne parmi nous qui ait su bien vouloir ou bien voir. Les *républicains* eux-mêmes se jetaient dans une impasse en affranchissant les serfs sans leur octroyer la propriété; il n'y a qu'une manière de faire des paysans libres, c'est de faire des paysans propriétaires, et non point des prolétaires misérables. Tous les partis doivent donc avouer leurs erreurs et mettre en commun pour l'avenir l'expérience du passé. Ils doivent affirmer en principe que la révolution échouera toujours sur le sol de la Pologne tant que son mobile le plus clair ne sera point l'intérêt des classes opprimées; ils doivent tenir pour des insensés, pour des criminels, ceux qui tenteraient rien avant que ce principe fût devenu la chair et le sang du peuple entier; ils doivent par conséquent prêcher d'urgence, non pas seulement les devoirs généraux de tous les patriotes envers la patrie, mais surtout les devoirs particuliers des propriétaires envers les paysans.

Mochnacki plaçait ainsi la question nationale sur un terrain où en aucun temps les défenseurs de la nationalité polonaise ne l'avaient encore portée. Le progrès social avait été jusqu'ici subordonné à la conquête de l'indépendance politique; Mochnacki subordonnait, au contraire, l'affranchissement de l'état à la réformation de la société. Selon lui et selon la vérité, l'état polonais avait disparu du nombre des états

modernes, parce que la société polonaise était restée trop en dehors des lois auxquelles obéissent désormais toutes les sociétés. La Pologne ne reviendrait donc à son rang parmi les nations qu'après s'être rajeunie et comme retrempée dans la pratique bienfaisante du régime qu'elles ont toutes accepté. Telle étant la règle nouvelle assignée dorénavant à la propagande révolutionnaire, celle-ci dut d'abord se régénérer pour entamer à nouveau la régénération de la patrie. La *Société démocratique* se voua, dès son origine, au service de cette grande conception. Qu'elle ait souvent, à force de violence, dépassé le but marqué par Mochnacki, qu'elle ait attaché une prédilection trop exclusive au nom trompeur et dangereux de république, qu'elle ait négligé dans l'entraînement des théories l'exacte mesure du possible, c'est justice de lui faire tous ces reproches; mais en voyant la constance avec laquelle, pendant quinze ans, elle a propagé sans relâche l'idée-mère d'où elle émane; en comptant les sacrifices qu'elle s'impose, les soldats, les héros qu'elle fournit à sa cause; en retrouvant jusque dans l'esprit de ses plus obstinés adversaires l'influence de ses exemples et la trace certaine de son autorité, on ne saurait se refuser à croire que la révolution sociale ne s'accomplisse un jour ou l'autre sur cette terre où tant d'efforts l'appellent; on ne saurait admettre que ce pays lui-même soit un pays condamné, quand il possède encore des fils si admirables; on ne saurait s'empêcher de redire, avec l'hymne des légions de Dombrowski : Non, la Pologne n'est pas perdue!

Fondée à Paris le 17 mars 1832, la *Société démocratique polonaise* obéit à un comité de centralisation qui a été successivement transféré de Paris à Poitiers, et de Poitiers à Versailles. L'acte d'accusation élaboré par la justice prussienne représente très fidèlement le mécanisme organique de cette société formidable; il la suit dans les différentes phases de son histoire depuis 1832 jusqu'à l'époque où éclata le complot de Posen. Ce qui convient le mieux ici, c'est de donner un aperçu des doctrines qu'elle a dès l'abord inaugurées.

Régulièrement systématisées par le comité de centralisation, ces doctrines se résumaient en trois points capitaux qui étaient comme autant d'articles de foi gravés dans le cœur des *démocrates :* liberté pour tous et possibilité pour tous de réaliser la liberté; — pour tous, égalité des devoirs et des droits; — participation de tous les Polonais à la délivrance de la patrie commune. Le moyen d'arriver à la liberté, c'était d'abolir le servage et de donner aux paysans affranchis une part suffisante dans la propriété du sol. Le moyen d'introduire l'égalité, c'était d'établir une république sur le modèle américain. Le moyen d'intéresser tous les Polonais à la guerre de délivrance, c'était de proclamer la restauration de la Pologne dans ses frontières de 1772.

De ces trois points, le premier était évidemment le seul qui constituât

la nouvelle base révolutionnaire, le seul qui n'eût contre lui, quant au principe, que les préjugés ou les passions égoïstes, le seul sur lequel la propagande pût arriver immédiatement à une action efficace. Ce point-là gagné dans les esprits, il s'opérait en Pologne une rénovation morale dont l'importance effaçait toute celle que pourraient jamais avoir les remaniemens de territoire ou les changemens politiques. Qu'il y eût une Pologne républicaine ou monarchique, une Pologne de quatre, de douze ou de vingt millions d'ames, le résultat n'était ni aussi grand ni aussi durable que s'il y avait, en quelques limites et sous quelque forme que ce fût, une Pologne peuplée de paysans propriétaires, de paysans citoyens. Là vraiment s'asseyait la démocratie sur une terre enfin cultivée par des mains libres et possédée par ses cultivateurs. Ce fut, au contraire, une erreur regrettable de la *Société démocratique* d'identifier la démocratie avec la république, et, au moment où elle aspirait surtout à modifier le fond de la société, de prendre une espèce particulière d'institutions politiques pour une formule absolue de progrès social. Séduite par les déclamations des amis les plus violens, sinon les plus éclairés, qu'elle eût dans l'exil, elle adopta les argumens des partis extrêmes contre la royauté constitutionnelle et contre les classes moyennes; elle perdit ainsi une portion de ses forces, elle perdit des sympathies dont le concours lui aurait été précieux, pour la vaine satisfaction de promulguer des théories dont rien n'était encore applicable. Les *démocrates* l'avouaient eux-mêmes, puisqu'ils ne pouvaient, dans leurs plans, arriver en Pologne à cette république idéale sans passer un temps indéterminé sous le régime de la dictature. Était-ce donc la peine de tant batailler pour savoir si la Pologne serait ou ne serait pas monarchique?

Ils devaient d'ailleurs tomber dans une contradiction toute semblable au sujet du troisième article de leur catéchisme révolutionnaire. Ils avaient sans doute raison quand ils professaient que la Pologne déchue par elle-même devait se relever à elle seule, quand ils ne voulaient compter pour sa résurrection ni sur la mésintelligence des gouvernemens, ni sur la sympathie des peuples, quand ils déclaraient avec une noble énergie, avec une claire conscience de la vérité, que l'initiative d'une émancipation nationale n'appartient jamais qu'à la nation opprimée; mais ils avaient tort d'imaginer qu'ils pourraient, en frappant du pied, faire lever tout de suite vingt millions d'ames, et, s'ils voyaient juste en ne se fiant pas trop aux leurres de la diplomatie, ils s'égaraient dans un rêve chimérique en supposant qu'ils allaient, pour entrée de jeu, lutter corps à corps avec trois grandes puissances. Aussi Mieroslawski déclara-t-il devant la haute cour de Berlin que le comité de centralisation avait, en 1845, *suspendu le programme des limites de 1772, pour cause d'absolue nécessité.* Le comité

de 1845 avait compris qu'il fallait *réduire et concentrer la résultante de toutes les forces de la Pologne insurgée sur deux, et, s'il était possible, sur une seule des trois puissances co-partageantes.* Le troisième article des manifestes primitifs de la *Société démocratique* était donc abrogé, de même que le second, par le cours même, par la nature seule des événemens, aussitôt que des événemens quelconques se seraient produits.

Restait, encore une fois, restait le premier, et celui-là ne pouvait que s'éclaircir, se développer davantage à la pratique, parce qu'il était conforme à tous les besoins. C'est aussi celui-là qui mérite les explications les plus amples, parce qu'il représente l'effort le plus caractéristique et le plus heureux de la *Société démocratique polonaise.*

Ces explications ne sont nulle part aussi complètes que dans l'œuvre récente de Louis Mieroslawski, une œuvre remarquable et singulière, où l'on sent d'un bout à l'autre le souftle véhément d'une grande ame, tout en s'étonnant de voir çà et là cette sincère éloquence interrompue et comme pailletée par des traits de bel esprit. Je veux laisser, autant que possible, cet héroïque avocat de la cause démocratique défendre lui-même ce que cette cause a de plus propre, non point la constitution républicaine, dont il ne parle pas, non point le rétablissement de la Pologne dans les limites de 1772, dont il écarte jusqu'à la pensée, non point tous ces accessoires désastreux de la révolution, mais la révolution elle-même, c'est-à-dire la réforme de la propriété aboutissant à l'égalité des droits et à l'indépendance de l'état. J'insiste d'autant plus sur ce curieux plaidoyer qu'il ne m'a point semblé qu'on y ait fait encore une attention suffisante. J'emprunte le texte même de Mieroslawski dans ses plus notables endroits, resserrant seulement un peu, pour notre usage, la chaîne de ses déductions.

« Tout écolier sait aujourd'hui qu'il n'y a jamais eu de race conquérante en Pologne. La noblesse n'y fut donc long-temps qu'une élite mobile et changeante de la race indigène... Une coutume immémoriale, d'ailleurs sans contrôle, gratifiait de noblesse quiconque savait signer son nom et lire dans un livre de prières. Il y a même de vastes contrées sur les deux rives du Bug et de la Narew, ainsi que dans les provinces méridionales, où le plus pauvre et le plus ignorant laboureur se prétend encore l'égal d'un woiewode, sur la foi des traditions nationales... Cette fameuse noblesse de Pologne, régnant et gouvernant en masse, n'était donc en soi que la portion émancipée de la totalité nationale, une vraie démocratie... Jusqu'au second roi électif, Étienne Batory, le cercle de cette noblesse, c'est-à-dire des citoyens, s'était sans cesse étendu, puisant dans les rangs du peuple par le canal de l'armée; mais, sous son successeur, Sigismond III, cette émancipation s'arrêta, et, comme les citoyens s'étaient accoutumés à ne se croire faits que pour les délibérations et pour la guerre, ils rejetèrent toutes les charges du travail sur la multitude encore non émancipée. C'est le sort qui eût frappé les plébéiens de Rome, si la guerre n'avait pas fourni des esclaves aux Romains.

Plus la croissance de la cité polonaise (s'il est permis d'appliquer ce mot à une république tout agricole et militaire) avait été précoce et exagérée au milieu de l'Europe encore toute féodale et monarchique, plus sa séparation du peuple devint complète. Dès-lors ce peuple s'abrutit dans sa servitude, et la noblesse se consuma dans sa licence et ses priviléges. Cette braise, qui ne se renouvelait plus à aucun foyer vierge, tomba en cendres et laissa consumer l'état. Nous savons ce qu'elle est aujourd'hui. Où donc prendre maintenant de nouveaux citoyens, sinon en ouvrant tout large le vaste réservoir d'où sont sortis les anciens?...

« Nous ne croyons pas, disent certains publicistes français et allemands, à une démocratie qui vient d'en haut; vous ne nous persuaderez jamais que vos propriétaires ourdissent tout exprès des révolutions pour doter leurs fermiers, ni que vos nobles se fassent exiler, pendre et massacrer depuis quinze ans, pour rendre citoyens des paysans qui ne veulent pas l'être. — Oui, si la société polonaise avait poursuivi le cours normal de ses développemens depuis le 3 mai 1791, ce ne seraient probablement pas les propriétaires et la noblesse, ce serait le peuple qui réclamerait la démocratie et les lois agraires; les différentes classes auraient pu se constituer en puissances séparées et rivales; le peuple cherchant la fortune pour son propre compte, les privilégiés ne la lui auraient cédée qu'à leur corps défendant; mais ç'a été le bienfait chèrement payé de la conquête étrangère d'avoir rendu l'égoïsme des classes aussi absurde en Pologne qu'il paraît rationnel en Occident... La conquête a privé les classes éclairées de tout ce qui leur fournit en France, en Allemagne et en Angleterre, des intérêts, des passions distincts des passions et des intérêts du peuple. On a ôté au corps de la noblesse toute signification militaire et politique; tant mieux, cela fait que la noblesse ne peut plus employer ses lumières à défendre ses priviléges contre le peuple, mais à s'associer ce dernier dans ses tentatives révolutionnaires. La petite propriété foncière est devenue impossible, la moyenne ruineuse, avilissante et plus périlleuse que toute révolution; tant mieux encore, cela fait que les propriétaires, ne pouvant plus être jaloux vis-à-vis des paysans de leur droit de propriété, les convient au contraire à en partager les chances... Aujourd'hui que la supériorité morale et intellectuelle de la noblesse ne lui sert absolument qu'à mieux sentir les humiliations de la patrie, à côté d'un peuple incapable de les comprendre, quel autre parti peut-elle tirer de son intelligence, sinon d'en illuminer ces masses froides et obscures sans l'appui desquelles elle ne peut rien ni pour soi ni pour elles? »

Mieroslawski revient sans cesse à cette conclusion, qu'il faut que le propriétaire se résigne à démembrer sa propriété, qu'il faut donner au paysan cultivateur la pleine possession du champ qu'on lui a jusqu'ici prêté pour le faire vivre et l'entretenir en état comme on entretient un instrument d'exploitation. Telle est en effet la situation normale, non point de la Pologne prussienne, où le paysan est propriétaire depuis 1821, mais encore aujourd'hui de la Pologne autrichienne et russe. La terre entière du village est le domaine du seigneur; celui-ci seulement en laisse aux paysans une portion à part dont ils recueillent les

fruits pour leur compte, à la charge de cultiver en corvées la portion que le seigneur lui-même se réserve pour son revenu propre. Dans l'exagération nécessaire de toute doctrine qui fait sa trouée, les *démocrates* entendaient doter immédiatement les chaumières sans indemniser les châteaux. Dominés par l'ardeur avec laquelle ils poussaient leur principe, ils ne se préoccupaient ni des difficultés pratiques ni des moyens d'exécution. Les principes n'entreraient jamais nulle part s'ils n'étaient d'abord ainsi chassés comme un coin par un marteau; en Pologne pas plus qu'ailleurs, les modérés ne doivent manquer pour accommoder ensuite les principes aux réalités, pour appliquer les moyens termes. En Pologne au contraire plus qu'ailleurs, la tâche des modérés sera facile; car cette théorie de dépossession n'est pas là du moins une vague théorie socialiste, ce n'est pas même le fruit ardent de quelque enthousiasme pareil à celui qui dépouilla la noblesse française dans la nuit du 4 août; c'est un calcul de nécessité.

« Le propriétaire veut partager son capital avec le travailleur parce que les conditions auxquelles la conquête étrangère le laisse posséder les ruinent et les avilissent tous les deux au profit unique de l'étranger, lequel ne peut gouverner qu'une nation ruinée et avilie. Le tiers des terres possédées aujourd'hui rapporterait le double de ce qu'elles produisent tout entières si elles étaient réparties entre des propriétaires libres..... Gratifier la population des campagnes d'une dotation foncière, c'est tout bonnement une application urgente de la faculté dont jouit le plus rigide égoïste de donner à la vache le foin qu'il ne peut pas manger lui-même, afin d'en obtenir du lait. »

Voilà pourtant à quoi se rapportait cette accusation de communisme sous laquelle on a tenté d'ensevelir les efforts de la *Société démocratique* en les calomniant! Il y a des choses qui sont d'autant moins dangereuses par elles-mêmes, que le nom seul en devient tout de suite un épouvantail; le vrai danger qu'ont réellement ces choses-là, c'est que leur nom sert toujours aux desseins particuliers de ceux qui font semblant d'en avoir peur. C'est peut-être la Russie qui s'est montrée le plus effrayée depuis dix ans de ce grand mot de communisme, pour ses voisins assurément et non point pour elle; pure charité russe! Maintenant qu'il est de mode chez nous de s'alarmer aussi beaucoup du même fantôme, n'oublions pas trop d'où nous arrive le goût de ces alarmes suspectes. « Ce mot de communisme, disait Mieroslawski devant ses juges avec l'étrangeté poétique de son langage, c'est un prétexte de pâture pour le sphinx qui garde le tombeau de la Pologne. » La *Société démocratique polonaise* est toujours en effet restée complétement étrangère aux prédications communistes de la France et de l'Allemagne; elle a expressément écrit dans son catéchisme que le droit de propriété était inhérent au travail dont il découlait; elle a basé sa propagande sur la

diffusion de la propriété individuelle, et non point sur la fusion de toutes les propriétés. S'il y a péril quelconque de communisme au bout d'une révolution qui soulèverait les masses, c'est à la condition que les masses se composent de citoyens déshérités. Or, justement, et Mieroslawski l'a senti à merveille, la révolution polonaise ne se ferait qu'en dotant individuellement les déshérités, dont l'oppression autrichienne ou moscovite soigne et conserve la misère.

« En Pologne, l'émancipation du peuple est l'exact synonyme de sa participation à la propriété foncière, parce que dans un pays sans industrie, mais d'une étendue et d'une fertilité surabondantes, c'est le seul mode de salaire connu et possible. En Occident, c'est un *prolétaire* que toute révolution *déchaîne;* en Pologne, ce serait un *propriétaire* qu'elle aurait à *former.*

Ces paroles sont précieuses parce qu'elles déterminent avec une invincible rigueur l'idéal auquel marchait la *Société démocratique.* Il y eut naturellement, comme dans tout travail secret, des furieux et des fous qui cotoyèrent cette œuvre de haute raison avec l'air de s'y associer. Il y eut même quelquefois un vague fâcheux dans certaines prédications d'universelle fraternité qui sortaient de la bouche des poètes; mais le but direct, éminent, exclusif de ces révolutionnaires démocrates, c'était d'arriver à multiplier les propriétaires en obtenant du désistement des possesseurs actuels cette division du fonds national qui a créé la fortune de la France. Que si, maintenant, on les accusait de vouloir improviser, avec l'artifice d'une dotation en masse, un état de choses qui s'est réalisé chez nous si lentement à la suite des progrès économiques, ils avaient encore raison de dire qu'il ne s'agissait point de deux sociétés semblables; qu'il n'y avait chez eux ni industrie ni commerce qui pussent renouveler progressivement l'ordre social ou souffrir en cas de changement trop brusque; qu'ils étaient au contraire un peuple agricole dont on n'ébranlait point, dont on élargissait l'existence en l'intéressant tout entier dans l'exploitation rurale. Ils ne bouleversaient donc rien, ils conservaient.

Telle a été pendant quinze ans la propagande essentielle de la *Société démocratique polonaise*, et, sur ce point, objet suprême de ses espérances, elle a persévéré de manière à convaincre ou à dominer toutes les dissidences au sein de l'émigration. Elle a persévéré en luttant à la fois contre quatre partis qui s'efforçaient, ou de l'entraver, ou de la déborder : contre les aristocrates, qui repoussaient d'abord avec horreur ces réformes agraires dont le principe est aujourd'hui par eux généralement accepté; contre les ultrà-catholiques, qui auraient volontiers endormi les douleurs de la Pologne; contre les purs républicains, qui s'indignaient qu'on prêchât si long-temps avant d'en appeler aux armes; contre les furieux enfin, qui, pour armes, choisissaient le poi-

gnard et le poison. Dans cette chaude mêlée, obligés de soutenir leurs idées et leur conduite, non pas seulement vis-à-vis des oppresseurs de la patrie, mais en première ligne vis-à-vis de ceux qui, comme eux, prétendaient la défendre, les *démocrates* ont pu quelquefois confondre ensemble tous leurs adversaires, et, exagérant leurs représailles, traiter les plus respectables aussi mal que les plus odieux. Il faut le reconnaître et les plaindre de s'être emportés à de si amères violences. Ces injustices réciproques des partis ont été le fléau de la Pologne émigrée, comme elles avaient de tout temps été la ruine de la patrie polonaise; pas un parti cependant ne s'est donné de torts aussi cruels que ne l'ont fait les *démocrates* en attaquant le prince Czartoryski. C'est là le grand reproche qui doit peser sur leur conscience, et j'écris cette mauvaise note à leur compte avec la même sincérité que j'ai mise à relever leurs mérites.

Le prince Adam Czartoryski a commencé sa vie en combattant à côté de Kosciuszko sur les champs de bataille de la guerre d'indépendance; il la voit aujourd'hui finir sur la terre de l'exil. Dans cette vie si longue, entre ces deux époques également glorieuses, également douloureuses, séparées l'une de l'autre par plus de cinquante années, il n'y a jamais eu de place que pour des sentimens généreux, que pour des pensées de patriotisme. Tous les devoirs qu'il a remplis, le prince Czartoryski les a remplis, sans doute, avec les aptitudes particulières de son esprit et de son éducation. L'on peut apprécier différemment tel ou tel de ses actes; mais il n'est point permis d'oublier la pureté de ses intentions et la noblesse de son caractère. Il n'est point permis d'oublier que, s'il fut l'ami d'Alexandre, cette amitié n'eut plus pour lui de charme le jour où il désespéra d'en tirer le bien de la Pologne; que, s'il fut au service russe, il le quitta sans pensions et sans honneurs, sans autre dignité que la croix polonaise de l'Aigle-Blanc. Il est encore moins permis d'oublier les six ans qu'il passa dans la Lithuanie, de 1815 à 1821, six années de bienfaits, pendant lesquelles il consacra des sommes énormes à multiplier les écoles nationales jusque dans les moindres villages, retardant ainsi d'un siècle la *russification* de la province, comme s'en plaignait alors l'inquisiteur Nowosilzow. Qui ne sait enfin le dévouement avec lequel, en 1831, il risqua sa tête et sacrifia sa fortune, dévouement que les *démocrates* eux-mêmes devaient trouver encore tout prêt en 1846?

Les *démocrates* ont pourtant oublié tout cela, quand ils ont sans pudeur jeté l'injure aux cheveux blancs de l'illustre vieillard, quand ils ont eu le cœur de proclamer « ennemi de la patrie » l'homme qui lui avait donné sa vie tout entière. C'était, à vrai dire, dans l'entraînement de leurs débuts, lorsque la *Société* se formait sous l'influence du livre de Mochnacki. Mochnacki recommandait en vain la concorde; en vain dans

son second volume il défendait contre ses amis le chef du parti qui l'avait autrefois à Varsovie flétri comme espion russe; en vain il suppliait les nouveaux propagandistes de ménager l'aristocratie par égard pour ses exploits passés et pour ses ressources présentes. La tendance des doctrines de Mochnacki était plus forte que l'autorité de ses conseils. Il avait montré que la Pologne succombait victime d'un mal social dont l'aristocratie était la cause et recueillait le bénéfice. Instituée pour extirper le mal, la *Société démocratique* s'en prenait quand même aux aristocrates, les poursuivait de ses plus véhémentes invectives, s'attachait à les perdre dans l'opinion nationale, à les déshonorer devant l'Europe, et voilà comme elle en vint à cette inique publication qu'elle intitula : *Manifeste du peuple polonais contre Adam Czartoryski, représentant de l'aristocratie polonaise.*

Qu'est-ce donc que nous devons entendre sous ce nom d'aristocratie polonaise, lorsque nous voyons que ceux qui la maltraitaient si fort pour la plupart étaient eux-mêmes des gentilshommes? Aujourd'hui la grande majorité des propriétaires polonais comprend l'absolue nécessité de régulariser au plus tôt la position des paysans et de donner aux populations rurales une meilleure assiette sur le sol. L'abolition du servage ne fait plus question pour personne, et l'on en est partout à chercher les moyens les plus sûrs d'abaisser au niveau de toutes les classes le droit et la faculté de posséder la terre. Mais, lorsque les *démocrates* osèrent d'abord proclamer l'urgence de cette révolution territoriale, émettant le principe dans toute sa rigueur, sans s'inquiéter beaucoup des voies et moyens; lorsqu'ils parlèrent tout de suite de dépossession sans garantir d'indemnités, on commença par crier contre eux au brigandage et au communisme. Les seigneurs n'étaient encore assez éclairés ni par les préceptes économiques, ni par la dure leçon des événemens, pour aviser à pratiquer dans la mesure du possible le dogme absolu des *démocrates;* ils ne voyaient pas que l'apparente réduction de leur fonds patrimonial pourrait en somme se compenser soit par l'accroissement du revenu, soit par le bénéfice d'une meilleure situation sociale. Ces appréhensions trop naturelles constituaient vis-à-vis de la propagande une force d'inertie qui lui barrait le chemin en se concentrant plus particulièrement encore dans un certain nombre de grandes familles.

Ces grandes familles, propriétaires de domaines considérables répandus à la surface de la Pologne sous les différentes dominations qui se la partagent, agréées auprès des cours, investies de hautes dignités, assurées, quelles que fussent les circonstances, de véritables positions princières, ces familles privilégiées ne pouvaient se résigner à penser que, pour être Polonais, il fallût, comme le dit Mieroslawski, « dévouer entièrement ses traditions domestiques, ses biens et sa vie

aux dieux infernaux de l'insurrection. » Elles ne se trouvaient jamais absolument mal du régime de l'étranger, parce qu'étant sujettes de plusieurs puissances, elles n'étaient ainsi trop durement froissées par aucune. « Ces gros mangeurs de rentes, dit encore Mieroslawski, possèdent deux rateliers de rechange pour les manger en paix : l'un en Gallicie, pour quand il pleut dans la Poznanie; l'autre en Poznanie, pour quand il vente en Gallicie : ils ne sont donc jamais réduits à l'extrémité de rétablir une Pologne indépendante et démocratique pour vivre libres ou mourir en honnêtes gens. » Ce que Mieroslawski n'a pas dit, ce que la passion l'empêchait de reconnaître, c'est que plusieurs parmi ces opulens magnats, réellement animés d'intentions droites et généreuses, exerçant une action protectrice dans l'étendue de leurs terres vastes comme des *estates* irlandais, peuvent se sentir ainsi honorés et contens du bien réel qu'ils font autour d'eux. Il suffit de citer les noms universellement respectés des Radziwill en Posen et des Sapieha en Gallicie. Il est juste seulement d'ajouter, pour excuser les emportemens des *démocrates*, qu'il faudrait citer bien d'autres noms si l'on voulait compter tous ces grands seigneurs sans tête et sans cœur, ceux surtout de la Gallicie qui, jusqu'aux dernières années, allaient périodiquement dévorer à Vienne, en compagnie d'une danseuse, le sang et les larmes de trois villages, ou jouer les villages eux-mêmes à Carlsbad sur le tapis vert d'un casino; s'il fallait aussi compter tous ces nobles fainéans qui passaient le temps dans leurs châteaux à feuilleter le *Blason* de Niesiecki, à méditer sur M. Paul de Kock, à battre leurs paysans et à soigner leurs écuries.

On ne saurait mieux se figurer cette lutte acharnée des *démocrates* et des aristocrates qu'en lisant l'une après l'autre la lettre du gentilhomme de Gallicie au prince de Metternich et la réponse virulente sortie de la prison de Mieroslawski. *Le débat entre la révolution et la contre-révolution*, ce n'est pas autre chose que la lutte de ces deux partis dont chacun prétend avoir pour lui la majorité de la noblesse. Écoutez l'anonyme de Gallicie. Les *démocrates* ne sont que « le parti du désordre social, le rebut de toutes les classes, de mauvais prêtres, de la noblesse de surface, des intendans infidèles, d'anciens sous-officiers, de jeunes démagogues, des propriétaires ruinés, des fermiers endettés, de la valetaille, des communistes. » Interrogez, au contraire, la réponse de Mieroslawski. « La majorité de la noblesse veut se retremper dans les masses populaires d'où sortaient ses ancêtres; elle a vu que son seul avenir possible était de se fondre dans la mine profonde, inépuisable et encore inexploitée des masses agricoles; elle travaille depuis des années à se laver de ses péchés séculaires, mais qu'est-ce que des années contre des siècles? Et cependant elle s'est mise au service de Kosciuszko pour armer avec lui les paysans; elle a secondé les intentions de Napoléon,

qui leur donnait la liberté civile dans le grand-duché de Varsovie, celles de la Prusse, qui leur donnait, en Posen, le droit de propriété. Elle a osé davantage, elle a aidé les *démocrates*, elle a consenti d'avance aux sacrifices qu'exigeaient leurs doctrines; elle leur a fourni d'héroïques champions. » Et Mieroslawski continue avec une énergie croissante à revendiquer pour son drapeau toute cette glorieuse élite.

« Nous ferions tous comme Louis Mycielski, s'écrient les aristocrates, mais redonnez-nous les guerres de 1794, celles de l'empire ou celles de 1831. — Ils ont compris l'indignité de ce sophisme, ceux qui, porteurs d'un nom illustre, ont soutenu pendant quinze ans, sans se débander, la retraite par laquelle les *démocrates* ont couvert la défaite des *constitutionnels* de 1831. Ceux qui ont sérieusement choisi entre la patrie et l'étranger prennent la guerre comme elle vient. Tout est guerre dans l'histoire d'une nation asservie qui résiste à l'anéantissement. La propagande et les conjurations sont aux campagnes insurrectionnelles ce que, dans une campagne ouverte, les évolutions stratégiques sont aux siéges ou aux batailles. Dans une guerre nationale, un parti qui, pendant quinze ans, couvre la retraite de la nation vaut bien un régiment qui, pendant vingt-quatre heures, couvre la retraite de l'armée, et, mort pour mort de gentilhomme, le gibet de Zawisza égale parfaitement les biscaïens qui ont déchiré Mycielski. Ils ont compris que toutes les armes se valaient, ceux qui ont jeté leur blason dans le ruisseau populaire pour que le *knouteur* seul pût deviner à la blancheur de leur peau qu'ils n'étaient pas nés à la charrue! Et ceux donc qui ont enseveli l'éclat de leur origine sous des sobriquets de juifs et de laquais pour s'éteindre avec les secrets de la nation dans les oubliettes du Tyrol et de la Transylvanie! la démocratie, moins curieuse que le *knouteur*, n'a point regardé à leur peau, mais à leur cœur, pour les adopter. La patrie, moins curieuse que l'aristocratie, n'a point regardé à leur arme, mais à l'emploi qu'ils en ont fait, pour les placer dans son martyrologe. Fantassins ou journalistes, cavaliers ou émissaires, artilleurs ou conjurés, mineurs ou plongeurs, ils sont tous morts soldats de la révolution. Nul ne manquera pour sûr à l'appel du jugement dernier, quand le Christ demandera aux hommes ce que chacun a fait de ses frères. »

La raison, la vérité, sont, à n'en pas douter, du côté de ces affirmations éloquentes. Je crois, je veux croire, avec Mieroslawski, que la grande majorité de la noblesse polonaise appartient sans réserve à la cause démocratique; je regrette seulement que le fier prisonnier de Berlin n'ait pu s'empêcher de rendre injures pour injures aux aristocrates, et ces violentes représailles qu'il leur inflige sentent par trop l'amertume de la captivité. Qu'est-ce que l'aristocratie polonaise dans cet ardent réquisitoire? « Une centaine de familles, héritières de ces perfides oligarques qui, au dernier siècle, ont aidé les puissances à démembrer la patrie, qui ont vendu les tombeaux de leurs pères pour troquer leurs dignités viagères de woïewodes ou de castellans contre des titres perpétuels de comtes ou de barons, qui se sont interposés, moyennant salaire, entre la nation et l'étranger, pour garantir que l'ours qu'ils

avaient livré ne mordrait jamais plus; — des familles de chambellans qui s'imaginent qu'on peut être un corps respectable dans une société à laquelle les Cosaques du Don et les douaniers autrichiens crachent deux fois par jour à la figure; — des familles qui n'ont de polonais que la laine qu'ils tondent sur des moutons polonais et les armoiries gagnées jadis par de véritables Polonais; — des familles ambulantes qui ont du bien dans les trois Polognes et qui n'ont de devoirs dans aucune, qui, toujours affamées, voudraient toujours, pour se rassasier, attacher le paysan à la glèbe, sauf à cacher leur cupidité, comme l'anonyme gallicien, derrière la fausse sentimentalité du goût qu'elles affichent pour la vie patriarcale. » J'ai dit dans quelle mesure et sous quelle réserve il fallait accepter des jugemens si passionnés. Je ne saurais cependant résister à l'envie de citer encore ces pages entraînantes du pamphlet de Mieroslawski : l'homme est là tout entier. C'est la thèse de Marius dans Salluste : *Majorum gloria posteris lumen est.*

« .....Voilà les comtes d'une province qui, à elle seule, a produit les deux tiers des illustrations de la république. C'est, en effet, de cette Halitzie ou Russie-Rouge, aujourd'hui livrée aux Ajax du bagne, qu'ont jailli coup sur coup pendant deux siècles, comme d'une fournaise incandescente, toutes ces flammes mortelles aux Moscovites, aux Tartares, aux Turcs, qui s'appelaient Tarnowski, Zolkiewski, Jablonowski, Lubomirski, Sobiewski. Ah! vous aussi, hommes aux colères héroïques, vous étiez durs au peuple qui grouillait à cent coudées au-dessous de votre galop triomphal, mais du moins couriez-vous l'arracher des mains des infidèles, fût-il déjà en vente dans les bazars d'Andrinople. Vous avez crevé sous vous la république comme un cheval de bataille; mais elle n'a jamais regimbé sous votre éperon, parce qu'elle savait que c'était pour enfoncer l'Asie avec son poitrail.

« ..... Très illustres et puissans woïewodes, castellans et starostes, grands et petits hetmans, régimentaires et maréchaux, primats et chanceliers, vous tous enfin, maçons cyclopéens de la république oligarchique, qui avez arrêté court la croissance du cercle civique pour pouvoir vous servir des masses populaires en guise de briques et de mortier, ce que vous avez construit n'était plus une démocratie, il s'en faut; mais enfin, c'était imposant, magnifique et surtout rudement gardé! Descendez, s'il vous plaît, de votre empyrée et voyez un peu ce qu'est devenu tout cela... Vous nous eussiez peut-être pendus, nous autres démocrates, entre le Cosaque Nalewajka et n'importe quel Tartare; mais vous eussiez préféré vous y pendre vous-mêmes, plutôt que de vous faire les chambellans d'un empereur d'Allemagne ou les écuyers d'un tsar de Moscou. Aussi bien, ce n'est pas vous, oligarques par la force, le courage et l'orgueil national, ce n'est pas vous, patriotes à la façon des patriciens de Rome et des tories d'Angleterre, qui, d'une main, charbonneriez des injures sur les portes de nos prisons, et, de l'autre, entameriez une guerre de brochures avec le prince de Metternich, le tout pour fléchir la miséricorde de l'empereur Nicolas... Pères de la république, tout aristocrates que vous fûtes, jugez entre l'aristocratie et la démocratie polonaise au XIXe siècle! »

A côté de cette bataille enragée que la *Société démocratique* livrait aux aristocrates, ce n'était plus grand'chose, au premier abord, que le tiraillement perpétuel des trois autres partis qui lui disputaient sa route, le triple assaut des ultra-catholiques, des républicains purs et des furieux. Les premiers cependant lui soutiraient les ames avec un art infini, et les autres, par leur déplorable impatience, l'obligèrent malheureusement à passer avant le temps de la propagande aux complots : cette précipitation pernicieuse que Mochnacki nommait un crime fut imposée à la *Société démocratique* par des dissidens qui, malgré elle, se portaient ses auxiliaires.

L'influence proprement catholique se développa très naturellement dans l'émigration. Soumise, par son séjour en France, aux vicissitudes de la pensée française, l'émigration polonaise eut son parti catholique comme nous avons le nôtre. L'esprit jésuitique s'empara fort adroitement de cette *religiosité* vague qui séduisait les cœurs des exilés après la ruine de leur patrie, comme elle en séduisit tant chez nous après les rudes froissemens qui vinrent déconcerter toutes les exaltations de 1830. De là, on arriva bientôt à dire que la Pologne, étant une terre catholique, ne pouvait être sauvée que par le catholicisme, infaillible argument de toutes les religions qui tournent à la politique. On prouva très sérieusement que, si la Pologne avait été démembrée, c'était la faute de Voltaire, et certains aristocrates oublièrent les abus de la vieille tyrannie seigneuriale pour ne plus reprocher à leurs pères que d'avoir été, au XVIIIe siècle, des philosophes et des incrédules. Un ordre fondé à Paris, et dont les statuts se trouvèrent par hasard presque littéralement semblables à ceux des jésuites, prit en main la direction de tout ce côté des affaires polonaises; il les conduit encore avec une dextérité incontestable et ne laisse point admettre qu'il y ait de patriotisme efficace sans la haute dévotion. J'admire et j'aime la devise que le comte Balbo propose à l'Italie : L'indépendance pour but et la vertu pour chemin ! Aux peuples opprimés, il faut souhaiter toutes les vertus comme antidote de la servitude, toutes, excepté la vertu trop chrétienne de la résignation mystique. Ce n'est point tirer un peuple d'esclavage que de changer sa prison en couvent. L'ascétisme est la tombe où s'endorment les douleurs nationales; ce n'est point le berceau des résurrections. Si la Providence se plaît aux prières humaines, est-il donc une plus chaude prière que le sang des martyrs? Voilà comme raisonnait la démocratie polonaise quand elle combattit si vivement la réaction ultra-catholique dont le flot la gagnait. — Ce n'est point la Pologne, disait-elle aux plus habiles représentans de cette réaction, ce n'est point la Pologne qui est votre patrie, c'est Rome; si vous faisiez la guerre, ce ne serait point une guerre de liberté, ce serait une guerre de religion, un attentat contre notre siècle et notre cause. Mais cette guerre même, voulez-vous la

faire, vous que l'Autriche accueille pour vous confier l'éducation de la jeunesse polonaise! vous dont le zèle schismatique des convertisseurs russes ne redoute pas cependant les doctrines, parce qu'elles sont avant tout des doctrines d'obéissance! vous qui avez été les protégés et les hôtes de la grande Catherine! vous enfin qui étendez à toutes choses l'autorité du saint-siége quand un pape s'est trouvé pour écrire à Marie-Thérèse que l'invasion de la Pologne était « dans l'intérêt de la religion, » quand un autre a pu jeter l'anathème aux insurgés de 1831!

Vis-à-vis de Lelewel et des républicains, vis-à-vis de certains exaltés qui ne gardaient de mesure ni dans l'ardeur, ni dans le choix de leur vengeances, il fallait lutter en sens contraire. Lelewel imaginait que l'émigration pouvait travailler activement et directement à l'œuvre matérielle de la délivrance; ce qui distinguait son parti des *démocrates*, c'était le besoin d'en venir tout de suite aux mains, l'ennui des prédications dogmatiques. Les *démocrates* n'avaient foi qu'à cette lente prédication. Mieroslawski le dit bien à sa manière, toujours un peu étrange.

« Qu'est-ce que toute initiative révolutionnaire au XIXe siècle? Ce n'est plus un messie créateur, une incarnation humanitaire comme aux temps héroïques. Dieu n'envoie plus de sauveurs particuliers et tout faits aux nations, mais seulement des matrices appelées idées. C'est aux nations à couler dans ces moules la quantité de héros de plâtre qu'il leur faut pour chaque révolution. Ce n'est ni solide, ni original comme une statue antique; mais avec du plâtre, de l'attention et de la patience, on en a tant que l'on veut. Le tout, c'est de les cuire proprement au feu du canon. »

La *Société démocratique*, tout entière à ce travail d'idées, refusait à Lelewel lui-même de se fondre avec les partis d'idées contraires aux siennes pour agir plus tôt; mais surtout elle condamnait et proscrivait cette fureur d'agir qui suggérait des plans horribles à toute une portion anarchique de l'émigration, et qui se créa petit à petit un foyer chez les communistes de Posen. De Posen, de Paris et de Bruxelles sortaient des brochures incendiaires : les *Vérités vitales du peuple polonais*, la *Guerre de partisans*, et une foule d'autres où l'on invoquait contre l'étranger le secours déshonorant du poignard ou du poison. Mieroslawski se distingua plus que personne par l'énergie avec laquelle il combattit ces abominables excès dont la vraie démocratie devait être la première à souffrir. Il ne cessa de protester contre cet absurde fanatisme qui « prenait le bandit pour l'idéal du guerrier. »

A partir de 1841, il devint cependant de plus en plus difficile aux *démocrates* de modérer la Pologne militante, de la contenir dans les préliminaires abstraits d'une longue propagande, d'ajourner enfin l'œuvre pratique et périlleuse d'une conjuration effective; mais de 1832 à

1840, exclusivement occupée du soin de gagner les esprits, voulant surtout montrer la force pacifique de la persuasion, la *Société démocratique* avait déployé ou provoqué une activité intellectuelle dont aucune émigration n'a donné l'exemple. Traductions, *revues*, journaux, manuels, catéchismes, vinrent tomber ensemble de la Pologne de l'exil dans la Pologne de l'étranger pour y allumer, pour y entretenir le feu national, pour tourner ce feu purificateur et dévorant contre tout ce qui n'était pas association fraternelle, égalité des droits, amour désintéressé des masses populaires. Contre ces aristocrates, dont l'entêtement ou l'inertie neutralisaient leurs efforts, les *démocrates* polonais empruntèrent, sans toujours choisir, les armes que leur fournissait la démocratie la plus avancée en France, en Angleterre et en Allemagne. Ils se mirent au pied de toutes les tribunes d'où l'on parlait à tort ou à raison de l'oppression d'un peuple ou d'une classe, et plus l'orateur était violent, plus son éloquence leur semblait s'accommoder aux besoins de leur pays, si même elle ne répondait pas à l'état du sien. Obligés de frapper de grands coups sur cette terre endurcie qu'ils voulaient rendre au sentiment de la vie patriotique, ils prenaient les argumens de toutes mains, et ne s'amusaient pas à discerner les fausses notes. Ce fut ainsi qu'ils reproduisirent dans un pêle-mêle souvent bizarre les manifestes parlementaires du libéralisme constitutionnel de l'Allemagne, du radicalisme anglais, de l'extrême gauche française. Vers le même temps, ils publiaient en polonais les travaux de Bentham et de Rousseau sur la Pologne, *le Livre du Peuple* et les *Paroles d'un Croyant*, de M. Lamennais, les extraits de *la Démocratie en Amérique* de M. de Tocqueville, de l'*Histoire de dix ans* de M. Louis Blanc, des *Discours à la nation allemande* de Fichte. Enfin, lorsqu'éclata, chez nous, la guerre de pamphlets contre les jésuites, ils traduisirent et multiplièrent chez eux les livres de M. Michelet et de M. Quinet.

A côté de ces traductions ont paru simultanément trois recueils périodiques, édités aussi par la *Société* : la *Revue historique, le Démocrate polonais* et le *Pfzonka*. La *Revue historique*, composée de volumes détachés, a tiré des œuvres savantes de Schafarik, de Lelewel, de Maciejowicz, de sérieuses notices sur les institutions primitives des Polonais et des Slaves; elle a rappelé la vie et les exploits des héros populaires; elle a enregistré toutes les hontes de l'ancienne oligarchie. *Le Démocrate polonais* est un organe de polémique quotidienne. Le *Pfzonka*, journal satirique, vieux souvenir de la joyeuse société de Babin au milieu des amertumes de l'exil (1), le *Pfzonka* poursuivit l'aristocratie de ses mor-

(1) La société de Babin, qui tirait son nom d'un village du palatinat de Lublin, était une espèce de parodie politique organisée, un *charivari* en action. Les sociétaires décernaient publiquement des titres dérisoires aux fonctionnaires de l'état qui méconten-

dantes épigrammes et signala tous ses péchés du jour, comme la *Revue historique* flétrissait ceux du passé. Enfin, le comité de centralisation avait distribué, sous forme de questions longuement expliquées, une espèce de catéchisme insurrectionnel que tout démocrate devait posséder. La première de ces questions montre la portée des autres : Quelles sont les ressources intérieures du peuple polonais, au point de vue social et politique?

Ce n'était pas seulement sur les livres, c'était sur les hommes que la *Société démocratique* fondait son espoir et sa force. Nulle association de ce genre-là n'a peut-être compté de cœurs plus fermes, de plus hauts caractères. Tout ce que je viens de redire, toute cette guerre incessante, tout cet invincible progrès, tout cela s'est accompli avec un nombre de personnes proportionnellement médiocre, avec des ressources d'argent plus que bornées, mais aussi, que la Pologne ne l'oublie pas, avec l'aide irrésistible d'un dévouement infini. Pendant que les *démocrates* réfugiés sur le sol étranger gagnaient eux-mêmes leur vie, sans vouloir de subventions ni d'aumônes, sans se mêler aux affaires politiques du pays qui leur donnait l'hospitalité, l'ame uniquement tendue vers la Pologne, toujours à la disposition du comité suprême de propagande, les *démocrates* envoyés comme émissaires sur le sol de la patrie jouaient leur tête en silence et mouraient ignorés au coin des bois, sous la neige, au fond des précipices, épuisés de froid ou de faim, frappés par la lance d'un Cosaque ou par la balle d'un gendarme.

Que tant de dévouement soit aujourd'hui perdu, c'est impossible à penser. La catastrophe de Posen et de Cracovie ne doit être considérée que comme un accident qui a prouvé la nécessité de la propagande intellectuelle, en démontrant l'inutilité des coups de main sanglans. La *Société démocratique* n'est point enfermée à Berlin, dans la prison de Mieroslawski; elle n'a point rendu l'ame sur l'échafaud de Lemberg, avec Wisniowski et Kapuscinski. La *Société démocratique* est restée debout, malgré la chute de ces nobles victimes, et sans doute elle a recueilli les enseignemens que lui apportait leur douloureuse destinée. Elle a compris qu'il fallait se rattacher plus étroitement aux anciennes leçons de Mochnacki, embrasser comme deux devoirs sauveurs la patience et la concorde. La patience lui viendra, car si jamais il a été clair qu'on ne peut nulle part se dispenser de s'accommoder à la lenteur des esprits et du temps, c'est après le démenti donné par les paysans de Posen et de la Gallicie aux espérances des patriotes. La concorde lui

taient l'opinion, et ceux-ci appréhendaient toujours d'être inscrits d'office parmi les dignitaires de ce royaume des fous. Le fondateur de cet institut satirique et burlesque, qui date de 1548 et dura peu, s'appelait Przonka ou Pfzonka : son nom est resté populaire.

plaira, car si jamais il y a eu chance et nécessité de réconciliation entre tous les partis qui déchirent la Pologne, c'est après ce cruel désastre qui les a tous enveloppés.

La cause polonaise ne peut plus maintenant rester en proie à des factions ennemies; elle ne peut plus se perdre dans des querelles intestines; elle repose désormais sur un solide terrain d'où partent sans doute des opinions divergentes, mais qui du moins, pour toutes les divergences, est et demeure une base commune. Il faut des paysans propriétaires; là-dessus, tout le monde s'accorde. Comment, à quel prix, par quels procédés, sous quelles garanties la propriété descendra-t-elle dans ces masses inertes pour les vivifier et les mobiliser, voilà le problème. Les *démocrates* ont à la longue inculqué le principe de cette investiture; ils sauront accepter les conditions pratiques dans lesquelles on pourra le plus sûrement la réaliser. Ils ont sous les yeux l'exemple de Posen, où les paysans, devenus propriétaires sauf redevance en 1821, sont à même aujourd'hui de capitaliser la rente qu'ils paient et de se libérer complétement vis-à-vis de leurs anciens seigneurs. Aussi Posen fera-t-il beaucoup pour l'avenir de la Pologne; les médiateurs naturels de tous les partis polonais sont à Posen. En dehors des agitations secrètes, en dehors des tentatives violentes, il y a là un groupe considérable d'hommes intelligens et modérés qui ménageront avec patience, mais avec foi, cette réconciliation si désirée des classes d'en bas et des classes d'en haut, cette union souveraine d'où renaîtrait un peuple. Ils n'ont pas été les complices, ils seront les inévitables auxiliaires, les continuateurs pacifiques des *démocrates*.

ALEXANDRE THOMAS.

LES

MINEURS DE RAYAS.

Scènes de la vie mexicaine.

I.

Il n'y a guère plus d'un siècle, Guanajuato n'était encore qu'une petite ville de peu d'importance. Avant le brusque changement amené dans la fortune de cette bourgade par les gigantesques exploitations des mines d'argent de la Valenciana et de Rayas, l'industrie minière au Mexique concentrait son activité dans les travaux de Tasco, de Pachuca et de Zacatécas. Le titre de *ciudad* (cité) avait été conféré à Zacatécas dès l'an 1588, et Guanajuato, bien que fondé en 1554, ne fut élevé au même rang que cent quatre-vingt sept ans plus tard, c'est-à-dire en 1741. On ignora long-temps que les montagnes qui l'entouraient, et sur la pente desquelles on l'a bâti, recouvrissent la *Veta Madre* (la veine-mère), le plus riche filon argentifère du globe. La situation de Guanajuato présente d'ailleurs un double avantage. Cette ville est située à la fois dans le district minier le plus opulent du Mexique et dans la partie la mieux cultivée des fertiles plaines du Bajío (1). C'est ainsi

(1) *Bajío*, littéralement bas-fond.

qu'on appelle un bassin d'environ quatre-vingts lieues de circonférence borné du côté de Guanajuato par la Cordilière.

Inondé tour à tour et tour à tour desséché, le Bajío présente en toute saison un aspect singulièrement pittoresque. Dans le temps des pluies, l'hiver de ces heureux climats, le ciel, qui perd son azur sans rien perdre de sa tiédeur, verse à flots sur ces plaines de fécondans orages. Le Bajío n'est plus, quelques heures par jour, qu'un vaste lac inégalement coupé de flaques de verdure, de collines bleues, de villes aux maisons blanches, aux coupoles émaillées. Sur cette nappe liquide, les cimes toujours vertes des arbres révèlent seules au voyageur les capricieux méandres des routes inondées. Bientôt cependant le sol altéré a bu l'eau du ciel par les gerçures sans nombre que huit mois de sécheresse ont ouvertes à sa surface. Une couche de limon, déposée par les eaux pluviales et par les torrens descendus de la Cordilière, a fait pénétrer des sucs nouveaux dans la terre appauvrie; le ciel a repris sa limpidité première. Les sources dégagées de la croûte qui les obstruait jaillissent plus abondantes au pied de l'*ahuehuetl* (1). L'arbre du Pérou, le gommier, le *huisache* aux fleurs d'or sur lesquelles sifflent les cardinaux au plumage écarlate, ombragent et parfument les routes raffermies. Le chant des muletiers et les clochettes des mules retentissent au loin mêlés au grincement aigu des chariots campagnards; c'est aussi le temps où l'Indien laboureur retourne à ses travaux. Comme le berger des *Géorgiques*, avec ses cothurnes de cuir, sa tunique courte et ses jambes nues, il pousse paresseusement de l'aiguillon les bœufs attelés à sa charrue, et telle est la fécondité de cette terre, que des moissons splendides ne tardent pas à couvrir le sol à peine effleuré par le soc.

Ce n'est pas dans la plaine toutefois que la nature s'est montrée le plus prodigue pour les heureux habitans du Bajío. Au-dessus des champs fertiles qui avoisinent Guanajuato, la Cordilière dresse ses crêtes métallifères, dont les flancs sont gonflés d'artères d'argent et d'or, et livre à la pique du mineur les incalculables trésors de la *Veta Madre* (2). Le contraste que présentent les mœurs si distinctes du laboureur et du mineur ne se révèle nulle part plus nettement que dans cette partie du Bajío. Humble et soumis, l'agriculteur indien est à la merci de tous; fier et indompté, le mineur a la prétention de ne relever que de ses pairs, et cette prétention est justifiée, il faut bien le reconnaître, par l'importance du rôle qu'il remplit. Condamné à d'obscurs travaux dont

(1) On nomme ainsi une espèce de cèdre dont la présence indique presque toujours le voisinage d'une source soit cachée, soit jaillissante. *Ahuehuetl* veut dire en indien seigneur des eaux.

(2) La *Veta Madre*, qu'exploitent les sociétés minières de la Valenciana, de Cata, de Mellado, de Rayas, fut découverte par le mineur français Laborde, et a fourni, dans l'espace compris entre 1829 et 1837, à peu près 150 millions de francs.

les résultats sont limités, l'agriculteur accomplit son œuvre en silence, tandis que la pique du mineur retentit, pour ainsi dire, jusqu'au bout du monde, augmentant d'une parcelle, à chacun de ses coups, l'amas des richesses humaines. A côté de lui, le bien-être ne tarde pas à s'établir; le penchant des collines, les ravins, les sommets des montagnes se couvrent de populations improvisées au milieu desquelles ses mains toujours ouvertes sèment en un jour le fruit de ses travaux d'un mois. Depuis le mineur français Laborde, qui prodiguait jadis les millions aux cathédrales, jusqu'au plus obscur *peon*, l'histoire de ce hardi travailleur est toujours la même : le hasard est le seul dieu devant lequel il s'incline. Il accepte son pénible labeur comme une mission providentielle, et cette pensée orgueilleuse trouve dans la loi même une sorte de consécration : d'anciens priviléges accordaient la noblesse à l'ouvrier des mines; encore aujourd'hui, le mineur ne peut être dépossédé par des créanciers tant qu'il trouve à exercer sa profession. Il semble qu'on ait voulu faire respecter en lui le descendant d'une race privilégiée. Outre l'instinct métallurgique qui transforme pour lui les plus faibles indices en signes infaillibles, le mineur doit être, en effet, doué d'un ensemble de qualités bien rares, depuis la vigueur nécessaire pour soulever les plus lourds fardeaux et supporter, pendant tout un jour, les fatigues accablantes d'un travail souterrain, jusqu'à l'agilité, à la témérité, qui bravent tous les obstacles, et au sang-froid qui les déjoue. Ces qualités, il faut bien le dire, ne se rencontrent jamais chez le même homme qu'associées à d'assez grands défauts. Capricieux et indiscipliné, s'il est à la journée, le mineur ne déploie tout son tact et toute son énergie que lorsqu'il est intéressé au succès de l'entreprise dans une large proportion. C'est alors que souvent après un mois pendant lequel il a gagné à peine de quoi vivre, le bénéfice d'une semaine, d'un jour, le dédommage de ses privations. Le mineur remercie le hasard; dès ce moment, il sème son or à pleines mains, et il ne reprendra ses travaux que contraint par la plus impérieuse nécessité. Parfois encore ce sont des moyens illicites qui l'enrichissent aux dépens d'un propriétaire trop confiant, et l'imagination de ces hommes aventureux n'est malheureusement que trop fertile en expédiens de ce genre.

C'est au milieu d'une population en grande partie composée de mineurs que je me trouvais à Guanajuato, après un pénible et inutile voyage dont on n'a peut-être pas oublié les péripéties (1). Je ne voulus pas perdre l'occasion qui s'offrait à moi d'observer sur son vrai théâtre un type dont les *gambusinos* ou chercheurs d'or de la Senora ne m'avaient donné qu'une idée bien imparfaite. Le lendemain d'une journée consacrée à un repos que des émotions multipliées m'avaient rendu

(1) Voyez la livraison du 15 décembre 1847.

nécessaire, je me dirigeai donc vers les mines qui avoisinent Guanajuato. J'étais seul, mais à cheval et bien armé. Mon guide devait être le premier passant que je rencontrerais sur ma route. J'étais arrivé sur la grande place de Guanajuato, et je longeais les maisons, la tête levée et l'œil au guet, quand un objet bizarre attira mon attention. Contre le mur de l'une des maisons et sous un auvent de quelques pouces de large, une main était clouée sur la pierre. J'arrêtai mon cheval pour m'assurer que je n'avais pas sous les yeux quelque emblème de plâtre. Il ne me fallut qu'un moment d'examen pour me convaincre que cette main était bien une main humaine, jadis forte et musculeuse, maintenant blanchie et desséchée par le vent, le soleil et la pluie. Sous l'auvent, plusieurs chandelles à moitié consumées attestaient que des ames pieuses s'étaient attendries devant cette étrange exhibition, qui semblait destinée à perpétuer le souvenir de quelque drame sanglant. Après avoir cherché en vain sur la muraille la trace d'une inscription explicative, je me décidai à continuer ma route; mais, pendant ma courte halte, un cavalier s'était rapproché de moi, et mon cheval avait à peine fait quelques pas, que cet homme, éperonnant sa monture, parut vouloir me suivre de fort près. En tout autre moment, j'eusse accepté d'assez mauvaise grace la compagnie de cet inconnu; mais j'étais sorti, on s'en souvient, en quête d'un cicerone. J'arrêtai donc mon cheval, décidé à questionner l'inconnu. Celui-ci, me saluant avec courtoisie, ne m'en laissa pas même le temps.

— Vous êtes étranger, seigneur cavalier, me dit-il en souriant.

— Eh! qui peut vous le faire croire? repris-je un peu surpris de cette brusque façon d'entamer l'entretien.

— La persistance que vous mettez à regarder cette main desséchée m'indique assez que vous êtes nouveau venu dans la ville et que vous avez du temps à perdre. Avouez que pour moi, qui cherchais précisément un compagnon de promenade, votre rencontre est une bonne fortune.

Je ne savais plus trop si je devais accepter avec beaucoup d'empressement le guide qui m'offrait si familièrement sa compagnie. L'inconnu remarqua mon hésitation, et se hâta d'ajouter avec une certaine fierté :

— Vous ne me connaissez pas; je ne veux pas vous laisser croire plus long-temps que vous avez affaire à quelqu'un de ces pauvres diables pour qui la rencontre d'un étranger est une occasion de placer leurs services. Mon nom est Desiderio Fuentes. Je suis mineur, et dans la profession que j'exerce, s'il y a des jours où la fortune semble impitoyable, il y en a d'autres où les piastres s'amassent tellement sous votre main, qu'on ne sait plus comment les dépenser. Je suis dans un de ces jours-là, et mon habitude est en pareil cas de chercher quelque joyeux compagnon qui veuille bien prendre sa part de mes plaisirs. Si

ce compagnon me manque, je m'adresse au premier cavalier de bonne mine qui se trouve sur mon chemin, et j'avoue que je n'ai jamais eu à me plaindre de m'être ainsi confié au hasard.

Une déclaration si franche était faite pour me rassurer complétement. Je répondis toutefois à Desiderio Fuentes que je ne pouvais nullement accepter sa cordiale proposition. J'étais sorti pour visiter une des mines d'argent les plus voisines de Guanajuato, je ne pourrais donc passer avec lui que les instans consacrés à cette exploration, en supposant toutefois qu'il voulût bien me servir de guide. Desiderio accepta ce moyen terme en homme désœuvré qui est trop heureux d'échapper à l'isolement, ne fût-ce que pendant quelques heures. Une fois cet accord fait, nous n'avions plus qu'à piquer des deux, et, peu d'instans après, nous chevauchions hors de la ville.

Chemin faisant, mon guide m'apprit qu'il avait reçu la veille dans un *partido* (1) une magnifique portion qui lui permettrait de donner plusieurs jours au *far niente*. Il ajouta que ce serait pour lui un passe-temps assez piquant d'aller visiter en amateur une des mines des environs, et il me laissa le choix de la plus curieuse. Seulement il ne se souciait guère de visiter celle de la Valenciana à cause d'une querelle qu'il avait eue avec un des administrateurs. Un arriéré de comptes avec un des employés de Mellado lui faisait désirer de s'abstenir d'y paraître, et, quant à celle de la Cata, certains désagrémens de fraîche date la lui faisaient éviter avec le plus grand soin. En définitive, je dus choisir forcément, malgré la liberté d'option qu'il m'avait accordée, la mine de Rayas comme unique but de mes investigations. Il m'était difficile d'interpréter en faveur de Desiderio Fuentes les précautions qu'il était forcé de prendre. Évidemment mon nouvel ami était très querelleur; il n'aimait certainement pas à payer ses dettes, et, dans ses désagrémens (*desavenencias*) à la Cata, le couteau avait, à coup sûr, joué quelque rôle. Je commençais à me féliciter moins de ma rencontre. Un mot surtout que Fuentes laissa échapper me fit sérieusement réfléchir.

— Mon premier mouvement est toujours fort bon, me dit-il, mais je confesse que le second est détestable.

Nous étions parvenus à l'extrémité d'un ravin dont les talus perpendiculaires nous avaient jusqu'alors masqué le paysage. Une plaine assez unie s'étendait devant nous. De longues files de mules chargées de minerai se dirigeaient vers les bâtimens d'un de ces ateliers métallurgiques qu'on nomme au Mexique *hacienda de platas* (2). On pouvait voir

(1) Les mineurs sont à *partido* quand une certaine portion des bénéfices leur est accordée comme salaire. Dans ce cas, l'administration leur fournit le fer, la poudre, le suif, etc , etc., et, à part ces frais, ne les paie qu'autant que leurs recherches sont couronnées de succès.

(2) Littéralement *exploitation d'argent*.

les tuyaux des fourneaux couronnés d'un panache de fumée noire et de vapeurs plombées, les *patios* (1) en pierre semés de tourteaux d'une boue métallique à la veille de se convertir en lingots massifs. Le bruit du marteau qui concassait la pierre argentifère, le pas des mules, le claquement des fouets qui les excitaient, se mêlaient au bruit plus sourd des chutes d'eau qui faisaient mouvoir les machines. J'avais arrêté mon cheval pour contempler plus à l'aise ce tableau animé; bientôt cependant mon attention fut distraite. A quelques pas de nous, je remarquai deux hommes à moitié cachés par un bas-fond, et qui traînaient, à l'aide de cordes, le cadavre d'une mule. Arrivés à un endroit où Desiderio et moi pouvions seuls les découvrir, l'un des hommes se pencha sur la mule morte, sembla l'examiner curieusement et jeta de côté un regard de défiance. Dès qu'il nous eut aperçus, il s'assit brusquement sur le cadavre qu'il traînait une minute auparavant. Quant au compagnon du premier, il disparut immédiatement derrière un épais rideau d'arbres et de buissons.

— Eh! eh! si je ne me trompe, reprit Fuentes, c'est mon ami Planillas; mais que diable fait-il là?

Au nom de Planillas, je tressaillis involontairement, et je suivis Fuentes, qui s'était dirigé du côté de l'homme assis sur la mule. J'espérais obtenir du compagnon de don Tomas Verduzco quelque révélation nouvelle sur la part que le *bravo* avait prise dans le meurtre de don Jaime. Planillas, les coudes sur ses genoux et la tête dans ses mains, paraissait accablé par un violent chagrin. Le bruit de nos pas le tira enfin de sa méditation, et il leva sur nous des yeux où se trahissait plus d'inquiétude que de surprise.

— Ah! seigneurs, s'écria-t-il, vous voyez dans ma personne l'homme le plus désolé de toute la Nouvelle-Espagne.

— Vous pensez sans doute, lui dis-je, au jeune cavalier que don Tomas a assassiné il y a deux jours, et dont le sang retombera sur votre tête, car vous auriez pu lui sauver la vie en arrêtant la main de votre ami, de ce don Tomas qui avait été payé pour le frapper, me disiez-vous.

— Vous ai-je dit cela? s'écria Florencio; en ce cas, par la vie de ma mère, j'en ai menti... Je suis horriblement menteur quand j'ai bu, et, vous le savez, seigneur cavalier, j'avais beaucoup bu ce jour-là.

Florencio s'arrêta comme s'il n'eût voulu reprendre la parole qu'après avoir retrouvé son assurance; mais Fuentes ne lui laissa pas le temps de se recueillir; il lui demanda pour quel motif il paraissait si

(1) On appelle *patios* des cours dallées sur lesquelles on expose à l'évaporation des amas de boues métalliques produites par le *bocardage* humide du minerai. Ces boues, amalgamées avec le mercure, sont la dernière transformation du minerai.

désolé quand nous étions arrivés, et pourquoi il s'obstinait à trôner ainsi sur le cadavre d'une mule.

— C'est cette mule qui cause ma douleur, répondit Planillas; je l'avais vendue, dans ma détresse, à l'*hacienda de platas* que vous voyez là-bas, quoique je lui fusse tendrement attaché. J'avais pris du service depuis lors dans l'atelier où je pouvais la voir tous les jours; hélas! la pauvre bête est morte ce matin, et je l'avais traînée dans cet endroit isolé pour me livrer à ma douleur loin des regards de tous.

Planillas replongea violemment sa tête entre ses mains comme quelqu'un qui ne veut pas être consolé; puis, sans doute pour détourner le cours de la conversation :

— Ah! seigneur cavalier, dit-il, ce n'est pas le seul malheur que j'aie à déplorer! Hier un engagement a eu lieu entre les mineurs de Rayas et ceux de Mellado, et je n'y étais pas.

— Mais je ne vois pas, interrompis-je, ce qu'il y a là de si déplorable.

— De si déplorable! reprit vivement Planillas. Ah! ce n'est pas une de ces rencontres vulgaires comme on en peut voir tous les jours, et vous ne devineriez jamais comment elle s'est terminée : par une grêle de piastres que les mineurs de Mellado, pour prouver la supériorité de leur mine sur celle de Rayas, ont fait pleuvoir sur leurs adversaires. De belles piastres à l'aigle! ajouta-t-il d'un air navré, et je suis arrivé trop tard sur le champ de bataille.

Je compris mieux la douleur de Planillas à ce dernier désappointement; toutefois j'eusse refusé de croire à cet excès d'arrogante prodigalité des mineurs, si Fuentes ne m'eût confirmé avec une satisfaction orgueilleuse la vérité de ce récit. Presque aussitôt mon compagnon, à qui les lamentations de Planillas paraissaient fort suspectes, se mit en devoir de l'interroger de nouveau; mais les hautes broussailles qui craquèrent subitement derrière nous attirèrent son attention d'un autre côté. Je crus voir Planillas pâlir malgré son impudence à toute épreuve. Un homme petit et trapu, taillé en athlète, et d'une physionomie plutôt joviale que rébarbative, était devant nous. Il nous salua poliment et s'assit à terre près de Planillas. Sa bouche essayait de sourire, mais son regard fauve et perçant comme celui des oiseaux de proie démentait cette expression de feinte gaieté. Nous gardâmes le silence quelques instans. Ce fut le nouveau venu qui prit le premier la parole.

— Vous parliez tout à l'heure, si mes oreilles ne m'ont pas trompé, d'un certain don Tomas? Serait-ce, par hasard, de don Tomas Verduzco qu'il était question? dit-il de cet air doucereux qui formait un si puissant contraste avec son regard. Cette simple question, provenant d'un homme qui m'inspirait une répugnance instinctive, me parut comme une insulte.

— Précisément, lui dis-je en faisant effort pour garder mon sang-

froid. J'accusais Tomas Verduzco de l'assassinat d'un jeune homme qu'il ne connaissait pas la veille.

— En êtes-vous sûr? interrompit l'homme en me jetant un regard sinistre.

— Demandez-le à ce malheureux, repris-je en montrant du doigt Planillas.

A cette réponse, Planillas se leva comme poussé par un ressort; il paraissait avoir repris toute son assurance.

— Je n'ai jamais rien dit de semblable; mais votre seigneurie ne connaît donc pas le respectable cavalier Verduzco, s'écria-t-il d'un air ironique, pour parler ainsi devant lui?

Je regardai celui qui m'était ainsi dénoncé comme si je le voyais pour la première fois. Une hallucination rapide replaça sous mes yeux le corps sanglant de don Jaime, son agonie, ses derniers instans, et tout son bel avenir, tranché par le couteau de l'homme qui était devant moi.

— Ah! vous êtes don Tomas Verduzco...

Je ne pus achever. En proie à une sorte de vertige, et sans me rendre compte de ce que j'allais faire, j'armai un de mes pistolets. Au craquement de la batterie, l'inconnu devint livide, car les Mexicains de la basse classe, qui supportent sans sourciller les éclairs du couteau, frissonnent devant le canon d'une arme à feu maniée par un Européen. Cependant il ne bougea pas, Fuentes se jeta entre nous.

— Doucement! seigneur, doucement! s'écria-t-il. *Càscaras!* comme vous prenez les mœurs du pays!

— Ce diable de Planillas, dit à son tour l'inconnu avec un rire contraint, est toujours disposé à la plaisanterie; mais l'idée de me présenter sous le nom de don Tomas est, ma foi, par trop bouffonne. Votre seigneurie lui en veut donc bien à ce don Tomas?

Mon emportement me parut ridicule et se dissipa comme par enchantement.

— Je ne le connais pas, répondis-je un peu confus et en reprenant mon sang-froid; je ne sais comment cet homme s'est trouvé mêlé à mes affaires, mais je crois devoir à ma sécurité de ne faire aucune merci à de pareils assassins, quand le hasard les envoie sur ma route.

L'inconnu murmura quelques mots inintelligibles. Pour moi, pensant avoir trouvé dans cet incident une excellente occasion de me débarrasser de mon nouvel ami Desiderio, dont la société commençait à me peser, je saluai avec empressement le groupe encore ému, et je piquai des deux; mais j'avais compté sans le désœuvrement de Fuentes, et je n'avais pas fait cent pas qu'il me rejoignit.

— J'ai peut-être eu tort, me dit-il, d'intervenir dans cette affaire et de vous empêcher de loger une balle dans la tête de ce drôle à la figure

suspecte, car, au regard haineux qu'il vous a lancé, je présume que le premier coup de couteau que vous recevrez sera de sa main.

— Croyez-vous? dis-je assez troublé de ce fâcheux pronostic.

— J'ai cédé, ma foi, trop vite à mon premier mouvement, reprit Fuentes, qui sembla réfléchir, et se ravisant bientôt :

— Si nous y retournions? peut-être pourriez-vous remettre les choses au point où vous les avez laissées, et cette fois je vous aiderais au besoin.

Le regret d'avoir laissé passer sans en profiter une occasion de querelle ne perçait que trop clairement dans les paroles de Fuentes. Je refusai sèchement le concours qu'il m'offrait, et je me dis en moi-même que, décidément, le second mouvement du mineur valait beaucoup moins que le premier.

— Vous ne voulez pas? me dit-il. Soit! Après tout, qu'importe un coup de couteau de plus ou de moins? J'en ai reçu trois, et je ne m'en trouve pas plus mal.

Je ne crus pas devoir relever cette réponse, qui me montrait mon guide sous un jour assez peu favorable, et je coupai court aux confidences de Fuentes en lui demandant quelques détails sur la mine dont les bâtimens se dessinaient de plus en plus distinctement devant nous.

II.

Les premiers travaux d'une mine s'exécutent d'abord, comme on sait, à ciel ouvert. On se contente pendant long-temps d'extraire le minerai en suivant la veine; mais, à mesure que l'on creuse, deux obstacles se présentent : l'extraction du minerai devient plus coûteuse, puis on ne tarde pas à rencontrer des eaux qu'il faut épuiser sous peine de voir tous les travaux envahis par ces infiltrations souterraines. On creuse alors un puits perpendiculaire pour communiquer avec le filon par une galerie horizontale qu'on nomme *plan* ou *cañon*. A mesure que la profondeur des travaux augmente, on continue le creusement du puits, et c'est ainsi souvent que plusieurs galeries communiquent avec cette artère principale, et qu'on est parfois forcé d'en creuser une ou deux autres. Ces puits et ces galeries ne tardent pas à être augmentés, dans les mines les plus riches, de travaux souterrains destinés à faciliter le service intérieur, l'extraction des eaux et du minerai. A cet effet, des machines appelées *malacates* sont construites au-dessus de l'orifice de chaque puits. Ces malacates sont mus par huit ou neuf chevaux, et les cordes qui s'enroulent et se déroulent alternativement sur un tambour font monter jusqu'au jour le minerai dans des sacs de toile d'aloès, et l'eau dans d'énormes *botas* (outres) de peau de bœuf. Le mi-

nerai est porté à dos d'hommes au bas du puits d'extraction, et les eaux élevées à l'aide de chapelets hydrauliques.

Outre le grand puits (*tiro general*), la mine de Rayas en a deux autres d'une importance moindre, quoique l'un de ces puits atteigne trois cents vares ou deux cent cinquante quatre mètres. Le *tiro general*, aussi important par sa largeur (11 m 02) qu'effrayant par sa profondeur (car il ne compte pas moins de douze cents pieds), communique avec trois galeries principales superposées l'une à l'autre, et ces puits et ces galeries composent un ensemble de travaux gigantesques qu'on ne retrouve dans nulle autre exploitation. Cependant l'aspect extérieur de cette mine ne révèle pas l'incessante activité qui règne au dedans. Des hangars en bois ou couverts de tuiles qui protégent les malacates ou abritent les travailleurs, quelques bâtimens de peu d'apparence qui servent de logemens aux administrateurs ou aux employés du dehors, quelques maisons blanches groupées inégalement sur le sommet des mamelons environnans, ne font guère pressentir au visiteur les merveilles qu'il va voir.

Il était environ midi quand j'arrivai avec mon guide à l'entrée de la première galerie par laquelle nous devions nous engager dans la mine. Nous mîmes pied à terre; nos chevaux furent confiés à un des compagnons de Desiderio, et nous franchîmes la porte d'entrée. Le mineur portait à la main une torche de résine. Je m'arrêtai un instant avec une sorte de recueillement sur le seuil de cet immense laboratoire de la richesse humaine, d'où tant de millions s'étaient déjà répandus dans la circulation européenne. Mon guide, avec l'or de son manteau que la lueur de la torche semblait faire ruisseler au milieu des plis du velours, figurait assez bien le génie fastueux de ce royaume souterrain. Nous descendîmes long-temps par une pente formée de gradins dont chacun avait la dimension d'une terrasse, en faisant, au milieu de profondes ténèbres que la torche ne dissipait que faiblement, une multitude de tours et de détours, en changeant à chaque instant de direction et de température, en remontant parfois pour redescendre encore. Au bout d'un quart d'heure environ, j'aperçus enfin, dans le lointain, quelques lumières errantes, puis des ombres gigantesques ne tardèrent pas à se refléter sur les parois humides. Je marchai encore, et je me trouvai bientôt dans un carrefour que la piété des mineurs avait converti en chapelle. Au centre s'élevait un humble et modeste autel orné de cierges qui brûlaient devant l'image d'un saint. Un homme était agenouillé sur le gradin et semblait prier avec ferveur. C'était la première créature humaine que je rencontrais depuis mon entrée dans la mine. Mon guide me toucha le bras.

— Regardez cet homme, me dit-il à voix basse.

Le mineur agenouillé était entièrement nu; sans la lumière du flam-

beau de résine qui laissait voir sa chevelure grisonnante et les traits anguleux de son visage, on n'eût pu reconnaître en lui l'homme arrivé aux confins de la vieillesse, tant ses membres nerveux semblaient conserver de jeunesse et de vigueur.

— Eh bien? dis-je à Desiderio.

— Cet homme, me dit-il, n'est pas étranger à l'histoire de la main coupée que vous regardiez avec tant de curiosité ce matin, et, quoique je sache cette histoire aussi bien que lui, peut-être dans sa bouche aurait-elle plus d'intérêt pour vous, car son fils s'y est trouvé mêlé.

Je crus une fois encore avoir trouvé l'occasion d'écarter Desiderio, sous le prétexte que le vieillard serait plus expansif, s'il n'avait qu'un seul auditeur pour ses confidences. Cette fois, Desiderio ne se méprit pas sur mon intention secrète. — Je ne suis ni querelleur ni susceptible, me dit-il, je m'en vante, mais votre seigneurie est par trop empressée à se débarrasser de son dévoué serviteur. — Je me hâtai de protester contre l'interprétation donnée à mes paroles, et Fuentes parut se calmer. — Allons! dit-il d'un air railleur, je renoncerai, pour vous être agréable, au désir que j'avais eu tout d'abord de vous servir de guide dans ces souterrains. Aussi bien, il faut que je sache le secret de la comédie jouée tantôt par Planillas sur le cadavre de sa mule. Vous pourrez visiter la mine sans moi, et je vous conterai ce que j'aurai appris sur ce drôle à votre sortie par le grand puits, car, pour être complète, votre excursion doit s'achever à l'aide du malacate.

J'avais tellement hâte de congédier Fuentes, que je promis tout ce qu'il voulut, sans remarquer le sourire ironique par lequel il accueillit ma réponse. En ce moment, le vieux mineur venait d'achever sa prière. Fuentes échangea avec lui quelques mots à voix basse et s'éloigna rapidement; je respirai.

— Seigneur cavalier, me dit le vieux mineur, mon compagnon Fuentes vient de me faire part de votre désir d'entendre de ma bouche l'histoire de mon fils, de celui qui a été l'orgueil de la corporation des mineurs : ce désir m'honore, mais, pour le moment, je ne puis le satisfaire. J'ai à mettre le feu à la mine dont je viens de charger le boyau; si donc, dans deux heures, je suis encore de ce monde, je me mettrai tout à votre disposition, car j'aime les braves, de quelque nation qu'ils soient.

— Et qui vous a dit que je fusse brave? lui demandai-je étonné.

— *Caramba!* un homme qui visite une mine pour la première fois, et qui, au dire de Fuentes, a le plus vif désir de faire la périlleuse ascension du *tiro!* Eh bien! nous la ferons ensemble, et en même temps je vous raconterai mon histoire; je vous donne donc rendez-vous dans deux heures, au fond de la dernière galerie, à l'entrée du grand puits.

Je ne pouvais guère reculer devant un si pompeux éloge, mais ce

ne fut pas sans une certaine mélancolie que je me vis fatalement destiné à accomplir, contre ma volonté, une inévitable et dangereuse prouesse. C'était encore à Fuentes que j'étais redevable de cette nouvelle contrariété. Je promis néanmoins au mineur d'être exact au rendez-vous, et, resté seul, je profitai de mon indépendance pour examiner à loisir le monde nouveau dans lequel je me trouvais transporté. J'avais en main la torche que m'avait laissée Desiderio, et je la promenai curieusement à mes côtés. Au-dessus de moi se dessinaient des voûtes d'inégale grandeur, capricieusement creusées dans le roc vif et constellées de paillettes brillantes, les unes soutenues par de fortes poutres, les autres laissant pendre, comme des culs-de-lampes gothiques, leurs pointes aiguës, qui menaçaient de s'écrouler sur ma tête. Une eau limpide, qu'irisait la flamme de la résine, serpentait en filets déliés le long des pilastres informes ou suintait goutte à goutte des fissures du roc avec le bruit monotone d'un balancier de pendule, eau tombée du ciel, et qui, après avoir fécondé la plaine, semblait, avec un murmure plaintif, aller se perdre à regret dans l'océan souterrain qui devait l'absorber. Devant moi s'ouvraient de sombres carrefours; des bruits de pas répercutés par les échos mouraient sous les profondes arcades, comme des gémissemens lugubres ou des plaintes étouffées. Des lueurs indécises perçaient de temps à autre cette effrayante obscurité: c'étaient des mineurs qui allaient et venaient, leur mèche allumée derrière l'oreille, semblables à ces gnomes des légendes qui veillent, la flamme au front, sur des trésors cachés.

J'avançais avec toute la précaution convenable, car, demeuré sans guide dans ce labyrinthe, je ne savais de quel côté me diriger. J'entendis bientôt, dans le lointain, le bruit sourd des piques qui sapaient le rocher, mêlé à des bruits mystérieux qui semblaient partir d'un étage inférieur. Ces rumeurs, toutes vagues qu'elles étaient, servirent à m'orienter. Je n'avais vu, depuis mon entrée dans la mine, que des voies de communication ouvertes de tous côtés ou des gîtes vides de leurs filons, et j'étais impatient d'arriver enfin à l'endroit qu'on nomme la *labor*, c'est-à-dire l'endroit où l'on exploite et fouille la veine d'argent. Une clarté confuse encore m'indiqua que je n'en étais pas loin; je parvins bientôt à l'orifice d'un puits peu profond, d'où jaillissait une lumière plus vive. On y descendait par une échelle formée de poutres mises bout à bout et en zigzag. J'hésitai d'abord à me confier aux entailles pratiquées dans ces poutres et destinées à servir de degrés; cependant, enhardi par le peu de profondeur du puits, je me hasardai à y descendre, et je gagnai sain et sauf le plan qu'on était en train d'exploiter. C'était un couloir en diagonale de cinq pieds environ de diamètre et de cinq ou six cents de longueur, d'où s'exhalait une vapeur brûlante comme de la bouche d'un cratère. Perdu au milieu de

cette foule trop occupée pour me remarquer, je pus examiner à l'aise le tableau fantastique qui s'offrait à mes yeux. Une multitude de minces et longues chandelles collées aux parois éclairaient confusément les travailleurs, dont la plupart, plongés dans l'eau jusqu'à la ceinture, attaquaient la roche vive à coups de *barretas*. D'autres, chargés de sacs de minerai dont le poids faisait saillir leurs muscles tendus, se perdaient au loin, tandis que la mèche allumée qu'ils portaient sur la tête éclairait leurs corps bronzés ruisselans de sueur et leurs longs cheveux flottans. C'était une confusion assourdissante de coups de piques sonores qui frappaient le roc en cadence, d'éclats de pierres détachées qui tombaient bruyamment dans l'eau, de voix, de cris répétés et d'haleines sifflantes, qui vibraient sous les voûtes avec de rauques échos. La clarté rougeâtre des torches qui se reflétait dans l'eau, la poussière, la vapeur qui formaient comme un brouillard condensé dans l'étroit couloir, les veines cuivreuses qui serpentaient comme des lierres le long des voûtes et des parois, tout concourait à augmenter la bizarrerie de ce spectacle.

Après l'avoir contemplé long-temps, je résolus de gagner la galerie inférieure, à l'extrémité de laquelle je devais rencontrer le vieux mineur. Cette ascension que je redoutais jusqu'alors ne me paraissait plus une tâche périlleuse à remplir, et devait m'éviter, au contraire, la fatigue de parcourir de nouveau tout l'espace que je venais de laisser derrière moi. Je priai donc un des mineurs de me conduire à l'endroit indiqué, car je craignais de m'égarer au milieu de ce dédale de galeries souterraines qui se croisaient en tous sens. Je commençais aussi à ressentir vivement le besoin de respirer un air plus pur, et je suivis gaiement mon nouveau guide.

Je descendis encore long-temps, jusqu'à sentir mes jarrets ployer sous moi, et j'arrivai, brisé de lassitude, à l'extrémité de la dernière galerie, qui formait un angle droit avec le grand puits, dont la bouche noire et béante s'ouvrait à mes pieds. Ce puits se prolongeait encore jusqu'à un niveau bien inférieur. J'étais le premier au rendez-vous; le vieux mineur n'était pas encore venu. Un seul ouvrier, qui paraissait comme oublié dans ces vastes catacombes, accomplissait solitairement une tâche effrayante. Non loin de là, un autre puits, envahi par les eaux, se vidait lentement, à l'aide d'une outre gigantesque suspendue à la corde du malacate. L'outre, une fois pleine, s'élevait par le retour de rotation de l'invisible machine établie à douze cents pieds plus haut; mais, violemment ramenées dans l'axe du grand puits par une force irrésistible, les peaux de bœuf gonflées se fussent crevées contre les parois, si l'ouvrier n'en eût amorti l'impulsion. Sur une étroite plate-forme qui séparait les deux gouffres, au milieu d'une obscurité presque complète, le péon raidissait autour du câble une corde

double dont ses deux mains serraient les extrémités; puis, entraîné lui-même avec une terrible rapidité à l'ouverture du grand puits, il lâchait tout à coup un des bouts de la corde, et l'outre ne heurtait plus que mollement la muraille opposée; mais un faux pas, la corde lâchée une seconde trop tard, pouvaient précipiter l'ouvrier dans un abîme sans fond. Je regardai long-temps, avec une sensation pénible, ce malheureux qui jouait ainsi sa vie à chaque quart d'heure du jour pour un modique salaire. Au milieu de ces ténèbres, de ce silence profond et si loin des rumeurs du monde, il me semblait voir en lui un de ces damnés de l'enfer de Dante accomplissant sans relâche un effrayant labeur.

Cependant l'outre était quatre fois descendue vide et quatre fois remontée pleine, c'est-à-dire qu'une heure entière s'était écoulée, et personne n'était venu. J'avoue qu'à la vue de ce puits immense qu'il me fallait remonter dans toute sa longueur, ma résolution avait faibli, et je pardonnais de bon cœur au vieux mineur son manque de parole, quand le câble du malacate apparut de nouveau dans l'ombre; une faible lueur se dessina en même temps le long des parois humides, et une voix dont l'accent ne m'était pas inconnu s'écria :

— Eh! l'ami, n'avez-vous pas avec vous un cavalier étranger qui m'attend pour remonter par le *tiro?*

J'avais à peine répondu que j'étais prêt, qu'un paquet tomba à mes pieds. Je défis machinalement la corde qui l'entourait. Le paquet ne contenait qu'une veste et un pantalon de laine grossière, un bâton de cuir et une espèce de tresse en fil d'aloès. Je me demandai avec effroi si ce pantalon et cette veste étaient bien suffisans pour amortir une chute de douze cents pieds. Quant au bâton et à la courroie tressée, je n'en devinais pas l'usage. L'ouvrier qui travaillait près de moi me l'expliqua. Le vêtement de laine devait me préserver de l'eau qui jaillissait en pluie fine dans certains endroits du puits; le bâton devait servir entre mes mains à empêcher le contact du corps avec le roc dans les oscillations du trajet, et la courroie à m'attacher au câble du malacate.

— Dépêchons, s'écria le guide invisible, nous n'avons pas de temps à perdre.

Je me couvris à la hâte des vêtemens qui m'étaient destinés, j'attirai vers moi le bout du câble qui se balançait dans le vide, et je me mis à cheval dessus. Le péon passa deux fois autour de mon corps et sous mes jambes la sangle de corde de manière à me faire le siége le plus commode possible, en attacha fortement les deux extrémités le long du câble, et me mit le bâton de cuir entre les mains. Il avait à peine achevé, que je me sentis enlevé de la plate-forme par une force invisible, et je perdis pied; je fis trois ou quatre tours sur moi-même, et, quand je re-

vins de l'espèce d'étourdissement que cette brusque manœuvre m'avait causée, je flottais déjà suspendu sur le gouffre. Un peu au-dessus de ma tête, j'apercevais les jambes de mon guide qui serraient fortement le câble. Bien qu'il portât une torche, je ne distinguai qu'imparfaitement son corps à demi nu, qui, à certains momens, se détachait sur les ténèbres luisant et cuivré comme du bronze florentin. Seules les paroles du mineur arrivaient distinctement jusqu'à moi.

— Suis-je bien attaché au moins? lui demandai-je en remarquant qu'aucun nœud, qu'aucune aspérité ne pourrait empêcher la courroie qui me retenait de glisser le long du câble.

— C'est probable, à moins toutefois que le péon n'ait eu quelque distraction, répondit le mineur avec un calme parfait; vous avez toutefois la ressource de vous retenir à la force des poignets.

J'étreignis avec une force surnaturelle le câble que mes deux mains pouvaient à peine embrasser.

— Et combien de temps dure l'ascension? poursuivis-je.

— Douze minutes habituellement, mais la nôtre durera au moins une demi-heure; c'est une attention que je n'ai eue que pour vous, qui aurez ainsi plus de temps pour observer les merveilles de la mine.

— Et n'est-il jamais arrivé malheur dans ces ascensions?

— Pardonnez-moi. Un Anglais qu'on avait mal attaché s'est laissé choir du haut en bas, mais avec tant de discrétion, que mon compère qui le conduisait ne s'est aperçu de sa disparition qu'en arrivant à l'ouverture du puits.

Je jugeai superflu de faire de nouvelles questions. Quand j'eus calculé que cinq minutes s'étaient écoulées depuis la mise en mouvement du malacate, je me hasardai à regarder au-dessus et au-dessous de moi. Trois zones distinctes se partageaient le puits dans toute sa longueur. A mes pieds, une épaisse obscurité redoublait l'horreur du gouffre, dont l'œil ne pouvait sonder la profondeur; de blanches et chaudes vapeurs se dégageaient lentement du fond ténébreux et montaient en tournoyant jusqu'à nous. Autour de moi, la torche du guide éclairait de sa lueur fumeuse les parois verdâtres sillonnées par la pointe des piques et déchirées par les tarières. Dans la région supérieure, une colonne de brouillards que l'immensité teignait de bleu comme le ciel appuyait sa base sur la zone lumineuse qui nous entourait et voilait complétement la clarté du jour qui baignait son sommet. En ce moment, la machine s'arrêta, les chevaux reprenaient haleine; j'étreignis de nouveau le câble qui semblait se détendre, et je fermai les yeux pour échapper à la fascination de l'abîme.

— Cette halte est à votre intention, me dit le guide, je n'oublie pas que je vous ai promis une histoire, et je veux avoir le temps de vous la conter.

Sans attendre ma réponse, le mineur commença un récit dont les incidens de cette lente et périlleuse ascension ne firent que graver plus profondément les sombres particularités dans ma mémoire. L'attention que je prêtais au conteur prenait sa source dans l'inquiétude qui me faisait rechercher en ce moment une distraction à tout prix.

III.

— Vous savez peut-être, reprit le mineur, que, dans le trajet de San-Miguel-el-Grande (1) à Dolores, le voyageur est forcé de traverser le Rio-Atotonilco. Dans la saison des eaux, cette rivière est inaccessible à celui qui n'en connaît pas les gués principaux. Elle a environ soixante *vares* de largeur à l'endroit où aboutit le chemin de San-Miguel. L'impétuosité du fleuve, le bruit sourd et imposant des vagues jaunâtres qui se précipitent entre des rives désertes, sont de nature à faire éprouver une terreur involontaire à celui qui doit traverser en cet endroit le Rio-Atotonilco. Sur la rive opposée, quelques cabanes de ramée, à moitié cachées par les plis du terrain, servent de retraite à une population misérable qui ne vit guère que des bénéfices que lui procure la rivière quand les pluies l'ont gonflée. Les habitans de ces cabanes conduisent alors les voyageurs d'une rive à l'autre à travers des passages qu'ils connaissent. Souvent, à la vue de ces pauvres gens à moitié nus, qui errent sur le rivage et se jettent à l'eau, celui qui se préparait à traverser la rivière hésite et tourne bride. Une assez triste aventure prouve, en effet, qu'il faut craindre de placer sa confiance en des hommes auxquels l'espoir d'un modique salaire peut ne pas suffire. Il y a quelques années, un ancien mineur de Zacatécas, qu'une brouille avec la justice avait forcé de quitter la province, était venu s'établir parmi les *passeurs* du Rio-Atotonilco. Cet homme, que sa force athlétique et sa brutalité rendaient redoutable, était signalé comme ayant la main singulièrement malheureuse. Une ou deux fois déjà, ceux qu'il s'était chargé de conduire avaient failli périr engloutis par les eaux du fleuve. Un soir enfin, par une nuit orageuse, se croyant seul et ayant aperçu un étranger sur le bord opposé du fleuve, le passeur traversa le gué pour aller lui offrir ses services. Il fut observé par un de ses camarades qui l'avait suivi, et qui, se voyant prévenu, resta caché derrière quelques touffes d'osier. Le passeur, après avoir traversé la rivière, y rentra bientôt, suivi du cavalier, dont il entraînait le cheval par la bride. Arrivé au milieu du fleuve, il monta en croupe der-

(1) San Miguel-el-Grande est une petite ville près de Guanajuato, célèbre par ses manufactures de *zarapes*, qui rivalisent presque avec celles de Saltillo. Dolores est un bourg plus célèbre encore pour avoir été le berceau de l'indépendance mexicaine.

rière celui qu'il guidait, et, peu d'instans après, on entendit le bruit d'un corps qui tombait à l'eau. Un seul des deux cavaliers était resté en selle; on le vit prendre terre assez loin du hameau, puis se perdre dans les ténèbres. Le témoin du crime était un jeune homme que le passeur, quelques jours auparavant, avait brutalement frappé et qui cherchait depuis ce temps l'occasion de se venger. Cette occasion, il crut l'avoir trouvée; il se jeta dans la rivière, suivit le fil de l'eau qui emportait la victime, et parvint à ramener sur l'autre rive le corps d'un malheureux, qu'à sa tonsure et à ses vêtemens il reconnut pour un prêtre. Presque aussitôt, succombant à la fatigue, il s'évanouit. Quand il rouvrit les yeux, il faisait déjà grand jour, et le corps du prêtre avait disparu, emporté sans doute par des passans charitables. Le jeune homme ne se hâta pas moins d'aller faire sa déposition au village; mais les poursuites qu'on ordonna contre le passeur furent inutiles, car le misérable, et cela se comprend, s'était bien gardé de rester dans le pays.

Mon guide s'interrompit en ce moment. Comme si nous fussions arrivés dans la région des nuages, le brouillard impalpable que nous laissions sous nos pieds se convertissait insensiblement en une pluie fine et pénétrante. Le suintement des eaux ainsi tamisées par la distance me prouvait à quelle prodigieuse élévation au-dessus de nous elles s'échappaient du roc, et quel chemin il nous restait à faire. La vapeur condensée ruisselait sur le corps bronzé du mineur et faisait grésiller la torche. La machine s'arrêta de nouveau, et je sentis mon cœur se dérober dans ma poitrine, comme lorsque dans le tangage le pont d'un navire semble s'enfoncer sous les pieds. Une courte et terrible appréhension vint s'y joindre : j'avais cru sentir la courroie qui me retenait au câble se déplacer brusquement, et je fus pris d'un frisson convulsif.

— Glisseriez-vous par hasard? cria le mineur; puis, rassuré sans doute, après avoir jeté un coup d'œil sur moi et m'avoir vu toujours à la même distance de lui, il reprit avec son imperturbable sang-froid :

— Peu de temps après la disparition du *passeur*, sur lequel les bruits les plus étranges ne tardèrent pas à courir, un nouveau mineur vint prendre du service à Rayas qu'une dizaine de lieues sépare du Rio-Atatonilco. Il disait avoir fait son apprentissage dans l'état de Cinaloa, et sa bonne humeur et ses largesses (car il paraissait avoir d'autres ressources que sa paie journalière) lui gagnèrent bientôt l'amitié de tous ses camarades. Mon fils Felipe fut celui qu'il sembla distinguer entre tous. Il y avait cependant entre lui et Osorio (ainsi s'appelait le nouveau mineur) une dissemblance complète d'humeur et d'âge. Felipe était un rude travailleur, jaloux de la réputation qu'il s'était acquise, fier comme un mineur doit l'être, car nous n'avons pas besoin

des anciens priviléges pour nous distinguer des autres : notre profession anoblit de droit celui qui s'y livre. Osorio, au contraire, qui avait le double de l'âge de Felipe, semblait ne travailler qu'à regret, et son temps se passait à râcler sa guitare ou à prêcher l'insubordination contre les *mandones* (surveillans). Cependant leur amitié aurait duré sans doute long-temps encore, si les deux amis n'étaient tombés amoureux de la même femme. C'était la première fois qu'ils avaient, malgré leur intimité, un sentiment commun, et ce fut justement ce qui les brouilla. Ils continuèrent néanmoins, malgré quelques altercations, à courtiser la jeune fille chacun de son côté, car, quoiqu'elle préférât Felipe, elle ne laissait pas d'aimer la guitare et surtout la joyeuse humeur d'Osorio. Les fréquentes absences de ce dernier finirent toutefois par donner l'avantage à son rival. Ce fut, il ne faut pas l'oublier, pendant une de ces absences, que le bruit se répandit qu'on avait forcé les portes de la cathédrale de Guanajuato, et qu'un ostensoir d'or massif enrichi de pierreries avait disparu de l'endroit où il était enfermé. On fit d'inutiles recherches pour découvrir l'auteur de ce vol sacrilége, qui fut un sujet de consternation pour le clergé de la ville. En l'absence d'Osorio, Felipe avait fini, je vous l'ai dit, par obtenir la première place dans le cœur de la jeune fille que tous deux avaient courtisée. Les parens résolurent de la marier avec Felipe, c'était pour eux le meilleur moyen de couper court aux querelles des deux concurrens et de se mettre l'esprit en repos. On convint de faire les noces dans un court délai, et tous les amis des deux familles se réunirent chez la jeune fille pour célébrer les fiançailles. L'eau-de-vie et le *pulque* circulaient à profusion, des musiciens égayaient la fête, quand un incident inattendu vint l'interrompre. Un homme se présenta au milieu des conviés; cet homme était Osorio. On connaissait sa violence, et cette apparition consterna tout le monde. Felipe seul attendit froidement, le couteau à la main, l'attaque de son rival; mais celui-ci, sans même porter la main à sa ceinture, s'avança au milieu des assistans en s'excusant de venir sans être invité; puis, prenant la guitare d'un des musiciens, il s'assit sur un des barils de pulque et se mit à chanter un bolero de circonstance. Ce dénoûment imprévu causa d'abord une surprise générale, puis un redoublement de gaieté. La fête, un moment interrompue, se continua plus bruyante, et on ne se sépara qu'en se promettant de se réunir à huitaine.

Ici, une nouvelle pause du conteur me rappela au sentiment assez pénible de ma situation. Nous approchions insensiblement de l'orifice du *tiro*, le brouillard plus lumineux qui pesait sur nous me le faisait pressentir; mais aussi, à mesure que nous nous élevions, la profondeur vertigineuse du gouffre se creusait davantage.

— Savez-vous à quelle hauteur vous êtes ici? me cria le guide. A cinq fois et demie la hauteur des tours de la cathédrale de Mexico.

Et pour confirmer sans doute la désespérante exactitude de ses paroles, il tira de sa ceinture une poignée d'étoupes et l'alluma à la flamme de la torche. Je ne pus m'empêcher de suivre d'un œil fasciné cette lueur qui descendit lentement comme un globe de feu, se rapetissa, s'amoindrit et ne parut plus bientôt dans le fond ténébreux que comme une de ces pâles et lointaines étoiles dont la lumière arrive à peine à la terre. La voix du mineur qui continuait son récit m'arracha à cette écrasante contemplation.

— A dater du jour où Osorio s'était montré aux fiançailles de Felipe, reprit le guide, mille piéges furent tendus au jeune homme par une main invisible. Le lendemain même, une mine éclata près de lui et le couvrit de débris de rocher. Une autre fois, la corde à laquelle il était suspendu, à une assez grande distance du sol de la galerie, cassa subitement. Ces tentatives ayant échoué, on tourna contre son honneur les efforts qu'on avait inutilement dirigés contre sa vie. De vagues insinuations tendirent à faire passer le pauvre Felipe pour le voleur sacrilége de l'ostensoir. Felipe hésita long-temps à reconnaître dans son ancien ami l'auteur de ces machinations. Ses yeux ne se fussent peut-être pas ouverts à l'évidence, si un jeune mineur, engagé depuis peu et qui épiait constamment Osorio, ne l'eût averti des piéges qu'on lui tendait. Felipe résolut de se venger. La veille du jour où devait avoir lieu le mariage (car tout cela s'était passé en moins d'une semaine), Osorio et Felipe se rencontrèrent dans une des galeries souterraines de Rayas. Felipe reprocha à Osorio ses perfidies, et Osorio ne lui répondit que par des injures; tous deux mirent le poignard à la main. Ils étaient seuls, nus tous deux; leur *frazada* était leur unique bouclier. Osorio était plus robuste, Felipe était plus agile; la chance devait être incertaine et le combat douteux. Tout à coup le jeune mineur dont je vous ai parlé se jeta inopinément entre les deux adversaires.

— Si vous le permettez, dit-il à Felipe, ce sera moi qui châtierai ce spoliateur d'église, car j'ai sur lui des droits antérieurs aux vôtres.

Osorio grinça des dents et se précipita sur le jeune mineur, qui se mit en défense. Les deux champions se disposèrent à combattre à la lueur de la torche de Felipe, devenu témoin, d'acteur qu'il était. Les *frazadas* une fois enroulées au bras gauche de chacun des adversaires, pour dissimuler leur feinte, le combat commença. Peut-être eût-il duré long-temps sans une ruse dont s'avisa le jeune mineur; il se ramassa sur lui-même de manière à ce que la couverture qui pendait à son bras balayât le sol; puis, derrière le voile qui dérobait ses mouvemens, il changea son couteau de main et porta à son adversaire

dérouté une vigoureuse estocade (1). Osorio tomba. On le fit remonter tout sanglant dans un *costal* (2) par le grand puits. Le hasard voulut qu'un *padre* passât en ce moment près de la mine. On le pria de venir entendre la confession du blessé; mais à peine le prêtre et le moribond se furent-ils entrevus qu'un cri d'effroi échappa au *padre*. Le saint homme avait reconnu dans le mineur expirant le passeur du Rio-Atotonilco; Osorio avait reconnu dans le prêtre l'homme qu'il avait cru noyer, et qui avait échappé par une sorte de miracle à une mort presque certaine. Dès-lors, et par les investigations de la justice, bien des mystères furent éclaircis. Le passeur du Rio-Atotonilco, le voleur sacrilége, le mineur de Zacatécas, celui de Rayas en un mot, n'étaient qu'un seul et même homme. Le *garrote* fit justice des crimes de ce misérable, et c'est sa main qu'on peut voir clouée à la muraille sur la grande place de Guanajuato. Il me reste à vous dire ce qu'il advint de Felipe. Cette reconnaissance providentielle de la victime et de l'assassin fit du bruit, et, quelques heures après, une demi-douzaine d'alguazils se présentèrent pour arrêter le mineur qui avait frappé Osorio. Un malheureux hasard voulut ce jour-là que Felipe eût quitté son travail plus tôt qu'à l'ordinaire. Je ne sais par quelle fatale méprise il avait été désigné comme le meurtrier d'Osorio, peut-être était-ce une dernière noirceur de ce misérable; toujours est-il que les alguazils venaient pour l'arrêter. Le jeune mineur s'était sauvé, et je n'ai pas besoin de vous dire que cet ennemi mortel d'Osorio était l'enfant insulté jadis par le passeur et témoin du crime commis sur les bords du Rio-Atotonilco. Si Felipe fût resté sous terre, les alguazils n'auraient pas osé se hasarder dans les galeries intérieures de la mine, car les mineurs n'eussent pas souffert cette atteinte portée à leurs *fueros*. Les alguazils aperçurent le jeune homme dans une des cours qui séparent les bâtimens d'exploitation; ils se mirent à sa poursuite. Felipe vit qu'il était perdu; il voulut au moins mourir en digne mineur, et sans avoir été flétri par le contact d'un alguazil. Arrivé hors d'haleine près du puits où nous sommes en ce moment : — Je ne serai pas déshonoré comme un vil lépero, s'écria-t-il; un mineur est plus qu'un homme, c'est l'instrument dont Dieu aime à se servir. — Puis, la figure pâle, les yeux étincelans, il s'élança d'un bond par-dessus la balustrade du puits et disparut dans le gouffre qui s'ouvre à présent sous vos pieds.

Le mineur se tut; sa torche pâlissait, déjà j'apercevais vers le haut du puits la lumière du jour, vague encore comme les premières lueurs

(1) *Estocade* veut dire ici coup d'estoc. Le poignard est trop en honneur parmi les gens du peuple mexicain pour n'avoir pas une foule de noms; selon les provinces, on l'appelle *estoque, verdugo, puñal, cuchillo, belduque, navaja.*

(2) Sac en toile de fil d'aloès.

crépusculaires. Encore sous l'impression terrible du récit que je venais d'entendre, une sorte de gémissement rauque me fit tout à coup tressaillir.

— Il y a bientôt dix ans, dit le mineur d'une voix sourde, que Felipe s'est précipité. Bien des fois je suis remonté par le puits qui l'a englouti, et ce n'a jamais été sans éprouver l'envie de trancher ce câble.

Et l'insensé brandissait un couteau formidable, comme s'il se fût préparé à exécuter sa folle menace. Je voulus crier à l'aide; mais comme dans un rêve effrayant la terreur étouffa ma voix, mes mains même se refusèrent à serrer le câble : à quoi bon? le câble n'allait-il pas être tranché au-dessus de ma tête! Je jetai un douloureux regard sur le pâle rayon de jour qui teignait les parois verdâtres, je prêtai l'oreille aux bruits vagues qui m'annonçaient que nous approchions du séjour des vivans. Ce jour grisâtre me paraissait si beau! ce murmure confus me semblait une si douce harmonie! En cet instant, un tonnerre souterrain retentit sous mes pieds; la mine sembla mugir par toutes ses bouches comme un volcan qui gronde. L'air refoulé s'engouffra dans l'immense syphon, un souffle puissant tordit le câble comme un fil de soie, et, nous secouant comme le vent secoue les atomes lumineux qui nagent dans un rayon de soleil, nous heurta violemment contre les parois du puits. La torche s'éteignit, mais j'eus encore le temps de voir le terrible couteau échapper aux mains du mineur et tomber en tournoyant dans le vide.

— *Cascaras !* un couteau neuf de deux piastres! s'écria une voix que je reconnus cette fois pour celle de Fuentes. J'eus à peine prononcé ce nom, qu'un bruyant éclat de rire retentit au-dessus de moi. C'était Fuentes, en effet, qui venait de me servir de guide et de jouer le rôle du vieux mineur en comédien consommé. L'empressement que j'avais mis à me séparer de lui l'avait piqué au vif, et cette mystification était sa vengeance.

— Savez-vous, seigneur cavalier, continua-t-il, que vous n'êtes pas facile à effrayer? Dans une circonstance qui aurait fait jeter les hauts cris au plus brave, vous n'avez pas daigné seulement crier à l'aide.

— Je suis ainsi fait, repris-je avec une effronterie devant laquelle il dut s'avouer vaincu, et vous en êtes pour vos ridicules efforts.

Le malacate s'était arrêté, et cette fois pour la dernière; notre ascension était enfin terminée. Desiderio fut détaché le premier, et j'attendis mon tour dans une fiévreuse anxiété. Quand on eut délié la courroie qui me retenait au câble, j'eus besoin de toute ma volonté pour résister à un vertige éblouissant; je sentais ma force à bout. Je foulai bientôt enfin la terre avec un ineffable sentiment de bien-être; jamais le soleil ne m'avait paru si beau, si resplendissant que ce jour-là.

Dans l'intervalle qui s'écoula jusqu'au moment où, d'après les ordres

de Fuentes, on nous ramena nos chevaux, celui-ci, tout en revêtant le fastueux costume qu'il avait dépouillé pour jouer son rôle, gardait un silence que je ne voulus pas troubler. J'avais mis déjà le pied à l'étrier, quand un vieillard s'approcha de moi. J'eus peine à reconnaître, sous un costume qui ne le cédait guère en richesse à celui de Fuentes, le vieux mineur que j'avais vu nu et agenouillé près de l'autel.

— Vous me pardonnerez de vous avoir manqué de parole, me dit-il, mais le devoir que j'avais à remplir m'a retenu plus long-temps que je ne pensais. Vous avez dû entendre l'explosion de la mine, il y a une demi-heure à peine.

— C'est vrai, lui dis-je; on m'a raconté aussi une bien lugubre histoire!...

— L'enfant a bien fait, reprit le vieux mineur en se redressant avec orgueil, vous pourrez dire dans votre pays que les mineurs sont une race à part, et qu'ils savent préférer la mort au déshonneur.

J'avais vu les chercheurs d'or de l'état de Sonora, j'avais admiré l'espèce de grandeur qui relevait leur physionomie, car tout, dans le désert, prend de plus larges proportions; mais, au sein des villes, le type du mineur perdait à mes yeux bien du prestige. Le caractère fantasque et indéfinissable de Fuentes, l'immoralité de Planillas, avaient causé ce désenchantement. Le récit que je venais d'entendre, en même temps qu'il complétait mes notions sur une caste à part, me prouvait cependant que le mineur n'avait pas tout-à-fait dégénéré : les vices de Planillas, les travers de Fuentes, comme les ombres d'un tableau, disparaissaient devant la figure austère du vieillard stoïque qui me laissait pour adieu de si fières paroles, et j'oubliais Osorio pour ne plus me souvenir que de Felipe.

IV.

Je crus le moment enfin arrivé de prendre congé de Fuentes, à qui je gardais une rancune d'autant plus profonde, que l'amour-propre m'ordonnait de la lui cacher.

— Eh quoi! me dit-il, n'allez-vous pas à la ville? J'y vais aussi, et vous trouverez bon, j'espère, que je vous accompagne.

Nous partîmes. Le soleil baissait, et il était douteux que nous pussions atteindre Guanajuato avant la tombée de la nuit. Pendant le trajet, Desiderio ne cessa de m'entretenir de l'excellence de sa profession et des faits et gestes des mineurs; mais cette fois je gardais un silence obstiné, maudissant le fâcheux dont je ne pouvais me défaire. Tout à coup Fuentes s'interrompit et se frappa le front.

— *Voto al demonio!* s'écria-t-il. Depuis deux heures que je l'avais oublié, le pauvre diable est capable d'être mort sans m'avoir attendu!

— De qui parlez-vous?

— Eh! parbleu! du pauvre Planillas.

Presque en même temps, Fuentes avait mis son cheval au galop, et, quoique l'occasion fût unique pour lui fausser compagnie, la curiosité me fit galoper à sa poursuite. Quand nous fûmes arrivés non loin de l'endroit où nous avions rencontré Planillas assis sur le cadavre de sa mule tant regrettée, Desiderio s'arrêta et fit un geste de surprise. Je le rejoignis bientôt.

— Mais je ne vois personne, lui dis-je.

— Ni moi non plus, et c'est ce qui m'étonne. Au fait, il se sera lassé de m'attendre; c'est mal à lui, et une autre fois je ne le croirai plus. Cependant il est plus probable que quelque passant charitable l'aura ramassé, car il avait d'excellentes raisons pour m'attendre ici jusqu'au jugement dernier.

— Mais enfin, que lui est-il arrivé?

— Voyez, répondit Fuentes en me montrant à quelques pas de nous la terre souillée de sang, et plus loin la mule morte dont les vautours s'apprêtaient à faire curée. Le mineur ajouta qu'après m'avoir quitté, il était revenu sur ses pas pour éclaircir certains soupçons que lui avait inspirés la moralité bien connue de Planillas. Ne trouvant plus à l'endroit où il l'avait laissé ni lui ni la mule qu'il regrettait si tendrement, il avait suivi leurs traces, et, arrivé à l'endroit où nous nous trouvions, il avait rencontré le pauvre Florencio baigné dans son sang. Il avait appris alors toute la vérité de la bouche du mourant. La mule que Florencio et son compagnon entraînaient dans un endroit écarté était bien morte, il est vrai, dans l'*hacienda de platas;* mais Florencio ne l'avait jamais vue jusqu'à ce jour, et le motif de sa tendre sollicitude était que ses flancs recélaient le produit d'un vol considérable de blocs d'argent que Planillas y avait cachés pour échapper à la visite ordinaire du commis. Le stratagème avait réussi; toutefois, au moment de partager entre eux, après avoir traîné plus loin encore le cadavre de l'animal, les deux complices s'étaient pris de querelle, et le résultat de cette rixe avait été que Planillas s'était vu dépouillé du produit de son vol après avoir reçu deux coups de couteau qui l'avaient mis à mal.

— Vous devinez le reste, continua Fuentes. Je n'ai pu m'empêcher d'accorder d'abord à son triste état tous les regrets d'un cœur ému, et je m'en allai en lui promettant de lui envoyer du secours; puis, je ne sais comment cela s'est fait, je n'ai plus pensé du tout à ce pauvre Planillas.

Fuentes avait raison de ne pas vanter son second mouvement; quant

à cette dédaigneuse indifférence pour la vie humaine, j'en avais vu trop d'exemples au Mexique pour être encore à m'en étonner. Je regagnai tristement Guanajuato, toujours en compagnie de Fuentes, qui ne manqua pas de me faire arrêter sous l'auvent où était exposée la main du voleur sacrilége. La vue de ce monument d'une justice barbare me rappela une invraisemblance dans le récit du mineur.

— Si j'ai bien compris, lui dis-je, des trois personnages qui assistèrent au duel entre Osorio et le jeune mineur, deux sont morts sans avoir pu rien révéler à ce sujet, et le troisième s'est enfui. Comment donc avez-vous su si positivement des détails que personne n'a pu conter?

— D'une manière bien simple, reprit Fuentes, j'avais oublié de vous dire que c'est moi-même qui ai tué Osorio; c'est moi qui avais été le témoin de la scène nocturne du Rio-Atotonilco. Ne vous hâtez pas trop cependant, seigneur cavalier, de voir en moi un spadassin sans cœur, comme ce don Tomas si bien surnommé *Verdugo*. J'ai donné, il est vrai, plus d'un coup de poignard dans ma vie, mais au Mexique il faut bien savoir se faire un peu justice soi-même. N'avez-vous pas été aujourd'hui au moment de tuer un homme? et pouvez-vous dire qu'un pareil moment ne reviendra pas, si vous vous retrouvez jamais en face de celui que, ce matin, vous avez voulu frapper?

Je frémis à cette rude apostrophe, qui me rappelait clairement le danger que je courais en restant plus long-temps à Guanajuato. L'homme contre qui j'avais proféré ce jour-là même une menace de mort était, je n'en pouvais plus douter, le redoutable assassin de don Jaime. On comprend que je ne me retrouvai pas sans quelque satisfaction devant la porte de mon hôtellerie.

— Ah! c'est ici que vous êtes descendu, dit Fuentes en me serrant la main; je suis bien aise de le savoir; j'irai vous prendre demain, et nous passerons encore ensemble une bonne journée.

— Soit, lui dis-je, à demain. Nous nous séparâmes, et je rentrai dans l'auberge. Mon valet Cecilio m'attendait avec autant d'impatience pour le moins que de curiosité. Depuis long-temps il s'était trouvé forcément initié à tous les détails de ma vie, mais rarement il avait eu à me suivre au milieu d'un dédale de plus désagréables surprises. J'interrompis ses questions en lui donnant l'ordre de seller nos chevaux à minuit, car j'étais bien aise d'échapper à Fuentes et surtout aux embûches de don Tomas.

— Désormais, lui dis-je, nous ne voyagerons plus que de nuit; c'est meilleur pour la santé.

Marchant la nuit et dormant le jour, je me flattais avec raison de déjouer toutes les poursuites; cependant, peu à peu enhardi par le succès, je rentrai dans les usages ordinaires, et, quand je me retrouvai à la

venta d'Arroyo-Zarco, je n'y arrivai que dans l'après-midi, c'est-à-dire après avoir dormi toute la nuit à San Juan del Rio et avoir marché presque tout le jour. Dans cette dernière partie d'un voyage qui touchait à sa fin, de tristes souvenirs s'étaient représentés en foule à mon esprit. Dans la plaine, dans la venta, tout me retraçait la présence de don Jaime. Ce fut en rêvant à cette jeune existence si tôt tranchée que je me trouvai, presque sans y penser, ramené dans le même endroit où je l'avais rencontré assis tristement à son foyer. De tant de rêves d'amour et de fortune que restait-il? Un cadavre à cent lieues de là; sous mes yeux des tisons épars, un terrain noirci, une cendre froide que le vent de la plaine balayait et dispersait au loin. L'heure du souper arrivée, j'allai chercher quelque distraction, sinon à la table commune, du moins dans la pièce où tous les voyageurs (et ils étaient nombreux ce jour-là) vont prendre leurs repas. C'était, comme quinze jours auparavant, une réunion disparate de toutes les classes de la société mexicaine, mais je n'avais plus un but à poursuivre comme alors, et je m'assis à l'écart après n'avoir jeté autour de moi qu'un coup d'œil distrait. J'étais, depuis quelques instans, livré à d'assez pénibles réflexions sur cet isolement souvent si cruel qui attend l'étranger dans les pays habités par la race espagnole, quand la voix perçante de l'hôtesse prononça presque à mes oreilles un nom qui me fit tressaillir.

— Seigneur don Tomas, s'écria-t-elle, voici l'étranger qui vous cherchait il y a quinze jours, et dont je vous parlais tout à l'heure.

Je me levai vivement, et, dans l'homme que venait d'apostropher l'hôtesse, je reconnus celui que l'instinct m'avait déjà désigné, le sinistre compagnon de Planillas. Un frisson me parcourut tout le corps, et je regrettai presque de ne plus être suspendu au-dessus du gouffre de Rayas. Je promenai mon regard sur les assistans, et je ne reconnus de tous côtés que cette indifférente curiosité prête à accueillir de la même façon un dénoûment comique ou sanglant. Presque aussitôt, et sans que j'eusse pu l'éviter, je me sentis étreint entre deux bras nerveux. Je subissais l'odieuse accolade du bravo. Je me dégageai assez brusquement, mais il ne parut pas s'apercevoir de la répulsion qu'il m'inspirait.

— Ah! s'écria-t-il avec une rare impudence, que je suis heureux de rencontrer ici un cavalier qui a gagné toute ma sympathie! Quoi! vous me cherchiez? En quoi donc puis-je vous rendre service?

— Un malentendu, je l'espère du moins, m'avait fait désirer de vous voir; mais, si vous n'avez pas oublié votre visite à la *Secunda Montérilla* (1), vous vous rappellerez aussi le but qui vous y amenait.

(1) C'est le nom d'une des principales vues de Mexico.

— C'est donc vous qui demeurez là? Alors vous pouvez vous vanter de m'avoir fait faire plus de deux lieues à votre recherche.

— J'en ai fait deux cent quarante pour vous rencontrer, repris-je, et vous êtes en reste avec moi.

Le bravo me répondit avec ce même rire contraint qui m'avait abusé une première fois.

— Je cherchais un étranger avec lequel on m'avait prévenu que je devais avoir affaire, et une erreur, que je reconnus bientôt, m'avait seule conduit chez vous; mais je vous connais maintenant, seigneur cavalier, et je ne serai plus exposé à commettre quelque nouvelle bévue. Je n'ai besoin de voir les gens qu'une fois, et je n'oublie plus leur figure, fût-ce au bout de vingt ans.

Ces derniers mots furent accentués de façon à ne me laisser aucun doute sur la signification menaçante d'un pareil aveu. Je gardai le silence, mais le bravo sembla s'être repenti d'avoir ainsi trahi son ressentiment. Il reprit d'un ton de brusque gaieté et en se retournant vers l'hôtesse :

— Holà! *patrona*, vous avez sans doute servi les meilleurs morceaux à ce cavalier que je tiens en estime toute particulière?

— J'ai parfaitement soupé, interrompis-je, et je n'ai qu'à me louer de notre hôtesse, mais je n'ai plus faim.

— Eh bien! nous boirons alors à notre rencontre inespérée. *Patrona*, apportez-nous une bouteille d'eau-de-vie de Catalogne.

J'étais fort embarrassé pour décliner cette repoussante invitation, que la prudence me faisait un devoir d'accepter, quand une intervention amicale et bien inespérée vint mettre un terme à mon hésitation. C'était le capitaine ou plutôt le lieutenant don Blas P..., à qui l'on donnait par courtoisie le titre de capitaine, qui se leva de table à son tour et vint me souhaiter la bienvenue.

— Vous serez des nôtres, je l'espère, capitaine? reprit le bravo.

Le lieutenant accepta sans façon; mais, enhardi par sa présence, je refusai formellement l'invitation.

— Je suis harassé, ajoutai-je, et je me retire de ce pas dans ma chambre. Capitaine don Blas, si votre itinéraire est le même que le mien, je serai fort heureux de profiter de votre compagnie, et nous ferons route ensemble au point du jour vers Mexico.

Don Blas s'excusa de ne pouvoir accepter ma proposition, alléguant que certaines affaires très sérieuses le retiendraient toute la journée du lendemain dans les environs; puis il s'assit en face de don Tomas, devant qui l'hôtesse avait placé la bouteille d'eau-de-vie de Catalogne.

— Adieu, seigneurs cavaliers, repris-je alors; je souhaite que vous dormiez aussi tranquillement que je vais le faire moi-même.

Je payai ma dépense, et, déguisant ma retraite précipitée sous un air de fierté, je quittai la salle à pas comptés, tandis que le bravo suivait mes mouvemens d'un regard oblique. Je regagnai ma chambre, plus soucieux des prévenances de don Tomas que je ne l'eusse été de sa colère. Je trouvai Cecilio, qui m'attendait en ronflant sur les selles de nos chevaux.

— Écoute, lui dis-je en l'éveillant, tu vas seller les chevaux tout de suite et sans bruit; une fois sellés, tu les conduiras tous deux par la bride derrière la venta, où tu m'attendras; d'ici à un quart d'heure, j'irai te rejoindre.

Un quart d'heure s'était à peine écoulé, en effet, quand je quittai furtivement l'hôtellerie. Cette fuite silencieuse et triste ne ressemblait guère à celle dont j'avais si gaiement, quelques jours auparavant, partagé les périls avec don Jaime. Je n'ai pas besoin de dire que nous franchîmes plus rapidement encore qu'au départ la distance qui sépare Arroyo-Zarco de Mexico; seulement les rôles étaient changés. L'homme devant qui je fuyais était celui-là même que j'avais poursuivi si longtemps sans relâche. C'était un dénoûment assez bouffon à une aventure tristement commencée, et, grace au ciel, ce dénoûment ne fut suivi d'aucun tragique épilogue.

GABRIEL FERRY.

LA

POÉSIE DIDACTIQUE

A

SES DIFFÉRENS AGES.

La poésie peut-elle enseigner? Sans aucun doute, mais non toute chose ni en tout temps. Ce qui est encore imparfait, incomplet, ce qui est encore nouveau, inconnu, ce qui, par un mystère à moitié révélé, sollicite la curiosité, l'étonnement, l'admiration ou de l'ignorance, ou du demi-savoir, voilà la matière, la matière unique de son enseignement. Quand on arrive à la science positive, aux traités réguliers, aux leçons en forme, le temps d'un tel enseignement est passé. Il n'existe plus, ou n'existe du moins que par une sorte de convention. De là, dans l'histoire de la poésie didactique, deux époques distinctes, et qu'on ne distingue point assez : l'une, où elle se produit naturellement; l'autre, où elle n'est qu'une production artificielle.

Il en va de cette poésie comme d'autres genres. Il y a une épopée essentiellement merveilleuse, qui naît partout aux âges primitifs, non-seulement du besoin de fixer la tradition, mais du premier mouvement de l'imagination en présence des scènes toutes nouvelles de la nature et de la société, lesquelles semblent autant de merveilles. Il y en a une autre, dont les auteurs, long-temps après, au milieu du raffinement social, cherchent par un effort savant, rarement heureux, à

se replacer dans une situation devenue impossible, à retrouver l'inspiration naïve des premiers âges. Telle est l'épopée de Virgile, bien belle, mais autrement que celle d'Homère.

Il y a une ode où, primitivement aussi, s'expriment par le chant et la danse, avec un emportement hardi, les affections publiques et les sentimens intimes de l'ame. Il y en a une autre, venue beaucoup plus tard, qui ne chante plus que par métaphore, dont les hardiesses, les transports, les écarts, le désordre, sont *un effet de l'art*. Telle est l'ode d'Horace, belle d'une autre beauté assurément que celle de ses maîtres Alcée, Sapho, Anacréon, Pindare.

On peut faire une distinction pareille pour la poésie didactique. Il y en a une qui, à certaines époques, dans certains sujets, est vraiment l'institutrice des hommes; il y en a une autre qui n'enseigne, ne veut rien enseigner à personne, dont les leçons, toutes fictives, sont un prétexte aux jeux de l'imagination, à l'application de l'art des vers. A la première conviendrait le nom de poésie didactique naturelle, à la seconde celui de poésie didactique artificielle.

Cela n'est point une théorie arbitraire; c'est la formule d'une histoire dont les poètes se sont chargés, comme il leur convenait, de raconter les temps fabuleux.

« Les hommes, errant dans les forêts, apprirent d'un fils, d'un interprète des dieux, à s'abstenir du meurtre, à renoncer aux habitudes d'une vie grossière. Voilà pourquoi on a dit qu'Orphée savait apprivoiser les tigres et les lions. On a dit aussi d'Amphion, le fondateur de Thèbes, qu'il faisait mouvoir les pierres aux sons de sa lyre, et par ses douces paroles les menait où il voulait. Ce fut, en ces temps reculés, l'œuvre de la sagesse de distinguer le bien public de l'intérêt privé, le sacré du profane, d'interdire les unions brutales, d'établir le mariage, d'entourer les villes de remparts, de graver sur le bois les premiers codes. Par là tant d'honneur et de gloire s'attacha au nom des chantres divins et à leurs vers (1). »

Ainsi parle Horace, et Boileau, on le sait, l'a répété en beaux vers. L'un et l'autre, si nous continuons de les citer, nous amèneront jusqu'à l'âge historique du genre dont nous recherchons l'origine, dont nous voulons suivre les développemens divers.

Il se produit presque en même temps que le genre épique, que le genre lyrique, et, pour caractériser son rôle, Horace se sert d'une expression remarquable qu'un grand poète, son prédécesseur et son maître, avait créée. Lucrèce avait dit, plein de pitié, des hommes vainement fourvoyés à la poursuite du bonheur : « Ils errent, ils cherchent çà et là la route de la vie. »

(1) Silvestres homines sacer interpresque deorum, etc.
(Horat., *ad Pison.*, 391-401.)

Errare, atque viam palantes quærere vitæ (1).

Horace, reprenant l'expression de Lucrèce, dit de la poésie didactique du premier âge, qu'il lui fut donné d'enseigner cette route :

« Vinrent Homère et Tyrtée qui, par des vers aussi, animèrent aux combats les courages. C'est en vers que se rendirent les oracles, que s'enseigna la route de la vie. » *Et vitæ monstrata via est* (2).

A cet énoncé général, Boileau, dans son imitation, ajoute le grand nom d'Hésiode, principal représentant de cette poésie didactique, institutrice des hommes aux anciens jours.

Hésiode à son tour, par d'utiles leçons,
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée
Fut à l'aide des vers aux mortels annoncée (3).

L'histoire dont ces beaux vers d'Horace et de Boileau sont comme l'introduction se divise, chez les Grecs, en trois époques, qui correspondent à des états divers de la société, et que nous retrouverons reproduites par des causes pareilles dans d'autres littératures.

Viennent d'abord les poèmes gnomiques, espèces de recueils qui conservent, sans grand artifice de composition, par morceaux, par maximes, par vers détachés, avec une naïveté pleine souvent de charme poétique, les acquisitions de l'expérience en toutes choses, les notions premières des arts utiles à la vie, et particulièrement de l'art de vivre. La poésie est alors, même dans d'autres genres, dans l'épopée par exemple, cette histoire, cette encyclopédie des vieux âges, véritablement didactique; elle tient de la simplicité d'une société ignorante, de la nouveauté et de l'imperfection des connaissances, la mission d'enseigner, et elle enseigne tout à la fois. C'est que tout se confond encore, que le temps des sciences spéciales et des professions distinctes n'est pas venu, que chacun a plus d'un métier et a besoin de plus d'une leçon. Celui qu'instruit Hésiode, dans *les Travaux et les Jours,* ressemble un peu à l'Ulysse d'Homère, à qui rien n'est étranger, qui ne se borne pas à savoir gouverner, parler dans les conseils et combattre, mais qui, pour quoi que ce soit, n'a recours à un autre homme; qui peut faire la besogne de ses plus humbles serviteurs, labourer son champ, cultiver son jardin, conduire son troupeau, préparer son repas, qui a lui-même bâti sa maison et construit sa couche, qui au besoin se fabrique un vaisseau et n'est point embarrassé de la manœuvre. Moins universel, le disciple d'Hésiode est toutefois ouvrier et commerçant en

(1) *De Nat. rer.*, II, 10.
(2) Horat., *ad Pison.*, 401-404.
(3) Boileau, *Art poétique*, chant IV.

même temps qu'agriculteur; il n'est point attaché à la glèbe, il voyage, il navigue, il distingue dans le ciel des astres qui lui donnent le signal du labourage, de la moisson, de tous les travaux des champs, ou guident son navire sur la mer; il sait régir sa maison, vivre avec ses voisins, traiter avec les autres hommes, concitoyens ou étrangers; il connaît surtout la grande loi du travail, les règles de la vie honnête, la reconnaissance, le respect, le culte dus aux dieux. Il apprend tout cela dans un poème complexe et confus, sans autre unité que l'intention qui l'a dicté, sans ordre bien apparent, espèce de manuel qui suffit, en quelques vers, à l'éducation complète d'un homme de l'ancien temps, qui est tout ensemble agronomique, économique, astronomique même, mais surtout moral et religieux. Les *Sentences* de Théognis, redisant, ce sont ses expressions (1), à de plus jeunes que lui « ce qu'il apprit, enfant, des hommes de bien, » celles de Phocylide, de Solon, celles qui portent le nom de Pythagore, ont, avec un dessein moins général, quoique bien vague encore, ces formes indécises et incohérentes, mais non sans agrément et sans grace, qui caractérisent la poésie didactique à ses débuts, les poèmes gnomiques.

Le progrès des mœurs et des idées devait conduire à des poèmes d'une autre sorte. Les connaissances se sont complétées, ordonnées, classées, séparées; une révolution naturelle produit des compositions plus distinctes et plus régulières, substitue aux anciens recueils de préceptes des expositions de systèmes. Dans ces poèmes nouveaux, philosophiques et non plus gnomiques, le sujet, encore bien vaste, n'est plus illimité; il embrasse, il est vrai, l'universalité des êtres, mais ramenée par les explications d'une spéculation hardie, que sa témérité ne rend que plus poétique, à l'unité. *La nature,* voilà le titre commun de productions en vers, en style homériques, où l'ancien rapsode Xénophane, où Parménide, Empédocle, semblent conter l'épopée de la science. On a médit, même dans l'antiquité, de cette sorte d'épopée sans autres fictions, pour l'ordinaire, que les conceptions aventureuses de l'esprit d'hypothèse et de système. On en a renvoyé les auteurs aux savans, aux philosophes, les retranchant du nombre des poètes (2); on a dit que leur muse, toute prosaïque, n'avait de la poésie que le mètre, sorte de char emprunté qui lui sauvait la disgrace d'aller à pied (3). Contre ces ingénieux mépris protestent soit la grace, soit la grandeur, véritablement poétiques, de quelques beaux fragmens de Xénophane et d'Empédocle, et plus encore, car c'est comme une réponse faite d'avance au sarcasme de Plutarque que je rappelais tout à l'heure, le ma-

(1) *Sentent.*, v. 27.
(2) Arist., *Poet.*, I.
(3) Plut., *de Aud. poet.*, III.

gnifique début, heureusement conservé (1), du poème de Parménide. Le poète qui, dans d'autres vers que nous avons aussi, a exprimé avec gravité, avec précision, mais non sans sécheresse, la notion abstraite de l'être, représente ici, sous la figure d'un sublime voyage, l'essor de son esprit, loin des apparences sensibles, vers la suprême vérité.

« Les coursiers qui m'emportent m'ont fait arriver aussi loin que s'élançait l'ardeur de mon esprit; par une route glorieuse, ils m'ont conduit à la divinité, qui introduit dans les secrets des choses le mortel qu'elle instruit. Là je tendais et là aussi m'ont transporté les coursiers renommés qui entraînaient mon char. Des vierges le conduisaient, des vierges filles du Soleil, quittant le séjour de la nuit pour aller vers la lumière, et de leurs mains écartant le voile étendu sur leur front. Dans le double cercle, ouvrage de l'art, où s'enfermaient ses extrémités, sifflait l'essieu brûlant pendant ce rapide voyage.

« Il est des portes placées à l'entrée des chemins et de la nuit et du jour; entre un linteau et un seuil de pierre roulent, au milieu de l'éther, leurs immenses battans; la sévère Justice a la garde des clés qui les ferment et les ouvrent. C'est à elle que s'adressèrent les vierges; elles surent en obtenir, par de douces paroles, qu'elle retirât sans délai le verrou à forme de gland qui retenait les portes; une large ouverture se fit entre leurs battans, qui s'écartaient d'un vol agile, faisant rouler dans les écrous les gonds d'airain solidement attachés. Par ce passage, les vierges précipitèrent dans le chemin devenu libre le char et les coursiers.

« La déesse m'accueillit favorablement, et, ma main droite dans la sienne, m'adressa ces paroles :

« Jeune homme dont le char est guidé par d'immortelles conductrices et que tes coursiers ont amené dans ma demeure, réjouis-toi. Ce n'est pas un sort contraire qui t'a poussé dans une route si éloignée de la voie ordinaire des hommes; c'est la loi suprême, la justice. Tu es destiné à tout connaître, et ce que recèle de certain le cœur de la persuasive vérité et ce qui n'est qu'opinion humaine, où ne se rencontre pas la foi, mais bien l'erreur. Tu apprendras par quelles pensées tu dois sonder le mystère du grand tout, pénétrer toutes choses. »

La philosophie, non plus que l'histoire, ne peuvent long-temps parler en vers. Un moment arrive en Grèce où l'une et l'autre passent à la prose, l'histoire d'abord, ensuite la philosophie. Le poème didactique cède tout-à-fait la place à des genres d'une inspiration plus vive, plus animée, qui captivent plus puissamment la curiosité et l'intérêt, qui exercent plus d'empire sur les esprits, au genre dramatique surtout, dans lequel semble se concentrer tout entière la faculté poétique des Grecs. Quand, après un long temps, finit son règne exclusif, et que de la poésie, qu'il a comme épuisée, il ne reste plus que la versification, l'école alexandrine en applique industrieusement les formes à la science, dans de nouveaux poèmes didactiques, qui sont comme la dernière ressource d'une littérature en détresse; poèmes dont l'érudition, l'ar-

(1) Sext. Empir., *Adv. Math.*, VII, s. III.

chéologie, les connaissances géographiques, physiques, astronomiques, la médecine, l'histoire naturelle, fournissent la matière, mais où l'instruction n'est qu'un prétexte, où le but véritable, c'est l'exercice, trop peu involontaire, de l'art inoccupé des vers, la recherche plus curieuse qu'inspirée d'agréables détails, par-dessus tout le travail ingénieux, mais froid, de la description. C'étaient, on peut le croire, des compositions presque entièrement descriptives que les poèmes savans d'Ératosthène, de Nicandre, de Callimaque, d'Apollonius. Nous le savons par Aratus, dont le poème venu jusqu'à nous, et dans son texte élégant et dans les traductions quelquefois d'une rudesse énergique, quelquefois d'une élégance effacée, qu'en firent à l'envi les Romains, nous représente seul toute cette littérature artificiellement didactique. D'Aratus à Oppien, écrivain autant romain que grec, qui écrit sous Septime Sévère, sous Caracalla, souvent à l'imitation des poètes latins, ses poèmes de *la Chasse* et de *la Pêche*, le poème didactique devient une production tout-à-fait factice, qui ne donne plus guère ni instruction, ni plaisir, qui demeure également étrangère à la poésie et à la science, et offre tout au plus le mérite d'une expression ingénieuse et l'intérêt de la difficulté vaincue. Les sujets les plus prosaïques et les plus futiles lui conviendront désormais, pour peu qu'ils se prêtent à ces procédés descriptifs qui ont remplacé le grand art de peindre.

Cette succession des poèmes gnomiques, des poèmes philosophiques et scientifiques, des poèmes purement descriptifs, que je viens de signaler rapidement dans l'histoire générale de la poésie didactique chez les Grecs, a quelque chose de nécessaire qui se retrouve partout. Elle n'a pas manqué, par exemple, à notre littérature.

Nous avons eu, au XVI[e] siècle, des livres de morale rédigés en vers, sous forme de maximes détachées. Ils exposaient sous cette forme brève, favorable à la mémoire, pour l'enfance, la jeunesse, et même l'âge mûr, la science de la vie. Ce sont nos poèmes gnomiques.

Tels sont *les Mimes* de J.-A. de Baïf, le meilleur de ses ouvrages, renfermant seize cent soixante sixains d'une bonne morale pratique, et quelquefois, dans leur vieux tour, d'une forme poétique agréable. En voici un échantillon :

> Ce n'est pas moy, mais c'est mon livre,
> Si tu veux, qui t'apprend à vivre.
> Mon livre est plus savant que moy.
> Bien souvent mon livre m'enseigne,
> Et son conseil je ne dédaigne,
> Qui m'a souvent tiré d'émoy.

Tels sont encore les *Quatrains* de Pibrac (1), cités et vantés par Mon-

(1) *Cinquante quatrains contenant préceptes et enseignemens utiles pour la vie*

taigne (1); ceux (2) du président Favre, le père du grammairien Vaugelas; ceux de P. Matthieu, conseiller historiographe de Henri IV (3), appelés aussi ses *Tablettes*. Ces trois recueils, qui eurent un grand succès, ont été quelquefois réunis en un seul. C'était un manuel de morale qui servait à l'éducation, comme chez les Grecs les vers d'Hésiode ou de Théognis. Il y a de cela un témoignage piquant dans une pièce de Molière, son *Sganarelle*, donnée en 1660. Un bourgeois, qui tient pour les anciennes mœurs, y dit à sa fille, qu'il trouve peu docile et dont il attribue la résistance à de mauvaises lectures :

Voilà, voilà le fruit de ces empressemens
Qu'on y voit nuit et jour à lire vos romans;
De quolibets d'amour votre tête est remplie,
Et vous parle de Dieu bien moins que de Clélie.
Jetez-moi dans le feu tous ces méchans écrits
Qui gâtent tous les jours tant de jeunes esprits;
Lisez-moi, comme il faut, au lieu de ces sornettes,
Les quatrains de Pibrac et les doctes tablettes
Du conseiller Matthieu; l'ouvrage est de valeur,
Et plein de beaux dictons à réciter par cœur.

La poésie philosophique et scientifique, second âge du genre didactique, n'arrive guère, chez nous, qu'au XVIIIe siècle. Le XVIIe est tout entier à la poésie dramatique, qui ne souffre guère de partage. La Fontaine seul est quelquefois tenté de prêter à la philosophie, à la science, la parure des vers; il discute poétiquement, pour Mme de La Sablière, certaines opinions de Descartes; il dit à la duchesse de Bouillon, au début d'un poème commandé par elle, *le Quinquina* :

C'est pour vous obéir, et non point par mon choix,
Qu'à des sujets profonds j'occupe mon génie.
Disciple de Lucrèce une seconde fois....

Il s'écrie, traduisant Virgile :

Quand pourront les neuf sœurs, loin des cours et des villes,
M'occuper tout entier et m'apprendre des cieux
Les divers mouvemens inconnus à nos yeux;
Les noms et les vertus de ces clartés errantes,
Par qui sont nos destins et nos mœurs différentes;
Que si je ne suis né pour de si grands projets,

de l'homme, composés à l'imitation de Phocilides, Epicharmus et autres poëtes grecs. Paris, 1554, in-4°.

(1) *Essais*, III, 9.

(2) *Centuries de quatrains moraux*, 1601.

(3) *Quatrains de la vanité du monde, ou Tablettes de la vie et de la mort.*

Du moins que les ruisseaux m'offrent de doux objets,
Que je peigne en mes vers quelque rive fleurie (1)!

Ce que La Fontaine ne faisait que rêver, qu'effleurer en passant, se développe au XVIII[e] siècle dans les poèmes religieux de L. Racine, *la Grace, la Religion,* dans les poèmes empruntés par Voltaire à un autre ordre d'idées, *la Loi naturelle, le Désastre de Lisbonne, les Discours sur l'homme.* Là sont exposées, quelquefois bien heureusement, en vers pleins de poésie, des idées philosophiques, des notions scientifiques. La science, traduite dans certains passages de L. Racine avec une élégante et énergique précision, trouve surtout dans Voltaire un interprète enthousiaste. Il rapporte d'Angleterre les découvertes de Newton, il les explique dans sa prose, il les chante dans ses vers. Thompson, un peu auparavant, les avait célébrées dans un poème destiné à animer les funérailles d'une magnificence royale décernées par l'Angleterre au roi de la science (2). Le même genre d'inspiration anime Voltaire lorsqu'il célèbre à son tour les grandes découvertes de Newton. Il en fait, vers 1723, comme le merveilleux de sa *Henriade* :

Dans le centre éclatant de ces orbes immenses,
Qui n'ont pu nous cacher leur marche et leurs distances,
Luit cet astre du jour, par Dieu même allumé,
Qui tourne autour de soi sur son axe enflammé.
De lui partent sans fin des torrens de lumière;
Il donne en se montrant la vie à la matière,
Et dispense les jours, les saisons et les ans
A des mondes divers autour de lui flottans;
Ces astres asservis à la loi qui les presse
S'attirent dans leur course et s'évitent sans cesse,
Et, servant l'un à l'autre et de règle et d'appui,
Se prêtent les clartés qu'ils reçoivent de lui.
Au-delà de leur cours, et loin dans cet espace
Où la matière nage et que Dieu seul embrasse,
Sont des soleils sans nombre et des mondes sans fin.
Dans cet abîme immense il leur ouvre un chemin.
Par-delà tous ces cieux le Dieu des cieux réside.

Ces vers magnifiques n'ont point épuisé l'enthousiasme de Voltaire. Quelques années plus tard, en 1738, sa poésie s'échauffe encore, s'illumine au contact de la science :

Dieu parle, et le chaos se dissipe à sa voix :
Vers un centre commun tout gravite à la fois.

(1) Voyez *Fables*, X, 1; XI, 4.

(2) M. Villemain, dans son *Tableau du dix-huitième siècle*, a redit, de cette belle et haute production, quelques passages frappans.

Ce ressort si puissant, l'ame de la nature,
Était enseveli dans une nuit obscure :
Le compas de Newton, mesurant l'univers,
Lève enfin ce grand voile, et les cieux sont ouverts.
Il découvre à mes yeux, par une main savante,
De l'astre des saisons la robe étincelante :
L'émeraude, l'azur, le pourpre, le rubis,
Sont l'immortel tissu dont brillent ses habits.
Chacun de ses rayons, dans sa substance pure,
Porte en soi les couleurs dont se peint la nature;
Et, confondus ensemble, ils éclairent nos yeux,
Ils animent le monde, ils emplissent les cieux.

Confidens du Très-Haut, substances éternelles,
Qui brûlez de ses feux, qui couvrez de vos ailes
Le trône où votre maître est assis parmi vous,
Parlez : du grand Newton n'étiez-vous pas jaloux?

La mer entend sa voix. Je vois l'humide empire
S'élever, s'avancer vers le ciel qui l'attire;
Mais un pouvoir central arrête ses efforts :
La mer tombe, s'affaisse et roule vers ses bords.

Comètes que l'on craint à l'égal du tonnerre,
Cessez d'épouvanter les peuples de la terre.
Dans une ellipse immense achevez votre cours;
Remontez, descendez près de l'astre des jours;
Lancez vos feux, volez, et, revenant sans cesse,
Des mondes épuisés ranimez la vieillesse.

Et toi, sœur du soleil, astre qui dans les cieux
Des sages éblouis trompais les faibles yeux,
Newton de ta carrière a marqué les limites;
Marche, éclaire les nuits, tes bornes sont prescrites.

Que ces objets sont beaux! que notre ame épurée
Vole à ces vérités dont elle est éclairée!
Oui, dans le sein de Dieu, loin de ce corps mortel,
L'esprit semble écouter la voix de l'Éternel (1).

Ces beaux passages font comprendre que la nouveauté des révélations de la science peut être pour la poésie une inspiration puissante, féconde, lui offrir un autre merveilleux qui la transporte. Ils contribuèrent sans doute puissamment, avec le mouvement même des découvertes, à éveiller chez beaucoup d'imaginations poétiques l'ambition de donner à la France quelque grand poème dont les merveilles de la science fussent le sujet.

(1) Voltaire, *Épître XLIII, à madame la marquise du Châtelet, sur la philosophie de Newton.*

Vers la fin du siècle, Fontanes, André Chénier, Lebrun, se mettent ensemble à l'œuvre. Fontanes commence un poème sur *la Nature et l'Homme;* André Chénier un autre qui doit s'appeler *Hermès;* Lebrun, qui disait magnifiquement de lui-même :

Élève du second Racine,
Ami de l'immortel Buffon,
J'osai sur la double colline
Allier Lucrèce à Newton,

Lebrun commence aussi son poème de *la Nature,* où la science tiendra une grande place. Ils commencent, mais n'achèvent point. Sans doute ils ont compris que la science, devenue toute positive, partout enseignée, partout apprise, dont les secrets sont révélés à tout le monde, a perdu le mystère qui la rendait poétique; qu'elle vit désormais dans les mémoires, les traités, les histoires des savans; qu'elle appartient à la prose. Elle a pour légitime interprète Buffon, bien propre à décourager les poètes, alors même qu'ils invoquent son nom. Aussi de ces tentatives il ne reste que de beaux fragmens, échos de ces accens d'enthousiasme que la première vue des merveilles enseignées par Newton avait arrachés à Voltaire. Tel est, par exemple, ce passage de l'*Hermès* d'André Chénier :

Souvent mon vol, armé des ailes de Buffon,
Franchit avec Lucrèce, au flambeau de Newton,
La ceinture d'azur sur le globe étendue.
Je vois l'être et la vie et leur source inconnue,
Dans les fleuves d'éther tous les mondes roulans.
Je poursuis la comète aux crins étincelans,
Les astres et leurs poids, leurs formes, leurs distances;
Je voyage avec eux dans leurs cercles immenses.
Comme eux, astre soudain, je m'entoure de feux,
Dans l'éternel concert je me place avec eux :
En moi leurs doubles lois agissent et respirent;
Je sens tendre vers eux mon globe qu'ils attirent.
Sur moi qui les attire, ils pèsent à leur tour.
Les élémens divers, leur haine, leur amour,
Les causes, l'infini s'ouvre à mon œil avide.
Bientôt redescendu sur notre fange humide,
J'y rapporte des vers de nature enflammés,
Aux purs rayons des dieux dans ma course allumés.

A l'illusion qui avait fait entreprendre à la fois tous ces poèmes sur la nature, avait participé Lemercier, que nous avons vu y persévérer avec plus de hardiesse et d'opiniâtreté que de succès. Il n'a pu, malgré sa verve et son talent, faire accepter la mythologie bizarre par laquelle dans son *Atlantiade* il avait personnifié les forces de la nature. Empé-

docle lui-même, dans un temps plus propice aux créations mythologiques, n'y avait point réussi. Au fond, la poésie de la science n'est pas dans de pareilles créations : elle est dans la nouveauté des doctrines, dans l'émotion première qui suit leur apparition; mais cette nouveauté, cette émotion, n'ont qu'un temps, passé lequel le moindre traité efface, non-seulement en exactitude, mais en intérêt véritable, tous les poèmes scientifiques.

Ces poèmes, du reste, au temps dont nous parlons, s'étaient déjà confondus avec un genre par lequel, on l'a vu, a fini chez les Grecs, par lequel finit partout la poésie didactique, avec le genre descriptif. Delille, qui y a dépensé tant d'esprit, d'agrément, d'élégance, d'art ingénieux et délicat, dont on ne lui tient guère compte aujourd'hui, Delille en fait l'aveu, avec une naïveté piquante, dans la préface de ses *Trois Règnes*. « Ce poème, dit-il, ne peut se disculper d'appartenir au genre descriptif. » Tout y appartenait alors, la science, les arts, les métiers même. On versifiait toutes choses, et dans ce travail, comme au temps d'Aratus et d'Oppien chez les Grecs, tout se tournait en descriptions.

Ce qui s'est passé chez nous et autrefois chez les Grecs, on peut le montrer s'accomplissant chez les Romains, nos maîtres et leurs disciples, absolument de même. Ce n'est pas que dans leur littérature, improvisée tout à coup par l'imitation, et où souvent se reproduisirent ensemble, un peu confusément, les âges divers de la littérature grecque, certains ouvrages ne paraissent, à certaines dates, offrir une sorte d'anachronisme; mais, à part ces hasards de l'imitation, ces accidens littéraires, la force des choses reproduisit chez eux la succession nécessaire des poèmes gnomiques, des poèmes philosophiques et scientifiques, des poèmes descriptifs.

Aux vers gnomiques d'Hésiode (on peut, je l'ai montré, sans lui faire tort, leur donner ce nom), à ceux de Théognis, de Phocylide, de Solon, de Pythagore, à ces simples recueils, compositions d'une époque où, en Grèce, les connaissances étaient encore éparses et sans lien, répondent à Rome, dans les premiers temps de sa littérature originale et barbare, et même de sa littérature latino-grecque, ces enseignemens à peu près métriques sur l'agriculture, sur la conduite de la vie, dont quelques-uns sont, a-t-on cru, du vieux devin Marcius (1); un poème pythagoricien que, d'après Panætius, Cicéron (2) attribuait à Appius Claudius Cœcus, ce sénateur qui opina si fièrement contre Pyrrhus; enfin, les *Protreptica*, les *Præcepta* d'Ennius, dont le titre indique assez le caractère.

Les expositions de systèmes qu'une science plus complète et mieux

(1) Flav. Mall. Theodorus, *de Metris*. éd. Heusinger, 1755, in-4°, p. 95.
(2) *Tusc.*, IV, 2; Cf. Sallust. *de Rep. ord.*, II, 1; Prisc., Fest., Non., *passim*.

ordonnée substitua dans la poésie didactique des Xénophane, des Parménide, des Empédocle, aux productions décousues des gnomiques, leurs prédécesseurs, tous leurs poèmes *sur la nature*, c'en était le titre ordinaire, ont été comme représentés par l'*Épicharme* du même Ennius, et après un long intervalle, que remplissent ainsi qu'ailleurs les succès du théâtre, par le *de Naturâ rerum*, de Lucrèce. La philosophie, une des principales inspirations de la muse latine dès le temps d'Ennius, le redevint, avec un éclat singulier, au temps de Lucrèce.

Les Romains n'ont point été proprement des philosophes, mais des amateurs en philosophie; ils se sont plu à philosopher à l'exemple et avec les doctrines des Grecs, et cela de fort bonne heure. On se rappelle les succès obtenus dans la société romaine, au temps de Caton l'ancien, par les députés de la Grèce, députés philosophes, représentant l'ensemble de la philosophie grecque, Diogène, Critolaüs et Carnéade. On se rappelle les décrets rendus dans l'intérêt des vieilles mœurs contre la philosophie, décrets impuissans! La philosophie, expulsée de Rome, y rentrait avec les jeunes Romains qui étaient allés achever leurs études à Athènes, avec les Grecs familiers des grandes maisons, comme était Panœtius chez Scipion Émilien, avec les livres grecs rapportés par la conquête dans le butin de Paul-Émile et de Sylla, et que de nobles Romains, comme Lucullus, livraient, dans leurs bibliothèques, à la curiosité publique, à l'étude. On s'enquérait avec ardeur des doctrines diverses débattues dans les écoles grecques; on les agitait de nouveau dans de graves conversations; on y cherchait, selon l'inclination des Romains, quelque chose pour la pratique. Ces entretiens que suppose Cicéron dans ses traités n'étaient pas assurément sans modèles dans la société. Alors aussi on écrivit, et beaucoup, sur les matières philosophiques; on les traita en prose, on les traita en vers. Les vers, à cette époque d'ignorance, de curiosité, d'admiration, étaient l'instrument naturel de cette sorte d'initiation de la société romaine à la culture intellectuelle de la Grèce. De là sans doute bien des poèmes (1) d'une inspiration philosophique, que l'œuvre éclatante de Lucrèce, pour employer une de ses magnifiques expressions, a comme éteints dans sa lumière :

> . . . . omnes
> Restinxit, stellas exortus uti ætherius sol (2).

Les contemporains de Lucrèce n'ont pas seulement imité ces poèmes où les plus anciens philosophes de la Grèce avaient exprimé leurs idées en vers; ils ont reproduit concurremment ces autres poèmes, d'une

(1) Voyez Cicéron, *ad Quint. fr.*, II, 11.
(2) *De Nat. rer.*, III, 1057.

date plus récente, dans lesquels les habiles versificateurs de l'école alexandrine avaient eux-mêmes ingénieusement, quelquefois même poétiquement, traduit les systèmes des savans. Les compositions scientifiquement descriptives des Ératosthène, des Nicandre, des Callimaque, des Apollonius, des Aratus, ont excité l'émulation de plus d'un poète latin, et, par exemple, inspiré assez heureusement le talent encore rude de Cicéron, l'art plus poli, mais plus froid, de Varron d'Atax.

Cicéron, qui fit de la poésie l'exercice de son jeune âge et la consolation des chagrins politiques de sa vieillesse, a donné, on le sait, des *Phénomènes* et des *Pronostics* d'Aratus une traduction qu'on peut rapporter à ces deux époques de sa vie littéraire, et qui n'est pas tout-à-fait indigne de l'estime qu'il avait pour elle. Il n'y paraît pas toujours trop inférieur à son élégant modèle', ni trop différent de lui-même. Il était réellement, dans un temps qui allait produire Lucrèce, le premier poète aussi bien que le premier orateur de Rome : c'est Plutarque (1) qui l'a dit hardiment, sans tenir compte des plaisanteries impertinentes de Juvénal, de Martial, ingrats héritiers d'un art que Cicéron, après tout, avait des premiers contribué à former.

Son frère Quintus, son second en toutes choses, poète amateur aussi, qui faisait quatre tragédies en quinze jours, comme Marcus cinq cents vers en une nuit, s'était, de son côté, exercé dans le genre didactique. On peut regretter pour sa mémoire poétique que son *Zodiaque,* du reste fort dégradé par le temps, ne se soit pas perdu avec son *Érigone* sur les routes de la Gaule, si sûres, disait plaisamment Cicéron, sous le gouvernement de César, excepté toutefois pour les tragédies (2).

Les vers, meilleurs assurément, du savant Varron sur la sphère de Ptolémée, que nos anthologies ont retirés des débris de ses *Satires Ménippées*, appartiennent au même genre d'inspiration. Il y faut encore rapporter les principaux ouvrages de l'autre Varron, Varron d'Atax, l'un des poètes qui marquent la transition des lettres latines à ce qu'on appelle le siècle d'Auguste. C'était moins un poète qu'un versificateur; il inventait peu, il traduisait beaucoup; *interpres operis alieni,* a dit de lui Quintilien. Au reste, si, comme l'atteste Horace, il avait peu réussi dans la satire, on estimait son *Jason*, imité des *Argonautiques* d'Apollonius de Rhodes, et l'ouvrage, où il voyageait en personne et sur la terre et dans le ciel, que les anciens désignent par les titres divers de *Cosmographia, Chorographia, Orthographia, Varronis Iter,* ou encore par des noms empruntés à quelqu'une de ses parties, *Varronis Europa, Asia*, etc. On a pensé qu'il l'avait composé d'après le grand traité d'Ératosthène, et aussi d'après le poème intitulé *Hermes*, où ce même savant introduisait Mercure assistant au spectacle du monde et le décrivant.

(1) *Vie de Cicéron.*
(2) *Epist. ad Quint.*, III, 1, 6, 9.

Quelques-uns des vers peu nombreux qui ont survécu à l'ouvrage de Varron d'Atax semblent se rapporter à cette imitation. Il y est de même question d'un observateur des phènomènes célestes, qui pourrait bien être Pythagore, car le poète lui fait entendre cette harmonie des sphères, cette *lyre des cieux*, comme dit Lamartine, que Pythagore avait imaginée, que lui avait empruntée Platon, et dont, au temps de notre poète, l'académicien Cicéron avait, dans sa *République*, enchanté en songe les oreilles de Scipion.

Il ne paraît pas, au reste, que Varron ait répandu beaucoup de clarté sur les obscurités de la cosmographie pythagoricienne, qu'il ait eu le droit de dire, comme Lucrèce : *Obscura de re lucida pango Carmina.* Les ténèbres ou les lueurs douteuses de son exposition désespéraient encore, au IVe siècle, Licentius, qui écrivait lui-même assez obscurément à son ami Augustin, déjà évêque en Afrique :

« Quand je veux pénétrer dans les mystérieuses profondeurs du livre où voyage Varron, la vue de mon esprit est comme émoussée, il recule plein d'effroi devant la lumière qui le frappe. Faut-il s'en étonner? Chez moi languit l'ardeur de l'étude, quand tu ne lui tends pas la main; elle n'ose seule prendre l'essor. A peine un savant désir m'a-t-il poussé à parcourir la suite difficile des démonstrations d'un si grand homme, à en chercher, à travers leurs saints voiles, le sens caché, à apprendre de lui quels tons composent l'harmonie qui règle le chœur des astres et charme l'oreille du dieu de la foudre, que la grandeur de ces objets accable mon intelligence et l'enveloppe comme d'un nuage. Alors, tout hors de moi, j'ai recours aux figures que l'on trace sur le sable et rencontre encore d'épaisses ténèbres, en somme la cause des lumineuses révolutions de ces astres, qu'il nous montre à travers les nuages comme perdus dans l'espace (1). »

Les autres vers de Varron nous sont connus, pour la plupart, ou par Virgile, qui leur a fait grand honneur en les copiant, ou par ses scholiastes, Servius et autres, qui nous ont dénoncé son larcin. On y remarque, fort élégamment exprimés, quelques-uns de ces *pronostics* qui, avant d'arriver à Virgile par Varron, étaient venus à ce dernier, par Cicéron, d'Aratus, leur premier interprète, si toutefois c'est bien Aratus qui, pour en orner ses vers, les a le premier tirés des ouvrages météorologiques d'Aristote et de Théophraste. Varron les avait-il insérés dans sa *Chorographia?* Cela est douteux. Ces *pronostics* semblent mieux convenir à ses *Libri navales*, navigation poétique, de mers en mers, d'îles en îles, sur tous les rivages, qui lui avait probablement mérité de la part d'Ovide le titre de *velivoli maris vates*, et où nous savons qu'il avait décrit les signes de la tempête.

Ainsi, dans le VIIe siècle de Rome, où finissaient sa tragédie et sa comédie, laissant la place aux autres genres long-temps supprimés par leurs succès et particulièrement au genre didactique, la navigation et

(1) *Licent. Carm. ad Augustinum*, 1, sqq. Voy. Wernsdorf, *Poet. lat. minor.*

les voyages, la description de la terre et du ciel, les sciences géographiques, physiques, astronomiques, étaient une des préoccupations habituelles de la poésie. Cela tenait à l'influence des modèles alexandrins, les plus voisins par la date, et dont il était plus facile aussi d'enlever l'artificielle élégance. Cela tenait de plus à la mystérieuse nouveauté de ces connaissances, pour l'ignorance romaine du moins, qu'elles séduisaient par un charme encore poétique. On comprend comment plus tard Virgile se sentait de même attiré vers elles et y touchait, en passant, avec discrétion, mais avec amour.

Chose remarquable, qui tient à l'inégalité des deux sociétés auxquelles s'adressaient tour à tour, et dans leur propre langue, et dans des traductions, les poètes alexandrins : en passant des Grecs aux Romains, moins polis, moins savans, ils devenaient, par cela même, moins exclusivement descriptifs, plus didactiques. Ils étaient, comme avaient été les poètes philosophes, des révélateurs de la science, des initiateurs de l'ignorance à ses merveilleux secrets.

D'autres poésies didactiques de la même époque, qui avaient la littérature pour objet, et témoignaient, par cela même, du progrès de l'esprit littéraire à Rome : — un poème où Porcius Licinius écrivait bien prématurément l'histoire de la poésie latine encore à son berceau; — les inscriptions, souvent versifiées, des images recueillies par Varron dans ses *Hebdomades*, et dont bon nombre représentaient des écrivains et des poètes; — celles du même genre, dont Atticus avait décoré son *Amalthæum*, c'est-à-dire sa bibliothèque; — le λειμων, sorte de guirlande poétique, où Cicéron avait encadré l'éloge de Térence, principale préoccupation d'un temps qui ne comptait guère d'autre grand poète; — l'épigramme dans laquelle César, semblant répondre à Cicéron, refuse à Térence la force comique; — enfin le catalogue, en vers techniques, où Volcatius Sedigitus, que rien n'empêche de rapporter à ce siècle, a rangé, un peu arbitrairement, ce semble, les poètes de la *fabula palliata;* — tous ces morceaux, de mérite inégal, mais de sujet pareil, conduisent par une autre voie jusqu'à cette partie des œuvres d'Horace qui en semble la continuation, et où il développe, il applique en critique les règles du goût. Les grands poètes, si originaux qu'ils soient, ne procèdent pas seulement de leur génie. Ils ont toujours, même dans les œuvres qui leur semblent le plus propres, des prédécesseurs auxquels les rattache une sorte de généalogie. L'histoire qui vient d'être retracée détruit, on l'a vu, cette espèce d'isolement glorieux où le temps, qui ne laisse guère subsister que les chefs-d'œuvre, a placé, avec le poème *de la Nature, les Géorgiques* et *l'Art poétique*.

Virgile, au temps de sa jeunesse, lorsqu'il cherchait encore sa voie, avait été fort préoccupé de la gloire de Lucrèce, fort tenté de la grandeur d'un poème où il aurait à son tour développé les phénomènes, les

merveilles de la nature. Il y a de cette vocation passagère des traces frappantes dans ses *Géorgiques*, où, tout en parlant avec charme du sujet auquel il s'est restreint, il ne laisse pas de regretter éloquemment celui qu'il a quitté et ne néglige pas l'occasion de s'en rapprocher un instant, où il associe aux connaissances pratiques du simple cultivateur quelques notions savantes, magnifiquement exprimées. On se rappelle les vers dont nous montrions tout à l'heure l'imitation chez La Fontaine, et que Delille a ainsi traduits :

O vous à qui j'offris mes premiers sacrifices,
Muses, soyez toujours mes plus chères délices!
Dites-moi quelle cause éclipse dans leur cours
Le clair flambeau des nuits, l'astre pompeux des jours;
Pourquoi la terre tremble et pourquoi la mer gronde;
Quel pouvoir fait enfler, fait décroître son onde;
Comment de nos soleils l'inégale clarté
S'abrége dans l'hiver, se prolonge en été;
Comment roulent les cieux, et quel puissant génie
Des sphères dans leur cours entretient l'harmonie.
Mais, dans mon corps glacé, si mon sang refroidi
Me défend de tenter un effet si hardi,
C'est vous que j'aimerai, prés fleuris, onde pure;
J'irai dans les forêts couler ma vie obscure (1).

Ainsi donc les *Géorgiques* tiennent par certains côtés à ces compositions scientifiques imitées, à la fin du siècle précédent, de l'érudite Alexandrie. Elles se rattachent, d'autre part, par des rapports plus lointains, à ces poèmes où, dans les premiers âges, se déposaient, se conservaient les notions pratiques acquises par l'expérience. Elles s'y rattachent, mais, cela était inévitable, un peu artificiellement. Au temps où écrivait Virgile, le rôle d'Hésiode, comme celui d'Homère auquel il passa ensuite, n'était plus possible que par une sorte de supposition, de convention littéraire. Après les traités de Caton et de Varron, que suivra bientôt celui de Columelle, il n'y a plus place véritablement pour l'enseignement de la vie rustique par la poésie. Cet enseignement est fictif; il s'adresse à ceux qui n'en profiteront pas, pour l'appliquer du moins. Les *Géorgiques* sont un prétexte à des peintures, pleines de vérité et de charme, de la nature et des travaux de la campagne.

Ce poème toutefois, plus heureux que les poèmes de Delille, peut *se disculper d'appartenir au genre*, toujours quelque peu frappé de froideur, que l'on appelle *descriptif*. La description qui le remplit y est animée par un intérêt tout présent, intérêt patriotique, intérêt social. L'agriculture, ce travail de Rome naissante, d'où sont sorties ses fortes

(1) Me vero primum dulces ante omnia musæ, etc.
(Virgile, *Georg*, II, 475-486.)

vertus et sa gloire, est impuissante même à nourrir sa décadence. Bien des causes en ont précipité le déclin : l'étendue toujours croissante des possessions, la substitution du travail des esclaves au travail des hommes libres, la transformation des terres labourables en pâturages, des fermes en maisons de plaisance, en parcs, en jardins; les dévastations de la guerre civile, la dépossession violente des anciens propriétaires remplacés par les vétérans de Sylla, de César, d'Octave, cultivateurs négligens et malhabiles. L'agriculture n'existe donc plus en Italie; il faut la remettre en honneur, la faire revivre. Virgile, qui a plaidé dans ses églogues la cause des habitans de la campagne, plaide ici celle de la campagne elle-même, de la campagne abandonnée, devenue déserte, stérile :

Squalent abductis arva colonis.

Il a reçu cette mission de son génie, qui y est si propre :

Molle atque facetum
Virgilio annuerunt gaudentes rure Camœnæ;

« A Virgile les muses rustiques ont accordé le don des graces touchantes, de l'exquise élégance. »

Il l'a reçue du prince qui a entrepris la tâche, impossible à la politique aussi bien qu'à la poésie, de faire revivre les mœurs primitives, les vieilles vertus. Il l'a reçue de son temps, d'une société fatiguée de guerres, de politique, de discordes, que l'ennui des jouissances du luxe précipite, en imagination du moins, vers la simplicité des champs, la vie rustique, la nature. Quel à-propos, quelle source féconde d'intérêt!

Il n'y en a pas moins, mais d'une autre sorte, dans *l'Art poétique* d'Horace et dans les belles épîtres à Auguste, à Florus, qu'il y faut associer. On doit y voir autre chose que l'industrie d'un écrivain habile, qui enferme dans des vers précis, élégans, pleins de sens et d'énergie, des idées jusque-là rebelles à l'expression poétique. Ces idées répondent aux préoccupations d'un public métromane et critique, qui compose et qui juge, qui compare avec passion les vieux poètes et les nouveaux, comme au temps de notre guerre des anciens et des modernes, qui se partage entre les lois pures et sévères de l'art et les procédés expéditifs du métier, qui déjà met en question les principes, les règles, et applaudira bientôt aux recherches frivoles, aux excès monstrueux du mauvais goût.

On les voit poindre dans *l'Art poétique*. Quand Horace dit :

« Tel, pour relever par des merveilles ce qui lui paraît trop simple, peint un dauphin dans les bois, un sanglier dans les flots (1), »

(1) Qui variare cupit rem prodigialiter unam,
Delphinum silvis appingit, fluctibus aprum. (*Ad Pison.*. v. 29.)

il semble qu'il prévoie la description du déluge par Ovide. Quand il dit :

« Ce n'est pas devant le public que Médée doit tuer ses enfans, l'exécrable Atrée faire cuire des entrailles humaines (1), »

ne semble-t-il pas qu'il analyse d'avance le théâtre de Sénèque?

Un poème tel que *l'Art poétique* ne pouvait appartenir qu'à une époque de culture littéraire très avancée, comme était le siècle d'Auguste, et, dans cette époque même, au moment précis qui le vit apparaître. Il faut que l'art ait épuisé les inspirations diverses qu'il reçoit de la nature sensible et de l'humanité pour chercher ainsi en lui-même une sorte de modèle abstrait, et ce modèle, pour qu'on puisse le reproduire, doit avoir été assemblé pièce à pièce par la longue pratique de la composition, le sentiment long-temps réfléchi de la vérité, de la beauté. Ajoutons que les idées dont il se compose n'ont chance d'intéresser l'imagination qu'à deux conditions seulement : d'une part, si le faux goût les conteste déjà et leur donne de l'à-propos; d'autre part, si, bien que fondées sur l'autorité du temps et de l'expérience, elles n'ont pas été encore trop popularisées, trop vulgarisées par la critique.

L'Art poétique avait donc, comme *les Géorgiques*, sa raison d'être, son opportunité, son intérêt présent et populaire, un caractère tout opposé à ceux de ces productions artificielles que suscitent seuls, dans les littératures vieillies, le caprice, la vocation incertaine des poètes. J'en dirai autant d'un ouvrage moitié épique, car il est rempli de récits, moitié didactique, car on n'y raconte que pour instruire, comme dans la *Théogonie* d'Hésiode : *les Fastes* d'Ovide.

Quand Rome vieillie aimait à se reporter vers son jeune âge, à s'entretenir de ses lointaines et fabuleuses origines, un poème qui les expliquait savamment, ingénieusement, élégamment, était un ouvrage de circonstance appelé par le vœu du public. Aussi l'idée en vint-elle à plus d'un écrivain. Properce l'avait commencé; c'est des débris de cette œuvre que se compose en grande partie son quatrième livre. Il en donne le programme dans ce vers :

Sacra diesque canam et cognomina prisca locorum (2).

Après lui, Sabinus avait aussi entrepris de faire la même chose, mais n'avait pu la mener à fin.

..... Imperfectumque dierum
Deseruit celeri morte Sabinus opus (3),

a dit Ovide, qui ne fut pas plus heureux, à qui ses malheurs ne permi-

(1) Ne coram populo pueros Medea trucidet,
Aut humana palam coquat exta nefarius Atreus. (*Ad Pison.*)

(2) *Eleg.*, IV, 1, 69.

(3) Ovide, *Ex Pont.*, IV, XVI, 15.

rent pas d'achever une œuvre si propre à intéresser le patriotisme rétroactif, la piété officielle de l'empire, son goût d'archéologie nationale.

Il y a le poème didactique badin, comme il y a l'épopée badine. Ennius, dans un temps où l'intempérance romaine avait déjà commencé, Ennius, ami lui-même du vin et de la table, avait pu, en face de Caton, imiter avec convenance et intérêt *la Gastronomie* d'Archestrate, écrire ses *Phagetica*. De même Ovide, au sein de ce loisir sensuel que le pouvoir absolu faisait aux Romains, ces anciens cultivateurs, ces politiques, ces guerriers devenus hommes de plaisirs et coureurs d'aventures galantes, Ovide écrivait aussi, sous la dictée du public, son *Art d'aimer*, ses *Remèdes d'amour*.

En dehors de ces productions animées d'une vie véritable, on ne rencontre plus que l'œuvre morte d'un art industrieux qui s'applique assez indifféremment à toutes choses, leur demande sans fin le sujet d'élégantes, d'agréables, mais froides descriptions. C'est pour décrire qu'Ovide traite de la pêche, Gratius de la chasse, Macer des abeilles, des oiseaux, des venins de certains animaux et de leurs remèdes, des plantes médicinales; Pedo Albinovanus, qu'Ovide appelle *sidereus* (1), peut-être de l'astronomie, Manilius de l'astrologie; plus tard, Columelle, trompé par un regret de Virgile, des jardins, et un autre contemporain de Sénèque, qui était en même temps son ami, son correspondant, Lucilius, de l'Etna, que Virgile semblait avoir suffisamment décrit, et dont devaient s'occuper tant de poètes après lui.

> Omne genus rerum doctæ cecinere sorores.
>
> « Il n'est rien que n'aient chanté les doctes sœurs, »

s'écriait Manilius, ce qui peut s'interpréter ainsi : « Il n'est rien que nous n'ayons décrit. » Le même Manilius rappelait avec enthousiasme les productions descriptives de Gratius et de Macer :

> « Tel chante les oiseaux au plumage bigarré, la guerre portée chez les bêtes sauvages; tel les serpens venimeux, les plantes malfaisantes, les simples qui rendent la vie (2). »

Nous avons quelques-uns de ces ouvrages, sauvés par certains mérites de composition et de style, qui ne sont pas indignes d'attention et d'estime; mais combien le temps nous en a ravi ou épargné d'autres, fruits de cette intempérance descriptive qui se déclara dès le temps d'Ovide et dont Ovide s'est fait l'historien dans quelques vers, qu'on croirait vraiment contemporains de l'école d'Oppien ou de celle de Delille!

(1) *Ex Pont.*, IV, XVI, 6.

(2) Ecce alius pictas volucres et bella ferarum,
Ille venenatos angues, hic nata per herbas
Fata refert, vitamque sua radice ferentes. (*Astron.*, II, 43.)

Delille, dans son *Homme des champs*, qui n'est point celui de Virgile, qui n'habite point une ferme, mais un château, qui y vit au sein d'un loisir seigneurial, peint les jeux de la veillée, les cartes, le billard, le trictrac, les dames, les échecs, tout cela curieusement, avec une dextérité de style et de versification à laquelle nous sommes devenus fort insensibles, mais qui charmait alors. Chaque époque a ses modes, même en littérature. Il n'y avait pas long-temps que le jésuite Cerutti avait fait tout un poème sur les échecs, et défini ainsi, je crois, la marche des pions, dans un vers fort admiré :

Ils avancent de front et frappent de côté.

Eh bien! au temps d'Ovide, qui avait vu Virgile et avait entendu Horace, il se trouvait déjà des poètes, et en grand nombre, qui abusaient absolument de même du talent de versifier et de celui de décrire. Ovide cite leurs traités poétiques sur les arts les plus futiles, pour se justifier lui-même d'avoir écrit *l'Art d'aimer* (1).

« D'autres ont enseigné dans leurs vers les règles des jeux de hasard, de ces jeux auxquels ne pardonnait guère la sévérité de nos aïeux. Ils ont dit quelle est la valeur des dés, par quel mouvement du cornet on peut composer le coup divers de Vénus, éviter le fatal coup du chien;

« Combien de points portent les tessères; comment, à l'appel du chiffre le plus fort, il faut les lancer sur la table; dans quel ordre, les ramassant, il faut les remettre à son adversaire (2);

« Comment on doit faire avancer en droite ligne ses soldats colorés, prendre garde qu'ils se hasardent entre deux ennemis et périssent dans la rencontre, les soutenir à propos, les retirer au besoin, assurer par un prudent concours leur retraite. »

Ovide avait lui-même plus d'une fois décrit ce jeu stratégique dans *l'Art d'aimer*, où ces sortes de divertissemens jouent leur rôle (3) :

(1) *Sunt aliis scriptæ*, etc. (*Trist.*, II, 471 sqq.)

(2) Ainsi est entendu par Burmann ce passage très obscur. Selon son interprétation, ces poètes didactiques auraient donné une de ces leçons malhonnêtes que promet, dans *le Joueur* de Regnard, M. Toutabas, le professeur de trictrac :

En suivant mes leçons, on court peu de hasard.
Je sais, quand il le faut, par un peu d'artifice,
Du sort injurieux corriger la malice;
Je sais, dans un trictrac, quand il faut un sonnez,
Glisser des dés heureux ou chargés ou pipés;
Et quand mon plein est fait, gardant mes avantages,
J'en substitue aussi d'autres prudens et sages,
Qui, n'offrant à mon gré que des as à tous coups,
Me font en un instant enfiler douze trous.

(3) *De Arte amandi*, II, 207; III, 357. — Ses vers rappellent ceux de Delille sur les échecs :

Plus loin, dans ses calculs gravement enfoncé,

« Comment, sur le damier, où sont disposées trois à trois de petites pierres polies, on fait arriver jusqu'au fond, sans interruption dans leur marche, les pièces de son jeu.

« Enfin, pour achever ce détail, ils ont enseigné tous ces jeux où nous perdons le bien le plus précieux, notre temps. »

L'énumération de toutes ces compositions didactiques si peu sérieuses n'est point terminée :

« Un autre dit les formes diverses de la balle et comment on la lance, un autre l'art de la nage, un autre celui du cerceau.

« Il en est qui ont appris à composer les couleurs de son visage. »

Ovide n'était pas non plus tout-à-fait innocent à cet égard, lui qui avait écrit ses *Medicamina faciei* (nous en avons quelque chose), et qui en avait parlé si magnifiquement :

« J'ai moi-même traité des préparations qui entretiennent votre beauté dans un livre bien petit, sans doute, mais de grande importance (1). »

Mais il est temps de clore avec lui cette longue revue :

« Tel a écrit le code de l'hospitalité, des repas; tel a traité de l'argile dont se fait la poterie, de la pâte la plus propre à conserver le vin frais.

« On s'égaie volontiers par de telles compositions aux jours fumeux de décembre, et jamais elles n'ont causé la perte de personne. »

Ces vers sont vraiment caractéristiques; ils révèlent à quels excès descriptifs était arrivée, dès le temps d'Auguste, chez les Romains comme chez les Grecs, comme chez nous, la poésie didactique. Là aussi, après avoir, d'abord dans des poèmes gnomiques, ensuite dans des poèmes philosophiques et scientifiques, tantôt recueilli avec un art naïf, pour l'éducation d'une société naissante, les notions éparses de l'expérience, tantôt initié plus régulièrement une société plus polie aux systèmes des penseurs et des savans, le genre didactique aboutissait inévitablement à l'ingénieux et élégant mensonge de leçons sans disciples, simples thèmes de style et de versification pour des talens désœuvrés, frivoles et froids amusemens d'une société blasée.

Un couple sérieux qu'avec fureur possède
L'amour du jeu rêveur qu'inventa Palamède,
Sur des carrés égaux, différens de couleur,
Combattant sans danger, mais non pas sans chaleur,
Par cent détours savans conduit à la victoire
Ses bataillons d'ébène et ses soldats d'ivoire.

(1) *De Arte amandi*, III, 205.

PATIN.

DE LA POLITIQUE

DU

CALVINISME EN FRANCE.

DUPLESSIS-MORNAI. [1]

Au mois d'août de l'année 1572, un jeune gentilhomme de vingt-trois ans, arrivant d'un long voyage à travers l'Europe, remit à l'amiral de Coligny un mémoire sur la guerre contre l'Espagnol, qui semblait alors prochaine et inévitable. L'auteur développait en quelques pages, avec une merveilleuse autorité de raison et de langage, les élémens d'une politique nouvelle pour la France. « Afin d'entretenir la paix au dedans, il faut, disait-il, entreprendre une guerre au dehors, et, comme les bons politiques ont fait de tout temps, mettre un ennemi en tète au peuple françois aguerri par cinquante années de troubles, de peur qu'il ne devienne ennemi à soi-même; mais il faut que cette guerre soit juste, facile et utile, et telle n'en voit-on aujourd'hui que contre le roi d'Espagne. »

La puissance espagnole envahissait le monde, appuyée sur l'empire et sur la papauté; la monarchie universelle, qui pour Charles-Quint n'était qu'un rêve, devenait une espérance pour Philippe II. Eh bien! ce gentilhomme de vingt-trois

(1) ***Duplessis-Mornai***, par M. Joachim Ambert. 1 vol. in-8°. — Au Comptoir des imprimeurs-unis.

ans avait osé mesurer d'un œil ferme cette grandeur formidable, et, mettant au service d'une raison droite et élevée une profonde connaissance de l'histoire, il avait trouvé le côté vulnérable de ce colosse. L'Espagne, en effet, s'affaiblissait par sa grandeur même, ses membres démesurés appauvrissaient son corps; la Péninsule ibérique se dépeuplait pour occuper ses immenses colonies; Naples, la Sicile, le Milanais, demandaient des garnisons nombreuses contre le Turc et contre les populations elles-mêmes, toujours impatientes du joug étranger. L'heure était donc favorable pour attaquer et pour abattre la puissance de Philippe II; mais cette heure passagère, il fallait se hâter de la saisir. L'auteur du mémoire démontrait avec un rare bon sens que la France devait surprendre l'Espagne sur un seul point, et que ce point était la Flandre. En effet, ces belles et riches provinces de Flandre, ouvertes à toutes les invasions, étaient aussi voisines de Paris qu'éloignées de Madrid, ce qui les rendait à la fois les plus dangereuses des possessions espagnoles et les plus faciles à attaquer. D'ailleurs, le peuple des grandes cités, Bruges, Gand, Liége, Ostende, s'agitait sous l'implacable oppression des gouverneurs espagnols; le roi Philippe II, en lui extorquant ses priviléges, l'avait réduit à un sombre désespoir qui n'attendait qu'une étincelle pour éclater en révolution. La noblesse, épuisée par les guerres, ne pouvait ni ne voulait agir vigoureusement en faveur des Espagnols. Le Turc, qui envahissait la Hongrie, appelait vers les frontières toutes les forces de l'Autriche; enfin les Anglais, si directement intéressés au commerce des Pays-Bas, et qui dans toute autre occasion n'auraient pas souffert que cette riche contrée où s'alimente leur industrie devînt une province française, les Anglais à cette heure étaient engagés dans une guerre à outrance avec l'Espagne, et le danger qui les menaçait était assez pressant pour faire taire leur jalousie. La France devait profiter de ce rare concours de circonstances, se mettre en campagne sans retard, surtout sans hésitation. Rassemblant toutes ses forces à l'abri des places-frontières, elle pouvait s'élancer presque à l'improviste dans les plaines de Flandre, tendre la main au prince d'Orange, qui, du fond des marais de la Hollande, faisait trembler Philippe II, et, par une habile et juste politique, profiter des premiers avantages de cette irrésistible invasion pour rendre aux grandes communes flamandes tous leurs priviléges et immunités confisqués par l'Espagne. Sûre désormais de l'appui de ces vastes et riches cités, entrepôts du commerce du monde, l'armée française pouvait pénétrer au cœur du pays. Ici le jeune politique, par une sorte d'intuition de la stratégie moderne, conseillait au roi de faire agir ses troupes par masses et de frapper sur-le-champ un grand coup, au lieu d'éparpiller l'armée en détachemens autour de toutes les bicoques de la frontière, suivant l'usage général de ce temps. L'Espagnol, sans appui dans le pays et presque sans retraite, voyant la mer fermée par les *Gueux* et les Anglais, l'Allemagne barrée par les princes protestans, était obligé d'accepter, dans les circonstances les plus défavorables pour lui, une bataille décisive. Le roi de France, maître de la Flandre, reculait ses frontières jusqu'à la Meuse, et devenait le protecteur naturel des princes protestans de l'Allemagne, de la Hollande, de la Suède et du Danemark; il rétablissait l'équilibre du monde compromis par l'ambition espagnole, et accomplissait l'œuvre héroïque de François Ier.

Le jeune homme qui déroulait sous les yeux du roi les plans d'une si haute

politique s'appelait Philippe de Mornai, sieur du Plessis. L'amiral de Coligny, son protecteur et son coreligionnaire, présenta le mémoire au roi Charles IX. Ce qu'il y avait dans ce plan à la fois de sage et de hardi n'échappa point à l'esprit élevé de ce prince. Charles IX hésita même quelques jours; mais l'influence de sa mère et de ses conseillers, Italiens ou Lorrains, l'emporta sur la grande pensée patriotique patronée par le parti calviniste, et la cloche du palais sonna la Saint-Barthélemy. L'amiral étant mort avec tous ses vieux capitaines, le roi de Navarre et le prince de Condé contraints d'abjurer leur foi pour sauver leur vie, et retenus captifs dans les délices énervantes du Louvre, le calvinisme semblait devoir succomber. Heureusement un principe ne meurt pas d'une perte de sang. Le calvinisme se transforma; de l'aristocratie il descendit dans les classes bourgeoises, et jeta rapidement les bases d'une puissante organisation sociale. Duplessis-Mornai, échappé comme par miracle au massacre de la Saint-Barthélemy, dirigea ce nouveau mouvement des esprits, qui marchaient à la conquête de la liberté civile. Coligny, le chef militaire du calvinisme, avait suivi de près dans la tombe son chef religieux. Duplessis-Mornai devint son chef politique; il représente dans l'histoire une face nouvelle de la réformation, et la plus intéressante à coup sûr pour nous, l'organisation sociale, l'application civile.

C'est ce rôle politique de Duplessis-Mornai, c'est cette phase intéressante et peu connue de l'histoire du calvinisme, que nous voudrions retracer. La vie publique de Duplessis-Mornai a été le sujet d'une étude estimable à beaucoup d'égards, et malheureusement incomplète. L'auteur, M. Joachim Ambert, a un peu négligé dans Duplessis le politique pour s'occuper surtout du soldat et du gentilhomme. « Qu'on ne cherche point ici, dit-il avec une noble franchise, la profondeur de vues, le charme du style, ce qui fait l'art et la science de l'homme de lettres : le cœur a dicté ces pages; elles ont été écrites avec cet élan que nous donnons tous au bonheur. C'était bonheur, en effet, que la résurrection d'une si belle vie, vie d'étude et de guerre, vie pleine, complète, utile, à laquelle il ne manque pas même l'auréole du martyr. » Il faut cependant savoir se dérober au charme de cette vie guerrière pour mieux apprécier le mouvement politique et religieux dont Duplessis-Mornai est le représentant. Il faut s'élever un moment au-dessus des actions de l'homme pour saisir les influences qui les expliquent et les idées qui les dominent.

I.

Dans le calvinisme, l'idée doit être distinguée de l'instrument. Calvin n'a pas réussi, en France, à faire triompher sa croyance, mais il a fondé la liberté de croire. Sa croyance était absolue, exclusive, comme toutes les religions doivent l'être; sa politique a été juste et tolérante. Son dogme est basé sur la grace; mais, pour soutenir ce dogme, il s'est appuyé sur le libre arbitre, sur la raison humaine. Ainsi, c'est l'instrument même qui a survécu à l'œuvre que Calvin prétendait servir; le libre arbitre est aujourd'hui le résultat le plus précieux du calvinisme, dont il n'est cependant pas l'essence, et le dogme victorieux de la raison, se substituant peu à peu aux croyances primitives des réformateurs, a fait de leur religion même une sorte de philosophie, si bien que le rationalisme,

— à tort ou à raison, ce n'est pas ici le lieu de l'examiner, — est devenu aujourd'hui, dans la plus grande partie de l'Europe, le fond de la croyance des réformés.

Calvin a évangélisé par la foi, par la grace, si l'on peut s'exprimer ainsi, mais il a organisé par la raison; il a fait de la raison humaine la base de toute une politique qui peut se résumer en deux mots : au dedans, liberté civile, c'est-à-dire justice; au dehors, équilibre européen, c'est-à-dire paix. Calvin n'est donc pas seulement un chef religieux, un simple sectaire : c'est un des plus puissans organisateurs dont le monde ait gardé l'empreinte. Sans parler ici de cette petite ville de Genève, une bourgade des montagnes, devenue, sous son souffle vraiment créateur, une des métropoles de l'esprit humain, personne ne peut méconnaître l'influence souveraine du calvinisme dans quelques états modernes parvenus si rapidement à de hautes destinées, les cantons suisses, par exemple, la Hollande, l'Angleterre, la Prusse même et les États-Unis d'Amérique, qui sont l'application la plus directe et la plus vraie de l'idée calviniste. Ce qu'on ne connaît pas assez peut-être, c'est l'action de Calvin sur la société française, sur toute une génération d'hommes à la fois passionnés et austères, qui semblent formés à la même image, et portent tous dans leur esprit et dans leurs mœurs le sceau d'une même pensée et comme l'empreinte d'une même main. La démocratie calviniste, si peu connue et si digne de l'être, cette classe intelligente, éclairée, courageuse, qui fut si promptement initiée aux mœurs constitutionnelles dans ses assemblées de La Rochelle, de Gergeau, de Grenoble, où elle traitait d'égal à égal avec les grands seigneurs, les princes et le roi, procède directement et exclusivement de la pensée calviniste. C'est Calvin qui a inspiré sa foi et mûri sa raison, c'est son esprit qui dicte les décisions de sa politique à la fois calme et hardie, et c'est sa belle langue qui retentit encore en échos puissans à la tribune des synodes.

Sans doute, l'esprit de justice et de liberté existait en France bien avant le calvinisme, seulement il existait dans la commune et non dans l'état. Cet esprit procède du christianisme pour les peuples, et pour les hommes de la conscience humaine; au moyen-âge même, il s'était conservé dans le midi de la France par les traditions municipales romaines, et dans le nord par l'affranchissement des communes. Le calvinisme lui donna la solidarité, le lien qui lui manquait; il réunit en faisceau les forces isolées, imprima une même direction aux mouvemens jusque-là irréguliers des esprits et des populations, enfin il organisa la démocratie en France, si bien que, deux siècles après, le tiers-état, appelé par la force des événemens à gouverner le pays, put dire à son tour : *L'état c'est moi*. Le calvinisme lui avait donné la première éducation gouvernementale, il lui avait appris à s'estimer lui-même, ce qui est la première condition de la force et la plus sûre garantie du succès. C'est cette action mal expliquée du calvinisme qu'il faut essayer de définir et de faire comprendre, non point par des commentaires, mais par les événemens mêmes.

L'histoire des assemblées calvinistes, qui sont une des origines de notre droit politique et de notre liberté civile, cette histoire si féconde en enseignemens, n'a jamais été entreprise en France; mais la politique de ces assemblées, leur foi comme leur sagesse, semblent se résumer en Duplessis-Mornai, et l'on retrouve dans ses œuvres comme dans sa vie l'expression la plus exacte et la plus élevée

des idées calvinistes du XVIe siècle. Duplessis-Mornai, pendant cinquante ans, a combattu sans relâche dans les conseils des rois, dans les livres écrits pour le peuple, dans les remontrances adressées aux états-généraux, dans la correspondance des personnages les plus illustres; il a combattu, avec la plume et avec l'épée, pour la tolérance religieuse, la liberté civile, l'équilibre européen.

La politique calviniste, telle qu'on la trouve résumée dans les écrits de Duplessis-Mornai, avait un double programme : elle embrassait à la fois les questions extérieures et intérieures qui, à cette époque, préoccupaient la France. La première partie de ce programme, celle qui touche aux affaires extérieures, fut exposée nettement dans un mémoire présenté par Mornai à Henri III, quelques années après l'avénement de ce prince. Mettant à profit un des rares intervalles de calme qui semblaient n'éclairer la France que pour lui montrer toute l'horreur de sa position et l'étendue de ses maux, Mornai développe dans ce mémoire un nouveau plan d'agression contre l'Espagne, dont la puissance venait de s'agrandir encore par l'adjonction du Portugal et de ses immenses colonies. Le *Discours sur les moyens de diminuer l'Espagnol* est une des conceptions les plus vastes et les plus hardies de la politique moderne. Cette fois, ce n'est pas en Flandre que se circonscrit le génie de l'auteur, il embrasse, il enveloppe l'univers entier, l'ancien et le nouveau monde. Ce discours révèle une connaissance de la géographie politique et de la carte militaire des deux continens qu'on admirerait aujourd'hui même dans un homme d'état.

En présence de l'Espagne, qui s'agite pour absorber l'empire et veut s'associer avec la papauté pour se partager le monde, l'auteur démontre nettement quels sont les vrais intérêts, les vrais alliés de la France. C'est sur les princes protestans qu'il lui conseille de s'appuyer pour tenir tête à l'Espagne et à l'Autriche. La France, en nouant une étroite alliance avec le roi de Danemark, peut fermer le Sund à l'Espagne, qui reçoit par ce détroit les blés de Russie pour les Pays-Bas, le bois, le goudron pour sa marine, les salpêtres pour son armée. Sur un autre point, elle peut encore susciter des embarras sérieux à l'empire de Charles-Quint. Quatre galères et autant de fustes suffiraient, avec l'alliance de la Turquie et l'assistance des corsaires de Provence, pour assurer à la France la possession de l'île de Majorque, et lui permettre ainsi de couper les communications de l'Espagne avec Naples et la Sicile. Duplessis-Mornai développe ensuite une conception d'une hardiesse et d'une simplicité également admirables. Il faut, dit-il, envoyer quatre mille hommes à l'isthme appelé Darien, entre Panama et le port de Dios; « par ce moyen, ou auroit l'une et l'autre mer, séparées d'un très étroit détroit de terre, et de là se peut aller aux Moluques sans circuir l'Afrique, et ne faudroit craindre, avec un peu de bonne conduite, que l'Espagnol nous en chassât jamais, car le François est aussi paré pour secourir ledit pays que l'Espagnol, et aurons plutôt levé mille hommes tant de main que de manœuvres pour telle navigation, que lui cent. »

Cela fait, il reste à atteindre l'Espagne dans une des sources les plus fécondes de sa richesse, dans le commerce des Indes. Duplessis-Mornai propose au roi de France de favoriser l'indépendance des colonies portugaises, qui refusèrent, long-temps après que Philippe II eut réuni le Portugal à la couronne d'Espagne, de se soumettre au joug castillan. Il faudrait pour cela ouvrir aux produits des Indes une voie plus courte et plus facile que celle du détroit de Gibraltar.

Les marchandises des Indes, épiceries, drogues, pierres précieuses, étaient obligées de longer tout le continent africain pour descendre sur les côtes d'Espagne; le roi Philippe tenait ainsi sous sa main la plus belle partie du commerce du monde. Le marché espagnol de Cadix ou de Naples alimentait tout le midi de l'Europe, et les états du Nord venaient s'approvisionner dans les riches entrepôts des Pays-Bas. Ce trafic, auquel nul autre n'était comparable en toute la chrétienté, enrichissait les populations espagnoles, et, en rendant l'Europe entière tributaire des marchés de Cadix et de Gand, assurait au gouvernement de Philippe les plus puissans moyens d'influence dans les affaires intérieures des divers états. Enlever à l'Espagne le commerce des Indes, déterminer la révolte des anciennes colonies portugaises et enrichir les ports français de la Méditerranée, tel est le but que Mornai indique à la France; le plan qu'il expose pour l'atteindre est vraiment digne d'un grand peuple.

La France est l'alliée naturelle de la Turquie; elle peut obtenir du grand sultan, ennemi acharné de l'Espagne, qu'il ouvre la mer Rouge et le passage de l'isthme de Suez au commerce de l'Inde. Les vaisseaux chargés des produits précieux de la presqu'île indienne arrivent dans peu de jours et, suivant l'expression de Mornai, peuvent « cingler tout d'un vent » jusqu'à l'entrée du golfe Arabique. Ils suivraient la mer Rouge jusqu'à Suez, et là des chameaux transporteraient en six jours les marchandises à Damiette et à Alexandrie, où les flottes de Venise et de Marseille viendraient les prendre. La Turquie consentirait facilement à un transit qui doit l'enrichir; les vice-rois des Indes verraient dénouer avec joie la chaîne qui les lie à l'Espagne. Venise trouverait assez d'avantages à ce commerce pour s'attacher désormais à la politique française, enfin Marseille et tous les ports français verraient s'ouvrir l'ère de la plus brillante prospérité. « Et cette entreprise n'exige ni grands frais, ni grand'peine, remarque Duplessis-Mornai; une négociation d'un an la peut mettre à fin. »

Ainsi, en résumant les propositions diverses développées dans ce mémoire, on voit que Duplessis-Mornai indiquait plusieurs moyens aussi simples que puissans pour réduire et briser la suprématie de l'Espagne. La France alliée avec le Danemark pouvait fermer le Sund qui alimentait la marine espagnole. Alliée avec la Turquie, elle pouvait ouvrir au commerce des Indes l'isthme de Suez. Alliée avec les princes protestans de l'Allemagne, elle pouvait enlever l'empire à l'Autriche. Enfin deux expéditions faciles et rapides pouvaient la rendre maîtresse du détroit de Gibraltar et de la Méditerranée par l'occupation de Majorque, et des deux océans Atlantique et Pacifique par un établissement à l'isthme de Panama. Que serait-il advenu si une pareille politique avait été suivie par la France? à quel degré inoui de prospérité notre nation ne se serait-elle pas élevée, puisque la Hollande et l'Angleterre sont devenues des puissances de premier ordre par l'application des mêmes principes, par le développement des mêmes idées de politique extérieure? Tout l'édifice de leur grandeur commerciale n'a pas d'autre base que la politique calviniste.

Donner un aliment aux forces vives des nations, c'est un axiome qu'on refuse trop souvent d'appliquer. La France, au lieu de s'agrandir au dehors par le commerce et les colonies, continua à s'entre-déchirer dans les guerres civiles; la France resta sourde aux prophéties, et on peut dire, pour parler le langage du temps, qu'elle lapida les prophètes; mais l'histoire ne peut refuser aux calvinistes

le noble privilége, si chèrement expié, d'avoir pressenti la vérité et d'avoir soutenu la bonne cause, celle de la liberté civile et de l'indépendance nationale. Ils furent véritablement Français, et c'est à ce titre surtout qu'ils ont droit aux sympathies de la postérité impartiale. On éprouve une sorte de consolation, au milieu du triste tableau des fautes et des désastres de la politique française au XVIe siècle, en songeant que les conseils qui mirent la France si près de sa perte furent donnés par des bouches étrangères et inspirés par des intérêts étrangers. Ce sont des Lorrains, des Italiens, des Espagnols, qui conseillèrent la Saint-Barthélemy; et quand par un effort inoui la France se redressa sur le bord de l'abîme où elle se sentait précipitée, ce fut l'instinct de sa nationalité qui la sauva. Henri IV, appuyé sur les sympathies populaires, put s'asseoir sur ce trône promis à la famille de Philippe II. La France dut ses malheurs aux étrangers et son salut aux Français, précieux enseignement de l'histoire! Les nationalités portent en elles des ressources inattendues, qui surmontent tous les périls quand elles sont bien dirigées. Les nations libres d'agir se sauvent elles-mêmes, car il y a pour les peuples comme pour les hommes une conscience infaillible du juste et de l'injuste, du bien et du mal.

II.

Duplessis-Mornai nous a laissé, dans ses lettres et dans ses mémoires, tous les élémens du système gouvernemental que le calvinisme voulait appliquer à la France; ce système est aussi digne de l'attention de la postérité que les conceptions hardies de sa politique extérieure. Ce qui distingue essentiellement le calvinisme, c'est son esprit de nationalité; l'indépendance qu'il réclame pour la raison de chaque homme, il l'étend à la patrie, et, si je puis me servir de ce terme, il développe à son plus haut degré l'individualité des peuples. Dans tous les pays calvinistes, en Angleterre, en Hollande, en Suisse, l'amour de la nationalité est le sentiment le plus profondément gravé au fond de tous les cœurs, c'est le culte sacré également professé par les faibles et par les forts, par les grands et par les petits. Il y a là quelque chose du *civis romanus sum*, et c'est le secret de bien des prodiges que les lois naturelles des sociétés ne suffiraient pas à expliquer.

La France du XVIe siècle tendait à se décomposer : l'Espagne pénétrait dans toutes les affaires du royaume et imposait sa domination superbe; les Lorrains favorisaient de toutes leurs forces le démembrement de la France, espérant y gagner un trône; le peuple, en un mot, mettant son espoir dans Rome et dans l'Espagne, était beaucoup plus catholique que Français. La féodalité semblait renaître, et chaque province réclamait son indépendance : le duc de Mercœur était souverain en Bretagne, comme Nemours à Lyon, Mayenne en Bourgogne, Montmorency en Languedoc, d'Épernon en Provence, Balagny à Cambrai, Caseaulx à Marseille; le parti calviniste, violemment rejeté de l'état, occupait un tiers de la France, depuis le Dauphiné jusqu'à la Loire. La Rochelle, Montauban, Nîmes, se gouvernaient en républiques et battaient monnaie. Le roi de Navarre possédait, avec le Béarn, le Bigorre, le Lauraguais, l'Armagnac, le Rouergue, le Limousin. Henri III se trouvait réduit à la royauté de Charles VII, et il n'avait pas la foi de Jeanne d'Arc pour ressusciter la France. Le calvinisme

entreprit cette tâche, et c'est à ses héroïques efforts, à ses combats incessans, à sa polémique ardente, victorieuse, que la France doit son indépendance, son intégrité. Sans le calvinisme, Henri IV ne serait pas monté sur le trône, et la France ne serait plus France; c'est toujours sous l'invocation de ce nom sacré que le calvinisme a combattu; à chaque page de ses éloquens pamphlets, Duplessis-Mornai demande au peuple de se souvenir qu'il est Français et que tous les ennemis du roi sont étrangers, Lorrains, Italiens ou Espagnols. C'est ce drapeau qui a vaincu et qui a rallié la bourgeoisie et le parlement de Paris autour du trône de Henri IV. « Peuple (s'écrie Duplessis), on veut vendre à l'Espagnol notre pays et chasser la France hors de la France pour y faire les logis de la Lorraine et de l'Espagne. Si on tient le roi Henri pour suspect, si on tâche par tous les moyens de le rendre odieux, c'est qu'il est le vrai sang de France, c'est qu'il est né l'ennemi, et à très grand droit, de la nation d'Espagne. Que ce qu'il y a de reste de la France en France se rallie et se rejoigne contre cette conjuration maudite (la ligue). Qu'on n'oye plus entre nous les noms de papiste et d'huguenot, noms ensevelis par les édits de la paix; que pour tout il ne soit plus parlé entre nous sinon d'Espagnols et de François.... Le sang court au cœur et le bras pare la tête dès qu'il ressent le danger, dès qu'il aperçoit le coup venir; soyons tous unis, rangeons-nous au roi. » Tel était le langage du calvinisme, tandis que les états de la ligue recevaient avec acclamations l'ambassadeur d'Espagne dans leur sein et offraient le trône de France à l'infante Claire-Eugénie. L'ambition mal satisfaite de Mayenne épargna à Paris la honte de saluer pour la seconde fois un roi étranger, mais l'épée des calvinistes, et plus encore leur plume, protégèrent toujours l'honneur et l'indépendance de la patrie. C'est leur plus beau titre de gloire.

Henri IV, en abjurant le calvinisme, avait surtout pour but de rallier à sa personne un parti considérable, formé par les parlementaires, la petite noblesse et la haute bourgeoisie, et qui s'établissait en médiateur entre les deux grands principes ennemis, la réforme et la ligue. Ce parti, qu'on appela le parti des *politiques*, parce qu'il avait de l'habileté et point de passion, chose rare en ce temps, approuvait les idées du calvinisme sur l'indépendance de l'état, la nationalité et la tolérance civile, mais il se rattachait fortement au catholicisme par le respect, et, on pourrait presque dire, le culte des traditions et de la chose établie. Il crut avoir trouvé un expédient merveilleux pour désarmer à la fois le fanatisme de la ligue, le patriotisme intraitable des huguenots et l'ambition de l'Espagne, en offrant la couronne à un prince français, mais catholique, le cardinal de Bourbon. Henri IV eut sérieusement peur de cette combinaison, et se hâta, comme il le disait, de « faire le saut périlleux. » Son adresse et son or le servirent si bien, qu'il gagna à sa cause le parti des politiques, et les portes de Paris lui furent ouvertes.

Les calvinistes avaient conduit Henri IV jusqu'au pied du trône, Henri les quitta pour y monter. Son projet d'abjuration, approuvé par Rosni qui appuya sur ce sacrifice sa faveur naissante, fut vivement et énergiquement combattu par Duplessis-Mornai. Jusqu'à ce jour Duplessis avait été en quelque sorte l'unique conseiller du nouveau roi, il écrivait toutes ses dépêches aux cours étrangères, tous ses manifestes au peuple français; il était dans le monde l'organe respecté du roi de Navarre et son bras droit dans la bataille. Henri IV, en abjurant le cal-

vinisme, éloigna Duplessis de ses conseils, et, comme la reconnaissance est surtout pesante au cœur des rois, il n'eut plus pour son ancien et fidèle ami qu'une sorte de respectueuse défiance. Henri IV avait dit : « Paris vaut bien une messe. » — « Ce matin, écrivait-il à sa maîtresse, je ferai le saut périlleux. » — Il cherchait évidemment à s'étourdir sur la gravité de sa démarche par une insouciance toute française et par une jactance un peu gasconne. Duplessis croyait que les gouvernemens devaient donner au peuple des leçons de moralité et qu'il y avait un grave danger pour l'avenir à faire bon marché de sa conviction, à ériger l'inconséquence en système.

La royauté a besoin de respect, c'est là son égide, et le calcul de Henri IV était trop évident pour ne pas blesser toutes les consciences. Le parti catholique manifesta hautement son dégoût et son indignation; les calvinistes gémissaient en silence, et la présence de l'ennemi les retenait seule autour de leur roi. Henri IV ne gagna pas les cœurs par son abjuration et Paris par une messe; il acheta son royaume pièce à pièce, à beaux deniers comptans, et, profitant avec habileté de l'indignation de la bourgeoisie contre le joug espagnol et du mécontentement de Mayenne, il détacha un à un tous les hommes importans du parti de la ligue, les attirant avec des faveurs et des écus, semant habilement l'or, prodiguant les titres et surtout les promesses. Il engagea dans cet effort décisif toutes les ressources du royaume, et déploya dans la scabreuse négociation de plus de cent traités particuliers une connaissance du cœur humain et des nécessités de la situation digne de sa pénétration méridionale et affligeante pour les amis de l'humanité.

Cependant Henri IV ne réussit pas dans cette œuvre de conciliation; le parti catholique ne désarma jamais ses justes défiances, et le parti calviniste ne pouvait pas lui pardonner ce qu'il appelait une trahison. Les assassinats, dernière expression du fanatisme, se multipliaient contre lui. Rome, après avoir longtemps fait attendre son pardon, lui imposait les conditions les plus cruelles : recevoir le concile de Trente, rappeler les jésuites, exterminer l'hérésie. Henri se sentait entraîné peu à peu dans les erremens de ses prédécesseurs; les édits de la ligue contre les réformés étaient encore la loi de l'état, et, si la clémence du roi les suspendait quelque temps, la bonne volonté d'un homme n'était pas pour tout un parti une garantie suffisante. Le roi restait sourd aux prières incessantes des assemblées calvinistes et des synodes; il différait sans cesse de répondre, et une profonde inquiétude, s'emparant des églises, dicta le célèbre pamphlet anonyme : *Plaintes des églises réformées*. Malheureusement Henri IV, conseillé par Villeroy, qui avait servi tour à tour Charles IX, Henri III et la ligue, et dont le fanatisme penchait vers l'alliance espagnole, ne pouvait se laisser fléchir aux plaintes déchirantes de cette voix inconnue; il était entraîné malgré lui sur la pente fatale des réactions, comme tous les hommes qui, au lieu de s'appuyer sur un principe, s'établissent sur le sol mouvant des circonstances, et il s'accrochait aux traditions du passé pour se soutenir, quand un événement imprévu l'obligea à tendre encore une fois la main à ses fidèles serviteurs. Les Espagnols avaient surpris Amiens, et dans cette formidable position, à trente lieues de Paris, ils offraient un point de ralliement à tout ce qui restait de ligueurs dans le royaume. Les églises, sous l'inspiration de Duplessis-Mornai, prirent alors une attitude que l'histoire a calomniée, et qui était cependant impérieusement exigée

par la loi de leur conservation. Duplessis-Mornai conseilla au parti calviniste d'attendre au moins d'être reconnu par l'état avant d'intervenir en sa faveur. Toute la responsabilité de cette grave résolution pèse sur lui. Il publia en juillet 1597, au nom des églises, un écrit qui résumait tous les griefs du calvinisme, sous le nom de *Brief discours, par lequel chacun peut être éclairci des justes procédures de ceux de la religion réformée.* Cet écrit est à coup sûr une des plus remarquables productions sorties de la plume de Duplessis; toute l'histoire du calvinisme en France est resserrée dans quelques pages d'un récit nerveux et vivement coloré. L'auteur prouve, par les leçons encore vivantes de l'histoire contemporaine, par l'expérience sanglante de cinquante années de guerres civiles, qu'il est de l'intérêt de l'état de reconnaître aux calvinistes la liberté de conscience, et que, d'autre part, toute la violence des persécutions est impuissante à la leur enlever. Les calvinistes ont été les sujets les plus soumis du roi, les plus dévoués à la nationalité française; ils n'ont jamais pris les armes que pour défendre leurs vies et leur cause plus chère que leurs vies. « L'église de Dieu, comme le disoit Théodore de Bèze, est une enclume qui a déjà usé bien des marteaux. » Duplessis, en terminant son discours, s'élève aux mouvemens de la plus haute éloquence; il demande qu'on ne voie dans ses paroles ni une plainte contre le roi, ni un blâme pour les catholiques, mais un témoignage de la vérité contre la calomnie, de la simplicité contre l'artifice. L'exaltation religieuse qui a inspiré l'écrivain calviniste est aujourd'hui éteinte dans les cœurs, mais la plus froide raison, mûrie par les événemens des deux derniers siècles, ne peut qu'admirer ce magnifique plaidoyer en faveur de la tolérance; car la cause que plaide ici Duplessis-Mornai est bien moins la cause du calvinisme que celle de l'humanité. Il est douteux cependant que les conseils de sa haute sagesse eussent été entendus du roi, si la gravité des événemens et l'attitude ferme et noble du parti calviniste et de son assemblée générale n'avaient rendu toute hésitation impossible.

Duplessis-Mornai rédigea avec les commissaires royaux ce célèbre édit de Nantes qui rendit l'ordre et la paix à la France et développa si puissamment les richesses publiques. La bourgeoisie, en appliquant à l'industrie l'esprit d'ordre et d'association fécondé en elle par le principe même du calvinisme, répara promptement les désastres de la patrie; une vie nouvelle circula dans les veines épuisées par tant de guerres; ce même esprit qui a fait la prospérité de l'Angleterre, de la Hollande, de la Prusse, des États-Unis, improvisa en quelque sorte la prospérité de la France; et, si l'on veut juger par des chiffres des résultats matériels de l'édit de Nantes, on n'a qu'à se rappeler qu'Henri III avait laissé 100 millions de dettes, qu'Henri IV avait épuisé toutes les ressources de l'état et engagé son avenir pour acheter les seigneurs et les villes de la ligue, et que cependant, quatorze années à peine après l'édit de Nantes, le roi avait pu, grace à la paix intérieure, au commerce, à l'industrie, payer ses dettes et réaliser une somme de 40 millions destinée à soutenir la guerre qu'il préparait en 1610 pour changer la face de l'Europe. Les gigantesques projets de Henri IV, dont Rosni nous a laissé le curieux détail, étaient enfin l'application de la politique calviniste; le roi espérait renverser la grandeur espagnole et conclure une alliance étroite entre les divers états, alliance qui maintiendrait la paix en favorisant le commerce international, les progrès de la civilisation et de la liberté, et ferait un

jour de l'Europe une grande république fédérative présidée par la France. Un moment on put croire que ce rêve se réaliserait; la France tressaillait d'enthousiasme et semblait vouloir accourir tout entière sous les drapeaux de son roi. L'armée la plus formidable de ce siècle, soit par le nombre et la valeur des soldats, soit par l'habileté des chefs, était déjà rassemblée en Champagne. Nos alliés, Venise, la Savoie, les Suisses, les princes allemands, la Hollande, l'Angleterre, n'attendaient qu'un signal pour courir sus à l'ennemi commun. L'Espagne devait trembler devant ce péril inévitable; mais, chose étrange et que l'histoire a le droit d'enregistrer, elle ne fit aucun mouvement, n'assembla pas même ses armées, comme si elle attendait une intervention imprévue. Ses pressentimens ne la trompaient point; le roi de France ne devait pas sortir de Paris, et le couteau de Ravaillac suffit pour vaincre cette grande armée française qui semblait marcher à la conquête du monde.

III.

La mort du roi frappait du même coup la France et le calvinisme; Duplessis-Mornai fut admirable de sagesse et de prévoyance au milieu de ce malheur public; il amena les églises à prêter le concours le plus loyal au gouvernement de la reine-mère, qui se hâta de confirmer les édits en faveur des réformés. La cour traita directement avec Duplessis-Mornai, comme avec le chef reconnu du calvinisme, et les lettres de Marie de Médicis et de ses conseillers abondent en effusions de gratitude; mais Duplessis, en remplissant ses devoirs de bon citoyen, ne pouvait faire taire sa douleur et son indignation devant l'indifférence coupable de Médicis, qui n'avait pas su venger la mort de Henri IV : « Je plains, écrivait-il à Sully, qu'une méchanceté si horrible, par quelque prudence mal digérée, s'en aille impunie. Qu'il ne soit pas dit en nos jours, enregistré pour la postérité, que le plus grand roy que la France ait nourri et que l'Europe ait vu depuis cinq cents ans, nous ait été si misérablement ôté, et que les auteurs, trop reconnus pour notre honneur, le mènent en triomphe, au lieu d'être traînés au supplice. » Cependant Sully fut disgracié, et d'Épernon, qui avait toujours été en état de rébellion vis-à-vis de Henri IV, d'Épernon, qui ne s'est jamais lavé des soupçons qui montaient jusqu'à lui, jouissait de la plus scandaleuse faveur. Duplessis-Mornai employa tous ses soins à contenir la juste indignation des calvinistes; il comprit que, désarmés par une longue paix et sans chefs militaires, ils seraient écrasés au premier prétexte fourni par eux. Malheureusement un personnage que l'histoire n'a pas assez flétri, un ambitieux sans talent et sans probité, le duc de Bouillon, lui disputait la conduite des affaires du calvinisme; le duc de Bouillon voulut faire du parti réformé l'instrument de ses vengeances, et plus tard de sa grandeur; ses conseils, aussi perfides que ceux de Duplessis étaient sages et honnêtes, tendaient à rallumer la guerre civile le lendemain de la mort du roi; il engagea le prince de Condé à se mettre à la tête des huguenots, et, s'apercevant bientôt que le prince et le parti calviniste étaient également sourds à ses suggestions, il se vendit à la reine et devint pour quelque temps son espion provocateur auprès des assemblées générales. Duplessis, qui connaissait les projets du duc de Bouillon, réussit long-temps à les déjouer; mais en 1614 éclata la guerre des princes, et le calvinisme, entraîné par l'aris-

tocratie, se laissa aller à une fausse démarche qui le perdit sans retour. C'est un des points les plus curieux de l'histoire de ce temps, et qui révèle le mieux la sagesse politique de Duplessis-Mornai.

La révolte des princes, en 1614, ne fut qu'une dernière lutte entreprise par l'aristocratie contre la royauté. Ni Condé, ni Mayenne, ni Vendôme, n'avaient en vue le bien de l'état; ils ne voulaient de progrès d'aucune sorte dans la marche du gouvernement; ils n'avaient souci ni du servage du peuple, ni de la décadence de la France en Europe; mais la faveur des Concini humiliait leur orgueil, et ils s'armaient pour réclamer la place qui leur était due à la cour et dans les conseils du roi. C'était donc là une affaire de parti, étrangère au bien de l'état, voire même opposée à l'intérêt général, et le calvinisme devait se garder avec soin d'intervenir en faveur des mécontens. La reine-mère n'avait pas violé les édits, et, si les églises avaient quelque plainte à formuler, n'avaient-elles pas leurs députés en cour, leurs synodes qui s'assemblaient d'eux-mêmes et les assemblées générales que la reine ne refusait pas d'autoriser? Néanmoins le duc de Bouillon, les jeunes ducs de Rohan et de La Trimoille, et le duc de Sully lui-même, mécontens de la cour et naturellement imbus des idées aristocratiques, poussaient les calvinistes à une levée de boucliers que rien ne justifiait en ce moment. Duplessis-Mornai fit des efforts surhumains pour combattre cette funeste influence qui agissait puissamment sur les jeunes esprits. Depuis 1614, on le voit tous les jours sur la brèche, prodiguant ses conseils aux assemblées, aux synodes, aux gentilshommes, aux pasteurs, même aux simples bourgeois de la religion. Une question de sentiment tendait par malheur à renverser les plus sages raisonnemens de Mornai; le calvinisme se sentait attiré vers ce beau nom de Condé, associé si long-temps à toutes ses gloires et à tous ses malheurs, tandis qu'il avait horreur du seul nom de Médicis, si funeste à la France. Il ne songeait pas que les mêmes noms ne représentent pas toujours les mêmes hommes ni les mêmes principes, et que Condé, plutôt intrigant qu'ambitieux, ressemblait aussi peu à son héroïque aïeul que la faible Marie de Médicis à la grande et sombre Catherine. Tant que les édits étaient respectés, les calvinistes devaient faire cause commune avec la monarchie, et obtenir par leurs loyaux services que ces mêmes édits fussent convertis par les états-généraux en loi fondamentale du royaume. Il ne fallait donc pas garder la neutralité entre les deux partis; il fallait intervenir franchement et vigoureusement en faveur de la royauté, qui, seule, représentait la France.

Toutefois on est bien forcé d'avouer que les questions, dans l'histoire, ne se présentent jamais aussi simplement, et qu'elles sont toujours obstruées par des incidens ou des querelles de personnes. Les rapports entre le calvinisme et la cour s'aigrissaient de jour en jour; les calvinistes avaient réclamé, vu la gravité des circonstances, une assemblée générale avant la fin de l'année 1614, et la cour avait désigné la ville de Grenoble, où commandait M. de Lesdiguières, dévoué aux intérêts de la monarchie. Les calvinistes demandèrent instamment qu'on changeât le lieu de l'assemblée, car ils craignaient de ne pas avoir à Grenoble toute la liberté de leurs délibérations, sous le contrôle impérieux de M. de Lesdiguières. Duplessis, après avoir vainement tenté de persuader les églises, s'adressa à la reine et la supplia de se rendre à un désir si respectueux, mais si formel. Heureusement l'époque de la majorité du roi était venue sur ces entre-

faites, les princes étaient entrés en accommodement, et les états-généraux venaient d'être assemblés pour rendre la paix au royaume. La reine se laissa fléchir et désigna Gergeau comme le lieu de l'assemblée; mais par une singulière inconséquence, qu'on ne saurait attribuer qu'aux influences du duc de Bouillon et des jeunes seigneurs désireux de la guerre, les églises refusèrent encore Gergeau, et, sur l'intervention de Duplessis, demandèrent à revenir à Grenoble.

Duplessis avait rédigé un avis pour l'assemblée générale de Grenoble, où se trouve exposé tout le plan de conduite des calvinistes. Dans cet avis, du mois d'août 1614, Duplessis conseille d'abord à l'assemblée d'envoyer vers le roi une députation notable pour saluer sa majorité avec les soumissions requises, « et répandre, dit-il, à ses pieds les vœux très ardens de notre très humble et fidèle dévotion, avec protestation de lui rendre en toutes occasions les mêmes services au prix de notre sang et péril de nos vies, qu'autrefois au roi Henri-le-Grand, d'immortelle mémoire, en ses plus durs et périlleux affaires. » L'écrivain calviniste expose rapidement au jeune roi les causes et le développement historique de la réformation au milieu des persécutions royales et du fanatisme populaire. Il s'attache surtout à démontrer, avec une respectueuse fermeté, que la raison d'état est d'accord avec l'humanité pour maintenir la liberté de conscience, et que Henri IV, en signant l'édit de Nantes, obéissait aux leçons de l'expérience tout autant qu'aux élans de sa gratitude. Les calvinistes demandaient la tolérance, et il aurait été aussi injuste qu'impolitique de la leur refuser, car, s'ils n'étaient pas maîtres des destinées du royaume, ils l'étaient au moins de son repos. Il faudrait se garder de voir une menace dans le langage de Duplessis; il s'efforçait au contraire de modérer l'ardeur des églises et d'affermir leur condition plutôt que de l'accroître. Bien loin de vouloir profiter des troubles de l'état pour obtenir de nouveaux priviléges, il ne songeait qu'à maintenir et à consolider les édits. Jamais la raison n'avait parlé un plus noble langage; mais le retard apporté à la réunion de l'assemblée calviniste rendit ces remontrances inutiles. Les états-généraux du royaume étaient déjà séparés au moment où les députés de la religion se rassemblaient, et les factions des princes, quelque temps contenues, s'agitèrent bientôt avec plus de violence.

Les états-généraux de 1614 sont les derniers de la monarchie avant ceux de 89; leur intervention dans les affaires de l'état n'amena pas même une trêve de quelques jours entre les diverses factions qui déchiraient la France; leur action fut stérile, presque nulle; mais ce qui est digne de l'histoire, c'est l'attitude nouvelle et le langage du tiers-état. Dédaigné, méprisé même par les autres ordres, il a cependant déjà le vague sentiment de sa dignité et de sa grandeur future; lui seul, tout imbu qu'il était des idées calvinistes, défendit la cause de la justice dans le gouvernement et de l'indépendance de la couronne. Un de ses orateurs, en formulant au roi les plaintes de la nation, disait, avec une énergie inattendue, « que le gouvernement, dans les malheurs publics, avoit été obligé d'acheter le service de la noblesse, et que tout cela avoit tellement grossi les charges du peuple et sa misère, qu'on l'avoit réduit à brouter l'herbe comme les bêtes. » Craignant d'avoir offensé la noblesse par ce langage, le tiers-état adressa à cet ordre un discours d'excuse d'une beauté et d'une élévation singulières, lui disant « qu'ils étoient tous, nobles et bourgeois, d'une même maison; que la France les avoit nourris à la même mamelle, dans la grande famille française.

Le clergé a le droit d'aînesse, messieurs de la noblesse sont les puînés, et nous les cadets; mais souvent les cadets ont relevé les maisons de ruine. » Telles étaient les idées de justice et de dignité humaine que le calvinisme avait semées dans le sein de la bourgeoisie. Cependant on en perdit un moment la trace sous Richelieu et sous Louis XIV, et la tradition du XVIe siècle ne se renoue qu'au XVIIIe. L'aristocratie ne se mettait guère en peine à cette époque d'affecter des tendances libérales. Le baron de Senecey répondit au tiers-état, au nom de la noblesse, avec une brutale franchise : « La noblesse, disait-il, regarde comme la plus grossière des offenses cette prétendue fraternité dont vous parlez. Nous ne sommes pas de même race, et vous êtes si bas que vos injures même ne sauroient nous offenser, puisque vous ne pouvez pas nous en donner réparation. » L'histoire doit enregistrer ces deux discours, car ils peignent au vif l'état de la société au XVIe siècle et l'origine de nos révolutions. La noblesse était restée au moyen-âge, le tiers-état appartenait déjà à l'avenir.

En rédigeant ses cahiers, le tiers-état demanda que tout officier public fût tenu de reconnaître par serment que le roi tient son autorité de Dieu, et qu'il n'y a aucune puissance sur la terre, soit spirituelle, soit temporelle, qui puisse contrôler les actes du roi, intervenir entre lui et ses sujets, délier ceux-ci de leurs sermens et déposer leur légitime souverain. On voit que le tiers-état avait d'aussi justes notions sur la constitution de l'état que sur les droits de l'humanité. Cette déclaration solennelle contre les empiétemens de la papauté avait déjà été faite à peu près dans les mêmes termes par l'Université de Paris, qui demandait à être reçue aux états-généraux. Le pouvoir le plus respecté de ce temps, le parlement, donna une sanction publique à ces sages maximes; mais le clergé et la majorité de la noblesse les repoussèrent avec indignation; la minorité calviniste de la noblesse protesta en faveur de la déclaration du tiers, et se retira. Ce qu'on ne saurait comprendre aujourd'hui, c'est que la cour elle-même, le gouvernement du roi, repoussa comme une hérésie le dogme de sa propre indépendance. Le cardinal Du Perron vint plaider devant les états assemblés la cause de la suzeraineté papale, il développa dans un long discours toutes les maximes des jésuites sur l'asservissement des rois aux foudres de l'église, et, pour prévenir en quelque sorte les objections de la postérité, il déclara que le calvinisme seul avait inspiré la déclaration du tiers-état sur l'indépendance de la couronne et ses prétentions séditieuses sur l'égalité des ordres.

Duplessis-Mornai ne pouvait garder le silence en cette occasion solennelle; il adressa un mémoire aux états-généraux où se trouvent exposées et justifiées, avec une grande modération de langage, les réformes que le calvinisme jugeait nécessaire d'apporter à l'état. Ce n'était point là tout ce que le calvinisme voulait, mais c'était tout ce qu'il croyait possible. « Le clergé se plaint, dit Mornai, et on se plaint de lui. Cependant le remède de tous ces désordres est écrit dans la loi. Les états d'Orléans lui permettent d'élire pour les prélatures vacantes trois candidats, sur lesquels le roi en choisit un; et si ce trop large privilége effarouche la royauté, que du moins le roi, conformément aux articles de Blois, ne fasse les nominations qu'après un mois écoulé depuis la vacance; alors peut-être la faveur, qui enlève aujourd'hui tous les choix, laisseroit au mérite le temps de se faire apprécier. Que nuls étrangers, suivant les lois du royaume, ne soient pourvus des dignités et charges ecclésiastiques; les prélats espagnols ou italiens

ne sont pas intéressés au bonheur de la France, et servent aveuglément les projets ultramontains. » Comme conséquence du même principe, Duplessis-Mornay demande l'exclusion des jésuites, et s'élève, en finissant, contre la transmission des grands bénéfices devenue héréditaire dans les familles puissantes. Ainsi le calvinisme demande que le clergé catholique soit plus indépendant, plus national, plus accessible aux hommes de mérite, et que l'élément démocratique y trouve place à côté de l'esprit d'aristocratie.

Les justes griefs de la noblesse étaient moins sérieux, et l'écrivain calviniste demande moins de réparations pour elle. D'après lui, le plus grand bien que le roi puisse faire à sa noblesse, c'est de la délivrer des procès. « Il seroit à désirer, dit-il, que désormais les gentilshommes ne fussent reçus en procès devant les juges ordinaires, que premièrement ils ne fissent apparoir par bonnes et suffisantes preuves aux gouverneurs de leur ressort qu'ils ont tenté la voie d'arbitrage par devant parens et amis et n'ont pu être accordés. » A ce prudent conseil, Duplessis en joint un second plus sage et plus hardi à la fois : « Un autre grand impôt, dit-il, par fatal malheur, tombe sur la noblesse, ou plutôt sur l'état et le roy : c'est la perte de son sang qui se fait par les duels aux dépends même des ames et des consciences. A ce torrent que nuls édits n'ont pu jusqu'ici arrêter, sont tenus les états d'opposer un frein si puissant qu'il le puisse retenir, pris sur ce l'avis des députés qui représentent la noblesse, et qu'à cette loi, comme fondamentale, ne puisse être dérogé sous prétexte quelconque. Enfin il seroit à désirer que la noblesse, pour reprendre le chemin des lettres et la trace des prédécesseurs qui ne dédaignoient point les fonctions principales de la justice, obtînt du roy la nomination gratuite au tiers des places de conseillers dans les cours de parlement. » C'est ainsi que le calvinisme propose au roi de moraliser et d'éclairer la noblesse, de la relever de sa ruine, en coupant court à ses procès, et de son ignorance aussi bien que de sa brutalité, en l'appelant aux charges judiciaires.

Quant à la justice elle-même, les calvinistes s'élèvent hautement contre la multiplicité et la vénalité des offices, mais Duplessis reconnaît que les « nécessités présentes exigent dans cette réforme certains tempéramens. » Il arrive enfin au tiers-état, et c'est ici surtout que ses paroles sont dignes d'attention. Que fera le calvinisme pour ce pauvre peuple qui souffre si cruellement, mais qui n'a plus de voix pour se plaindre, pour cette masse inerte abrutie par l'esclavage, taillable et corvéable à merci? Ce n'est pas une stérile pitié qu'éprouve l'écrivain calviniste à la vue de tant de souffrances, c'est surtout un désir ardent de justice. « Diminuez les charges du peuple (dit-il aux députés des états-généraux), en supprimant les dépenses inutiles du royaume; faites que tous les contribuables acquittent réellement leurs taxes tant aux champs qu'aux villes; au lieu qu'il est notoire que partout les gros sont exempts ou se font taxer à leur plaisir, tout le fardeau demeurant sur l'artisan et sur le laboureur, qui n'en porteroient pas la moitié s'il étoit également départi... En réglant l'impôt sur le sel, on peut faire aussi quelque bien aux gens des campagnes, et un plus grand encore en abrégeant la justice, qui trouve tous les jours de nouvelles inventions pour faire filer les procès et manger ce peu que les pauvres gens peuvent dérober à la nécessité de leurs familles. Enfin on pourroit délibérer de quelque moyen extraordinaire qui portât insensiblement et sans distinction sur tout le

général du royaume, à la proportion duquel on diminuât les tailles qui ne portent que sur la plus faible et la plus misérable partie; chose qui se pratique en plusieurs états voisins, où il se lève de plus grands deniers sur le total et où néanmoins le menu peuple est à son aise, parce que ce qui porte uniment sur tous ne foule aucune partie. »

Il est important de remarquer ici que ce programme calviniste, dont la sagesse a été pleinement confirmée par l'expérience des deux derniers siècles, ne fut bien compris et franchement adopté que par le tiers-état. Dès cette époque, on le voit, la bourgeoisie, que l'on n'a jamais plus violemment calomniée qu'aujourd'hui même après son triomphe, possédait le véritable esprit de gouvernement, et cet esprit, on peut même affirmer qu'elle l'a toujours manifesté dans l'histoire, parce que le travail et les difficultés de la vie ont développé en elle, avec l'amour de la paix et de la justice, cette rectitude et cette simplicité de vues qu'on appelle le bon sens chez les individus, et l'esprit public chez les peuples. N'oublions pas non plus que, dans le calvinisme, il faut distinguer avec soin la pensée politique de la pensée religieuse. Pour soutenir ses croyances nouvelles, la réforme a dû émanciper la raison humaine, et c'est là l'immense bienfait rendu par elle à l'humanité. J'ai indiqué en peu de mots quelle était la politique catholique à cette époque, c'est-à-dire l'application du principe théocratique au gouvernement des peuples; elle tendait à effacer les nationalités, à dissoudre l'état, à rejeter la noblesse dans la féodalité et le peuple dans le servage et la barbarie. Quand le clergé voulut se servir de ce peuple même dans l'intérêt de la maison de Guise ou de la cour d'Espagne, les esclaves, un moment réveillés, se livrèrent à une sorte de délire fanatique, dont les plus mauvais jours de 93 peuvent seuls faire comprendre l'horreur. Et, chose étrange, on croit entrevoir dans le conseil des seize comme une grossière ébauche de la montagne, tandis que la vertu malheureuse des girondins semble déjà luire dans quelques grandes figures de la démocratie calviniste. Louchart, Bussi-Leclerc, Crucé, ont la sombre férocité et la triviale énergie des Couthon, des Chabot, des Marat, ils représentent la licence dans sa plus hideuse expression, comme Chamier, D'Aubigné, Duplessis lui-même, sont les images les plus nobles et les plus pures du dévouement malheureux à la liberté; ils ont l'éloquence de Vergniaud et sa grace mélancolique.

IV.

Le double mariage de Louis XIII avec Anne d'Autriche et de sa sœur avec l'infant d'Espagne était de nature à faire naître de justes alarmes dans le parti calviniste. L'alliance de la France et de l'Espagne était contraire à toutes les saines traditions de la politique et menaçante pour toutes les libertés. Le prince de Condé et les seigneurs qui avaient embrassé sa cause en firent le prétexte de leur seconde révolte, et l'assemblée de Grenoble s'en émut profondément. Le duc de Bouillon et le prince de Condé s'empressèrent d'entretenir les justes défiances des religionnaires et d'aigrir si bien leurs rapports avec la cour, qu'ils fussent naturellement entraînés à prendre les armes. Duplessis-Mornai, avec cette sûreté infaillible de coup d'œil et cette élévation de vues qui le guidaient, au milieu des difficultés du présent, vers un avenir toujours présent à sa pensée, se hâta

d'avertir les églises du nouveau danger qui les menaçait, les conjurant de résister à un entraînement qui ne pouvait aboutir qu'à leur ruine. Si le calvinisme, tel que l'avait organisé Duplessis par l'édit de Nantes, devenait une faction et l'instrument aveugle de l'aristocratie, non-seulement il creusait sa perte, mais encore il mentait à son origine et se déshonorait dans l'histoire. Duplessis voulut faire comprendre aux églises que le meilleur moyen de conserver une juste influence dans le gouvernement de la reine était d'intervenir pour elle, d'embrasser ouvertement sa cause contre les séditieux, qu'ils s'appelassent Vendôme ou Condé, et de se rendre ainsi non-seulement utiles, mais indispensables à l'état. Un sentiment de défiance envers le calvinisme, malheureusement justifié par ses fausses démarches de l'année précédente, jetait la reine dans les bras de l'Espagne. Marie de Médicis, en guerre ouverte avec tous les grands du royaume et osant à peine se promettre la neutralité des réformés, était réduite à chercher au dehors un point d'appui pour son trône ébranlé. Ce fut une faute presque nécessaire : Duplessis-Mornai le comprit bien; mais, loin de se décourager, il espéra ramener encore l'assemblée de Grenoble à un sentiment plus vrai de la situation, et, d'accord avec le maréchal de Lesdiguières, il adressa, le 12 septembre 1615, un dernier appel à la prudence des députés de la religion.

Duplessis pensait avec raison qu'il n'était plus temps d'empêcher le mariage du roi, et qu'il fallait seulement aviser aux moyens légitimes de détourner les plus funestes résultats de cette union. La reine, après l'accomplissement du double mariage espagnol, se trouverait sans doute disposée à traiter avec M. le prince, qui, de son côté, n'attendait qu'un prétexte honorable pour renouer avec la cour; le duc de Bouillon abandonnerait son parti et le vendrait sans scrupule pour entrer dans les conseils du roi. M. de Mayenne était l'ennemi irréconciliable de ceux de la religion. Que devaient faire les églises en ces circonstances? Se tenir en posture ferme pour appuyer les justes remontrances de M. le prince et leurs propres requêtes; intervenir dans la négociation, *non tant comme adjoints que comme concurrens*, pour sauvegarder leurs libertés et les droits de l'état. En favorisant non la révolte des princes, mais leur réconciliation, les calvinistes, dit Mornai, peuvent obtenir que les alliances naturelles de la France ne soient point sacrifiées, mais ratifiées et effectuées comme sous le feu roi; que les Espagnols ne puissent, sous aucun prétexte, venir à la suite de la jeune reine, comme les Florentins avec les Médicis, envahir les charges, les bénéfices et jusqu'aux conseils du roi, et qu'enfin les édits accordés à ceux de la religion soient maintenus, sans qu'on y puisse contrevenir sous aucun prétexte.

Cette conduite, adroite et digne à la fois, pouvait encore sauver le parti; mais la froide raison de Duplessis ne put contenir les bouillonnemens d'une jeunesse impatiente de combats et avide de périls. L'assemblée rompit ouvertement avec Lesdiguières, qui défendait avec trop de hauteur les intérêts de la cour, et se transporta d'elle-même à Nîmes, ce qui équivalait à une déclaration de guerre. En même temps, le jeune duc de Rohan essayait, en Poitou et en Gascogne, une intempestive levée de boucliers. Le mariage du roi, qu'il espérait retarder en coupant le chemin à la cour qui se rendait à Bayonne, fut célébré en octobre, et le parti calviniste se trouva compromis dans une démarche sans issue honorable. Duplessis ne put déguiser sa profonde tristesse et ses inquiétudes pour un trop prochain avenir. Le calvinisme venait de donner à ses ennemis le prétexte

qui leur manquait pour l'abattre. La folle imprudence de l'assemblée de Nîmes désobéissant aux ordres du roi, et du conseil provincial de Montauban jetant le cri de guerre au moment où toutes les chances favorables de la lutte échappaient au parti, justifièrent d'avance les rigueurs inexorables de Richelieu. Cependant l'intervention habile de Duplessis-Mornai parvint à retarder pour quelque temps la ruine du calvinisme; il contribua même puissamment, par ses conseils, à amener la conférence de Loudun, où les princes et les églises firent conjointement leur paix avec la reine; mais la déplorable conduite de l'assemblée et sa déclaration sans résultats immédiats équivalaient pour le parti calviniste à une guerre désastreuse. Le roi, réconcilié avec les princes, devait être un jour assez fort pour punir, à la première occasion favorable, les offenses gratuites de ses sujets de la religion, et peu d'années s'étaient écoulées, quand les affaires de Béarn amenèrent cette catastrophe que la sagesse de Duplessis aurait pu suffire à détourner.

La carrière politique de Duplessis finit au traité de Loudun. Il s'ensevelit vivant dans sa retraite de Saumur, triste comme un prophète qui lit dans l'avenir l'inévitable condamnation de tout ce qu'il aimait en ce monde. Pendant quelques années encore, les respects et les hommages de l'Europe entière se tournèrent vers lui; il fut le roi de l'intelligence, le maître souverain de l'opinion, comme au siècle suivant un autre grand homme, un autre champion de la tolérance et de la liberté, régnait aussi dans le domaine de la pensée du fond de son manoir de Ferney. Duplessis, comme Voltaire, fut l'oracle de son siècle; les rois, les ministres, les savans, les capitaines, comme les plus humbles pasteurs des églises, venaient puiser des conseils et des consolations à cette source inépuisable de sagesse, de science et de bonté. Duplessis-Mornai fut appelé, de son temps, *le pape des huguenots,* tant ses jugemens semblaient infaillibles, ses lumières universelles et ses vertus parfaites. Le malheur qui s'attache aux derniers jours de sa vie lui donne un caractère plus touchant encore et plus humain. Dépouillé, par une perfidie royale, de sa bonne place de Saumur, il assista, désormais sans force et sans espoir, aux désastres qu'il avait prévus, et quand il s'éteignit dans sa maison de La Forest-sur-Sèvres, vers les derniers jours de l'année 1623, le parti calviniste avait perdu tour à tour ses chefs par la trahison et ses places par la guerre. La Rochelle seule gardait encore l'empreinte de cette forte organisation démocratique établie par la réforme et consacrée par l'édit de Nantes. Richelieu était déjà venu. Cependant la politique nouvelle, dont Duplessis-Mornai nous a laissé le magnifique programme, survécut dans l'esprit des peuples et quelquefois même entra dans les conseils du roi. Elle inspira les alliances européennes de Richelieu, l'administration de Colbert; Turgot en essaya une timide application. Un jour vint enfin où cette politique reparut triomphante : c'était à la révolution française qu'il appartenait de la réaliser dans le monde.

GUSTAVE GARRISSON.

REVUE LITTÉRAIRE.

PUBLICATIONS SUR LE XVI[e] SIÈCLE

EN ALLEMAGNE ET EN FRANCE.

I. — *Gérard Roussel*, prédicateur de la reine Marguerite de Navarre, par M. Charles Schmidt; Strasbourg, 1845. — II. — *La Guerre des Paysans*, par M. Alexandre Weill; Paris, 1847 (1). — III. — *Deutsche Geschichteim Zeitalter der Reformation*, von Ranke; Berlin, 1845-1847.

L'histoire littéraire du XVI[e] siècle n'est pas une tâche facile. Cette bizarre et terrible époque, dédaignée par les deux grands siècles dont nous sortons, peu et mal connue, présente un si tumultueux conflit, une confusion si énergique et si riche, qu'il serait imprudent sans doute de se mettre trop tôt à l'œuvre. Les brillans tableaux de M. Chasles et de M. Saint-Marc Girardin sont surtout de rapides discours, des introductions étincelantes; loin de dispenser d'une histoire plus complète, ils la provoquent au contraire et l'appellent. M. Ampère, qui nous doit encore son histoire du moyen-âge, et que l'Égypte en ce moment réclame, semble avoir ajourné assez loin le siècle de Calvin et de Rabelais. En attendant, il est bien que les monographies se succèdent, et que, dans ces vastes domaines

(1) Chez Amyot, 6, rue de la Paix.

si bouleversés et si fertiles, quelques sentiers soient tracés nettement par des mains studieuses. Ces travaux, accomplis avec intelligence, aideront un jour l'historien. Je ne parle pas d'une histoire déjà terminée, celle de la poésie, laquelle, bien loin de venir en aide au futur historien du XVIe siècle, devra, si je ne me trompe, l'embarrasser singulièrement. Les fines et savantes études de M. Sainte-Beuve sur les poètes du XVIe siècle ont leur place marquée parmi les plus belles productions de ce temps-ci, et le soin si attentif de l'auteur à corriger sans cesse ce curieux travail, à le compléter, à l'étendre, en a fait, on peut le dire, un vrai chef-d'œuvre d'érudition exacte et d'intelligence poétique. M. Sainte-Beuve a pris d'avance à l'historien du XVIe siècle la plus pure fleur de cette grande époque. Quelle que soit cependant la grace de cette poésie, quel que soit l'intérêt de ces délicatesses savantes, l'autre part du XVIe siècle, la prose, est certainement plus riche. C'est là que se fait le grand débrouillement du monde moderne. Les querelles religieuses, les railleries pantagruéliques, les études parlementaires, l'histoire, les mémoires, les prédications, la politique, la jurisprudence, voilà le vrai terrain, le terrain mouvant et fécond du XVIe siècle. Étudions Calvin et Rabelais, Dumoulin et de Thou, Cujas et Montaigne, et, pour tout couronner, les victorieux auteurs de la *Satire Ménippée,* si nous cherchons les véritables héros d'un siècle dont le principal caractère est d'avoir été le berceau tourmenté d'une société nouvelle.

A l'ombre des grands noms que je viens de citer, il y en a mille autres qui occupent une place bien curieuse encore et bien intéressante : les moins connus ne sont pas les moins beaux. L'église, qui semble assez déshéritée et comme prise au dépourvu dans la tempête, offrirait peut-être plus d'une figure digne d'étude. Serait-il possible vraiment que dans ces grandes circonstances de la réforme, au milieu de ces redoutables problèmes, l'église gallicane n'eût pas produit un seul témoin digne d'assister avec émotion à ces luttes, et qui en eût ressenti les douloureux aiguillons? Des illustres docteurs gallicans du XVe siècle aux écrivains sacrés du règne de Louis XIV, l'église de France serait-elle aussi appauvrie qu'elle le paraît d'abord? Ne se trouverait-il partout que des prélats de cour, des politiques habiles, des évêques brillans, spirituels, investis de leur titre pour un recueil de sonnets? Entre Gerson et Bossuet, n'y aurait-il pas un homme? Certes, on pourrait le croire, et les hauts rangs, il faut bien le reconnaître, sont vides. Pourtant, en cherchant bien, les cœurs dévoués, les représentans des émotions d'alors ne manqueraient pas. Un jeune écrivain de Strasbourg, qui a déjà bien mérité de l'histoire de l'église par d'estimables travaux sur les mystiques du moyen-âge, M. Charles Schmidt, a publié une monographie pleine d'intérêt consacrée à un de ces hommes que je cherche, à un de ces dignes martyrs des incertitudes de l'ame. Celui-là était prédicateur de Marguerite de Navarre et s'appelait Gérard Roussel. C'est une figure aimable, souffrante, un témoin durement éprouvé des combats de son temps; sa vie est un mélange d'enthousiasme et de découragement, de hardiesse et de timidité. Il a vu de près les révolutions religieuses, il y a été mêlé, et il s'en est détourné avec douleur. Il a été poursuivi par la Sorbonne et fort maltraité par les protestans. Il a prêché à Notre-Dame, et il a été insulté, avec Marguerite, dans une comédie injurieuse, sur le théâtre du collége de Navarre. Il a été l'ami de Calvin et il est devenu évêque d'Oleron. Enfin, après une vie de déchiremens spirituels, de luttes mo-

rales, d'abattemens et de ravissemens mystiques, l'évêque d'Oleron est mort victime d'un gentilhomme fanatique, un jour qu'il prêchait la tolérance dans une église de son diocèse. Cette noble, aimable et tragique existence méritait une étude attentive. M. Schmidt a été bien inspiré quand il a tiré de l'obscurité et cherché à mettre en lumière la vie et les écrits de Gérard Roussel.

M. Schmidt indique, dès le début de son livre, un mouvement d'idées fort remarquable, contemporain de la réforme, antérieur même à la révolte de Luther, et qui se propageait secrètement à Paris dans le paisible domaine des études sévères. C'est de là qu'est sorti Roussel. Au moment où allait éclater la réforme, avant l'année 1517, il y avait à Paris tout un groupe de théologiens singulièrement curieux à étudier. Leur chef, Jacques Lefèvre d'Etaples, enseignait librement la philosophie et les mathématiques. Il avait réuni autour de lui quelques jeunes esprits pleins d'ardeur, clercs, savans, théologiens. Il pressentait un changement prochain dans la constitution de l'église; les abus extraordinaires de ce temps, le relâchement des mœurs, la dissipation des esprits, les progrès du scepticisme le frappaient d'épouvante, et, avant que Luther et Zwingli eussent commencé leur prédication, il annonçait à ses disciples que Dieu devait bientôt renouveler le monde. Or, parmi les disciples de Jacques Lefèvre, on remarquait, vers 1515, des noms déjà célèbres ou qui allaient le devenir, chacun selon sa vocation et dans des routes bien diverses. C'était, par exemple, un hardi théologien, Martial Mazurier, qui, en 1514, avait défendu devant la Sorbonne, avec l'assistance de Lefèvre, la cause de Reuchlin contre les dominicains de Cologne. C'était Guillaume Farel, qui embrassa l'un des premiers, avec tant de ferveur, les doctrines de Luther, et prêcha la réforme dans le Dauphiné, en Suisse, à Genève, à Neufchâtel. C'était un Belge, Michel d'Arande, qui fut plus tard un des directeurs de Marguerite de Navarre; c'était Briçonnet, qui devint évêque de Meaux, et dont on connaît la singulière correspondance mystique avec Marguerite. C'était enfin un jeune prêtre du diocèse de Reims, le curé de Busancy, Gérard Roussel, qui devait être prédicateur de la reine de Navarre et évêque d'Oleron. Ainsi, ils étaient tous réunis, sous la direction de Jacques Lefèvre, ces hardis jeunes gens, si sérieux, si passionnés, si attentifs aux événemens qui se préparaient; le futur réformateur de Genève et le futur évêque d'Oleron étaient là, unis par les mêmes études, par les mêmes espérances. Image heureuse et bienfaisante de cet esprit fraternel qu'on aurait voulu voir présider à la régénération spirituelle du monde, mais qui était impossible sans doute, et qui s'est rencontré là seulement, pendant un court espace, pendant quelques années à peine, entre 1515 et 1525, pour que nos esprits s'y reposent avec complaisance, avant d'entrer dans la furieuse mêlée des guerres civiles!

J'aurais désiré que M. Schmidt nous donnât plus de détails sur ces commencemens de son personnage. Ce n'est pas là certainement la partie la moins intéressante de l'histoire qu'il a voulu éclaircir. Quel était l'enseignement de Jacques Lefèvre d'Etaples? quelles étaient ses doctrines? en quoi consistait ce renouvellement du monde qu'il annonçait si haut? Toutes ces questions se pressent dans l'esprit du lecteur. M. Schmidt se contente trop facilement; il ne suffit pas de dire que Lefèvre d'Etaples enseignait le mysticisme, voilà un mot bien vague, et ce sont les tendances particulières de ce mysticisme qu'il importait de signaler. Avec les indications de Bayle, avec les écrits et les traductions de Lefèvre, il

était possible de marquer plus nettement l'influence du maître, et, puisque cette influence a été si grande sur Gérard Roussel et ses amis, il convenait d'être précis sur ce point.

La petite communauté de Lefèvre et de ses disciples fut troublée bientôt par la marche rapide des événemens. Les principes de Luther se répandaient de jour en jour; le clergé gallican, comme on sait, n'y était pas tout d'abord hostile, et l'autorité de Lefèvre y contribuait beaucoup. On ne pensait pas encore qu'il fût question d'un bouleversement radical, on songeait à des réformes partielles, on croyait continuer les traditions de l'église de France aux grands conciles du siècle précédent, et les noms de Gerson, de Clemengis, de Pierre d'Ailly, autorisaient et encourageaient l'adoption des idées nouvelles. Effrayée du péril, la Sorbonne commença à organiser une vigoureuse résistance. C'est le 15 avril 1521 que fut prononcée par la faculté de théologie la fameuse condamnation des principes de Luther. Deux mois après, le 13 juin, parut l'arrêt célèbre du parlement qui interdit de publier aucun livre sur la religion sans la permission de l'autorité ecclésiastique. Cette défense était surtout dirigée contre Lefèvre et ses amis. On le désigna bientôt plus clairement; un moine, prêchant devant François Ier, s'écria que l'antechrist allait paraître, et dénonça Lefèvre comme un des précurseurs de Satan. La haine devint si forte, le danger si imminent, que Lefèvre dut s'enfuir de Paris. Il chercha un asile à Meaux, chez son élève, l'évêque Briçonnet. Les voilà reçus, lui et ses amis, avec empressement. Gérard Roussel est nommé curé d'une paroisse de la ville, et bientôt chanoine et trésorier de la cathédrale; Roussel, Michel d'Arande, Farel lui-même, obtiennent l'autorisation de prêcher dans tout le diocèse; et Marguerite, privée des relations qu'elle venait d'établir avec eux, leur écrit de Paris sur tous les sujets de religion qui préoccupaient les ames. C'est à cette date que se placent les mystiques lettres qu'elle adresse à Briçonnet, et dont les bizarreries apocalyptiques contrastent si étrangement, dans sa correspondance, avec la simplicité et le naturel ordinaire de son langage. Cependant une paix si heureuse, une faveur si complète, ne pouvaient durer : les prédicateurs du diocèse de Meaux effrayèrent bientôt Briçonnet lui-même; Farel commençait à déclarer son adhésion aux doctrines protestantes. Ce fut le signal d'une rupture. Farel, Michel d'Arande, Gérard Roussel, furent obligés d'interrompre leur enseignement; l'évêque supprimait leurs pouvoirs. Tous se soumirent, excepté Farel, qui embrassa ouvertement la religion nouvelle et alla la prêcher dans le Dauphiné et à Genève.

Il est curieux de suivre Gérard Roussel au moment où la protection de l'évêque de Meaux lui échappe. Cette vie errante d'un jeune prêtre au milieu des troubles religieux du XVIe siècle est un spectacle plein de nouveauté et d'intérêt. Que va-t-il devenir? Sa pensée est incertaine. Il doute, il hésite entre les partis qui se forment. Son ardeur morale, son besoin d'une foi plus vive, son désir d'une régénération spirituelle, le font incliner au fond du cœur vers la réforme; mais que d'obstacles l'arrêtent! C'est une nature douce, humble, affectueuse : osera-t-il rompre avec l'église romaine, avec cette église qui l'a élevé et dont il est un des lévites? Voilà le tourment, voilà l'incertitude douloureuse qui déchire son ame. En suivant ainsi Gérard Roussel dans le neuf et sympathique travail de M. Schmidt, ce n'est pas seulement un homme que j'étudie; ce n'est pas seulement le prédicateur de Meaux dont nous interrogeons la destinée; ce sujet

s'agrandit; Gérard Roussel ne peut-il nous représenter toute une génération d'élite qui a souffert des mêmes hésitations cruelles, des mêmes divisions intérieures? Question mal débrouillée, et sur laquelle, en effet, bien peu de renseignemens nous restent! L'histoire de la réforme, en France, c'est l'histoire des guerres civiles; dès que le protestantisme essaie de se formuler avec vigueur, il rencontre mille obstacles, l'instinct de la France qui le repousse, les passions ultramontaines qui s'enflamment, le parti modéré des parlementaires et des politiques qui rejette à la fois et l'ultramontanisme et les doctrines de Calvin. Au milieu de tant d'intérêts qui se combattent, comment découvrir le travail silencieux et recueilli d'une ame chrétienne? Le débat devient bientôt plus politique que religieux. Au contraire, avant l'apparition sérieuse du calvinisme, quand les considérations humaines ne se sont pas encore mêlées à la question théologique, c'est une étude féconde de chercher dans un cœur dévoué ces tourmens secrets, cette délibération de la conscience avec elle-même, ces angoisses redoutables qui durent agiter un si grand nombre d'ames. Il faut pour cela remonter avant Calvin, avant l'*Institution chrétienne*. Oui, j'ai toujours été avide de savoir ce qu'avaient pensé et souffert ces natures vraiment sincères dans des occasions si terribles. Qu'aurait fait le chancelier Gerson, s'il eût vécu un siècle plus tard? à quelle cause eût-il consacré son génie? C'est une question que je me suis faite souvent. Eh bien! Gérard Roussel est de la famille de Gerson; il n'a pas, je le sais, son audacieuse vigueur, il n'écrirait pas, comme le pieux chancelier, le traité *de Auferibilitate Papæ;* il lui ressemble pourtant par les qualités affectueuses, par la piété fervente, par les ravissemens et les espérances d'une ame pure, et sans doute il eût voté avec lui au concile de Constance. En étudiant la vie de Gérard Roussel, en lisant ses écrits, ne verrons-nous pas agir l'esprit de ces grands hommes du XVe siècle, et de celui-là surtout que l'église a appelé le docteur très chrétien?

Lorsque Gérard Roussel quitta le diocèse de Meaux, il était plus suspect que jamais; il fallait qu'il cherchât quelque part un refuge assuré. Marguerite n'était pas encore reine de Navarre; il partit pour l'Alsace avec Jacques Lefèvre. Ils y rencontrèrent une réunion de théologiens pleins d'ardeur; la réforme avait rapidement prospéré en Alsace, et les doctrines de Luther régnaient déjà à Strasbourg. L'arrivée de Lefèvre et de son compagnon devait être un événement; mais les deux voyageurs craignaient le bruit : ils prirent de faux noms, et ne se firent connaître qu'à un petit nombre d'amis. Roussel s'appelait *Tolninus* et Lefèvre *Antonius Peregrinus*. Malgré cette précaution bizarre, on sut bientôt que le vieux docteur et son disciple venaient d'arriver. L'homme qui est à ce moment le personnage le plus considérable de l'Europe entière, Érasme, en plaisante gaiement. Il écrit à Jean de Lasco, le 6 mars 1526 : « Le vieux Lefèvre s'est enfui à Strasbourg, mais il a changé de nom. Il ressemble à ce bonhomme de la comédie latine qui s'appelait *Chrémes* à Athènes et *Stiphon* à Lemnos. » Tandis que le prudent Érasme raillait ainsi, Lefèvre et Gérard Roussel continuaient de prendre au sérieux la situation si grave où les plaçaient les révolutions religieuses. On pouvait croire que leur séjour en Alsace les ferait pencher tout-à-fait du côté des novateurs. Il y a, dans une lettre de Roussel à Briçonnet, une peinture fort curieuse de Strasbourg et de son église. M. Schmidt a publié cette lettre et plusieurs autres, très importantes aussi, d'après le manuscrit auto-

graphe de la bibliothèque de Genève. C'est une description naïve de la première ferveur de la réforme à Strasbourg. L'aimable et mystique prêtre en parle avec enthousiasme; la prédication, les cantiques, les prières en commun, le ravissent. Les couvens ont été supprimés, les images enlevées des églises; « on n'a laissé subsister qu'un seul autel, accessible à tous, où se célèbre la communion, comme du temps de Jésus-Christ même. » Cette lettre est significative. Celui qui parle ainsi est bien près du protestantisme; une bienveillance si empressée, une sympathie si franche pour les réformes, cette onction et ce bonheur fervent, semblent attester qu'il a déjà passé dans le camp ennemi. Mais non : telle est la douceur de Gérard Roussel, que pour lui il n'y a point d'ennemis. Partout où il aperçoit le Christ et sa doctrine, les dissidences particulières s'effacent; il aime cette église de Strasbourg, non parce qu'elle est protestante, mais surtout parce qu'il la voit chrétienne. N'allez pas croire qu'il soit près d'abandonner l'église qui l'a nourri; ce n'est pas une ame née pour la lutte, comme Luther, comme Zwingli, comme Calvin; ce n'est pas un homme d'action, c'est un homme de contemplation et d'amour.

Il est rappelé bientôt à Paris, grace à ces alternatives d'indulgence et de rigueur qui se succèdent sans cesse sous le règne de François Ier; il prêche même à la cour. En 1527, Marguerite épouse le roi de Navarre, et Gérard Roussel devient son confesseur. C'était là, à vrai dire, la place qui lui convenait. Puisque Gérard Roussel n'était ni protestant décidé, ni catholique résolu; puisqu'il voulait se soustraire aux luttes de ces temps difficiles, où pouvait-il trouver un asile plus sûr qu'à la cour de Marguerite? S'il se fût établi à Strasbourg, cette vie active qu'il redoutait si fort l'aurait circonvenu de tous côtés; il eût été forcé de subir le joug impérieux de Luther et de Calvin; les difficultés croissantes auraient brisé ou au moins faussé cette ame tendre faite pour le repos et la méditation. S'il fût resté à Paris, la Sorbonne eût accusé l'indulgence de ses doctrines; il eût fallu se montrer furieux avec les furieux. Il n'y avait qu'un lieu propice, un petit coin de terre, dans cette Europe déchirée, qui pût donner asile à Gérard Roussel : c'était la Navarre; terre heureuse, asile aimable et libre, le seul endroit du monde où les haines religieuses n'eussent pas déchaîné les passions.

Il essaya pourtant de revenir à Paris, provisoirement du moins. En 1533, Marguerite et le roi de Navarre avaient passé le carnaval à Paris. Pendant le carême, Marguerite pria Roussel de prêcher à la cour; il prêcha, et son succès fut immense. Depuis Gerson, la chaire chrétienne n'avait pas entendu d'accens aussi purs; cette onctueuse ferveur, après les incartades burlesques des prédicateurs macaroniques, était une nouveauté bienfaisante. Le peuple se porta en foule aux prédications de Gérard Roussel; la Sorbonne s'émut, et Gérard Roussel fut dénoncé comme prêchant l'hérésie. L'histoire de ces luttes est fort compliquée; la mobilité extrême du roi donnait tour à tour la victoire aux deux partis. Gérard Roussel comprit enfin que sa position n'était pas tenable, et il se hâta de partir pour la Navarre, où Marguerite l'avait précédé. Trois ans après, en 1536, le roi de Navarre sollicitait de Rome et obtenait pour Gérard Roussel l'évêché d'Oleron.

M. Schmidt a curieusement recherché les détails de ces péripéties confuses. Nous ne sommes pas toujours de son avis pour les conclusions qu'il en tire, mais

nous devons le remercier du soin avec lequel il a éclairé cette histoire. Les manuscrits de Gérard Roussel, des lettres de Calvin, de Mélanchton, de Bucer, la plupart inédites, lui ont servi à compléter la biographie très difficile de son personnage. Les rapports de Roussel avec Calvin sont bien établis. Tandis que la Sorbonne poursuivait, nous venons de le voir, et Marguerite de Navarre et son prédicateur, Calvin, de son côté, se disposait à les attaquer aussi. Au moment où la persécution redoublait dans le nord de la France, les savans, les libres penseurs s'éloignaient de Paris; Clément Marot avait trouvé un refuge à Ferrare; Robert Estienne emportait à Genève ses presses condamnées; un grand nombre d'esprits inquiets s'étaient enfuis auprès de Marguerite. Parmi ces réfugiés qu'accueillait si volontiers la reine de Navarre, on eût compté sans doute des hommes de toutes les opinions; il y avait des protestans timides qui n'osaient se déclarer; il y avait aussi des indifférens, et, comme on disait, des libertins. Calvin, extrême en tout et inflexible, s'emporta contre les libertins, c'est-à-dire contre ceux qui ne protestaient que dans l'ombre. Il ne comprenait pas la tolérance aimable de Marguerite; il traitait de lâcheté coupable la timidité affectueuse de Gérard Roussel et son esprit de conciliation. Il savait bien que ni la reine de Navarre, ni l'évêque d'Oleron, n'étaient attachés de cœur au catholicisme romain; il rappelait à Roussel ses anciennes sympathies pour la réforme, son adhésion aux principes évangéliques, et, avec cette logique cruelle qui était son génie, il le pressait d'argumens formidables. C'est ce qu'il fit particulièrement dans une épître bien curieuse *sur le devoir de l'homme chrestien, en l'administration ou rejection des bénéfices de l'église papale*. Cette lettre est adressée *à un ami, de présent évesque*. M. Schmidt a bien fait de citer ce document, déjà connu et imprimé à diverses reprises, mais qui appartenait surtout à son sujet. La langue y est énergique et fière; on reconnaît le ferme logicien qui vient d'écrire l'*Institution chrétienne*. « Maintenant chacun va disant que tu es bienheureux, et par manière de dire le mignon de la fortune, à cause de la nouvelle dignité d'évesque qui t'est escheue... Voilà ce que les hommes disent de toi, et par aventure aussi te le font croire; mais moi, quand je pense un petit que valent toutes ces choses, desquelles les hommes font communément si grande estime, j'ai grand compassion de ta calamité. » C'est ainsi un mélange d'ironie et de sévérité hautaine; puis les argumens se suivent, se pressent et frappent à coups redoublés. Quand l'altier controversiste croit avoir ébranlé son adversaire, il jette un appel impérieux et retentissant : « A la trompette, toi qui dois faire le guet! à tes armes, pasteur! Qu'attends-tu? A quoi songes-tu? » Et il laisse enfin tomber sur lui, comme une condamnation, ces dures paroles, ce terrible adieu: « Tant que tu seras de la bande de ceux lesquels Christ nomme voleurs, brigands et meurtriers de son église, estime de toy ce que tu voudras; pour le moins je ne te tiendrai jamais ni pour chrestien ni pour homme de bien. Adieu. » Arrêt cruel, aveugle emportement du sectaire! Contre ces reproches passionnés, Gérard Roussel cherchait un refuge dans la contemplation et l'étude. Des écrits théologiques, la *familière Exposition du symbole*, un traité sur *l'Eucharistie*, un autre intitulé *Forme de visite de Diocèse*, c'étaient là ses réponses au réformateur de Genève. M. Schmidt a étudié avec soin, avec piété, ces curieux ouvrages, et il en cite de longs fragmens d'après les manuscrits de la Bibliothèque royale. Toute cette fin de la vie de Gérard Roussel, dans sa sérénité

mélancolique, présente un touchant spectacle. Quelle douceur! quelle tolérance! quelle administration chrétienne! beaucoup trop chrétienne, hélas! pour cette époque haineuse. Le fanatisme, qu'il avait fui à Paris et à Genève, vint le chercher dans ce diocèse d'où il espérait l'exiler. Un jour qu'il prêchait à Mauléon, un gentilhomme catholique se précipite sur la tribune, une hache à la main, la frappe avec fureur, et le vieil évêque tombe mourant sur les débris de sa chaire fracassée.

Telle est l'intéressante histoire dont M. Schmidt a mis en lumière les principaux détails. C'est une étude bien conçue; l'érudition y est nette et sûre, et elle apporte des documens nouveaux aux annales religieuses et littéraires du XVI[e] siècle. Toutefois je ne puis m'empêcher de faire plus d'une sérieuse objection à l'auteur. Le portrait de son héros, bien que tracé avec soin, est-il toujours parfaitement exact? Les conclusions de l'historien sont-elles vraiment justes et acceptables sans réserve? J'ai quelques doutes à ce sujet. M. Schmidt est trop porté à voir partout le mysticisme. Il se contentait de ce seul mot tout à l'heure pour caractériser l'enseignement de Lefèvre d'Étaples; c'est aussi le mysticisme qu'il aperçoit sans cesse dans la vie de Gérard Roussel, dans la conduite et les écrits de Marguerite d'Angoulême. Il s'appuie même sur cette opinion pour condamner sévèrement l'évêque d'Oleron et la reine de Navarre. Je reconnais trop ici l'écrivain protestant, l'historien d'un parti. Chaque fois que Gérard Roussel et Marguerite se détournent de la réforme, M. Schmidt semble répéter les apostrophes passionées de Calvin : « Que fais-tu, Gérard? Qu'attends-tu? A tes armes, pasteur! » Il accuse leur indifférence, leur lâcheté; c'est un quiétisme apathique, ce sont de coupables défaillances qui les arrêtent et les empêchent d'accepter résolûment la révolution nouvelle. Certes, j'abandonnerais difficilement Gérard Roussel : le livre de M. Schmidt à la main, je défendrais l'évêque d'Oleron contre son historien; mais je comprends encore moins que Marguerite puisse nous être présentée comme un personnage exclusivement mystique, comme une sœur de sainte Thérèse et de M[me] Guyon. M. Schmidt, qui est théologien et protestant, a beaucoup trop songé aux ouvrages spirituels de Marguerite, au *Miroir de l'ame pécheresse*, à la correspondance de Marguerite avec l'évêque de Meaux, et n'a peut-être pas assez consulté ses autres écrits. Je sais tout ce que l'on peut dire sur les bizarreries du mysticisme, sur ses inconséquences naturelles, sur le mélange très possible des rêveries théologiques et de l'élégance mondaine; pourtant les contradictions ici ne seraient-elles pas bien fortes? Cette cour de Marguerite, si poétique, si ingénieuse, cette réunion gracieusement profane où l'auteur du *Cymbalum mundi* rencontrait l'éditeur du *Roman de la Rose*, est-ce bien là le séjour de l'ascétisme? M. Génin, dans sa notice sur Marguerite de Navarre, a trop insisté, je crois, sur la direction contraire. Cette Marguerite, dont M. Schmidt veut faire uniquement une ame contemplative, réduite par son mysticisme à une irrésolution continuelle, M. Génin nous la montre comme un libre penseur, lui attribuant des principes de tolérance et un système arrêté qui ne conviennent guère à ces premières années du XVI[e] siècle. Je me range à l'avis de M. Littré, qui a fort bien expliqué, ici même (1), le charmant caractère de Marguerite et le rôle aimable et vaillant qui lui appartient. Cette

(1) *Revue des Deux Mondes*, livraison du 1[er] juin 1842.

hospitalité toujours prête, cette sympathie élevée, ce n'était proprement ni le mysticisme comme le veut M. Schmidt, ni cette franchise philosophique dont parle M. Génin; il y avait un peu de tout cela, j'y consens; mais n'oublions pas qu'elle unissait en elle ces directions opposées et les recouvrait d'une grace supérieure. Si j'admets qu'elle ait été mystique avec l'évêque Briçonnet, je me souviens aussitôt qu'elle a écrit l'*Heptaméron*, et que Bonaventure Despériers a été l'un des plus brillans représentans de sa cour. D'un autre côté, si je ne nie pas ses instincts philosophiques, j'y vois surtout une noble ouverture de cœur, une générosité native, sans système déterminé, sans parti pris, et je me rappelle son attachement à Gérard Roussel, à Michel d'Arande, à Lefèvre d'Étaples. C'est par cette aisance naturelle, par cette liberté dans le bien, que Marguerite de Navarre a été une figure vraiment originale en ces commencemens d'une époque tourmentée.

La plus exacte image de Marguerite, c'est assurément cette petite cour qu'elle avait formée autour d'elle et que les persécutions avaient grossie : réunion charmante, naïf assemblage qui représente avec infiniment de grace l'audace de l'esprit, dans cette mesure qui plaît à la France et en dehors des passions de sectaire. Aussi étrangère aux doctrines des ultramontains qu'au dogmatisme intolérant de Calvin, cette cour est le véritable refuge de la liberté au milieu des persécutions qui s'apprêtent. Par cela même aussi, elle devait disparaître dans l'orage des guerres religieuses. Je suis très frappé de la fin tragique, lamentable, de tous ces hommes que l'on rencontre autour de Marguerite. Clément Marot va mourir en exil; Étienne Dolet périt sur un bûcher; Bonaventure Despériers se jette sur son épée; enfin l'évêque d'Oleron est assassiné par un fanatique. Ainsi ils disparaissent tous; cette douceur, cette réserve, cette liberté d'esprit devaient être étouffées par les passions aux prises; il n'y a plus de place désormais pour Marguerite de Navarre et pour ses amis; la France va appartenir pendant une moitié de siècle aux haines et aux forfaits de la guerre civile. Remarquons-le pourtant, l'histoire a ses vengeances et ses réparations. L'influence de Marguerite n'aura pas été inutile; elle laisse en Navarre sa fille Jeanne d'Albret, et bientôt on verra grandir son petit-fils, qui prendra le trône de France et mettra fin aux déchiremens du royaume. Le jour où Henri IV est entré à Paris, il a dû se rappeler, j'imagine, la mère de sa mère, cette noble et charmante Marguerite; il apportait la même prudence, la même politique libérale et circonspecte; c'était l'esprit de la Navarre, l'esprit de Marguerite, devenu plus grand, plus fort, plus rusé aussi, et c'est pour cela qu'il a clos et pacifié le XVIe siècle.

J'aurais voulu que M. Schmidt insistât davantage sur ces idées; ce devait être la conclusion la plus légitime de son travail. Au lieu de cela, M. Schmidt conclut un peu brusquement contre Gérard Roussel : « Que lui servit-il d'avoir offert des concessions à cette église romaine?... » Cette conclusion, très naturelle chez un théologien protestant, n'est pas la nôtre et ne peut être celle de l'histoire littéraire. Ces choses veulent être étudiées en dehors des intérêts d'église. L'histoire littéraire de la France au XVIe siècle ne doit être ni calviniste ni ultramontaine; elle doit être française. Or, l'esprit de notre pays, au milieu des luttes passionnées de cette époque, a marqué sa trace et indiqué sa voie d'une manière trop nette pour qu'il soit permis de la méconnaître. La grande ligne de la France,

c'est le parti des politiques, des gallicans, des parlementaires, de tous ces hommes qui, dans la mêlée des sectaires, entre les prétentions calvinistes et les folies théocratiques de la ligue, ont maintenu l'idée d'ordre et de liberté, l'indépendance de l'état, la force désormais consacrée de la société séculière, et préparé l'avénement d'Henri IV. Gérard Roussel auprès de Marguerite me représente, avec plus de douceur, quelques-uns de ces nobles esprits qui escortaient le Béarnais; il ne mérite pas les reproches, affectueux sans doute, mais inexacts de M. Charles Schmidt; il tient sa place, une place modeste, aimable, dans cette grande tradition française qui traverse tout le XVIe siècle, et triomphe avec les auteurs de la *Satire Ménippée,* avec le petit-fils de Marguerite. Ces réserves une fois faites, et elles étaient indispensables, il faut louer encore M. Schmidt de ses curieuses recherches, de son érudition attentive, de l'heureuse lumière jetée par lui sur une figure vraiment intéressante. M. Schmidt, dans ses précédens travaux, avait un peu trop oublié que Strasbourg est une ville française; il écrivait volontiers pour l'Allemagne; il a donné en allemand de savantes études sur les mystiques, sur maître Eckard, sur Tauler. Qu'il continue désormais à écrire dans notre langue. Si mes paroles pouvaient réussir à l'y décider tout-à-fait, je croirais avoir rendu service aux études sérieuses qui peuvent s'enrichir, en Alsace, de plus d'un travail digne d'estime. Quelques locutions germaniques, quelques embarras de style disparaîtront bien vite, je l'espère, et la critique sera empressée dans son accueil, quand elle trouvera, comme ici, des recherches solides unies à une intelligence droite et à un profond amour de la vérité.

L'histoire de Gérard Roussel est attachante surtout par l'étude des luttes intérieures. Quoi de plus sérieux, en effet, que le spectacle d'une ame sincère en qui se débattent les périlleuses questions du monde moderne? Mais tous les événemens du XVIe siècle n'ont pas cet intérêt si calme et si paisible. Ils ne se produisent pas tous sur ce théâtre aimable et dans des conditions si pures. A l'époque où Gérard Roussel, obligé de quitter le diocèse de Meaux, se réfugiait à Strasbourg avec son vieux maître, Lefèvre d'Étaples, et au moment peut-être où il allait adopter le culte réformé, il put entendre des bords du Rhin le bruit formidable de la guerre des paysans. Le XVIe siècle est le siècle des contrastes; pour s'y reporter avec vérité, il ne faut pas craindre les changemens inattendus, les brusques et violentes oppositions; il faut savoir passer des poètes aux pédans, des puritains aux épicuriens, des loisirs de l'art aux brutalités de la guerre. Tout s'y rencontre pêle-mêle. N'oublions pas que le *Gargantua* et l'*Institution chrétienne* ont paru la même année. Pour moi, je ne lis jamais une gracieuse chanson de Ronsard, une bergerie de Remi Belleau, sans y joindre aussitôt l'une des furieuses invectives de d'Aubigné ou tout au moins la harangue de d'Aubray dans la *Satire Ménippée.* J'agirai de même aujourd'hui, puisque, après la touchante biographie de Gérard Roussel, je vais interroger cette terrible guerre des paysans dont M. Alexandre Weill a tracé la rapide histoire.

Ce fut une bien sombre diversion aux controverses théologiques de l'Allemagne que cette guerre des paysans. Luther n'avait voulu qu'une réforme religieuse, et l'importance fondamentale des questions qu'il attaquait lui avait caché le monde réel. Aussi, quand le souffle révolutionnaire du hardi moine sortit, pour ainsi dire, de l'enceinte théologique où il enfermait sa pensée, quand le peuple soulevé parla en son nom propre, quand la réforme civile voulut se

produire au milieu des orages de la réforme religieuse, Luther, tout occupé de sa tâche, fut sans pitié pour les victimes de la longue oppression féodale. Reprocher au réformateur son indifférence pour les questions politiques, c'est reprocher à un homme d'état de ne pas être un grand capitaine. A chacun suffit son œuvre. La révolution immense que conduisait le docteur de Wittenberg exigeait son ame tout entière et le condamnait à de sanglantes injustices. La mission qu'il s'était donnée n'excuse pas assurément les cruautés de son langage, ses dénonciations calomnieuses, ses violences inouies contre les paysans; mais elle excuse l'attitude qu'il a prise, elle justifie ses préoccupations jalouses pour l'église nouvelle que compromettaient les révoltes populaires. Ce reproche, qui ne peut s'adresser à Luther, qui donc doit-il frapper? L'Allemagne elle-même. C'est l'impardonnable erreur de l'esprit allemand d'avoir séparé dans des circonstances si solennelles l'intérêt religieux de l'intérêt politique, et d'avoir laissé la société féodale s'emparer de la réforme. Je sais tout ce que l'on peut répondre; déjà mûr pour la liberté religieuse, le peuple allemand ne l'était pas pour la liberté civile. Il y avait pourtant des barbaries, des iniquités établies par le moyen-âge, et qui devaient commencer à disparaître en même temps que la simonie et les exactions romaines. Quoi donc! au moment où l'Allemagne rompait l'unité catholique, au moment où s'accomplissait cette séparation formidable, était-il possible qu'un peuple émancipé ainsi avec une audace sans exemple ne portât pas ses regards sur toutes les questions qui tenaient à la réforme de l'église? Quand nous considérons de près ces événemens, nous dont l'histoire est si logique et si belle, rien ne nous étonne plus que cet incompréhensible mélange de hardiesse et de timidité, de révolte et d'oppression, de principes modernes et de préjugés séculaires. Il y avait long-temps que la féodalité française avait reçu les premiers coups dans cette lutte où elle devait périr : l'Allemagne se dégage aussi des liens du moyen-âge, mais son émancipation religieuse lui suffit; les chefs de sa révolution s'unissent au pouvoir féodal; ces fiers représentans du monde nouveau font alliance avec le génie condamné d'une société qui s'écroule. On sait quelles furent les suites d'une si étrange alliance. Puisque ni Luther, ni aucun des réformateurs n'avait osé associer les intérêts civils aux questions ecclésiastiques, il fallait que la révolution populaire éclatât quelque part, et, comme elle était livrée à elle-même, n'était-il pas inévitable qu'elle se montrât farouche, implacable, et que, traitée à son tour avec une cruauté odieuse, elle fût ajournée pour des siècles? Telle est, en effet, l'origine et la destinée de cette commotion terrible qui s'appelle la guerre des paysans.

Il y eut pourtant quelques hommes, au commencement du XVIe siècle, qui comprirent tous les devoirs de la situation nouvelle. Il y eut des esprits nets et hardis qui songèrent aux intérêts politiques de la patrie et reprochèrent aux réformateurs le soin qu'ils mettaient à circonscrire la révolution dans le cercle des questions théologiques. C'est là l'honneur sérieux de ce turbulent gentilhomme dont toute la vie a été un combat pour la liberté de l'Allemagne, et qui, tenant aussi bien la plume que l'épée, charmait ou enflammait les esprits par ses joyeux pamphlets, en même temps qu'il se battait comme un lion au service des opprimés. Ulric de Hutten, c'est de lui que je parle, est certainement l'une des figures les plus curieuses de cette ardente époque. Bien qu'il soit mort trois ans avant le premier soulèvement des paysans, il ne saurait être oublié par

l'historien de cette guerre, et M. Alexandre Weill a bien fait de lui consacrer tout un chapitre. C'est l'esprit d'Ulric de Hutten, c'est son exemple et celui de ses amis, Franz de Sikkingen, Hartmann de Kronenberg, qui anime les chefs de la révolte, et qui attire dans le camp des paysans tous les nobles qui se dévoueront pour leur cause. Florian Geyn, Goetz de Berlichingen, ne font que céder à l'impulsion toute-puissante d'Ulric. Le grand cri d'alarme qu'il pousse dans tous ses pamphlets retentit long-temps dans l'Allemagne du sud; c'est cet appel impérieux qui fait sortir de leurs châteaux les jeunes gentilshommes de Souabe et de Franconie, et l'armée des paysans lui doit ses plus habiles généraux. Je regrette que M. Weill, dans son chapitre sur Ulric de Hutten, n'ait pas indiqué toutes les nuances du curieux portrait qu'il a essayé de tracer. Une histoire de la guerre des paysans doit s'ouvrir par une étude complète de ce vigoureux esprit. Il convient qu'Ulric de Hutten soit debout sur le seuil, avec sa plume et son épée, et que cette figure, éclairée vivement, projette ses rayons sur le récit tout entier. Le chef politique qui a manqué aux révoltés, je le trouve dans les *Dialogues* du brillant publiciste; il y a là une suite, une conception arrêtée, une intelligence étendue et nette, qui auraient pu diriger le mouvement désordonné des paysans. M. Weill, si je ne me trompe, n'a guère vu que le côté remuant et belliqueux du génie de son héros. Il a peint énergiquement l'aventurier généreux, le soldat de toutes les causes libérales; pourquoi a-t-il laissé dans l'ombre le politique, l'esprit lettré, qui ne repoussait pas toujours les conseils de la prudence? Je ne comprends pas que ce joyeux livre, les *Lettres des hommes obscurs*, n'ait offert à M. Weill que « des pages virulentes, haletantes d'indignation. » Ces paroles sont bien inexactes. Comment M. Weill, avec son esprit vif et alerte, n'a-t-il pas été frappé par tout ce qu'il y a de gai et d'étincelant dans cet admirable pamphlet? En général, l'ardent historien me semble trop disposé à exagérer le côté violent de son sujet, à supprimer les contrastes, à effacer les intimes détails qui font la vie. Ses figures, largement ébauchées, sont vagues et souvent fausses; elles ont je ne sais quelle raideur déclamatoire. Certes, il n'y a aucune virulence, aucune indignation haletante dans les *Epistolæ obscurorum virorum*, et les lettres de Mathieu Lèchemiel, de maître Jean Pellifex, de Bernard Plumilége au *scientifique seigneur* Ortuinus Gratius, sont bien certainement la comédie la plus bouffonne que l'Allemagne ait jamais produite.

Je retrouve dans le portrait de Thomas Münzer la même tendance à l'exagération. J'admets cette touche fière, cette vigueur dramatique; je me demande pourtant si j'ai bien devant les yeux le bizarre et terrible agitateur dont l'influence a été si grande sur la révolte des paysans. Les historiens de cette guerre ont été très injustes pour Thomas Münzer; ils ont presque tous répété les déclamations intéressées de Melanchton, ils ont jugé le redoutable chef sur les dépositions partiales d'un ennemi. M. Weill, qui a mis à profit les découvertes précieuses de l'écrivain Zimmermann, a pu rétablir hardiment l'intégrité altière, la sainteté farouche du chef des insurgés. Rien de mieux; je crains seulement qu'il n'ait diminué l'originalité de cette grande figure, en l'éclairant d'une fausse lumière. A force de transfigurer son héros, M. Weill en fait un personnage impossible au XVIe siècle. Thomas Münzer devient un principe abstrait, un dogme, une vérité spirituelle; l'homme s'idéalise à tel point qu'il disparaît. « Ce n'est

plus un homme, c'est un principe, une idée, une ame, de la tête aux pieds. » Le XVIe siècle se prête-t-il volontiers à ces transformations singulières? Ces hommes dont l'ame a été si tourmentée, dont la vie a été si complexe, ces fils d'une époque où s'agitent tous les débris du passé et tous les fermens de l'avenir, ces héros vivans et multiples peuvent-ils être facilement réduits à cette fausse existence, à cette abstraction insaisissable? Je ne le pense pas. Loin d'être un type pur et absolu, un idéal abstrait, Thomas Münzer me paraît plutôt une nature puissante qui porte en elle bien des élémens contraires. C'est par là qu'il représente parfaitement le XVIe siècle, où des forces si différentes coexistaient et luttaient confusément. Remarquez bien que tous les initiateurs de cette époque sont marqués de ce caractère étrange. Les philosophes de la renaissance annoncent Descartes; ils ont brisé la scholastique, ils ouvrent les routes de la pensée moderne, et en même temps ils croient à la vertu des sciences occultes; ce sont des illuminés et des fous. Thomas Münzer prêche les doctrines d'une démocratie audacieuse; mais d'où lui vient son exaltation? Il a lu les écrits de l'abbé Joachim, il s'est enivré de cet *Évangile éternel* qui déjà, au XIIIe siècle, a enthousiasmé tant d'imaginations mystiques. Celui qui l'inspire est un des plus ardens rêveurs du moyen-âge, un fou sublime, condamné par plusieurs conciles, et placé par Dante dans son *Paradis* à côté de Raban Maur et de saint Bonaventure. « Auprès de moi, dit ce dernier, brille Joachim, abbé de Calabre, doué de l'esprit prophétique. »

Raban e quivi, e lucemi dallato
Il calavrese abate Giovacchino
Di spirito profetico dotato (1).

M. Weill glisse très légèrement sur cette éducation mystique de Thomas Münzer. Comme il veut faire de lui un révolutionnaire des temps nouveaux, un représentant décidé du radicalisme, il s'abstient de mettre en lumière les contrastes qui donneraient tort à ses assertions trop absolues. C'est gravement méconnaître la vivante originalité de l'époque où vécut Münzer. M. Sainte-Beuve a écrit quelque part un mot d'une justesse parfaite sur les bizarres contradictions de ce grand siècle : « Le moyen-âge en s'y brisant le remplit d'éclats. » Rien n'est plus vrai ni mieux dit. C'est précisément cette singulière confusion qui donne au siècle de Calvin et de Rabelais une physionomie si vive, si chère aux artistes, si attrayante pour les penseurs. Campanella prépare et annonce Descartes par la hardiesse de sa pensée, et il s'occupe encore de magie, de la magie des diables et de la magie des anges! Christophe Colomb agrandit le monde avec la virilité intrépide de l'humanité moderne, et il obéit encore aux puériles rêveries du moyen-âge, il suit les indications des légendes et cherche le royaume imaginaire de Zipangu. Thomas Münzer est l'apôtre d'une démocratie effrénée, et il puise sa force dans les hallucinations éblouissantes d'un mystique du XIIIe siècle. Les paysans de la Franconie et de la Souabe veulent exterminer la féodalité allemande, ce sont les avant-coureurs furieux des révolutions de l'avenir; or, par qui sont-ils menés au combat? Par une sorcière. Hoffmann la noire, la sorcière de Boekingen, avec sa cape lugubre et sa ceinture rouge, est là, au mi-

(1) *Paradiso*, XII, 47.

lieu des rangs, maudissant l'ennemi et prononçant sur la poudre et le plomb les incantations infernales. Quelques-uns de ces détails significatifs, mis en œuvre par un artiste habile, nous éclairent infiniment plus que toutes les dissertations socialistes. Si l'auteur y a réussi plus d'une fois, trop souvent aussi il a méconnu le caractère de son sujet et en a dénaturé les couleurs. J'aime que M. Weill remette hardiment sur leurs pieds, comme il le fait parfois avec bonheur, quelques-uns des curieux personnages de cette guerre, ces prédicateurs qui courent le pays, comme Jean Deuchlin, le moine aveugle, missionnaires intrépides que le bûcher attend. J'aime voir Thomas Münzer avec son chapeau de feutre blanc, sa longue barbe à la mode orientale, sa robe et son capuchon. Pauvre, sans ressources, chassé de Nuremberg sur une dénonciation de Luther, il s'en va de village en village, entretenant au fond de son ame le souffle puissant qui soulèvera les multitudes; sa jeune femme l'accompagne, belle, souffrante, dévouée au martyre. Tout ce tableau est d'un intérêt grave et élevé, on sent que l'auteur est dans le vrai. Par malheur, ce livre présente tour à tour deux inspirations bien différentes : tantôt on écoute un conteur ardent qui sait mettre en relief la réalité, qui dessine fortement son récit et y jette de vives couleurs; tantôt on voit paraître un théoricien dont les utopies fougueuses défigurent les héros du drame. Ici, nous sommes bien dans le XVIe siècle; là, nous nous sentons tout à coup transportés au milieu des questions d'une autre époque. Thomas Münzer était tout à l'heure le chef des paysans; maintenant il a applaudi Saint-Just à la convention et s'est enivré des écrits de Fourier. De là une œuvre où se rencontrent des fragmens heureux, mais dont la conception générale me semble fausse; une œuvre souvent dramatique et attachante, mais à laquelle manque la première condition du beau, l'unité, la vérité, l'harmonie d'une composition bien faite. Si l'auteur ne pouvait prétendre au succès comme peintre et comme artiste, je me garderais bien d'insister sur ce défaut de son travail : j'adresse cette observation à un écrivain qui possède assez de verve et de talent pour entendre une parole sincère. Que M. Weill relise les contes de M. Mérimée, *la Jaquerie*, *la Chronique de Charles IX;* il y apprendra beaucoup, même pour écrire l'histoire; cette saine et fortifiante lecture lui fera prendre en aversion les anachronismes de couleur et de dessin.

A part ces réserves sur le procédé de la mise en œuvre, à part ces critiques qui portent sur l'exécution de l'ensemble, je n'ai que des éloges à donner aux principales parties du livre, au récit de la guerre, au tableau des destinées diverses de la cause des insurgés. C'est une narration vigoureuse et instructive. Nous n'avions pas de récit détaillé de cette grande catastrophe; le livre de M. Weill méritera d'être consulté. L'auteur a bien profité des découvertes de Zimmermann, et avec ces matériaux il a composé un travail qui n'est pas un magasin de textes, comme le sont volontiers les doctes ouvrages de nos voisins, mais une histoire rapide, nette, facile et agréable à lire. Les combats de Leipheim, de Boeblingen, de Frankenhausen, sont énergiquement racontés. Le tableau de la terreur organisée par la hideuse bande de Jaquet, et des représailles abominables exercées par le sénéchal Georg, est plein de vie et d'épouvante. Au milieu de ces horribles boucheries, au milieu de ces malheureux brûlés, assommés, torturés, en présence de ces atrocités sans nom commises tour à tour par Jaquet et par le sénéchal, l'auteur a raison de faire entendre quelques accens émus où respire

l'esprit de paix et de concorde; le lecteur les saisit avidement. J'aime que M. Weill, se contredisant un peu, commence un chapitre par ces belles et simples paroles : « Comme tous les grands chefs, Martin Feuerbacher était porté à la modération. » J'aime qu'il s'écrie : « Hélas! quand donc les hommes reconnaîtront-ils que la violence ne produit que la violence?... Les atrocités exercées sur les paysans vaincus ont bien été vengées par celles exercées deux siècles après sur les nobles; mais ni les unes ni les autres n'ont fait avancer l'humanité d'un pas. Ce ne sont pas les héros des champs de bataille et de carrefour qui contribuent au progrès général, ce sont les penseurs, les philosophes, les grands hommes de la science. » Ce passage et plusieurs autres n'ont pas seulement le mérite de reposer l'esprit du lecteur après les scènes furieuses dont cette guerre est remplie; ils servent encore à corriger, à rectifier certaines opinions contraires que l'auteur a introduites dans son livre au risque de se réfuter lui-même. Il a tort, par exemple, de voir dans la guerre des paysans une préparation si prochaine de notre révolution de 89. Il y a, je le sais, dans les douze articles des paysans plus d'un principe qui semble d'accord avec la déclaration des droits de l'homme; mais que de différences fondamentales! Il faut connaître le sens vrai, il faut interroger l'esprit intérieur de ces manifestes, et ne pas être dupe des mots. Prenons garde de rapprocher des choses si éloignées, prenons garde de confondre les fureurs désordonnées, les principes nécessairement confus d'une force qui s'ignore, avec ce génie de 89 qui se possède tout entier, qui a pleine conscience de lui-même, et qui, dégagé de tous les liens du passé, décrète solennellement, au nom de la raison victorieuse, les droits de l'humanité nouvelle.

En Allemagne et en France, on étudie activement le XVIe siècle. C'est là, en effet, la période de crise où le moyen-âge et le monde moderne se séparent, et il n'y a pas de spectacle plus grand, plus riche, plus instructif pour la société nouvelle. Soit qu'on interroge l'histoire politique, soit qu'on étudie le mouvement littéraire, cette époque est pleine de vie et de puissance. En Allemagne, les monographies sur ce sujet sont nombreuses; dans ces derniers temps surtout, il y a eu comme une recrudescence de curiosité, un redoublement d'investigations studieuses. Le sérieux travail politique qui s'accomplit chez nos voisins a donné un intérêt nouveau à la peinture de ce siècle agité, de même que la rénovation poétique de l'école française a révélé, il y a vingt ans, l'importance littéraire du siècle de Ronsard et de Rabelais. On a publié les œuvres complètes d'Ulric de Hutten, des fragmens de Sébastien Brandt, de Jean Fischart, de Burkard Waldis, de Hans Sachs, comme on publiait ici Ronsard et des fragmens de la pléiade. Ces études se multiplient et s'élargissent chaque année. Espérons qu'un jour viendra où l'historien, muni de ces précieux documens, osera recomposer dans son unité complexe le vivant tableau du siècle tout entier. Il serait regrettable, en effet, que les chefs de la science historique fussent détournés de cette difficile entreprise par l'attrait des études particulières. Que des points spéciaux soient examinés curieusement, rien de mieux; mais rappelons toujours aux maîtres qu'ils nous doivent des travaux plus considérables. J'oserai adresser cette prière et ce reproche au plus habile historien de l'Allemagne. M. Léopold Ranke est admirablement préparé à la tâche dont je parle; pourquoi donc se risquerait-il aux monographies? Il a publié assez récemment d'excellentes recherches sur l'histoire d'Allemagne au temps de la

réforme (*Deutsche Geschichte im Zeitalter der Reformation*). Par malheur, le célèbre écrivain nous a donné le droit d'être exigeant avec lui, et ce n'est pas une série de chroniques locales que nous attendions de ses éminentes facultés. On retrouvera dans les cinq volumes de M. Ranke toute la science, toute la finesse, qui ont été appréciées déjà dans ses travaux sur la papauté depuis le XVI[e] siècle, et sur les peuples du midi de l'Europe; seulement, on regrettera comme nous que l'historien n'ait pas encore osé aborder cette grande et complète peinture à laquelle il serait si digne d'attacher son nom. L'ouvrage de M. Ranke n'embrasse même pas la première moitié du XVI[e] siècle; l'auteur s'arrête en 1535. On sait quelle est la manière de M. Ranke, et comme il glisse habilement sur les parties connues de son sujet pour mieux mettre en relief les événemens ignorés, la politique secrète des états, maintes découvertes précieuses d'une érudition très avisée. Ceux qui chercheront dans ce livre des révélations importantes sur tel ou tel point de détail n'éprouveront pas de mécomptes. La double situation de la réforme, sa double lutte, contre Rome d'abord, puis contre la démocratie des paysans et des anabaptistes, y sont éclairées d'une lumière extrêmement vive. C'est surtout la seconde moitié du sujet, la moins banale, qui est étudiée avec prédilection par l'auteur. Après qu'il a exposé, et d'une manière neuve, les causes irrésistibles de la réforme, M. Ranke est surtout frappé des périls sans nombre qui menaçaient l'Allemagne au milieu d'une crise si profonde. Et en effet nous figurons-nous bien aujourd'hui ce que dut être, il y a trois cents ans, cette rupture avec Rome? La main du souverain pontife ne touchait-elle pas à tout? Quand on retrancha au saint-siége la part énorme qu'il s'était faite, quelle brèche immense, quel ébranlement dans tout l'état! Ce que M. Ranke veut savoir, c'est comment l'édifice de l'Allemagne put se soutenir, malgré une telle secousse. Voilà le vrai sujet de son travail; c'est à ce grave problème qu'il a consacré les piquantes richesses de son érudition et la sagacité de son intelligence.

Toutefois, qu'il me soit permis de le redire en terminant, et que ces éloges mêmes m'autorisent à répéter ma plainte : M. Ranke nous doit mieux que des études particulières. Si M. Mignet, renonçant au grand travail que nous attendons, disséminait sa pensée et ne publiait que des fragmens ou des dissertations spéciales, nous aurions le droit de lui rappeler ses promesses. Telle est aussi notre situation à l'égard de M. Ranke. Une complète histoire du XVI[e] siècle ne peut manquer au XIX[e]. En effet, malgré les différences nécessaires, que de rapports, que de points de contact entre ces deux époques! Espérons donc l'achèvement d'une tâche pour laquelle l'érudition et la pensée, en France comme en Allemagne, auront associé leurs efforts.

SAINT-RENÉ TAILLANDIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE.

14 février 1848.

Après trois semaines de discussions, après des débats d'une vivacité peu ordinaire, la chambre a voté son adresse. Le parlement a montré plus d'animation qu'il n'y en a réellement dans le pays. Il ne faut pas se plaindre de ce contraste, car il est un des bons résultats du gouvernement constitutionnel, qui concentre l'agitation dans la sphère élevée des grands pouvoirs, pendant que la société vaque à ses affaires avec une activité régulière et paisible. C'est ce qu'il faut bien comprendre, si l'on ne veut pas vivre dans des transes continuelles et maudire la liberté. Pour nous, en assistant à ces grandes luttes parlementaires dans un moment où, de toutes parts en Europe, on emprunte ou on imite nos institutions, nous avons plutôt éprouvé un sentiment d'orgueil national, en voyant ce que le régime représentatif avait chez nous fécondé de talens éminens. La supériorité qu'a montrée la France dans les lettres et dans la guerre ne l'abandonne pas à la tribune.

Quels sont les résultats politiques de la longue campagne par laquelle la session vient de s'ouvrir? Est-il vrai, comme l'a dit un des plus ingénieux adversaires du cabinet, M. de Rémusat, que la majorité soit désorganisée, et que sur la question des réformes le ministère n'ait pas d'avis? Dans la majorité, il y a d'excellens instincts et de petites passions, le désir sincère de servir et de défendre les intérêts généraux du pays, puis des calculs mesquins d'ambition ou de vanité individuelle. N'est-ce pas là l'histoire de tous les grands partis qui ont possédé long-temps le pouvoir dans les états libres? Il est un fait principal constaté par les discussions même qui ont si fort passionné la chambre, c'est que la pensée d'utiles réformes n'est repoussée par personne au sein de la majorité conservatrice. Le langage de tout le monde l'atteste. Personne ne s'est fait le défenseur systématique de l'immobilité. Que dans notre siècle on ne puisse vraiment maintenir l'ordre au sein d'une société qu'en y développant tous les germes de perfectionnement et de grandeur, c'est là désormais un lieu commun qui ne saurait rencontrer de contradiction; mais dès qu'on arrive à la pratique

même de cette vérité, dès qu'on examine l'opportunité, la nature des réformes, quand on se demande dans quelle mesure il faut les proposer, alors on est aux prises avec les difficultés les plus graves, surtout si la réforme par laquelle il s'agit de commencer concerne et affecte le pouvoir même qui doit l'accomplir. Écartons les généralités. Quel est le point spécial en question? La chambre des députés est mise en demeure de modifier sa composition, de retrancher de son sein certains élémens. Faut-il s'étonner que celui des partis parlementaires qui s'est fait plus particulièrement le représentant des principes conservateurs, et qui s'attache surtout à ne pas confondre les changemens utiles avec les innovations téméraires, hésite, temporise avant d'aborder une pareille réforme? S'il avait moins d'expérience, il aurait moins de scrupules. Par la même raison, nous ne sommes pas très surpris qu'au sein de la majorité conservatrice l'impatience ait gagné quelques jeunes gens que n'entrave pas encore la science des affaires et de la vie. Alors on ne doute de rien, on se sépare de ses chefs avec une sorte de pétulance. Si à ces entraînemens juvéniles nous joignons, chez quelques autres, des passions moins naïves, des animosités personnelles, des exigences non satisfaites, nous nous expliquerons plus facilement encore l'attitude si décidée de quelques réformistes de très fraîche date.

Toutefois, il faut le reconnaître, l'urgence de certaines réformes est indépendante de toutes les considérations personnelles, quelles qu'elles soient. On ne peut s'affranchir, en politique, des choses nécessaires, parce qu'elles sont difficiles ou désagréables. Peut-être le cabinet a-t-il été trop arrêté par la crainte, honorable du reste, de porter atteinte à quelques situations parlementaires. Il n'a pu se résoudre non plus, dès la seconde année de la législature, à une mesure qui devait inévitablement amener une dissolution. Il a pensé d'ailleurs qu'il n'y avait pas une telle urgence, qu'il dût si fort abréger les jours du parlement de 1846. Maintenant il doit reconnaître qu'il a poussé la résistance assez loin. Nous ne blâmons pas le ministère de n'avoir pas eu d'enthousiasme pour l'extension des incompatibilités parlementaires; mais, à coup sûr, il aurait tort de jouer, sur une pareille question, nous ne dirons pas son avenir, mais celui du parti conservateur. Il faut que désormais il soit bien entendu, bien acquis que, dans la session prochaine, une satisfaction positive sera donnée sur ce point. Il faut que, dans le discours de la couronne, le ministère annonce qu'il prend l'initiative d'une réforme long-temps mûrie par les discussions de la tribune et de la presse. Alors il sera bien avéré que la majorité conservatrice a la volonté et la puissance d'améliorer nos institutions, en les maintenant, en les défendant dans leurs bases, dans leurs principes essentiels. Nous sommes convaincus que quelques modifications habilement apportées à la loi électorale de 1831, loin de l'ébranler, l'affermiront encore. La loi elle-même a pris racine dans les mœurs politiques du pays. Elle a créé des habitudes, des traditions, des droits, qui, de jour en jour, prennent plus d'empire. Avec quelques perfectionnemens, on la dotera d'un long avenir.

Un pareil résultat vaut la peine qu'on se préoccupe vivement des moyens de l'obtenir; un pareil résultat mérite les sacrifices auxquels faisait allusion M. le président du conseil, en s'engageant à chercher les termes d'une transaction qui réunît les diverses nuances du parti conservateur. Sans doute, le problème est compliqué. Peut-être était-il préférable que, par ses propres actes, le gouver-

nement prévînt la nécessité d'une innovation législative sur ce point. Ne pouvait-il pas couper court à la candidature électorale de certains fonctionnaires en leur faisant connaître qu'ils auraient à opter entre leur situation officielle et le mandat de député? Un pareil langage de la part du gouvernement eût calmé bien des ambitions, et il est à croire qu'elles n'eussent pas persévéré à prendre la route du Palais-Bourbon; mais ces regrets sont inutiles : c'est une loi qu'il faut aujourd'hui, une loi qui, sans priver la chambre de la présence de fonctionnaires éminens, dont l'expérience lui est indispensable, modifie cependant d'une manière assez sensible la composition du parlement pour être acceptée comme suffisante par les conservateurs progressistes. Il importe en effet qu'une loi pareille soit adoptée par toutes les nuances de la majorité conservatrice, puisqu'elle est destinée à en prévenir la décomposition. Il y a dix ans, il fallait travailler à former cette majorité; aujourd'hui, l'œuvre politique est de l'empêcher de se dissoudre. Qui en est plus persuadé que M. Guizot? C'est cette conviction qui lui a dicté la promesse qu'il a faite à la chambre.

Pour le fond, la promesse est positive. Qui pourrait en empêcher l'exécution, quand viendra le jour de l'échéance? L'état de l'Europe? Nous concevons que les représentans du pouvoir évitent de prendre d'avance des engagemens absolus sur l'époque d'une mesure, d'un acte. S'ils n'avaient pas cette prudence, ne les accuserait-on pas de témérité? Mais, d'un autre côté, tout ce qui arrive, tout ce qui se prépare en Europe, loin de les entraver, ne favorise-t-il pas les développemens réguliers de la France constitutionnelle de 1830? La liberté modérée, la liberté cherchant ses meilleures garanties dans son union avec la monarchie, dans un contrat synallagmatique entre les gouvernemens et les peuples, tel est le spectacle que nous offre partout l'Europe, au nord comme au midi. C'est la charte française qu'on consulte, qu'on reproduit : on se modèle sur nous, on se règle sur notre marche, on s'arrête là où nous avons jeté l'ancre. En 1830, nous semblions isolés en Europe; en 1848, tout le monde veut nous ressembler. La paix a donc aussi sa propagande et ses impulsions victorieuses. Il se trouve que, par la force des choses, nous sommes à la tête de tous les peuples du continent, de leur aveu même, puisqu'ils travaillent à nous rejoindre : situation excellente qui, sans blesser personne, nous investit d'une puissance singulière. Cette puissance, il ne faut pas en abuser, mais nous devons nous en servir avec habileté et modération. Quel est aujourd'hui le gouvernement étranger qui pourrait concevoir la pensée d'exciter les peuples, de tenter une croisade contre la France? Partout l'amour d'une sage liberté nous donne des alliés, des émules dans la pratique du régime représentatif. Les institutions qui s'élèvent sont autant de boucliers qui nous couvrent. L'intérêt et l'honneur de la France lui conseillent donc au dedans un développement sincère et régulier de ses propres institutions, au dehors une attitude qui prouve notre ferme confiance dans la réunion des forces morales et matérielles dont nous disposons. Les préoccupations de l'esprit de parti sont bien vives, puisqu'elles cachent à certains yeux la grandeur de la France en Europe. Cependant, au milieu même des longs débats de l'adresse, un intéressant épisode a mis en relief cette grandeur. La chambre a entendu des généraux victorieux lui rendre compte, comme on faisait autrefois au sénat romain, de ce qui s'était glorieusement passé en Afrique. Nous n'aurions pas assez d'éloges pour un pareil spectacle, s'il nous était donné par un autre peuple.

Mais de quoi nous occupons-nous? La chambre, surtout dans les derniers jours de cette grande discussion, avait bien d'autres affaires. Il s'agissait de savoir si la minorité n'était pas insultée d'une manière tout-à-fait grave et inconstitutionnelle, parce que la conduite de plusieurs membres de l'opposition était l'objet d'un blâme dans le discours de la couronne et dans l'adresse de la chambre. Cette question est-elle sérieuse? Qui rédige le discours de la couronne? Un ministère qui est l'expression d'une majorité. Apparemment, cette majorité a des doctrines, des principes, en vertu desquels elle agit, parle, approuve ou blâme les actes qui relèvent de sa juridiction politique. Apparemment encore, elle ne pense pas comme l'opposition, puisqu'elle gouverne contrairement aux maximes de celle-ci. Et elle n'aurait pas le droit de le lui dire! Mais, chez nos voisins, le parti qui est au pouvoir adresse les choses les plus dures à ses adversaires dans le discours de la couronne, qui est son œuvre, et dont il répond. Qu'on se rappelle l'énergie avec laquelle la conduite d'O'Connell et de la députation irlandaise fut, à plusieurs reprises, censurée par le gouvernement anglais dans le document officiel qui ouvre les sessions. Le grand agitateur y était signalé comme un factieux. La verve d'O'Connell lui fournissait, on le sait, toute sorte de réponses. Seulement il n'imagina jamais de se plaindre qu'on se servît contre lui, en tenant ce langage, d'armes anti-constitutionnelles.

Ici, les susceptibilités de l'opposition sont d'autant plus étranges que beaucoup de ses membres ont pris de la manière la plus vive l'initiative des hostilités. N'ont-ils pas volontairement renoncé au repos dont ils pouvaient jouir pendant leurs vacances, pour élever des tribunes d'où ils lançaient en toute liberté des attaques tant contre le ministère que contre la majorité? Là, ils n'étaient gênés ni par des contradicteurs, ni par les convenances parlementaires, et l'agression alla souvent jusqu'à l'injure. A ce débordement, le ministère n'oppose que deux mots, dont aucun n'a le caractère d'une insulte, et c'est l'opposition qui se prétend insultée! Cette colère étudiée nous a rappelé la tactique dont se servait Voltaire dans ses querelles et ses polémiques. L'opposition ne se fâchera pas, si nous la comparons à Voltaire. Le philosophe de Ferney prenait souvent, on ne l'ignore pas, l'initiative des provocations les plus violentes, et, quand on lui ripostait, il criait de toutes ses forces qu'il était le plus malheureux et le plus insulté des hommes; ses adversaires étaient d'affreux scélérats dont un gouvernement équitable devait faire bonne justice. Voltaire nous connaissait; il nous savait enclins à donner raison à ceux qui crient bien fort, plus fort que tous les autres. N'est-ce pas aussi un peu le calcul de l'opposition? N'espère-t-elle pas, par l'éclat de ses doléances, faire oublier le point de départ et la cause de ces fâcheux débats?

Nous voyons avec plaisir, au surplus, que toutes ces récriminations si amères ont fini par s'évaporer en discours. Des gens trop disposés à prendre les choses au tragique avaient répandu le bruit que tous les députés qui avaient assisté aux banquets allaient en masse donner leur démission. L'opposition est trop avisée pour commettre une pareille faute, et nous l'en félicitons. Elle s'épargne une très fausse démarche, qu'elle n'eût pas tardé à regretter vivement; elle eût peut-être obtenu les éloges de quelques casse-cous politiques, mais assurément elle eût encouru le blâme presque unanime du pays. Seulement il est permis de conclure que, puisque ces démissions tant annoncées ne sont pas données, l'op-

position reconnaît enfin qu'elle n'a été ni injuriée, ni traitée inconstitutionnellement par la majorité. L'aveu n'est pas moins éclatant que précieux.

Il est un point cependant sur lequel l'opposition entend ne pas reculer, et elle avise en ce moment aux moyens de consacrer d'une manière solennelle le droit de réunion des citoyens. Que nos lecteurs ne s'effraient pas : nous ne développerons pas de thèse juridique. En principe, le droit de réunion est incontestable dans un état libre; en fait, il est soumis à des réglemens que le pouvoir ministériel applique suivant les circonstances et sous sa responsabilité. Telle réunion pourra être permise, telle autre pourra être défendue. Qui jugera si le pouvoir ministériel a eu raison d'autoriser ou d'interdire? L'opinion et les chambres. La question, quoi qu'on en ait dit, est plus politique que judiciaire. Nous désirons vivement que l'opposition envisage la nature de la question et la portée de ses démarches avec la réflexion la plus mûre. Le pays est calme; la gauche constitutionnelle ne voudra pas l'agiter. Elle a aussi sa responsabilité, quoiqu'elle ne soit pas au pouvoir; c'est ce que rappelait un de ses orateurs dans le cours de la discussion de l'adresse. Cette responsabilité, elle la compromettrait gravement, si elle levait le drapeau d'une agitation extra-parlementaire dont elle ne serait pas sûre de modérer et d'arrêter les conséquences. L'opposition s'est fort irritée contre l'aveuglement que le ministère et la majorité ont reproché à plusieurs de ses membres; mais ne donnerait-elle pas à cette expression une justification nouvelle, si elle s'engageait dans des manifestations qui feraient surtout la joie de partis dont, à coup sûr, elle ne partage ni les sentimens, ni les espérances? Est-il donc si difficile, parmi nous, d'avoir le courage de ses opinions dans leurs nuances et dans leur mesure? L'homme sage et modéré sera-t-il toujours le complice involontaire du tapageur et de l'exalté? Il faut cependant, quand on veut être libre, ne pas aliéner son indépendance au profit de passions et d'idées qui ne sont pas vraiment les vôtres.

D'ailleurs, ne sommes-nous pas en pleine session? Pourquoi l'opposition iraitelle chercher un théâtre en dehors de l'enceinte parlementaire? Ne peut-elle pas tous les jours monter à la tribune? Ses principaux orateurs ne viennent-ils pas d'en descendre, après avoir donné d'éclatans témoignages des talens les plus divers? En vérité, l'opposition n'a pas assez de confiance dans l'efficacité de ses discours et de ses efforts. Pendant vingt séances, elle a sans relâche assailli le ministère en prenant tous les tons, en touchant à toutes les questions, à toutes les fibres, et à quelques jours de distance elle irait faire de nouvelles harangues en dehors du parlement, *inter pocula!* Ce serait donner un étrange épilogue à des débats d'une physionomie toujours remarquable et souvent d'une incontestable grandeur. Pourquoi ne serions-nous pas justes pour nos contemporains? Pourquoi ne dirions-nous pas que la tribune française n'a aujourd'hui rien à envier ni aux souvenirs de notre première révolution ni aux plus beaux jours du parlement anglais? Et il faut remarquer que, pour les orateurs politiques, plus leur carrière parlementaire se prolonge, plus pour eux les difficultés augmentent. Il leur faut revenir sur leurs traces, défendre les mêmes questions, surpasser leurs propres succès. Cependant la chambre a un certain nombre d'orateurs qui, dans des rangs opposés, triomphent à chaque session d'un pareil embarras. A gauche, M. Odilon Barrot n'a rien perdu de son geste et de sa voix; son indignation est restée solennelle, et à travers sa monotonie a su parfois atteindre d'heureux

effets. Pourquoi, dans l'éloquence de M. de Lamartine, le dessin n'est-il pas aussi pur que les couleurs sont éclatantes? Il devrait demander à M. de Rémusat l'heureux secret de déduire sa pensée avec autant de mesure que de fermeté. MM. Duvergier de Hauranne et de Maleville ont été les interprètes incisifs des plus grandes vivacités de l'opposition, dont M. Dufaure s'est au contraire attaché à calmer les colères, tout en restant l'adversaire du cabinet. Enfin toutes les grandes questions tant étrangères qu'intérieures ont eu pour organe M. Thiers, qui s'est multiplié, et auquel personne à coup sûr, quand il occupe la tribune, ne conteste le titre de chef de l'opposition. Qui peut lutter avec ce talent supérieur et cette parole de maître?

Un seul homme. Sans reproduire ici un parallèle toujours présent aux esprits, M. Guizot a porté le poids des débats, et quels débats, grand Dieu! avec une puissance qui a ramené ses adversaires au respect. Il a toujours occupé la tribune avec une imposante autorité, plusieurs fois avec un admirable ascendant. La plus haute rectitude d'esprit et la fermeté d'un véritable homme d'état caractérisent l'éloquence de M. Duchâtel, dont l'influence sur les esprits pratiques augmente tous les jours. M. Dumon et M. Hébert ont partagé avec talent, avec énergie, la défense de la politique du cabinet. Le rapporteur de l'adresse, M. Vitet, a su mettre avec beaucoup d'à-propos et de chaleur la gauche en contradiction avec elle-même; M. de Morny a trouvé moyen, avec tact et élégance, d'exprimer à la tribune ses sympathies réformistes sans se séparer de la majorité conservatrice. Non, tous ces débats ne sont pas stériles; les questions s'y élaborent, les solutions s'y préparent. C'est ainsi que, dans un an, la réforme parlementaire s'inscrira dans nos lois. Tels sont les procédés laborieux par lesquels les peuples libres perfectionnent leur législation.

Au milieu des orages de la politique intérieure, les questions extérieures ont été momentanément perdues de vue. Il faut convenir d'ailleurs que la discussion engagée sur les affaires de la Suisse n'a présenté ni toute la vivacité, ni tout l'intérêt qu'on en attendait; elle avait été en grande partie épuisée et par la polémique de la presse, et par les débats de la chambre des pairs. De plus, un accident assez vulgaire, nous voulons dire la grippe, a fermé la bouche et tari l'éloquence de plusieurs des principaux orateurs de la chambre. M. de Lamartine et M. Berryer se sont trouvés réduits à un silence forcé, et nous avons vu le moment où, M. Guizot et M. Thiers subissant eux-mêmes cette influence malencontreuse, le combat allait finir faute de combattans. Autant M. Thiers s'était montré sage et réservé sur la question italienne, autant il a été vif sur la question suisse. M. Thiers a été premier ministre, il peut le redevenir; comment donc a-t-il pu se déclarer si ouvertement pour un état de choses, pour des actes qui causent de sérieuses alarmes aux amis de la paix européenne? M. Thiers a pris dans l'affaire suisse la position qu'avait prise M. de Lamartine dans la question italienne. Heureusement pour lui, les exagérations auxquelles il s'est laissé entraîner ont été en partie corrigées par la citation qui a été faite de ses anciennes dépêches. Nous préférons, nous l'avouerons sans détour, les opinions qu'il a consignées dans ses dépêches de 1836 à celles qu'il a exprimées dans son discours de 1848. Au reste, dans ces derniers débats, on a pu voir, par le langage de M. Thiers sur l'Italie, qu'il savait, quand il le voulait bien, se renfermer dans les limites d'une politique modérée.

Le mouvement constitutionnel en Italie a reçu des événemens de la Sicile une impulsion irrésistible. Les constitutions ont commencé le tour de la péninsule et l'achèveront inévitablement. Du moment que le plus absolu des états italiens était gratifié d'une charte, comment les états déjà dotés d'institutions libérales auraient-ils pu rester en arrière? De Naples, le mouvement s'est communiqué à Turin, peut-être est-il déjà à Florence; dans peu, il sera à Rome, mais c'est là que se présenteront les plus graves complications.

La manière dont l'insurrection de Palerme a été conduite fait le plus grand honneur aux Siciliens. Il y a eu, dans cette lutte courageuse et prolongée, un caractère de gravité, de calme et de dignité qu'on n'aurait probablement pas rencontré chez les Napolitains; il y a évidemment de ce côté-là quelque chose de très sérieux. On sait que les insurgés de Palerme avaient refusé les premières offres du roi, et avaient réclamé la convocation immédiate du parlement. Ils avaient refoulé les troupes dans trois ou quatre positions fortifiées, et étaient restés les maîtres de la ville. Ils avaient sur-le-champ constitué un gouvernement provisoire, divisé en quatre comités : un pour la défense, un autre pour l'approvisionnement, un autre pour les finances, et un dernier pour les affaires d'état. Les premiers noms du pays étaient à la tête de ces comités. Toutes les classes de la population avaient pris part à ce soulèvement national; les femmes, les enfans, les nobles, les moines, les prêtres, les pêcheurs, tous s'étaient ralliés aux cris de : Vive l'indépendance de la Sicile et vive sainte Rosalie! On cite une petite ville près de Palerme, celle de Montréal, dont la garnison a été prise et désarmée par les moines d'un couvent bénédictin. Les armes manquaient; la plupart des combattans n'avaient que des fusils de chasse, des sabres et des coutelas. Les insurgés s'étaient cependant emparés de sept à huit pièces de canon, et, au lieu de maltraiter les soldats prisonniers, ils se servaient d'eux pour pointer leurs pièces. Du haut du fort, le duc de Majo, gouverneur de la Sicile, bombardait incessamment la ville : les bombes causaient peu de ravages, car le peuple se jetait dessus et coupait intrépidement les mèches; mais ces rigueurs inutiles ne faisaient qu'accroître l'exaspération. Dès le commencement du bombardement, le consul de France, M. Bresson, avait convoqué ses collègues de Sardaigne, de Prusse, de Russie, de Suisse et des États-Unis, pour protester contre cet acte sauvage; les consuls d'Angleterre et d'Autriche s'étaient également ralliés à la protestation. M. Bresson se rendit à travers le feu et les barricades jusqu'au château royal, où il obtint du gouverneur une suspension d'armes de vingt-quatre heures. Il profita de ce peu de temps pour noliser un bâtiment américain, sur lequel il embarqua tous ses nationaux et quelques étrangers qui réclamèrent l'hospitalité de la France. Une protestation régulière contre le bombardement fut ensuite rédigée par le consul français et répandue dans la ville. Après dix jours de combat, le général Sauget, qui commandait les troupes royales envoyées de Naples, dut renoncer à soumettre l'insurrection par la force et fit faire des ouvertures au gouvernement provisoire. Le décret d'amnistie qu'il offrit fut repoussé avec dédain; imprimé et livré au peuple, il fut brûlé sur la place publique.

Les nouvelles du triomphe de l'insurrection sicilienne arrivèrent à Naples et mirent le feu à tous les esprits. Les clubs commencèrent à s'organiser; l'émeute grondait déjà, et les *lazzaroni,* que l'on disait une race éteinte, reparurent comme par enchantement dans les rues. Le roi, résistant encore, était pressé

de tous côtés; le duc de Serra-Capriola, qui arrivait de Paris, lui donnait les conseils de la prudence. Le roi dut d'abord éloigner son confesseur, monsignor Cocle, qu'il relégua dans un couvent; il fit ensuite le sacrifice de son ministre de la police, M. del Caretto, l'homme le plus impopulaire du royaume, qu'il fit embarquer subitement sur un bateau à vapeur. Autant le roi avait mis d'obstination dans la résistance, autant il mit de précipitation dans la concession. Le voyage de ce malheureux ministre sur les côtes d'Italie ressemble à celui d'un excommunié du moyen-âge. Le bâtiment qui le portait, se trouvant sans charbon, va en demander au port de Livourne; il en est repoussé sans pitié, et rejeté sans feu et sans provisions en pleine mer. Il poursuit sa course jusqu'à Gênes; mais là aussi l'exilé, voulant descendre à terre, est reçu par les malédictions du peuple, forcé de se rembarquer, et il ne trouve enfin l'hospitalité que sur la terre de France. Ces sacrifices peu généreux n'étaient point faits pour donner satisfaction au peuple de Naples. Tout était prêt pour une insurrection. Cependant les chefs du parti modéré se concertèrent avec les chefs du parti du mouvement, et il fut convenu qu'on attendrait l'effet des pétitions qui devaient être présentées au roi; mais l'impulsion était donnée, trente mille hommes se rendirent sous les fenêtres du palais en criant : Vive le roi! et vive la constitution! Le roi se décida enfin; il forma un nouveau ministère dont il donna la présidence au duc de Serra-Capriola, et rendit un décret qui annonçait une constitution sur les bases de la charte française, avec les deux chambres, l'inviolabilité de la couronne, la responsabilité ministérielle et la liberté de la presse. Il y eut à Naples deux jours de fête, pendant lesquels le roi se promena dans les rues au milieu d'ovations frénétiques.

Pendant qu'on chantait au théâtre de San-Carlo de Naples les chœurs d'*Ernani*, la bataille continuait à Palerme, mais elle se terminait par l'entière victoire de l'insurrection. Les dernières positions occupées par les troupes royales étaient abandonnées, et le roi voyait revenir sur ses bateaux les débris de ces régimens qu'il avait lui-même embarqués quelques jours auparavant. On dit que le roi Ferdinand a été profondément attristé de ce spectacle; cela se comprend, car ses soldats avaient été vaincus, mais ils étaient restés fidèles. D'après les dernières nouvelles, le roi avait envoyé plusieurs bâtimens en Sicile pour ramasser toutes les garnisons, avec le dessein d'abandonner l'île et d'attendre les événemens.

Ce qui serait à désirer maintenant, c'est que la Sicile acceptât la constitution commune des deux royaumes; ce qui est à craindre, c'est qu'elle ne veuille une constitution particulière, c'est qu'elle ne veuille le *rappel*. Le roi pourrait tout au plus consentir à ce que le parlement fût rassemblé alternativement à Naples et à Palerme, mais il n'est guère possible qu'il accorde à la Sicile un parlement séparé, et si la lutte s'engageait sur cette question, il y serait probablement soutenu par le royaume de Naples proprement dit. La constitution nouvelle est d'ailleurs plus libérale que celle dont jouissait autrefois la Sicile, et où dominait presque exclusivement l'élément aristocratique.

On se préoccupe beaucoup de ce que pourra ou de ce que voudra faire l'Autriche dans ces circonstances critiques. Le gouvernement autrichien a conclu en 1815, le 12 juin, un traité dans lequel était un article secret stipulant que « le roi des Deux-Siciles n'introduirait dans son royaume aucuns changemens

inconciliables avec les anciennes institutions monarchiques ou avec les principes adoptés par sa majesté impériale (d'Autriche) dans le gouvernement intérieur de ses possessions d'Italie. » En d'autres termes, le roi de Naples s'engageait par là à ne point donner de constitution à son peuple tant que l'empereur d'Autriche n'en donnerait pas une à la Lombardie, c'est-à-dire jamais. Le gouvernement autrichien voudra-t-il aujourd'hui faire valoir cet article secret? Nous ne le croyons pas, nous pourrions même dire que nous sommes sûrs du contraire; et, si nous sommes bien informés, l'ambassadeur d'Autriche à Paris aurait déjà déclaré à M. Guizot que son gouvernement n'avait point l'intention d'intervenir dans les affaires du royaume des Deux-Siciles, et se bornerait à se tenir sur la défensive. Il n'y a naturellement aucune objection à faire à cette attitude; elle n'empêchera point le roi de Naples de donner une charte à ses états; elle n'empêchera point le roi de Sardaigne de suivre l'exemple du roi de Naples, comme il l'a déjà fait. C'est aussi une constitution française qui vient d'être inaugurée dans le Piémont; c'est un honneur pour la France de voir ainsi ses institutions se propager autour d'elle; c'est un juste hommage rendu à la politique qui, depuis dix-sept ans, a su concilier l'ordre avec la liberté. Ce qui s'est passé à Turin se reproduira inévitablement à Florence : nous croyons que, dans ces deux états comme dans celui des Deux-Siciles, le mouvement constitutionnel se régularisera; mais, ainsi que nous le disions tout à l'heure, le moment critique viendra quand l'impulsion se sera communiquée aux États-Romains, et quand le principe de la souveraineté nationale se trouvera aux prises avec le principe de l'infaillibilité spirituelle.

Les relations officielles entre la cour d'Angleterre et la cour de Rome vont être régulièrement rétablies; le ministère anglais vient de faire une proposition à cet égard dans le parlement. Cette mesure, prévue depuis long-temps, et à laquelle la mission de lord Minto à Rome avait servi de préliminaire, a été hâtée par la gravité croissante des événemens de l'Italie. Le gouvernement anglais a senti l'utilité d'avoir en ce moment auprès de la cour pontificale un représentant public, comme en ont toutes les autres puissances, et il a profité du moment pour demander la révocation des lois qui, depuis la réformation et la révolution, avaient mis le pape à l'index. C'est lord Lansdowne qui a fait dans le parlement cette proposition. Le parti protestant se plaint vivement de la précipitation avec laquelle le bill a été introduit sans avoir été annoncé, mais cette précipitation même prouve le prix que le gouvernement anglais attache à se mettre promptement en règle avec les événemens qui se préparent à Rome.

Pour faire accepter plus facilement la reconnaissance du pape par le parlement, le ministère anglais a apporté un gage des dispositions bienveillantes et amicales de la cour de Rome. Dans ces derniers temps, la conduite tenue par une partie du clergé catholique d'Irlande au milieu des assassinats et des désordres qui ravageaient le pays avait excité des plaintes nombreuses et trop souvent légitimes. Dans certains cas, la prédication était devenue de la dénonciation, et la jacquerie avait été encouragée du haut de la chaire. Le gouvernement anglais a porté plainte contre ces scandales auprès du chef spirituel du clergé d'Irlande, et le saint-siége a adressé aux évêques irlandais une circulaire contenant un blâme sévère des provocations des prêtres. Les évêques ont, à ce qu'il paraît, tenu une assemblée dans laquelle il a été résolu qu'ils enverraient à Rome une députation pour se justifier.

L'intolérance religieuse de l'Angleterre a éprouvé encore une autre défaite par le vote du bill d'émancipation des juifs. Une forte majorité en a consacré le principe dans la chambre des communes; on ne saurait encore prédire avec certitude ce qui en adviendra dans la chambre des lords, où siégent les évêques; il est probable que l'opposition y sera plus forte que dans les communes, mais pas assez pour faire rejeter la mesure. La discussion engagée sur ce sujet a été l'occasion de la dislocation définitive du parti protectioniste, dernier débris de l'ancien parti tory. Lord George Bentinck, qui avait consacré tant de zèle et de courage à maintenir cette relique, a été assez brutalement destitué de ses fonctions, pour avoir usé une fois de son libre arbitre. Les protectionistes, qui se composent principalement de protestans zélés, n'ont pu lui pardonner d'avoir voté pour la liberté de conscience dans le bill d'émancipation des juifs. Ils se sont donné pour chef un homme de grande famille, mais du reste complétement nul en politique, le marquis de Granby, fils aîné du duc de Rutland. Ce parti avait dans son sein deux hommes de valeur, lord George Bentinck et M. Disraeli; il les a frappés tous les deux d'ostracisme, et s'est ainsi enlevé ce qui lui restait de force. Aujourd'hui, il n'a plus de raison d'être, et dans quelque temps il n'existera plus qu'à l'état de souvenir.

Il y a dans les dernières nouvelles reçues des États-Unis des leçons instructives. Le gouvernement de l'Union nous est souvent présenté comme le type des gouvernemens libres et constitutionnels; il est bon de voir lequel des deux systèmes, celui de la monarchie ou celui de la république, offre, en effet, le plus de garanties. Ainsi, dans une de ses dernières séances, le sénat américain a voté une résolution portant que « la guerre avec le Mexique avait été commencée sans nécessité et inconstitutionnellement par le président des États-Unis. » Si un vote de cette nature se rencontrait dans des chambres françaises ou anglaises, qu'arriverait-il? Les pouvoirs électifs ne se trouveraient point en collision avec le pouvoir royal, parce que le pouvoir royal est irresponsable : la censure serait dirigée contre les ministres, et il resterait à la couronne le choix entre un appel au pays et un changement de ministère; mais le président des États-Unis est, comme on l'a dit, un premier ministre inamovible pour quatre ans, qui ne peut être changé ni par un souverain, ni par un parlement. Pendant ces quatre ans, il exerce une autorité bien plus arbitraire que ne peut l'être celle d'un roi constitutionnel. Dans le cas actuel, par exemple, le président des États-Unis poursuit très tranquillement une entreprise qu'une des branches de la législature frappe d'un blâme formel. Si on lui refuse des troupes régulières et des subsides, il peut faire à discrétion des levées de volontaires, et c'est en effet ce qu'il fera. La moitié de l'armée qui a pris et qui occupe le Mexique est composée de volontaires; le président continuera la guerre de cette façon tant qu'il sera au pouvoir et en dépit de toutes les protestations des chambres.

— Les ouvrages de M. Guizot ont déjà un quart de siècle; ils ont aujourd'hui conquis leur place définitive : ils sont entrés dans cette première postérité, la plus vraie peut-être, quand elle l'est, et qu'on peut appeler la postérité contemporaine. Tout a été dit sur ces ouvrages, et l'on comprend, de reste, que nous ne voulons pas revenir ici sur des jugemens portés si souvent et avec tant d'autorité; nous voulons seulement faire remarquer, à propos de la nou-

velle édition des *Essais sur l'Histoire de France* (1), que le succès des livres de M. Guizot a toujours été croissant. Cela devait arriver : les ouvrages originaux et profonds, en histoire, ne peuvent pas avoir, dès leur début, toute la vogue à laquelle ils sont destinés; c'est de l'avenir qu'ils doivent attendre leur consécration. Tandis que les travaux historiques superficiels, si brillans qu'ils soient d'ailleurs, sont dépassés et éclipsés par les études nouvelles, les livres qui ont de l'initiative et de la profondeur ne reçoivent toute leur renommée que des livres nouveaux, lesquels viennent, en quelque sorte, leur servir de piédestal. Les *Essais sur l'Histoire de France*, comme les autres œuvres de M. Guizot, ont eu cette fortune, constatons-le, et disons en même temps que l'orateur, chez M. Guizot, a beaucoup servi à faire comprendre l'écrivain. En effet, nous sommes si habitués à voir s'étaler une chaleur factice dans un style déclamatoire, qu'il faut que nous soyons prévenus pour deviner la chaleur véritable qui se cache sous un style sévère. Or, quand on lit M. Guizot après l'avoir entendu, on sent combien il lui serait facile de viser à l'éclat, et combien il faut lui savoir gré de ne sacrifier jamais qu'à la raison et de se complaire dans une simplicité mâle et vigoureuse. Mais n'est-ce pas là la bonne et grande manière d'écrire l'histoire? N'est-ce pas ainsi et seulement ainsi qu'on peut la transformer en haute leçon pour les autres et pour soi-même? En ces matières, la raison est la muse véritable, l'imagination n'est qu'un guide trompeur. Aussi voyez la différence. Tandis que, pour M. Guizot, les études historiques ont été comme une large voie romaine qui amène droit le penseur au rôle d'homme d'état, pour d'autres, et des plus brillans, l'histoire n'est-elle pas comme une forêt enchantée où ils s'égarent dans des chemins sans issue? — Du reste, cette nouvelle édition des *Essais* ne sera pas la dernière; mais, nous le répétons, c'est un livre sur lequel tout a été dit, un livre consacré, et qu'à chaque nouvelle édition il faut se borner à annoncer.

— L'histoire du palais du Luxembourg se rattache étroitement, par quelques-uns de ses épisodes, aux époques les plus brillantes et les plus agitées de nos annales. Il appartenait à l'architecte habile à qui l'on doit les derniers embellissemens de ce palais de lui consacrer une sorte de monographie historique et pittoresque. C'est ce qu'a fait M. de Gisors dans un curieux ouvrage intitulé : *Le Palais du Luxembourg, origine et description de cet édifice* (2). Il n'a voulu négliger aucun des points essentiels de ce sujet intéressant. Il suit les destinées du monument depuis Marie de Médicis jusqu'à nos jours; il traite tour à tour en historien et en artiste toutes les questions qu'elles soulèvent. Si l'on appliquait à la plupart de nos édifices historiques une pareille méthode d'investigation et de critique, l'histoire de l'art, comme celle du pays même, s'enrichirait de plus d'un précieux document.

(1) Édition format Charpentier, et huitième édition in-8o, au Comptoir des Imprimeurs-unis.

(2) Un beau vol. in-8o, typographie de Plon frères, rue de Vaugirard.

V. DE MARS.